

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LES MOHICANS DE PARIS

III

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	1
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
—La Fille du Marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
Emma Lyonna	5
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Homme aux contes	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Île de Feu	2
Impressions de voyage: En Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isaac Laquedem	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Propos d'art et de Cuisine	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
La San-Felice	4
Souvenirs d'Antony	1
Souvenirs d'une Favorite	4
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	[illegible]
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au Désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

LES
MOHICANS
DE PARIS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

III

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

LES MOHICANS DE PARIS

LXXXII

La fée Carita.

— Il était une fois une princesse douée d'une vertu extraordinaire et d'une incomparable beauté. Elle était née à Bagdad, et vivait sous le règne du calife Haroun-al- Raschid. Son père, un des plus illustres généraux de l'armée du calife, voyant sa fille grandir, et le nombre des guerres diminuer, offrit sa démission au calife, afin de consacrer tout son temps à l'éducation de Zuleyma.

» *Zuleyma* est un mot persan qui signifie *reine*.

» Loin de refuser la démission du général, le calife l'accepta, et, malgré le chagrin qu'il avait de se séparer d'un si brave militaire, il approuva son dessein, et lui offrit pour l'éducation de Régina... — Pardon, petite sœur : je veux dire de Zuleyma ; — et lui offrit, pour l'éducation de Zuleyma, les

mêmes maîtres qui avaient formé l'éducation de sa propre fille.

» Le général se retira de la cour, où il avait eu son logis jusque-là, et alla habiter, dans un des faubourgs de la ville, un beau palais qu'il possédait, et qui était entouré, comme la rue Plumet, par une ceinture de jardins en fleurs.

» C'est là qu'au milieu d'une serre pareille à celle-ci, venaient les maîtres de danse, les maîtres de dessin, les maîtres de chant, les maîtres de botanique, les maîtres d'astronomie, de philosophie même ; car le général voulait que l'esprit de la princesse fût orné de toutes les sciences connues à cette époque ; et l'on peut dire, sans la flatter, qu'elle avait si bien profité des leçons de ses maîtres, qu'à dix-huit ans, elle était d'une vertu et d'un talent accomplis comme sa beauté...

— Abeille, interrompit Régina, ton histoire n'est pas amusante le moins du monde ; conte-nous-en une autre.

—Il est possible que mon histoire ne soit pas amusante, dit Abeille ; mais elle a le mérite d'être vraie, et la vérité est le principal mérite d'une histoire ; — n'est-ce pas, monsieur le peintre ? continua la petite fille en s'adressant à Pétrus.

— Je suis de cet avis, mademoiselle, dit l'artiste voyant qu'Abeille allait faire allusion à quelques détails de la vie de Régina ; aussi, oserai-je supplier bien humblement mademoiselle votre sœur de vous permettre de continuer.

Les joues de Régina devinrent du rouge des camellias qui s'épanouissaient au-dessus de sa tête.

— Et, si je continue, demanda Abeille, que me donnerez-vous ?

— Je vous donnerai votre portrait, mademoiselle.

— Vraiment ? s'écria Abeille toute joyeuse, et en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

— Parole d'honneur !

Abeille se retourna vers sa sœur en étendant ses deux bras d'une façon qui signifiait : « Tu vois, Régina, qu'il n'y a pas moyen de faire autrement ! »

Régina ne répondit point ; mais elle recula lentement son fauteuil à trois pas en arrière, comme pour cacher sa rougeur sous l'ombrage des arbres de cette forêt de salon.

Abeille, voyant que, si Régina ne donnait point son consentement, elle ne le refusait pas non plus d'une façon bien

déterminée, reprit son récit en disant pour toute transition :

— J'en étais à la beauté accomplie de la princesse... Mais passons par là-dessus, puisque papa prétend que la beauté périt, et qu'il n'y a que la bonté qui reste... C'est que la bonté de la princesse Zuleyma était vraiment étonnante! Toutes les mères de Bagdad, quand elle traversait les rues de la ville, la montraient du doigt à leurs enfants en disant :

— Voilà la plus belle et la plus charitable princesse qui ait jamais été, et qui jamais sera!

» Il en résulta que, peu à peu elle acquit dans le faubourg une si grande célébrité, qu'on ne la prit plus simplement pour une femme comme les autres, mais pour une véritable fée qui opérait des miracles partout où elle passait, consolant celui-ci, et guérissant celui-là, rendant les méchants bons, les bons meilleurs.

» Or, il arriva qu'un jour, un petit Savoyard de ce pays-là, qui gagnait sa vie en faisant danser une marmotte, pleurait à la porte de son palais, parce que, n'ayant pas gagné un sou dans la journée, il n'osait point rentrer chez lui, de peur d'être battu par son maître.

» La princesse vit, en se penchant à la fenêtre, les larmes du petit garçon ; elle descendit vivement, et lui demanda ce qu'il avait. Aussitôt que le petit Savoyard l'aperçut, il comprit que sa recette était faite, et il sauta de bonheur en disant :

» — La fée! ah! voilà la fée!

Puis, lui demandant l'aumône dans le langage de son pays, il lui répéta plusieurs fois :

» — *Carita, Carita, principessa! Carita!*

» De sorte que cinq ou six personnes qui avaient entendu le petit garçon, ne sachant de la princesse que son nom mortel de Zuleyma, qui signifie *reine*, l'appelèrent d'un nom bien autrement beau, c'est-à-dire la fée *Carita*, ce qui signifie la fée *Charité*?...

Régina interrompit pour la seconde fois Abeille.

— Mais comprenez-vous, monsieur, dit-elle, où cette enfant va prendre toutes ces histoires?

— Oui, princesse, dit Pétrus avec un sourire, oui, je le comprends parfaitement, et je suis moins étonné que vous de son imagination, attendu que je crois tout simplement que son imagination n'est que de la mémoire.

Le lecteur comprend à son tour que les joues de Régina lui pourprèrent de plus en plus sous le regard et la réponse de Pétrus.

Mais la petite Scheherazade, sans faire attention ni aux regards de l'un, ni à la rougeur de l'autre, continua :

— Enfin, monsieur le peintre, je n'entreprendrai pas de raconter toutes les belles et bonnes actions qui prouvent que la fée Carita était bien digne de son nom ; je n'en veux plus rapporter qu'une seule, et ma sœur Carita... —Non, Zuleyma... non, Régina, je me trompe toujours ! — et ma sœur Régina, qui sait mieux que moi les contes de fées, attendu qu'elle est plus grande, et qu'elle a bien plus d'esprit, pourra vous attester, si j'y ai changé un seul mot.

» Je vous ai dit que le palais de la princesse était entouré de jardins en fleurs, et de promenades qui faisaient tout le tour de la ville de Bagdad, comme les boulevards font le tour de Paris. Tous les jours d'été, la princesse allait, avec son père, galoper à cheval dans les allées de ces belles promenades ; et quiconque les voyait passer tous deux ne pouvait s'empêcher de les remarquer.

— C'est vrai, dit Pétrus en regardant la petite fille, et en la remerciant d'un coup d'œil.

— Ah ! tu vois, ma sœur, monsieur dit que c'est vrai !... Eh bien, un jour, dans une de ses promenades, la fée Carita aperçut, au rebord d'un fossé, une petite fille de douze à treize ans, qui, pâle, maigre, les cheveux déroulés et épars sur les épaules, tremblait de tous ses membres, bien qu'il fit, ce jour-là, une grande chaleur, et qu'elle fût en plein soleil. Cette petite fille avait autour d'elle quatre ou cinq jeunes chiens qui la léchaient, qui la caressaient, et, sur son épaule nue, une corneille qui battait des ailes; mais ni la corneille ni les chiens ne parvenaient à distraire la petite fille, et elle ne paraissait pas, tant elle souffrait, faire plus d'attention à eux qu'aux oiseaux qui chantaient au-dessus de sa tête, ou aux cigales qui bruissaient autour d'elle; non, elle grelottait depuis les épaules jusqu'à la pointe des pieds, et ses dents claquaient les unes contre les autres comme si l'on eût été en plein hiver; et remarquez bien qu'on était seulement au mois d'août de l'année dernière... — Ah ! qu'est-ce que je dis donc là ! s'écria l'enfant.

Pétrus sourit.

— En effet, dit Régina, tu vois bien que tu bats la campagne, petite fille : tu parles du calife Haroun-al-Raschid, et de l'année dernière ! tu annonces que les événements se passent à Bagdad, et tu mets en scène un petit Savoyard ! Tu n'es pas en verve aujourd'hui, Abeille ; laisse donc là ta fée Carita : une autre fois, tu seras plus heureuse.

— Faut-il que je m'arrête, monsieur le peintre, demanda Abeille à Pétrus, et êtes-vous de l'avis de ma sœur ?

— Oh ! nullement, mademoiselle ! répondit Pétrus ; et je tiens l'histoire pour très-intéressante ; si intéressante, que je la dessine à mesure que vous la racontez : j'ai déjà fini, moins la tête, la petite fille qui grelotte, et je commence à esquisser la princesse Carita.

— Oh ! montrez-moi cela ! dit Abeille se levant vivement des pieds de Régina, où elle était assise, et s'approchant de Pétrus.

— Non, non, fit Pétrus en cachant son papier ; les dessins sont comme les contes : ils ont besoin d'être achevés pour être compris. Achevez votre conte, mademoiselle ; je vais achever mon dessin.

— Où en étais-je ? demanda Abeille.

— Vous en étiez au mois d'août de l'année dernière, mademoiselle, dit Pétrus.

— Oh ! que vous êtes méchant de me reprocher cela, monsieur le peintre ! fit la petite Abeille avec sa plus gentille moue ; je me suis trompée en disant *l'année dernière*, voilà tout. Ce ne pouvait pas être l'année dernière, puisque la chose se passe sous le calife Haroun-al-Raschid, et que tout le monde sait qu'Haroun-al-Raschid, cinquième calife de la race des Abbassides, est mort en l'année 809, cinq ans avant Charlemagne, la !

Et, après cette orgueilleuse citation, la jeune fille reprit :

— J'ai voulu dire qu'il faisait, vers ce temps-là, à Bagdad, une chaleur pareille à celle qu'il fait ici, au mois d'août, sur les boulevards extérieurs, près de la barrière de Fontainebleau, par exemple ; c'est une simple comparaison. Or, il était étonnant que cette petite fille grelottât, tandis qu'on ne pouvait pas tenir au soleil, tant il était chaud ; c'est ce que remarqua très-bien la fée Carita. En conséquence, elle pria son père de la laisser descendre de cheval, afin qu'elle pût demander à la petite fille si elle n'était point malade.

» A peine la fée Carita eut-elle adressé la parole à la pauvre enfant, que celle-ci abaissa sur elle ses grands yeux, qui étaient tournés vers le ciel.

» — Pourquoi, lui demanda la princesse de sa voix la plus douce, pourquoi trembles-tu ainsi, mon enfant? Est-ce que tu es malade?

» — Oui, madame la fée, répondit la petite, qui devina tout d'abord que la princesse était fée.

» — Et qu'as-tu?

» — J'ai la fièvre, à ce qu'on dit.

» — Et comment, ayant la fièvre, n'es-tu pas dans ton lit? reprit la fée

» — Parce que les chiens étaient encore plus malades que moi, à ce qu'il paraît, et que l'on m'a envoyée les promener.

» — Ce n'est point ta mère qui t'a envoyée promener des chiens, dit la fée : ta mère ne t'eût point permis de sortir frissonnante comme tu es.

» — Ce n'est point ma mère, en effet, madame la fée.

» — Où est ta mère ?

» — Je n'en ai plus !

» — Et qui t'en tient lieu ?

» — La Brocante.

» — Qu'est-ce que la Brocante ?

» La petite fille hésita un instant; la fée répéta la question.

» — Une chiffonnière qui m'a élevée, répondit la petite fille.

» — Tu n'as donc aucun parent ?

» — Je suis seule au monde.

» — Comment! pas de mère, pas de père, pas de frère ? »

» La petite fille se mit, non plus à grelotter, mais à trembler.

» — Non, non, non, dit-elle, pas de frère! pas de frère!

» — Pauvre petite! dit tristement la princesse; et comment t'appelles-tu ?

» — Je m'appelle Rose-de-Noël.

» — En effet, mon enfant, tu as bien les couleurs maladives de la fleur dont tu portes le nom!

» La petite fille fit un mouvement d'épaules qui signifiait : « Que voulez-vous !... »

« — Où demeures-tu? demanda la princesse.

» — Oh ! madame la fée, dans une des plus sales et des plus vilaines rues de Bagdad !

» — Est-ce bien loin d'ici ?

» — Non, madame la fée : à dix minutes de chemin, à peu pres.

» — Eh bien, je vais te ramener chez toi, et dire que l'on te mette au lit ; veux-tu ?

» — Je veux tout ce que vous voudrez, madame la fée.

» La petite fille essaya de se lever ; mais elle retomba dans le fossé, tant elle était faible !

» — Attends, dit la fée, je vais te prendre dans mes bras. »

» Et la princesse enleva la petite fille, qui était si chétive, qu'elle n'était pas plus lourde que ma grande poupée ; elle l'apporta à son père ; celui-ci la prit, la posa sur l'arçon de sa selle, et l'on se mit en route, Rose-de-Noël sur l'arçon de papa... — Bon ! voilà que je me trompe encore ! — Rose-de-Noël sur l'arçon du papa de la fée, et la fée à cheval, tenant, elle, deux des petits chiens qui n'eussent pas pu suivre ; les trois autres chiens étaient grands, et trottaient derrière les chevaux ; la corneille volait au-dessus de la tête de Rose-de-Noël, qui, pour que l'oiseau ne s'éloignât point, n'avait qu'à dire de temps en temps :

» — Pharès ! Pharès ! Pharès !

» On arriva bientôt dans une rue noire en plein jour comme si l'on eût été en pleine nuit ; et, quoique mon papa dise que le soleil luit pour tout le monde, il n'a, certainement, jamais lui pour les malheureux qui végètent dans cette rue.

» — La ! dit la petite en arrêtant la bride du cheval, c'est ici la porte.

» La porte du chenil où sont les chiens de mon papa est, à coup sûr, plus propre que la porte de cette maison-là. Il fallait se baisser pour entrer, comme lorsqu'on descend dans une cave ; il fallait marcher à tâtons pour trouver l'escalier.

» Un petit garçon qui était assis sur la borne, et que Rose-de-Noël appelait Babolin, offrit de garder les chevaux, et la princesse et son père arrivèrent enfin au haut de l'escalier où demeurait la Brocante.

» Autant la princesse était jeune et jolie, autant la Brocante était vieille et laide ; il n'eût pas été difficile à un étranger de deviner laquelle des deux était le bon génie : la

princesse avait à la première vue l'air d'une fée ; la Brocante faisait tout de suite l'effet d'une sorcière. — Et elle était bien sorcière réellement, à en uger par une immense marmite de fer posée sur un trépied, et dans laquelle bouillaient des herbes magiques; par la longue baguette de coudrier qui était fixée dans le plancher, au milieu d'un jeu de cartes traversé par de grandes épingles noires ; et, enfin, par le balai qu'elle tenait à la main, et sur lequel elle s'appuya étonnée, en voyant entrer le général portant Rose-de-Noël, et la fée Carita portant les deux petits chiens. — Je ne parle pas des trois autres chiens et de la corneille, qui faisaient cortége.

» La fée Carita commença par poser à terre les deux petits chiens ; puis, sadressant à la sorcière :

» — Madame, dit-elle, nous vous ramenons cette enfant, qui tremblait la fièvre sur le boulevard; elle est malade : il faudrait la coucher et la couvrir bien chaudement. »

» La Brocante voulait répondre; mais les chiens aboyaient si fort, qu'elle fut obligée de les faire taire en les menaçant de son balai.

» — C'est elle qui a voulu aller se promener, dit la Brocante à la princesse en la regardant de travers, — sans doute parce qu'elle reconnaissait en elle un bonne fée ; — elle n'en fait jamais d'autres, et par ainsi elle se rend malade.

» — C'est une enfant, dit la fée : il ne fallait pas l'écouter. Mais n'allez-vous pas la coucher? Je cherche son lit, et ne le vois point.

» — Bon ! son lit? dit la sorcière.

» — Sans doute. N'avez-vous pas une autre chambre? demanda la fée.

» — Croyez-vous donc que ce grenier soit un palaïs? répondit en grommelant la sorcière.

» — Eh ! là-bas, bonne femme, dit le général, répondez sur un autre ton, je vous prie, ou je vais envoyer chercher un commissaire qui vous demandera où vous avez volé cette enfant !

» — Oh ! non ! oh ! non ! s'écria la petite, je veux rester avec la Brocante.

» — Je ne l'ai point volée, reprit la vieille.

» — Allons, dit le général, ne vas-tu pas essayer de nous faire accroire que cette petite fille est à toi ?

» — Je ne dis pas cela, répondit la Brocante.

» — Alors, si elle n'est pas à toi, tu vois bien que tu l'as volée.

» — Je ne l'ai pas volée, monsieur ; je l'ai trouvée, et je l'ai recueillie comme mon propre enfant, sans faire aucune différence entre elle et Babolin.

» — Eh bien, alors, demanda la fée, pourquoi n'est-ce point Babolin que vous avez envoyé promener les chiens, et pourquoi n'est-ce pas elle qui est restée ici ?

» — Parce que Babolin ne veut rien faire de ce qu'on lui commande, tandis que Rose-de-Noël obéit avant qu'on ait fini de commander.

» — Soit, dit le général ; mais, quand on recueille les enfants, ce n'est pas pour les faire mourir de la fièvre. Où couchez-vous la petite?

» — Ici, dit la sorcière en montrant un enfoncement du toit dans lequel Rose-de-Noël avait établi son domicile.

» La fée souleva le rideau qui masquait ce coin du grenier, et elle vit un petit réduit assez propre ; seulement, le lit n'avait qu'un matelas : la fée toucha ce matelas, et trouva la couche un peu dure.

» — En vérité, dit-elle, j'ai honte d'être si douillettement couchée, en songeant que cette pauvre petite n'a qu'un matelas !

» — Elle aura un lit de plume, des couvertures et de jolis draps fins, dit le général ; je vais vous envoyer tout cela, bonne femme, et, de plus, un médecin. En attendant, tenez l'enfant le plus chaudement possible, et faites venir une garde-malade : voici de l'argent pour la payer, et pour acheter des médicaments; si demain le médecin me dit que la petite n'est pas bien soignée, je vous la ferai reprendre par le commissaire.

» La sorcière se précipita sur l'enfant, et la serra contre sa poitrine.

» — Oh ! non, dit-elle, soyez tranquille ! si Rose-de-Noël n'est pas soignée comme une princesse, c'est l'argent qui manque voilà tout.

» — Adieu, Rosette ! dit la fée en allant à Rose-de-Noël, et en l'embrassant ; je reviendrai te voir, mon enfant.

» — Bien sûr, madame la fée? demanda la petite.
» — Bien sûr, répondit la princesse.
» Les joues de l'enfant devinrent roses de plaisir; ce qui fit dire par Carita à son père :
» — Voyez donc comme elle est jolie!
» Elle était bien jolie, en effet, allez, monsieur le peintre, et c'est d'elle qu'on ferait un beau portrait!
— Vous l'avez donc vue, mademoiselle? demanda Pétrus en riant.
— Certainement, dit Abeille.
Mais, se reprenant :
— C'est-à-dire que j'ai vu son costume dans mon livre de contes : elle avait le costume du petit Chaperon-Rouge.
— Vous me le montrerez, n'est ce pas, mademoiselle?
— Je n'y manquerai pas, répondit gravement la petite fille.
Puis elle continua.
— La fée et son papa remontèrent à cheval, et, une demi-heure après, ils envoyaient à la pauvre Rose-de-Noël tout ce qu'ils lui avaient promis. Puis ils firent mettre les chevaux à la voiture, et coururent jusque chez le médecin, qui demeurait au cœur de la ville. Le médecin partit devant eux, et la fée et son père rentrèrent dans leur palais, la fée enchantée d'avoir un si bon papa, le papa enchanté d'avoir une si bonne fille.
» Le médecin avait promis de venir le soir donner des nouvelles de la petite Rose-de-Noël; il tint parole, et vint le soir même, en effet. La nouvelle qu'il avait à annoncer était triste : la pauvre petite était menacée d'une grosse maladie; ce qui mit la princesse au désespoir. Aussi, le lendemain matin, partit-elle en voiture avec son père; de sorte qu'avant neuf heures, ils étaient tous deux chez la Brocante. Le médecin y était déjà, lui, depuis plus d'une heure; il avait l'air fort inquiet, et il y avait bien de quoi, vous en conviendrez quand vous saurez que Rose-de-Noël avait une fièvre cérébrale. La pauvre petite avait le délire, et ne reconnaissait plus personne : ni la Brocante, qui l'avait recueillie, ni Babolin, son petit camarade, qui pleurait de chagrin au pied du lit, ni la corneille, qui se tenait sans bouger au chevet, et qui avait l'air de comprendre que sa petite maitresse était malade, ni les chiens, qui n'avaient pas aboyé comme la veille, quand le général et la princesse étaient entrés.

C'était un spectacle des plus tristes, et la fée détourna ses yeux de la petite malade pour les essuyer.

» Ce n'était cependant pas la maladie de Rose-de-Noël qui effrayait le médecin : il répondait de la sauver si elle consentait à boire les tisanes qu'on lui présentait ; mais, de sa petite main chétive et brûlante, elle repoussait tout ce qu'on voulait lui faire prendre. On avait beau lui dire :

» — Bois, petite ; cela te guérira !

» C'était inutile : elle ne comprenait pas ce qu'on lui disait.

» Puis, de temps en temps, elle se levait sur son lit, comme pour fuir, et elle s'écriait :

» — Oh ! ma bonne madame Gérard ! oh ! ma bonne madame Gérard, ne me tuez pas !... A moi, Brésil ! à moi Brésil !

» Et elle retombait comme morte avec un gros soupir.

» Le médecin disait que c'était sa fièvre qui lui faisait voir des fantômes ; mais la figure de Rosette exprimait une telle épouvante, que l'on eût juré que, ces fantômes, elle les voyait.

» La potion que lui présentait le médecin devait calmer la fièvre, et, en calmant la fièvre, faire disparaître ce vilain cauchemar ; aussi, tout le monde essaya-t-il de lui faire prendre cette potion : le médecin, la garde-malade, la Brocante, Babolin et même un commissionnaire qui était là, et qu'elle aimait beaucoup quand elle avait sa raison. La Brocante voulut la faire boire de force, mais la petite fille, avec ses bras grêles, était plus vigoureuse que la sorcière.

» — Si elle ne boit pas cette potion par cuillerées, dit tristement le médecin, elle sera morte avant demain soir !

» — Que faire, docteur ? demanda alors la princesse.

» — Je ne sais, en vérité, répondit le médecin.

» — Docteur, docteur, dit la princesse en pleurant, employez toute votre science, je vous en supplie, pour sauver la pauvre enfant ! Il me semble que, si j'étais aussi savante que vous, je trouverais bien un moyen de la sauver, moi.

» — Hélas ! princesse, dit le docteur en secouant la tête, la science est impuissante en pareil cas ! Que votre bon cœur vous inspire donc ; quant à moi, je ne puis que m'humilier devant la résistance invincible de cette enfant.

» En ce moment, le commissionnaire s'avança, les larmes aux yeux, et promit à la petite malade poupée, joujoux,

bergeries, belles robes, perles à faire des colliers; mais tout fut inutile. On eût dit que Rose-de-Noël était sourde : elle ne bougeait pas; de sorte que le pauvre jeune homme, après avoir essayé de lui faire reconnaître sa voix par tous les moyens possibles, se retira, le cœur serré, dans un coin de la chambre : un père n'eût pas paru plus désolé devant le cadavre de sa fille.

» Le petit Babolin était bien chagrin aussi, et il contait à Rose-de-Noël toutes les histoires pour rire qu'il avait l'habitude de lui conter; mais elle ne lui répondait pas, aussi insensible à ses paroles, à ses baisers, à ses prières, que la sensitive qui est là-bas, quand l'heure de son sommeil est arrivée, et qu'elle a croisé ses bras.

» Cependant, le temps passait, et la petite fille ne buvait pas la potion.

» Que faire? Tout le monde avait essayé et tout le monde avait échoué.

» Alors, ce fut au tour de la princesse à venir s'installer au chevet du lit, à prendre la tête de la petite malade et à l'embrasser tendrement; — et, quand je dis la *princesse*, je me trompe encore : c'est la *fée* qu'il faut dire; car ce fut véritablement par une puissance au-dessus de toutes les puissances de la terre que la petite fille, qui avait les yeux fermés depuis le matin, les ouvrit tout à coup, et s'écria avec un accent joyeux :

» — Oh! je vous reconnais, vous! vous êtes la fée Carita!

» Les yeux de tous ceux qui étaient là se mouillèrent de larmes, mais de larmes de bonheur, bien entendu : la jeune fille venait de prononcer les seuls mots de raison qu'elle eût dits depuis la veille.

» Chacun voulait se précipiter et embrasser Rose-de-Noël; mais le médecin étendit les bras sans prononcer un seul mot, de peur que la voix humaine n'éteignît tout à coup cette étincelle de raison que la voix divine venait d'allumer en elle.

» — Oui, ma chère petite, dit bien doucement et bien lentement la princesse, oui, c'est moi!

» — Carita! Carita! répéta la petite avec un tel accent, que ce joli nom, qui, dans toutes les bouches, n'était qu'un nom plus charmant que les autres, était, dans la sienne, quelque chose comme un saint cantique, comme une suave chanson.

» — M'aimes-tu bien, Rosette? demanda la princesse.

» — Oh! oui, madame la fée! répondit l'enfant.

» — Alors, tu écouteras bien tout ce que je vais te dire?

» — Je vous écoute.

» — Eh bien, alors, bois ceci, dit la fée en présentant à la petite fille une cuillerée de la potion que le médecin venait de lui passer par derrière.

» La petite malade, sans répondre, ouvrit la bouche, et Carita lui fit avaler une cuillerée de la potion salutaire.

» — Si elle boit ainsi pendant vingt-quatre heures, elle est sauvée! dit le médecin. — Malheureusement, mademoiselle, ajouta-t-il, je crains qu'elle ne continue à repousser tout ce qui lui sera offert par une autre main que la vôtre.

» — Mais, dit la bonne fée, je compte bien, avec la permission de mon père, veiller Rose-de-Noël jusqu'à ce qu'elle soit hors de danger.

» — Ma fille, dit le général, il y a des permissions qu'on ne demande pas à son père; car lui demander ces permissions, c'est admettre qu'il puisse les refuser.

» — Merci, cher père! dit la fée en embrassant le général.

» — Mademoiselle, dit le médecin, vous êtes l'ange de la bonté!

» — Je suis la fille de mon père, monsieur, répondit simplement la fée.

» Tout le monde, excepté la Brocante, la garde-malade et la fée Carita, se retira sur l'ordre du médecin, et le général emmena avec lui Babolin, qui rapporta à la princesse tout ce qui lui était nécessaire pour passer la nuit près de Rose-de-Noël.

» Carita resta quatre jours et quatre nuits dans cette vilaine chambre, ne prenant de repos que d'heure en heure, quand la petite avait avalé sa cuillerée de potion. Bien mieux : à partir du moment où elle fut là, elle ne permit plus à la garde-malade, dont la figure répugnait à Rosette, de s'approcher du lit; en conséquence, ce fut elle-même qui mit à la petite les cataplasmes, les sinapismes, les compresses d'eau glacée au front; ce fut elle qui la changea de linge, qui la nettoya, qui la peigna, qui la tint éveillée par ses baisers, qui l'endormit par ses chansons.

» Enfin, au bout de quatre jours, la fièvre diminua, et le médecin déclara que Rosette était sauvée; il invita donc la

princesse à retourner chez elle, sous peine de tomber malade elle-même; ce qu'entendant Rose-de-Noël, elle s'écria :

» — O princesse Carita ! retourne vite chez ton père; car, si tu tombais malade pour m'avoir sauvée, je mourrais de chagrin de te savoir malade!

» Et la princesse, après l'avoir embrassée mille fois, s'en alla, lui laissant sur son lit un grand carton tout plein de lingeries et d'étoffes éclatantes, comme les aimait Rose-de-Noël. — A partir de ce moment, la petite alla de mieux en mieux; et, si quelqu'un doutait de la vérité de ce conte, celui-là n'aurait qu'à s'en aller, rue Triperet, nº 11, demander à la Brocante et à Rose-de-Noël l'histoire de la fée Carita !

Le conte était fini.

Abeille chercha des yeux les yeux de Pétrus; mais le jeune homme avait élevé comme un rempart entre lui et la petite conteuse, une grande feuille de papier gris.

La petite fille se retourna vers sa sœur; mais Régina avait, pour cacher son embarras, abaissé devant son visage une grande feuille de bananier.

Étonnée de l'effet qu'elle avait produit, et ne se rendant pas compte du pudique secret qui faisait, à chacun de ses auditeurs, chercher un voile pour son visage, Abeille demanda :

— Eh bien, qu'y a-t-il donc? jouons-nous à cache-cache?... Quant à moi, mon conte est fini; votre dessin l'est-il, monsieur le peintre?

— Oui, mademoiselle, répondit Pétrus en tendant à Abeille la feuille de papier gris.

La petite se précipita sur le dessin, et, y ayant jeté un rapide coup d'œil, elle poussa un cri de joie en reconnaissant son portrait; puis, courant à Régina :

— Oh ! regarde le beau dessin, ma sœur ! dit-elle.

Et, en effet, c'était un beau, un merveilleux dessin aux trois crayons, improvisé pendant le récit de la petite fille, et qui était venu aussi vite que la parole.

Au fond, on voyait le boulevard, près de la barrière de Fontainebleau, qu'on reconnaissait à l'horizon. Sur le premier plan, au milieu de ses chiens, qui la léchaient, sa corneille posée sur son épaule nue, était assise, maigre, pâle échevelée et grelottante, Rose-de-Noël ou plutôt une petite

fille qui avait quelque ressemblance avec elle ; — car la misère et la maladie ont cela de triste, qu'elles impriment la même marque sur tous les visages. — Devant la jeune fille était Régina, habillée en amazone, comme le premier jour où Pétrus l'avait vue passer. Au second plan était, à cheval, le maréchal de Lamothe-Houdan, tenant par la bride le beau cheval noir que Régina gouvernait si magistralement. Enfin, au même plan que sa sœur, derrière un orme, et dressée sur la pointe des pieds, Abeille, curieuse et craintive à la fois, cherchait à voir, sans être vue, ce qui se passait entre Régina et Rose-de-Noël.

Ce dessin, enlevé et fait de *chic*, selon l'expression pittoresque de rapins, était une admirable traduction du conte de fée d'Abeille; Régina le regarda longtemps, et, tandis qu'elle le regardait, l'expression de sa figure indiquait l'étonnement le plus profond.

En effet, quel était donc ce jeune homme qui devinait à la fois et l'expression mélancolique et maladive du visage de Rose-de-Noël, et le costume d'amazone dont, ce jour-là, elle était vêtue, elle, Régina?

Elle fit mille conjectures, mais sans arriver jamais à la vérité.

Puis, enfin, ce fut sur le ton de l'admiration la plus complète qu'elle dit à la petite fille :

— Abeille, tu me demandais, l'autre jour, au Louvre, de te montrer un dessin d'un grand maître, eh bien, regarde celui-là, mon enfant, car véritablement c'en est un !

L'artiste rougit d'orgueil et de plaisir.

Cette première séance fut charmante, et Pétrus, après avoir pris séance pour le surlendemain, sortit de l'hôtel, enivré de la beauté et de la bonté de la princesse Carita.

LXXXIII

Revue de famille.

La seconde séance fut en tous points semblable à la première; elle fut encore défrayée par le babillage de l'enfant, et, comme la première fois, Pétrus sortit enchanté de l'hôtel de Lamothe-Houdan.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi; de deux jours en deux jours, Régina donnait séance au jeune homme : alors l'artiste, la jeune fille et l'enfant passaient des heures que Pétrus eût voulu voir s'éterniser.

Les jours où quelque leçon retenait la petite Abeille, Régina, fidèle à la recommandation que Pétrus lui avait faite d'animer son visage par la causerie, amenait la conversation sur le premier sujet venu ; et le premier sujet venu, indifférent d'abord, prenait bientôt un intérêt croissant; car Régina déroulait à tout propos, aux yeux de étrus, des trésors de science, de bonté et d'esprit.

La conversation s'engageait d'habitude sur la peinture ou la statuaire : on passait en revue les peintres de tous les temps et de tous les pays; — Pétrus était savant, en antiquité, comme Winckelmann et Cicognara; Régina, qui avait voyage en Flandre, en Italie et en Espagne, connaissait tout ce qui s'était fait de grand dans les trois écoles. — Puis, de la peinture, on passait à la musique; là aussi, la jeune fille connaissait tout, depuis Porpora jusqu'à Auber, depuis Haydn jusqu'à Rossini. De la musique, on passait à l'astronomie; de l'astronomie à la botanique : il y a plus

de connexité qu'on ne croit entre les étoiles et les fleurs; les étoiles sont les fleurs du ciel, les fleurs sont les étoiles de la terre.

Puis, tous ces sujets épuisés, on arrivait à parler de sympathie, d'attraction, de communion d'âmes.

Les jeunes gens firent ainsi, sur le chemin lumineux de la pensée, mille voyages dans les contrées lointaines ; ils se promenèrent sur toutes les plages désertes ; ils écoutèrent, du haut des récifs, la grande voix de la tempête; ils entendirent les bruits mystérieux de la nuit dans les cabanes des forêts vierges ; ils s'enveloppèrent enfin tout entiers dans la robe de lin des jeunes illusions.

Avant qu'il se doutât de la violence de son amour, Pétrus était amoureux comme un fou ! Il lui prenait des tentations insensées d'écarter toiles et pinceaux, de se jeter aux pieds de Régina, et de lui dire qu'il l'adorait. Malgré l'admirable puissance que Régina avait sur elle-même, il semblait à Pétrus que, parfois, l'œil de la jeune fille s'arrêtait sur lui avec une expression qu'il interprétait en faveur de son amour; mais, à côté de cela, une si suprême dignité éclatait dans les moindres gestes de Régina, que les paroles mouraient avant d'être nées sur les lèvres tremblantes du jeune homme ; de sorte qu'après avoir erré avec Régina dans les plaines du ciel, il retombait, comme un titan orgueilleux, foudroyé sur la terre.

Mais ce qui, outre le respect que lui inspirait Régina, augmentait sa timidité, c'était l'entourage de la jeune fille.

Son père d'abord, le maréchal de Lamothe-Houdan, vieux soldat de l'Empire, tout gentilhomme d'ancienne race qu'il était, mais revenu, depuis 1815, à ses principes de royalisme, et fait maréchal, à propos de la campagne d'Espagne, en 1823 ; ayant, au milieu de tout cela, conservé les traditions plutôt encore, peut-être, du XVII[e] que du XVIII[e] siècle; plein à la fois de bonté, de fierté et de morgue, surtout à l'endroit des artistes. De temps en temps, il venait au pavillon qui servait d'atelier, surveillant le portrait de sa fille, et donnant à Pétrus les mêmes conseils, exactement, qu'il eût donnés à un maçon réparant une aile de son hôtel.

Puis cette vieille et impertinente personne qui accom-

pagnait Régina, le jour où la jeune fille était venue trouver le peintre pour qu'il lui fît son portrait. Cette dame, tante de Régina, et qui avait nom la marquise de la Tournelle, était alliée, par feu son mari, à toute la noblesse bigote de l'époque. depuis l'archevêque jusqu'au dernier marguillier de la paroisse, elle connaissait tous les hommes d'Église, comme, depuis le président de la chambre des pairs jusqu'aux huissiers de M. de Talleyrand, elle connaissait tous les hommes politiques.

Puis le comte Rappt, son protégé, membre de la chambre des députés, chef d'une des fractions les plus puissantes de la droite, ancien aide de camp du maréchal; c'était un homme de trente-neuf à quarante ans, froid, brave, ambitieux, cachant, sous un masque de glace, toutes les ruineuses passions du jeu, qui partent de la bourse et aboutissent au tapis vert. Pendant ces quinze jours, il était venu trois fois, et, quoiqu'il eût daigné accorder une attention particulière au portrait de Régina, il avait souverainement déplu à Pétrus.

La seule personne dont la présence fût agréable au jeune peintre était madame Lydie de Marande, amie de pension de Régina, et qui, depuis environ deux ans, avait épousé l'un des plus riches et des plus populaires banquiers de l'époque, membre de la chambre des députés, où il faisait une opposition obstinée au parti royaliste.

Il y avait encore, dans la maison, une personne dont Pétrus avait entendu parler souvent par Regina et par Abeille : c'était la maréchale de Lamothe-Houdan, mère des deux jeunes filles; elle était d'origine russe, et fille de prince; — de là venait le titre de princesse que, par courtoisie, on donnait quelquefois à Régina.

Nous retrouverons ces différents personnages au fur et à mesure que nous aurons besoin d'eux pour le développement de notre action. Abandonnons-les donc un instant, afin de jeter un regard sur un parent de Pétrus, appelé, de son côté, à prendre quelque importance dans le cours de notre récit.

Dans un hôtel de la rue de Varennes, — rue triste et aristocratique s'il en fut, — demeurait le général comte Herbel de Courtenay, oncle de Pétrus, et frère aîné de son père.

Le comte Herbel, né à Saint-Malo, était venu offrir, en 1789, à Louis XVI son dévouement actif, et le concours de ses compatriotes, officiers de génie ou de marine comme lui.

Deux ans après, l'Assemblée législative ayant décrété la suppression des fonctions royales, et ayant demandé aux troupes un serment où le nom du roi n'était pas prononcé, plusieurs officiers, considérant ce serment comme contraire à leur loyauté, emmenèrent des régiments entiers, et émigrèrent avec armes et bagages, se rendant à Coblence, où le prince de Condé, chef de l'émigration armée, avait établi son quartier général.

Le comte Herbel n'avait point suivi ce chemin : comme Chateaubriand, il avait traversé l'Atlantique, et il était à la Nouvelle-Orléans lorsqu'il apprit les événements du 10 août, et l'emprisonnement du roi. Alors, il lui sembla que la voix de la royauté mourante lui criait que la place d'un gentilhomme était, à pareille heure, non point en Amérique, mais sur les bords du Rhin; il partit donc par le premier bâtiment faisant voile pour l'Angleterre, débarqua en Hollande, et, de la Hollande, gagna Coblence.

Là se trouvait le noyau de l'armée royaliste, formé par les gardes du corps qui, licenciés après les 5 et 6 octobre, n'étaient point restés en France; armée que l'on compléta en y incorporant des émigrés venus de tous les points de la France. On rétablit — et ce ne fut pas un des moindres reproches que l'on fit aux émigrés — on rétablit, sur le pied où elle était du temps de Louis XV, l'ancienne maison militaire et civile du roi; on vit reparaître les compagnies de mousquetaires, de chevau-légers, de gendarmes de la garde, et, enfin, de gardes-françaises, sous le nom d'*hommes d'armes à pied*.

Le vicomte de Mirabeau — celui qu'on appelait Mirabeau-Tonneau — leva une légion dont fit partie le régiment de Berwick irlandais, soldats dont les pères s'étaient déjà exilés, plutôt que d'abandonner Jacques Stuart, leur roi légitime.

De son côté, le comte de la Châtre, ayant obtenu de l'archiduchesse Christine la permission d'établir dans la ville d'Ath un cantonnement de gentilshommes, mille officiers de toutes armes vinrent se ranger autour de lui.

Enfin, on leva des corps sous le nom de chaque province, et le ban de la noblesse fut formé.

Disons, en passant, que cette noblesse qui, à son point de vue individuel, et, par conséquent, égoïste, pouvait être excusable de servir contre son pays, affichait un luxe qui ne contribua pas peu à faire naître l'indifférence et le discrédit dans léquel elle était tombée auprès des princes des bords du Rhin, et des souverains étrangers; — c'est que ni le luxe ni la mollesse ne conviennent à des proscrits, et que le lieu qui leur sert d'asile doit ressembler à un camp où veillent des soldats, bien plus qu'à un boudoir où dorment, jouent ou plaisantent des courtisans.

Le comte Herbel, né au bord de l'Océan, sur les âpres grèves de Saint-Malo, était habitué dès l'enfance aux sombres spectacles de la mer, et cette vie efféminée que l'on menait à Coblence lui inspirait un profond dégoût. Il attendait donc avec impatience l'occasion de combattre, et, après avoir traîné pendant sept ou huit mois, selon les caprices des cabinets de Prusse et d'Autriche, cette vie étrange de l'émigration, de champs de bataille en champs de bataille, en compagnie des ducs de la Vauguyon, de Crussol et de la Trémouille, du marquis de Duras et du comte de Bouillé, — qui étaient, comme lui, de l'état-major du prince de Condé, — il fut fait prisonnier le 19 juillet 1793, le jour de l'enlèvement à la baïonnette de la redoute de Belheim, par M. le maréchal de camp, vicomte de Salgues.

Blessé grièvement, le comte Herbel allait être achevé par le sabre d'un cavalier républicain, quand celui-ci lui cria de demander quartier.

— Nous l'accordons toujours, répondit le comte; mais nous ne le demandons jamais.

— Tu es digne d'être républicain! s'écria le cavalier.

— Oui; mais, malheureusement, je ne le suis pas.

— Tu sais le sort réservé aux émigrés pris les armes à la main?

— Fusillés à l'instant même.

— Justement.

Le comte Herbel haussa les épaules.

— Eh bien, alors, reprit-il, à quoi bon me dire de demander quartier, imbécile?

Le soldat républicain le regarda avec un certain étonnement, quoique les soldats de la République ne s'étonnassent point facilement.

Dans ce moment, on amena trois autres gentilshommes, prisonniers comme le comte Herbel ; ils étaient liés et garrottés dans une charrette. Ceux qui les amenaient tinrent un instant conseil avec celui qui avait pris le comte Herbel; puis on fit monter le comte Herbel auprès de ses compagnons, et l'on prit le chemin d'un petit bois qui avoisinait la ville : il était évident que c'était pour les fusiller.

En arrivant dans le bois, et comme on venait de faire descendre les prisonniers, le républicain qui avait pris le comte Herbel s'approcha de lui.

— Tu es Breton ! lui dit-il.

— Et toi aussi, répondit le comte.

— Si tu t'en es aperçu, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

— N'as-tu pas entendu que nous ne demandons jamais quartier? Te dire que j'étais ton compatriote, c'était te demander quartier.

Le cavalier se retourna vers ses camarades.

— C'est un pays, dit-il.

— Eh bien? firent les autres.

— Eh bien, reprit le cavalier, il ne sera pas dit que j'aurai fusillé un pays, voilà tout.

— Alors, ne le fusille pas, ton pays.

— Merci, compagnons !

Puis, s'approchant du comte Herbel, il lui ôta les cordes qui lui liaient les mains.

— Parbleu ! dit le comte Herbel, tu me rends bien service, je mourais d'envie de prendre une prise de tabac !

Et, tirant de sa veste une tabatière d'or, il l'ouvrit, la présenta courtoisement au républicain, qui fit un signe de tête négatif; puis il aspira une large pincée de tabac d'Espagne.

Les républicains regardaient en riant cet homme, qui, au moment où il croyait qu'on allait le fusiller, savourait avec tant de sensualité une prise de tabac.

— Eh bien, pays, dit le cavalier, maintenant que tu as dégusté ta prise, sauve-toi !

— Comment, que je me sauve ?

— Oui : au nom de la République, je te fais grâce, comme à un brave.

— Et fait-on grâce aussi à mes compagnons? demanda le comte.

— Oh! quant à cela, non, dit le cavalier; ils payeront pour toi!

— Alors, dit l'officier breton en remettant sa tabatière dans sa poche, je reste.

— Tu restes?

— Oui.

— Pour être fusillé?

— Sans doute.

— Ah çà! tu es fou!

— Non; mais je suis Breton, et je ne fais pas une lâcheté.

— Allons, voyons, sauve-toi! dans dix minutes, il sera trop tard.

— J'ai émigré avec eux, répondit le comte Herbel en fourrant ses mains dans ses poches, j'ai combattu avec eux, j'ai été pris avec eux, je me sauverai avec eux ou je mourrai avec eux. Est-ce clair, cela?

— Eh bien, tu es un brave, pays! dit le cavalier républicain, et, à cause de toi et pour l'amour de moi, mes camarades vont vous relâcher tous.

— Oui; mais qu'ils crient : « Vive la République! » dit un des cavaliers.

— Entendez-vous, camarades? demanda le comte Herbel; ces braves gens-là disent que, si vous voulez crier : « Vive la République! » ils nous feront grâce à tous.

— Vive le roi! crièrent les trois gentilshommes en secouant la tête pour faire tomber leur chapeau, afin de pousser leur cri la tête découverte.

— Vive la France! se hâta de crier le cavalier breton de sa voix la plus forte, espérant couvrir leur voix.

— Oh! cela, tant que vous voudrez, dirent les quatre gentilshommes.

Et tous les quatre, d'une seule voix, crièrent :

— Vive la France!

— Allons, fit le compatriote du comte en les déliant les uns après les autres, sauvez-vous depuis le premier jusqu'au dernier, et que tout soit dit!

Et, remontant à cheval, la petite troupe républicaine s'éloigna au galop, en criant aux royalistes :

— Bonne chance ! et souvenez-vous, à l'occasion, de ce que nous venons de faire pour vous !

— Messieurs, observa le comte Herbel, ils ont raison de nous dire de ne pas oublier ce qu'ils viennent de faire, ces braves sans-culottes; car je ne sais pas si, à leur place, nous nous fussions conduits aussi noblement qu'eux.

Le 13 octobre de la même année, après la prise de Lauerbourg et de Wissembourg, où, à la tête de son bataillon, le comte Herbel avait enlevé successivement trois redoutes, pris douze pièces de canon et cinq étendards, le général comte de Wurmser, commandant en chef de l'armée autrichienne, vint le féliciter; et le prince de Condé, l'embrassant devant ses compagnons d'armes, lui fit don de sa propre épée.

Mais, autant mourir pour la monarchie paraissait un noble devoir au gentilhomme breton, autant la guerre civile qu'il était obligé de faire avec les armées ennemies répugnait à sa conscience. Où allaient-ils, d'ailleurs, tous ces émigrés français, remorqués à la suite de ces soldats étrangers dont l'esprit d'envahissement et de conquête se révélait à tout propos? Ne faisaient-ils pas fausse route, et le prince de Condé, qui tentait avec le sang de ses compagnons et le sien cet effort désespéré, n'était-il pas dupe de la politique des souverains alliés ?

En effet, les habitants de nos frontières, qui commençaient à suspecter le dévouement de la Prusse et de l'Autriche pour la monarchie française, ne se levaient plus à l'appel des armées royalistes; ils reconnaissaient des conquérants là où ils avaient cru trouver des libérateurs, et se voilaient le visage à la vue des uniformes étrangers.

L'expérience, — qui vient aux princes comme aux autres hommes après que les fautes sont commises, mais qui, seulement, leur arrive plus tard, — l'expérience était déjà venue pour le comte Herbel; et ce fut bien plus par devoir que par conviction qu'il suivit l'armée de Condé, jusqu'au 1er mai 1801, jour où fut opéré le licenciement de cette armée.

LXXXIV

Le général comte Herbel de Courtenay.

La dissolution de l'armée de Condé jeta en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Portugal, aux États-Unis, en Chine, au Pérou, au Kamtschatka, en un mot sur tous les points du globe, des milliers d'émigrés qui finirent par où ils eussent dû commencer, c'est-à-dire qui, au lieu de porter les armes contre la France, demandèrent aux arts, aux sciences, au commerce, à l'agriculture, des moyens de subsister.

M. le marquis de Boisfranc, capitaine de dragons du prince de Condé se fit libraire à Leipzig; M. le comte de Caumont-la Force se fit relieur à Londres; M. le marquis de la Maison-Fort se fit imprimeur à Brunswick; M. le baron Mounier établit une maison d'éducation à Weimar; M. le comte de la Fraylaie se fit maître de dessin; M. le chevalier de Payen, maître d'écriture; M. le chevalier de Botheref, maître d'escrime; M. le comte de Pontual, maître de danse; M. le duc d'Orléans, maître de mathématiques; M. le comte de Las-Cazes, M. le chevalier de Hervé, M. l'abbé de Levizac, M. le comte de Pomblanc, se firent maîtres de langue française; M. le marquis de Chavannes entreprit le commerce du charbon de terre; M. le comte de Cornullier-Lucinières trouva une place de jardinier; enfin la famille de Polignac alla, dans l'Ukraine et la Lithuanie, cultiver la terre comme faisaient Dupont de Nemours à New-York, le comte de la Tour du Pin sur les rives de la Delawarre, et le marquis de Lezay-Marnesia sur les rives du Scioto.

Le comte Herbel se réfugia, lui, en Angleterre, et songea, comme les autres, à se pourvoir d'une industrie qui pût le faire vivre; seulement, le comte Herbel, aîné d'une grande

famille, propriétaire d'une immense fortune qui avait été confisquée par la nation comme bien d'émigré, le comte Herbel ne savait que se battre : il était donc on ne peut plus embarrassé.

Il eut un moment la pensée d'accepter l'offre que lui faisait un capitaine de dragons de lui donner gratuitement des leçons de guitare, afin qu'il pût l'enseigner fructueusement aux autres; mais le général, convaincu de la décadence prochaine de l'instrument, refusa l'offre du capitaine, et se mit à chercher avec obstination un état à la fois plus lucratif et moins agaçant.

Un soir, en se promenant sur le bord de la Tamise, il vit un gamin anglais occupé gravement à tailler, avec un canif, un morceau de bois d'un pied de longueur environ.

Il s'arrêta, regarda le gamin, lui sourit avec bienveillance lorsque celui-ci le regarda à son tour, et, peu à peu, il vit le morceau de bois devenir une coque de navire, puis la carène d'un brick de dix canons en miniature. Il se souvint avoir autrefois, avec son frère cadet, — marin enragé dont nous aurons à nous occuper bientôt, en sa qualité de père de Pétrus, — taillé, lui aussi, fils de l'Océan, enfant des grèves bretonnes, de petits bâtiments que s'arrachaient ses jeunes camarades.

Avant de rentrer chez lui, le comte acheta du sapin, des outils, et, à partir de ce jour, se mit à fabriquer des bâtiments de toutes nations, depuis la corvette américaine aux mâteraux élancés, jusqu'à la lourde jonque chinoise.

Ce qui avait d'abord été un amusement devint une industrie; ce qui avait été une industrie devint un art; taille, coupe, appareillage, peinture, aménagement, gréement, le comte étudia tout; bientôt il fit mieux que des imitations, il fit des modèles.

Grâce à la réputation qu'il s'était acquise, il finit par obtenir une place de conservateur à l'amirauté de Londres; ce qui ne l'empêchait point d'avoir, dans le Strand, un magasin dont l'enseigne portait ces mots, écrits en grosses lettres :

LE GÉNÉRAL COMTE HERBEL DE COURTENAY
Descendant des empereurs de Constantinople
Tourneur en bois.

Et, en effet, on trouvait, dans la boutique du descendant de Josselin III, non-seulement les petits modèles de bâtiments qui faisaient le fonds de son commerce, mais encore des tabatières, des toupies, des quilles et une foule d'autres objets concernant l'état qu'il avait adopté.

Le 26 avril 1802, l'amnistie fut proclamée.

Le comte Herbel de Courtenay était philosophe : il avait son existence assurée en Angleterre, il ne l'avait point en France ; il resta en Angleterre. Il y resta encore en 1814, après la restauration des Bourbons, et se félicita d'y être resté lorsqu'il vit les Bourbons ressortir de France en 1815.

Il y resta jusqu'en 1818, et revint alors dans sa patrie avec une centaine de mille francs, fruit de ses économies et de la vente de son magasin.

Plus tard, M. le comte Herbel de Courtenay toucha sa part du milliard d'indemnité, c'est-à-dire douze cent mille livres ; il s'en fit soixante mille livres de rente.

Une fois redevenu riche, il fut trouvé, par ses concitoyens, digne de les représenter, et envoyé, en 1826, à la chambre des députés, il y prit place au centre gauche, où sa nuance d'opinion le rangeait entre Lameth et Martignac.

C'est là que nous allons le retrouver en 1827, au moment où M. de Peyronnet vient de présenter ce projet de loi sur la presse qui, selon l'expression de Casimir Périer, n'avait d'autre but que de supprimer entièrement l'imprimerie.

La discussion s'était ouverte au commencement de février ; quarante-quatre députés étaient inscrits pour combattre le projet de loi, et trente et un pour le défendre.

Disons que presque tous ceux qui allaient défendre la loi appartenaient au parti religieux, tandis que ceux qui devaient la combattre étaient à la fois des députés de l'ancienne gauche et des membres de la droite qui, quoique adversaires acharnés, s'étaient réunis dans une opposition commune au parti clérical et à M. de Peyronnet.

Parmi ceux qui contribuaient de tous leurs efforts au renversemenr prochain du ministère était le comte Herbel, qui, ennemi déclaré des républicains aussi bien que des jésuites, ne haïssait que deux choses au monde : les jacobins et les prêtres.

Appartenant, comme la Fayette et Mounier, à ce que l'on appelait, en 1789, le parti constitutionnel, il commençait à

comprendre les avantages du gouvernement parlementaire; à l'instar de M. de la Bourdonnais, il plaçait le bonheur de la France dans l'alliance de la Charte et de la légitimité, et il les regardait comme tellement inséparables l'une de l'autre, qu'il ne voulait pas plus de la Charte sans la légitimité que de la légitimité sans la Charte.

Or, la nouvelle loi contre la presse paraissait au général Herbel violente et absurde, et elle lui semblait dirigée bien plutôt contre la liberté que contre la licence. Aussi avait-il bondi en entendant dire à M. de Sallabery, qui avait entamé la discussion, que l'imprimerie était la seule plaie dont Moïse eût oublié de frapper l'Égypte; et il avait failli provoquer M. de Peyronnet, qui avait éclaté de rire, contre son habitude, à cette pointe équivoque de l'honorable député. Enfin, le général Herbel, — qui, de son nom de famille, s'appelait Jacques de Courtenay, c'est-à-dire qui portait un des plus vieux et des plus illustres noms de France, sans en excepter le nom du roi, — le général Herbel, tout en étant, par sa noblesse, par ses instincts et par son éducation, du faubourg Saint-Germain, appartenait, par son esprit sceptique et railleur, à l'école voltairienne, et, pour ainsi dire, à l'école moderne, par ses opinions exemptes de préjugés.

Deux sectes seulement, avons-nous dit, avaient le privilége de le mettre en fureur : les jésuites et les jacobins.

C'était donc un étrange composé d'oppositions, que le général Herbel.

Voulez-vous nous suivre, et entrer avec nous chez lui? Nous l'étudierons à notre aise. Il va jouer, sinon un premier rôle, au moins un rôle important dans notre drame, et nous ne saurions prendre trop de soins à faire de lui un portrait ressemblant.

On était, comme nous l'avons dit, au lundi gras; le général, sorti de la Chambre à quatre heures, venait de rentrer dans son hôtel, rue de Varennes.

Il était étendu sur une causeuse, et lisait dans un livre in-quarto doré sur tranche, et relié en maroquin rouge. Son front était soucieux, soit que la lecture qu'il faisait l'agitât, soit que sa préoccupation fût antérieure à sa lecture, et que sa lecture ne pût l'en distraire.

Il allongea le bras vers une petite table, cherchant à

tâtons sans cesser de lire, trouva une sonnette sous sa main, et sonna.

Au bruit du timbre, son front parut se rasséréner; un sourire de satisfaction passa sur ses lèvres; il ferma son livre, tout en prenant son pouce dans l'ouverture, leva les yeux au plafond, et fit à haute voix, et se parlant à lui-même, les réflexions suivantes :

— Décidément, Virgile est, après Homère, le premier poëte du monde... Oui !

Et, comme pour se donner raison à lui-même :

— Plus je lis ses vers, ajouta-t-il, plus je les trouve harmonieux.

Et, en les scandant avec un moelleux mouvement de tête, il modula de mémoire, une dizaine de vers des *Bucoliques*.

— Qu'on vienne, après cela, me parler des Lamartine, des Hugo; rêveurs, métaphysiciens, que tous ceux-là !

Et le général haussa les épaules.

La solitude dans laquelle il se trouvait, malgré le coup de sonnette qu'il venait de donner, faisant que nul n'était là pour le contredire, il continua.

— Du reste, ce qui m'enchante dans les anciens, c'est, sans doute, cet air de parfait repos, cette profonde sérénité de l'âme qui règne dans leurs écrits.

Après cette judicieuse réflexion, il s'arrêta encore un instant; puis son sourcil se fronça de nouveau.

Il sonna une seconde fois, et, aussitôt, son front recouvra sa sérénité première.

Le résultat de cette sérénité fut la reprise de son monologue.

— Presque tous les poëtes, les orateurs et les philosophes de l'antiquité vivaient dans la solitude, dit-il : Cicéron, à Tusculum; Horace, à Tibur ; Sénèque, à Pompéi; et ces teintes douces qui charment dans leurs livres sont comme le reflet de leurs méditations et de leur isolement.

En ce moment, et pour la troisième fois, le sourcil du général se fronça, et il se mit à sonner avec un tel acharnement, que le battant de la sonnette se détacha et alla rebondir dans une glace qu'il faillit briser.

— Frantz! Frantz! viendras-tu misérable coquin? cria le général avec une sorte de rage.

A cette apostrophe énergique, parut un domestique dont la tournure rappelait ces soldats autrichiens sanglés au mi-

lieu du corps par la ceinture de leur pantalon collant. Il portait une espèce de croix attachée à un ruban jaune, et des galons de caporal.

Du reste, il y avait une raison pour que Frantz ressemblât à un soldat autrichien : il était de Vienne en Autriche.

Dès son entrée, il prit l'attitude militaire, les jambes rapprochées l'une de l'autre, la pointe des pieds en dehors, le petit doigt de la main gauche à la couture de la culotte, la main droite ouverte à la hauteur du front.

— Ah ! c'est toi enfin, drôle ! dit le comte furieux.

— C'êdre moi, ya, mon chén'ral, brésent !

— Oui, présent ! drôlement présent ! voilà trois fois que je t'appelle, scélérat !

— Che n'afre ententu que la seconte, mon chén'ral.

— Imbécile ! dit le général riant malgré lui de la naïveté de son brosseur. — Et le dîner, où en est-il ?

— Le tîner, mon chén'ral ?

— Oui, le dîner.

Frantz secoua la tête.

— Comment ! veux-tu dire qu'il n'y a pas de dîner aujourd'hui, maroufle ?

— Si, mon chén'ral, il y afre un tîner · il n'être bas l'heure.

— Il n'est pas l'heure ?

— Non.

— Quelle heure est-il donc ?

— Cinq hères un guart, mon chén'ral.

— Comment, cinq heures un quart ?

— Cinq hères un guart, répéta Frantz.

Le général tira sa montre de son gousset.

— C'est, ma foi, vrai ! dit-il. Quelle humiliation pour moi, que ce maroufle ait raison !

Frantz sourit de satisfaction.

— Je crois que tu t'es permis de sourire, coquin ? dit le comte.

Frantz fit signe que oui.

— Et pourquoi as-tu souri ?

— Parce que je safais mieux l'hère que mon chén'ral.

Le général haussa les épaules.

— Allons, va-t'en ! dit-il ; et qu'à six heures précises, le dîner soit sur la table.

Et il reprit la lecture de son Virgile.

Frantz fit trois pas vers la porte; puis, se ravisant tout à coup, il tourna sur ses talons, regagna les trois pas perdus, et se retrouva à la même place et dans la même position où il était, un instant auparavant.

Le général sentit plutôt qu'il ne vit le corps opaque qui lui interceptait, non pas le soleil, mais l'ombre du soleil.

Il releva les yeux, de la pointe du soulier de Frantz à l'extrémité de ses doigts.

Frantz était immobile comme un soldat de bois.

— Eh bien, demanda le général, qui est là?

— C'êdre moi, moi chén'ral.

— Est-ce que je ne t'avais pas dit de t'en aller?

— Mon chén'ral l'afre dit.

— Pourquoi n'es-tu pas parti, alors?

— Je suis bardi.

— Tu vois bien que non, puisque tu es là!

— Ah! je suis refenu.

— Et pourquoi es-tu revenu? Je te le demande.

— Je suis refenu parce qu'il y afre là une bersonne qui feut barler au chén'ral.

— Frantz, s'écria le comte en fronçant le sourcil plus énergiquement qu'il ne l'avait fait encore, je t'ai déjà dit cent fois, malheureux, qu'au sortir de la Chambre, j'aimais à me retremper dans la lecture des bons livres, pour oublier les mauvais discours, — autrement dit, que je ne veux recevoir personne!

— Mon chén'ral, répondit Frantz en clignant de l'œil, c'êdre une tame.

— Une dame?

— Ya, mon chén'ral, une tame.

— Eh bien, maroufle, quand ce serait un évêque, je n'y suis pas.

— Ah! j'afre dit que fous y étiez, mon chén'ral.

— Tu as dit cela?

— Ya, mon chén'ral.

— Et à qui as-tu dit cela?

— A la tame.

— Et cette dame est?...

— La marquise te la Dournelle.

— Mille millions de tonnerres ! s'écria le général bondissant sur sa causeuse.

Frantz sauta à pieds joints en arrière, et se retrouva, un demi-mètre plus loin, dans la même position.

— Ainsi tu as dit à madame de la Tournelle que j'étais là ? s'écria le général furieux.

— Ya, mon chén'ral. . .

— Eh bien, écoute, Frantz, tu vas ôter ta croix et tes galons ; tu les serreras soigneusement dans ton armoire, et tu ne les porteras pas de six semaines !

Il se fit, sur le visage du vieux soldat, un bouleversement auquel on pouvait deviner l'effroyable tempête qui s'élevait dans son âme ; sa moustache s'agita en tout sens ; une larme brilla au coin de son œil, et il fut obligé de faire un effort surhumain pour ne pas éternuer.

— Ah ! mon chén'ral ! murmura-t-il.

— C'est dit... Et, maintenant, fais entrer cette dame.

LXXXV

Causerie d'une dévote avec un voltairien.

Frantz ouvrit la porte, et introduisit cette vieille et hautaine personne que nous avons vue servir de chaperon à Régina, lors de la visite que celle-ci faisait à Pétrus pour lui commander son portrait.

Le général possédait au plus haut degré cette qualité suprême de l'aristocratie qui consiste, pour employer une expression populaire mais expressive, à *faire contre mauvaise fortune bon cœur* ; nul ne savait mieux sourire, non pas à un ennemi, — vis-à-vis des hommes, le général était franc jusqu'à la brutalité, — mais à une ennemie ; car, vis-

à-vis des femmes, de quelque âge qu'elles fussent, le général était courtois jusqu'à la dissimulation.

A l'entrée de la marquise, il se leva donc, et, avec une certaine paresse dans la jambe gauche, — attribuée, par lui à une ancienne blessure, et, par son médecin, à une récente attaque de goutte, — il alla au-devant d'elle, lui offrit galamment la main, la conduisit à la causeuse qu'il venait de quitter, approcha un fauteuil de la causeuse, et s'assit sur le fauteuil.

— Comment, marquise, lui demanda-t-il, c'est vous en personne qui me faites l'honneur de me visiter ?

— Et vous m'en voyez moi-même toute surprise, mon cher général, dit la vieille dame en baissant pudiquement les yeux.

— Surprise ! Permettez-moi de vous dire que, de votre part, marquise, le mot n'est point aimable. Surprise ! et quelle chose peut vous surprendre ici, je vous prie ?

— Général, n'attachez point aux paroles que je vous dis en ce moment toute l'importance qu'elles pourraient avoir dans une autre occasion : j'ai un si grand service à vous demander, que j'en suis remplie de confusion.

— Je vous écoute, marquise ; vous savez que je suis tout vôtre ; parlez ! de quoi s'agit-il ?

— Si le proverbe « Loin des yeux, loin du cœur, » n'était point une désolante vérité, dit coquettement la marquise, vous m'épargneriez la peine d'aller plus loin, en devinant le service que je viens vous demander.

— Marquise, ce proverbe-là est faux comme tous les proverbes qui pourraient me faire du tort dans votre esprit ; car, bien que j'aie été privé du plaisir de vous voir depuis notre dernière dispute, à propos du comte Rappt...

— A propos de notre...

— A propos du comte Rappt, interrompit vivement le général ; — et il y a près de trois mois que la dispute a eu lieu ; — malgré cela, dis-je, je n'ai point oublié que c'était aujourd'hui votre anniversaire, et je viens de vous envoyer mon bouquet : vous le trouverez en rentrant chez vous ; c'est le quarantième bouquet que vous aurez reçu de moi.

— Le quarante et unième, général.

— Le quarantième ; je tiens à mes dates, marquise.

— Voyons, récapitulons.

— Oh! tant que vous voudrez !

— C'est en 1787 qu'est né le comte Rappt...

— Pardon, c'est en 1786.

— Vous en êtes sûr?

— Parbleu! mon premier bouquet date de l'année de sa naissance.

— De l'année précédente, mon cher général.

— Non, non, non, non !

— Enfin!...

— Oh! il n'y a pas d'*enfin* : c'est comme cela.

— Soit; d'ailleurs, je ne viens pas pour vous parler de ce malheureux enfant.

— Malheureux enfant? D'abord, ce n'est plus un enfant : un homme, à quarante et un ans, n'est plus un enfant...

— Le comte Rappt n'a que quarante ans.

— Quarante et un! je maintiens le chiffre; puis, pas si malheureux, ce me semble : primo, vous lui faites quelque chose comme vingt-cinq mille livres de rente...

— Il devrait en avoir cinquante, si son père n'avait pas le cœur dur comme un rocher.

— Marquise, je ne connais pas son père; je ne puis donc pas vous répondre là-dessus.

— Vous ne connaissez pas son père! s'écria la marquise du ton dont Hermione dit :

Je ne t'ai point aimé, cruel! Qu'ai-je donc fait?...

— Ne nous embrouillons pas, marquise; vous disiez, en parlant du comte Rappt, qu'il était malheureux, et, moi, je vous répondais : « Pas si malheureux! Primo, vingt-cinq mille livres de rente que vous lui faites... »

— Oh! ce n'est pas vingt-cinq mille livres de rente qu'il devrait avoir : c'est...

— Cinquante, vous l'avez déjà dit... Donc, vingt-cinq mille livres de rente que vous lui faites; son traitement de colonel : quatorze mille francs; sa croix de commandeur de la Légion d'honneur : deux mille quatre cents; additionnez, je vous prie. Puis, ajoutez à cela, député; de plus, en position, à ce que l'on assure, par votre influence sur votre frère, de faire un mariage de deux ou trois millions, avec une des plus

belles héritières de Paris. Mais ce malheureux enfant, au contraire, me paraît heureux comme un bâtard !

— Oh ! général, fi donc !

— Eh bien, mais c'est un proverbe ; vous en usez bien, vous ; pourquoi m'en priverais-je ?

— Vous avez dit tout l'heure que tous les proverbes étaient faux.

— Je n'ai parlé que de ceux qui pouvaient me faire du tort dans votre esprit... Mais il me semble que nous marivaudons, marquise, et que vous étiez venue, disiez-vous, pour me demander un service. Voyons, marquise, quel service ?

— Vous ne vous en doutez pas un peu ?

— Non, d'honneur !

— Cherchez bien, général.

— Je suis mortifié, marquise, mais je ne m'en doute pas.

— Eh bien, général, je viens vous inviter à mon bal de demain.

— Vous donnez un bal ?

— Oui.

— Chez vous ?

— Non, chez mon frère.

— C'est-à-dire que votre frère donne un bal.

— C'est toujours la même chose.

— Pas tout à fait,... à mon endroit du moins ; je n'ai pas envoyé quarante bouquets à votre frère comme à vous.

— Quarante et un.

— Je ne veux pas vous contrarier pour un de plus ou de moins.

— Viendrez-vous ?

— Au bal de votre frère ?

— Enfin, y viendrez-vous ?

— Est-ce sérieux, ce que vous me demandez là ?

— Oh ! voilà encore une de vos idées !

— Votre frère, qui m'appelle le Vieux de la Montagne, parce que je suis au centre gauche, et que je vote contre les jésuites ! Pourquoi ne m'appelle-t-il pas régicide tout de suite ?... Qu'est-ce qu'il faisait donc, lui, tandis que je tournais des toupies, et que je gréais des bricks dans le Strand ! Il faisait ce que faisait mon brigand de frère : il servait M. Bonaparte ; seulement, mon pirate de frère le servait sur

mer, le vôtre le servait sur terre, voilà toute la différence. Oh! oh! je vous le demande encore, marquise, votre invitation est-elle sérieuse?

— Sans doute.

— La plaine invite la montagne?

— La plaine fait comme Mahomet, général : la montagne ne voulait pas aller à Mahomet...

— Oui, Mahomet a été à la montagne, je sais cela; mais Mahomet était un ambitieux qui a fait une foule de choses qu'un honnête homme n'aurait pas faites.

— Comment! mon cher général, vous ne serez pas là, le jour où on annoncera le mariage de ma nièce Régina avec notre cher...

— Avec votre cher fils, marquise... Ainsi, c'est le rameau d'olivier que vous m'apportez?

— Enlacé d'un rameau de myrte, oui, général.

— Mais, marquise, en vérité n'est-il pas un peu hasardé, le mariage que vous faites là? — car vous ne me direz point que ce n'est pas vous qui le faites.

— Hasardé, en quoi?

— Votre nièce a dix-sept ans.

— Après?

— C'est bien jeune pour épouser un homme de quarante et un ans.

— De quarante.

— De quarante et un; sans compter, chère marquise, qu'il a couru, vers 1808 ou 1809, certains bruits sur le comte Rappt et madame la princesse de Lamothe-Houdan.

— Chut, général! est-ce que les gens de notre qualité disent les uns sur les autres de ces sortes d'infamies.

— Non, ils se bornent à les penser; mais, comme je pense tout haut avec vous, marquise, je n'ai pas cru devoir tourner deux fois ma langue dans ma bouche avant de parler. Maintenant, laissez-moi vous dire une chose.

— Laquelle?

— C'est que je ne croirai jamais que vous ayez pris la peine de venir de la rue Plumet à la rue de Varennes, dans la seule espérance de recruter pour votre bal un danseur de ma sorte.

— Pourquoi donc, général?

— Voyons, marquise, on dit que la vraie pensée des fem-

mes se trouve toujours dans le post-scriptum de leurs lettres.

— Et vous voudriez connaître le post-scriptum de ma visite?

— C'est mon plus cher désir!

— Je comprends, vous voulez me faire sentir que vous la trouvez longue, et me reprocher poliment de vous l'avoir faite.

— Ce serait le premier reproche que je vous eusse fait de ma vie, marquise.

— Prenez garde! vous allez me donner de la vanité.

— Ce sera le seul défaut que je vous connaisse.

— Oh! général voilà un compliment qui vient en droite ligne de la cour de Louis XV.

— Il viendra d'où vous voudrez, pourvu que je sache d'où votre invitation vient elle-même.

— Allons, je vois que vous êtes encore plus incrédule qu'on ne le dit.

— Écoutez, chère marquise, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir depuis dix-huit mois. La première fois, vous êtes venue pour me faire une confidence qui m'eût bien touché si j'avais pu y croire : c'est que le comte Rappt, né juste douze mois après la mort de ce pauvre marquis de la Tournelle, était né neuf mois juste après le premier bouquet que je vous avais envoyé.

— Neuf ou dix mois auparavant, mon cher général.

—Neuf ou dix mois après, ma chère marquise.

— Convenez que vous mettez un singulier entêtement à rajeunir notre union.!

— Convenez que vous mettez une singulière persistance à la vieillir!

— Bien naturelle chez une mère.

— Alors, chère amie, pourquoi diable avez-vous attendu si longtemps pour m'annoncer le bonheur suprême que m'accordait la Providence en me donnant un héritier au moment où je m'y attendais le moins?

— Général, il y a des aveux qui coûtent toujours à une femme.

— Et qui finissent par lui échapper, cependant, quand l'homme à qui elle avait hésité trente-sept ou trente-huit ans à les faire se trouve, tout à coup, et par une circonstance imprévue, — comme celle du vote d'un milliard

d'indemnité, — avoir douze cent mille francs à toucher pour sa part.

— Il y avait, vous l'avouerez, mon cher général, une certaine délicatesse à ne point vous dire que vous aviez un fils, quand l'absence de fortune devait vous donner le chagrin de ne pouvoir laisser à ce fils que votre nom, très-honorable, très-illustre, mais très-pauvre.

— Marquise, si vous venez, comme il y a dix-huit mois, comme il y a un an, comme il y a six mois, pour me persuader que notre liaison date de 1786, quand je suis sûr, moi, qu'elle ne date que de 1787, je vous dirai que je me suis abonné hier à *l'art de vérifier les Dates*, que j'ai passé la nuit dernière à vérifier celle du premier bouquet que je vous ai envoyé, et que...

— Et que?...

— C'est mon frère le corsaire, ou mon neveu le peintre, tout indignes que je les reconnaisse de porter mon nom, et d'hériter de ma fortune, qui hériteront de ma fortune, et qui porteront mon nom. Cela vous suffit-il, marquise ?

— Non, général; car je ne venais pas pour cela.

— Alors, pourquoi diable venez-vous donc ? s'écria le général en manifestant le premier mouvement d'impatience qu'il eût laissé échapper; est-ce pour que je vous épouse ?

— Avouez entre nous que vous m'avez assez aimée, pour qu'une proposition pareille, si elle vous était faite, n'eût rien qui pût vous surprendre.

— Je l'avoue entre nous, marquise, mais entre nous seulement. Ainsi, c'est pour cela que vous veniez? Que ne le disiez-vous tout de suite ?

— Que m'eussiez-vous répondu ?

— Que je n'avais aucune répugnance à mourir dans la peau d'un vieux garçon, tandis que j'aurais une honte profonde à mourir dans celle d'un sot.

— Consolez-vous, général, je ne suis pas venue pour cela.

— Alors, mille millions de tonnerres !.. Ah ! pardon, marquise, mais c'est qu'en vérité, vous feriez perdre le paradis à un saint qui aurait déjà le pied sur le seuil de la porte.

Et le général, qui s'était levé en laissant échapper son gros juron, se mit à se promener en long et en large.

Puis, s'arrêtant enfin devant la marquise :

— Mais, si vous ne venez pas pour cela, dit-il, au nom du Dieu tout-puissant, pourquoi venez-vous donc ?

— Allons, dit la vieille dame, je vois bien qu'il faut aborder la question.

— Abordons, marquise, abordons, je vous en supplie !

— Bon ! voilà que vous parlez comme votre frère le corsaire.

— Nous allons parler de mon frère le corsaire, alors, marquise ?

— Non.

— Mais de quoi allons-nous parler, alors ?

— Vous avez, sans doute, entendu dire que le comte Rappt...

— Nous y voilà revenus !

— Laissez-moi achever... Avait été mandé par le roi.

— Oui, marquise, j'ai entendu dire cela.

— Vous n'ignórez pas dans quel but ?

— Faites comme si je l'ignorais, marquise.

— Cétait dans le but d'appeler notre cher fils...

— Votre cher fils !

— Au ministère.

— J'en suis stupéfait, mais je le crois.

— Pourquoi le croyez-vous, si vous en êtes stupéfait ?

— *Credo, quia absurdum.*

— Ce qui veut dire ?

— J'attends la suite de votre discours, marquise.

— Eh bien, dans cette entrevue de Sa Majesté avec le comte Rappt, il a été fort question de vous.

— De moi ?

— Oui ; car, il faut vous le dire, mon cher général, si la voix du sang est muette chez vous, elle parle dans le cœur du pauvre enfant.

— Marquise, vous allez me toucher.

— Elle fait plus que parler : elle crie !

— Et qu'a-t-on dit de moi dans cette entrevue ?

— Que vous étiez le seul homme capable de succéder au ministre de la guerre actuel.

— Tenez, marquise, il faut en finir ; car j'attends mon neveu à diner à six heures précises, et, à moins que vous ne nous fassiez l'honneur de diner avec nous...

— Vous êtes bien bon, mon cher général ; je dois absolument dîner chez mon frère : c'est aujourd'hui que se règlent les articles du contrat de mariage entre Régina et...

— Votre cher comte Rappt! Eh bien, comme je ne veux pas vous attarder, en deux mots, j'arrive au but, à la fin finale. Si la loi passe, M. Rappt est ministre ; et, pour que la loi passe, il vous manque trente ou quarante voix : vous venez me demander la mienne et celles de mes amis.

— Eh bien, reprit câlinement la marquise, si, en effet, c'était là le but, la fin finale de ma visite, que diriez-vous ?

— Je dirais que je regrette de ne pas avoir cent voix, cinq cents voix, mille voix, pour les donner toutes contre cette loi, que je regarde comme abominable, infâme et — ce qui est pis — absurde !

— Tenez, général, s'écria la marquise s'emportant à son tour, vous mourrez dans l'impénitence finale, c'est moi qui vous le dis.

— Et c'est moi qui vous en réponds.

— Se peut-il que, pour faire une niche à un homme que vous détestez, tandis qu'au contraire, vous devriez...?

— Marquise, vous allez me rendre enragé, je vous en préviens !

— Vous votiez avec les libéraux ? Savez-vous que, si une révolution arrivait, les faubouriens, les jacobins et les sans-culottes vous feraient jouer le rôle de M. de la Fayette ? Vous en avez déjà les cheveux blancs, tenez !... Oh ! si les Courtenay revenaient au monde, je suis, en vérité, curieuse de savoir ce qu'ils diraient en voyant leur nom porté par un corsaire, un jacobin, et un artiste !

— Marquise ! s'écria le général furieux.

— Je vous laisse, général, je vous laisse ; mais la nuit porte conseil, et j'espère que, demain, vous aurez changé d'avis.

— Changé d'avis, demain ? Ni demain, ni après-demain, ni dans huit jours, ni dans cent ans ! Ainsi, marquise, il est inutile que vous reveniez avant cette époque-là.

— Vous me chassez, général ? vous chassez la mère de votre...?

— Monsir Pétrous Herbel, annonça Frantz en ouvrant la porte.

En même temps, la pendule sonna six heures.

LXXXVI

Causerie d'un oncle avec son neveu.

Pétrus parut dans la pénombre du corridor.

— Viens ici, dit le général. Ah! morbleu! tu arrives à temps.

— Il me semble pourtant que vous n'aviez pas besoin de renfort, général, dit la marquise. — Si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, monsieur Pétrus, votre oncle vous eût donné une belle leçon de galanterie.

Et la marquise accompagna ces paroles d'un salut qui indiquait une certaine familiarité à l'endroit du jeune homme.

— Tiens, vous connaissez mon neveu, marquise? demanda le général.

— Mais oui; le bruit de ses succès est arrivé jusqu'à nous, et ma nièce Régina a voulu avoir un portrait de sa main. Vous devez être fier, général, ajouta la vieille dame d'un ton moitié dédaigneux, moitié railleur, de posséder dans votre famille un artiste d'un pareil talent?

— J'en suis fier, en effet; car mon neveu est un des plus honnêtes garçons que je connaisse. J'ai l'honneur de vous saluer, marquise.

— Adieu, général; songez au sujet de ma visite, et quittons-nous bons amis.

— Je veux bien que nous nous quittions, marquise; mais bons amis, c'est autre chose.

— Oh! gendarme, va! gronda la marquise en se retirant.

A peine fut-elle sortie du salon, à peine la porte fut-elle refermée derrière elle, que, sans répondre à son neveu, qui

lui demandait des nouvelles de sa santé, le général se précipita sur le cordon de la sonnette, et le secoua avec fureur.

Frantz accourut.

Il n'avait déjà plus sa croix ni ses galons, tant il était sévère observateur de tout commandement militaire.

— Vous afre sonné, mon chén'ral ?

— Oui, j'ai sonné. Mets-toi à la fenêtre, drôle !

Frantz se dirigea vers l'endroit indiqué.

— M'y foilà, dit-il.

— Ouvre-la donc, imbécile !

Frantz ouvrit la fenêtre.

— Regarde dans la rue.

Frantz se pencha en avant.

— J'y recarte, mon chén'ral.

— Qu'y vois-tu ?

— Rien, mon chén'ral : la nuit êdre noire gomme eine chiperne !

— Regarde toujours.

— Oh ! je fois eine foiture, mon chén'ral.

— Et puis ?...

— Et puis eine tame qui monte tetans... la tame qui sort t'ici.

— Tu la connais, cette dame, n'est-ce pas ?

— Bour mon malheur, chén'ral !

Frantz faisait allusion à sa dégradation.

— Eh bien, Frantz, quand elle viendra pour me voir, tu lui diras que je suis au Champ de Mars.

— Ya, mon chén'ral.

— C'est bien ; ferme la fenêtre, et va-t'en !

— Mon chén'ral n'a blus rien à me gommander.

— Si fait, morbleu ! j'ai à te commander d'aller donner la schlague au cuisinier.

— J'y fais, mon chén'ral.

Mais, s'arrêtant au moment de sortir :

— Et, s'il me temante bourquoi la schlague, que lui dirai-je ?

— Tu lui diras : « Parce qu'il est six heures cinq minutes, et que le dîner n'est pas sur le table. »

— Ce n'êdre bas la faute te Jean si le tîner n'êdre bas sur la taple, mon chén'ral.

— Alors, c'est la tienne. Va dire à Jean de te la donner, la schlague.

— Ce n'êdre bas la mienne non blus.

— La faute à qui, alors ?

— C'êdre la faute tu gocher te madame la marquise.

— Bon ! il ne manquait plus que cela pour me raccommoder avec elle !

— Il être endré tans la guisine, et, gomme il bortait sous son pras le chien te la marquise, qui sentait le musc, l'odeur du musc afre fait dourner les sauces.

— Tu entends, Pétrus ? dit le général en se tournant d'un air tragique vers son neveu.

— Oui, mon oncle.

— N'oublie jamais que la marquise a fait dîner ton oncle à six heures un quart ! — Allez, monsieur Frantz ! et ne reprenez votre croix et vos galons qu'au bout de trois mois.

Frantz sortit de l'appartement dans un état voisin du désespoir.

— La visite de la marquise vous a fait éprouver quelque contrariété, à ce qu'il paraît, mon oncle ?

— Je croyais que tu la connaissais ?

— Mais oui, un peu, mon oncle.

— Eh bien, tu dois savoir que, partout où passe la vieille dévote, c'est comme si le grand diable d'enfer y avait passé.

— Pardon, mon oncle, dit Pétrus en riant, mais on vous accuse de par le monde d'avoir eu beaucoup de dévotion pour cette vieille dévote.

— J'ai tant d'ennemis !... Mais, morbleu ! parlons d'autre chose. As-tu reçu des nouvelles de ton pirate de père ?

— Il y a trois jours à peu près, mon oncle.

— Et comment va-t-il, le vieux corsaire ?

— Très-bien, mon oncle ; il vous embrasse de tout son cœur.

— Pour m'étrangler, comme un vieux jacobin qu'il est ! Ah çà ! dis-moi donc, est-ce que c'est pour ton oncle que tu as fait cette toilette ?

— Un peu pour vous, et beaucoup pour lady Grey.

— Tu sors de chez elle ?

— J'ai été la remercier.

— De quoi ? De ce que son frère l'amiral, toutes les fois

qu'il me rencontre, me fait des compliments sur les prouesses maritimes de ton scélérat de père?

— Non, mon oncle, mais de l'intention qu'il a eue de me faire vendre mon *Coriolan*.

— Je le croyais vendu.

— Il ne tiendrait qu'à moi qu'il le fût, en effet.

— Eh bien ?

— J'ai refusé de le vendre.

— Le prix ne te convenait pas ?

— On me donnait le double de ce qu'il vaut.

— Pourquoi as-tu refusé, alors ?

— Parce que l'acheteur ne me convenait pas.

— Tu te permets d'avoir des préférences entre l'argent et l'argent?

— Oui, mon oncle, attendu qu'à mon avis, rien ne se ressemble moins que l'argent et l'argent.

— Ah çà ! drôle que tu es, après avoir ruiné monsieur ton père, — ce qui n'est pas un grand malheur, car le bien mal acquis ne doit jamais profiter, — aurais-tu, par hasard, la prétention de me dépouiller à mon tour ?

— Non, mon oncle, soyez tranquille, dit en riant Pétrus.

— Et quel était cet acheteur qui ne vous convenait pas, monsieur le difficile?

— Le ministre de l'intérieur, mon oncle.

— Le ministre de l'intérieur a voulu t'acheter ton tableau? Mais il se connaît donc en peinture?

— Je vous ai dit que c'était sur la recommandation de lady Grey.

— Ah! c'est vrai. Et tu as refusé?

— J'ai refusé, oui, mon oncle.

— Et peut-on savoir la raison de ce refus?

— Votre opposition, mon oncle.

— Qu'a donc à faire mon opposition avec vos tableaux?

— Il m'a semblé que cet achat d'un tableau au neveu était une flagornerie à l'adresse de l'oncle... Nous avons à la Chambre des gens incorruptibles pour eux-mêmes, et qui ont cent mille francs de places dans leur famille!

Le général réfléchit pendant un instant, et un sourire de satisfaction éclaira son visage.

— Écoute, Pétrus, dit-il du ton le plus paternel, je ne prétends pas t'imposer mes opinions, mon enfant; et, bien que

je sois l'ennemi acharné du ministère en général, et du ministre de l'intérieur en particulier, je ne veux pas que tu refuses, à cause de moi, les encouragements légitimes que le gouvernement croit devoir donner aux hommes de mérite. Je ne partage pas la sotte opinion de ceux qui pensent qu'un artiste ne doit accepter ni la croix ni un travail officiel, parce que le ministère ne représente pas son opinion. Comme, en tout cas, le ministère représente de fait le pays, c'est du pays que l'on reçoit, et non du ministre; le ministre commande les tableaux, c'est vrai, mais c'est la France qui les paye.

— Eh bien, mon oncle, je ne veux rien recevoir de la France; elle est trop pauvre.

— Dis trop économe.

— Et puis, que deviennent toutes ces malheureuses toiles commandées par les deux ou trois générations de directeurs des beaux-arts que nous avons vus fleurir? On n'en sait rien. A moins que les tableaux ne soient signés d'un grand nom, on les enfouit dans des musées de sous-préfecture ou de chef-lieu de canton; peut-être même qu'on gratte la peinture, et qu'on revend les cadres et les toiles! Sérieusement, mon oncle, je n'ai pas fait un tableau pour qu'il aille meubler le réfectoire d'un couvent ou la salle d'une école mutuelle.

— Si tous les peintres étaient comme toi, mon cher ami, je voudrais bien savoir ce que deviendraient les galeries de province.

— On en ferait des serres, mon oncle, avec des orangers, des grenadiers, des bananiers, des ravenalas, des palmiers; ce qui vaudrait bien, je vous jure, les paysages de quelques peintres de ma connaissance. D'ailleurs, je ne suis pas le seul qui refuse, et j'ai tout simplement suivi l'exemple qu'un plus illustre que moi venait de me donner.

— Voyons l'exemple : cela me fera peut-être attendre plus patiemment le potage. D'abord, quel est ce plus illustre que toi?

— Abel Hardy.

— Le fils du conventionnel?

— Justement.

— Qu'a-t-il fait?

— Il a refusé la croix et quatre fresques à la Madeleine.

— Vraiment?

— Oui, mon oncle.

— Quel âge as-tu, Pétrus?

— Vingt-six ans, mon oncle.

— Eh bien, mon enfant, je te trouve jeune pour ton âge. Ce n'est pas un malheur irréparable, Dieu merci! vu que l'on vieillit toujours assez vite.

— Que voulez-vous dire?

— Que tu ferais bien, mon cher Pétrus, de te tenir en garde contre les appréciations irréfléchies que tu fais, ou que tu acceptes toutes faites, sur les hommes et sur les choses. Quand il t'arrive de t'engouer de quelqu'un, et cela t'arrive assez souvent, tu vois en lui, pauvre niais, toute la candeur que tu as en toi. Ainsi, par exemple, en ce moment, ton amitié pour Abel Hardy vient de te faire dire une de ces sottises dont j'eusse rougi pour toi, si nous avions eu un témoin, ce témoin eût-il été Frantz, mon brosseur, ou Croupette, ce chien de la marquise qui fait tourner les sauces de mon cuisinier, parce qu'il sent le musc.

— Je ne vous comprends pas, mon oncle.

— Tu ne me comprends pas? Sache, d'abord, cher ami, qu'on ne refuse pas la croix, attendu que le gouvernement ne la donne qu'à ceux qui la demandent; quand tu voudras, tu la feras demander par la maîtresse du directeur des beaux-arts, ou par le sacristain de Saint-Acheul, et tu l'auras.

— Vous doutez de tout, mon oncle!

— Mon ami, on n'a pas vu, tu conçois bien, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration, les Cent-Jours et Waterloo, sans avoir le droit de douter de beaucoup de choses, et surtout des gouvernements! A mon âge, comme tu auras vu probablement autant de gouvernements que moi, tu seras aussi sceptique que moi.

— Bon pour la croix; mais les fresques, mon oncle? J'ai vu la commande!

— Revenons donc aux quatre fresques... Ton ami les a refusées.

— Refusées.

— Parce que...? Il y a une raison à son refus?

— Sans doute... Parce qu'il ne veut rien faire pour un

gouvernement qui empêche M. Horace Vernet, notre peintre national, d'exposer ses batailles de Montmirail, de Hanau, de Jemmapes et de Valmy.

— Mon cher Pétrus, ton ami Abel Hardy a refusé les fresques de la Madeleine parce que l'empereur de Russie, dont le gouvernement, tu en conviendras, n'est pas beaucoup plus libéral que le nôtre, lui a commandé un tableau de la *Retraite de Russie*, et qu'il lui paye ce tableau trente mille francs, tandis que notre direction des beaux-arts ne paye que dix mille francs les fresques de la Madeleine. Voyons, mon cher ami, avoue-le, ce n'est point là du patriotisme; c'est de la tenue de livres.

— Oh! mon oncle, je connais Abel, et je répondrais de lui sur ma vie!

— Bien que tu sois le fils de ton père, c'est-à-dire d'un infâme écumeur de mer, ta vie m'est trop précieuse, mon cher Pétrus, pour que je te permette de l'exposer si légèrement.

— Vous êtes un cœur desséché, mon oncle : vous ne croyez plus à rien!

— Tu te trompes : je crois à ton affection, et ton affection est d'autant plus désintéressée, que je ne t'ai jamais donné, et ne te donnerai jamais rien de mon vivant, excepté mon dîner, quand tu voudras bien le venir prendre; — encore, celui d'aujourd'hui me paraît-il bien problématique! — Il y a plus : je crois à ton avenir, si tu ne gaspilles pas ton temps, ton talent, ta vie. Tu es peintre; tu exposes depuis trois ans; tu as eu la médaille d'or, l'an dernier, et tu ne portes ni feutre pointu, ni pourpoint moyen âge, ni pantalon collant : tu t'habilles comme tout le monde enfin; de sorte que tu n'es pas obligé, quand tu sors, de courir à toutes jambes, pour ne pas être suivi comme un masque par tous les polissons du quartier; c'est déjà quelque chose! Eh bien, si, avec les dispositions que tu as, mon enfant, tu veux bien ne pas dédaigner les conseils d'un vieillard qui a beaucoup vu...

— Je vous aime comme un second père, et vous regarde comme mon meilleur ami!

— Je suis ton plus vieil ami au moins, et c'est à ce titre que je te prie de m'écouter un instant, puisque nous n'avons rien de mieux à faire que de bavarder.

— Je vous écoute, mon oncle.

— Je connais toutes tes relations sans en avoir l'air, mon cher Pétrus : je connais ton ami Jean Robert, je connais ton ami Ludovic, je connais tous tes amis enfin.

— Avez-vous quelque chose à dire contre eux?

— Moi? Absolument rien! mais pourquoi te lier avec des poëtes et des carabins?

— Parce que je suis peintre, mon oncle.

— Alors, si tu veux absolument voir des poëtes, fais-toi présenter chez M. le comte de Marcellus.

— Mais, mon oncle, il n'a fait qu'une *Ode à l'Ail!*

— Il est pair de France... Chez M. Briffaut encore.

— Il n'a fait qu'une tragédie!

— Il est de l'Académie... Tu te lies trop avec les jeunes gens, mon cher!

— Est-ce vous, mon oncle, l'admirateur de la jeunesse, jeune homme vous-même, qui, par fatuité, portez une perruque de cheveux blancs ; est-ce vous qui pouvez m'adresser un pareil reproche?

— De semblables liaisons ne profitent pas, Pétrus; elles ne servent ni à la fortune ni à la gloire.

— Qu'importe, si elles servent au bonheur!

— Oui, et tu appelles le bonheur, fumer dans un atelier, accroupi à la manière des Turcs, de mauvais cigares de contrebande, en racontant l'histoire de M. Mayeux ; ou boire des demi-tasses dans les cafés, en faisant des théories sur l'art! Quand on a l'honneur d'être le fils d'un pirate honnête homme, qui n'a pas de quoi vous nourrir, il faut soutenir l'honneur de son nom, que diable! Piraterie oblige, et nous descendons des empereurs de Constantinople! Mon cher Pétrus, crois un homme qui a connu Richelieu vieux, et Lauraguais jeune : ce sont les femmes qui font notre réputation dans la société, et, par suite, notre fortune; il faut en voir beaucoup, tant que tu pourras, et le plus intimement que tu pourras. Une femme bien placée, qui s'engoue de nous, et qui nous prône à sa coterie, c'est la prospérité en chair et en os, mon enfant. Ne te lie donc pas si facilement; songe, toutes les fois que tu fais une liaison nouvelle, aux avantages que tu peux en retirer : c'est là ce que l'on appelle la connaissance du monde, l'expérience de la vie. Profite de mon expérience et de ma connaissance du

monde, à moi ; prends pied dans tous les ministères, prends langue dans toutes les ambassades ; tu feras de l'opposition quand tu auras cinquante ans, et soixante mille livres de rente. Vois, dans tes moments perdus, quelques femmes de banquiers, une ou deux femmes de notaires, mais pas davantage. Fais quelques pastels de douairières, cela te posera ; si tu ne connais pas de douairière, inventes-en ! C'est dans un coin de leur boudoir que les femmes font et défont les réputations ; vois les femmes, mon cher, vois les femmes ! Ce sont les femmes qui façonnent l'opinion, et, au bout du compte, l'opinion est la reine du monde !

— Mais, mon oncle, c'est une société insociable que celle que vous me proposez là !

— La société, mon enfant, est un bois où chacun se promène armé : l'arme de l'un est son esprit ; l'arme de l'autre, sa fortune. Malheur à celui qui se fie à la manière dont la police est faite, et qui ne prend pas ses précautions ! Le jeu de la vie, mon cher Pétrus, est comme le piquet : quelques-uns le jouent honnêtement, et s'y ruinent ; beaucoup d'autres font filer la carte, et s'y enrichissent.

— Il y a, cependant, mon cher oncle, des hommes qui s'enrichissent sans se livrer à ces sortes de manœuvres.

— Oui : il faut faire la part du hasard qui parfois se trompe, et entre chez un honnête homme, croyant entrer chez un fripon ; il y a des portes qui se ressemblent.

— Si la société est telle que vous le dites, mon oncle, mieux vaut tout quitter, et s'en aller planter des choux et des carottes.

— C'est cela ; et vivre dans l'espérance de les manger, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà encore une illusion qui t'échappera : tu croiras les manger tendres, ils seront durs.

— Oh ! que vous avez dû souffrir pour en arriver là, mon cher oncle !

— Non... seulement, je meurs de faim ! dit le général.

— Monsir le chén'ral il êdre serfi, dit Frantz ouvrant la porte avec un visage aussi joyeux que peut l'avoir un caporal autrichien qui ne porte plus ni galons ni croix.

— Allons, viens ! dit le général en passant son bras sous celui de son neveu ; nous reprendrons la conversation au dîner, et peut-être alors verrai-je le monde sous un autre

jour... Morbleu! je comprends ceux qui font des révolutions sous le prétexte qu'ils ont faim!

LXXXVII

Où l'oncle et le neveu continuent, dans la salle à manger, la conversation commencée dans le salon.

L'oncle et le neveu entrèrent bras dessus, bras dessous dans la salle à manger; le général pesait sur le bras de Pétrus de tout le poids d'un homme qui ne se soutient plus. Il s'assit dans son fauteuil, à sa place habituelle, et fit signe à son neveu de s'asseoir en face de lui.

Le général commença par avaler silencieusement deux assiettées d'une bisque aux écrevisses, qui suffisait à prouver que le cuisinier, lui aussi, était un grand artiste; puis il se servit un verre de madère qu'il dégusta lentement, s'en versa un second verre, et passa la bouteille à son neveu en l'invitant à en faire autant que lui.

Pétrus se versa un verre de madère, l'avala avec une insouciance qui révolta visiblement son oncle, lequel apportait, d'habitude, la plus grave et la plus religieuse attention aux choses de la table.

— Frantz, dit le général, donnez à M. Pétrus une bouteille de marsala: il n'y verra pas de différence avec le vrai madère.

C'était sa façon de dégrader Pétrus de sa dignité de buveur, comme il avait dégradé Frantz de son grade de caporal.

Pétrus accepta la catastrophe avec une profonde résignation.

Le général passa presque de la colère au mépris.

Cependant, il tenta une seconde épreuve. On venait de lui apporter une bouteille de haut-laffitte tiédie à point; il s'en servit un verre, comme il avait fait du madère, le dégusta en homme qui en apprécie les qualités suprêmes, fit clapper sa langue, et dit à son neveu :

— Tends ton verre.

Pétrus, préoccupé, tendit son verre à vin ordinaire.

— L'autre! dit le général; le verre-mousseline, malheureux!

Pétrus tendit le verre-mousseline, qui, par la finesse de sa forme, par la transparence de son cristal, méritait son nom plutôt deux fois qu'une.

Puis, le verre rempli, il le reposa près de son assiette.

— Mais bois donc tout de suite! dit le général.

Pétrus ne songea nullement que cette recommandation de son oncle avait pour but d'empêcher le vin de se refroidir ou de perdre son arome; il crut seulement que son oncle s'inquiétait de l'avoir vu manger d'un ou deux plats sans boire : — il abaissait une recommandation gastronomique à la simple hauteur d'une mesure d'hygiène!

Aussi, obéissant à son oncle, et sentant qu'en effet, le piment dont était assaisonné le karick à l'indienne qu'il venait de déguster lui avait laissé une certaine flamme dans la gorge, il transvasa son vin du petit verre dans le grand, remplit le grand verre d'eau fraîche, et l'avala d'un trait.

— Ah!, scélérat! s'écria le général.

— Quoi donc? mon oncle demanda Pétrus, presque effrayé.

— Mais, si ton corsaire de père n'avait pas constamment fait ses courses dans la Manche, je croirais qu'il a rapporté du Cap un chargement de vin de Constance, ou, de la mer Noire, une pacotille de vin de Tokay, et que tu as été nourri au biberon avec du nectar!

— Pourquoi donc cela?

— Comment, malheureux! je te verse un verre de haut-laffitte, du même qui a été mis en cave aux Tuileries en 1812, l'année de la comète; du vin qui vaut douze francs la bouteille dans ma cave, mais qui, servi et tiédi à point, n'a pas de prix, et tu bois ce vin-là avec de l'eau! — Frantz, tâche de te procurer du vin de Suresnes, et désaltères-en mon neveu.

Puis, avec une grande mélancolie :

— Frantz, ajouta-t-il, retiens bien ceci : l'homme boit, l'animal s'abreuve.

— Excusez-moi, mon oncle, dit Pétrus, j'étais profondément distrait.

— C'est poli, ce que tu me dis là!

— C'est plus que poli, mon oncle : c'est galant. J'étais distrait parce que je pensais à notre conversation de tout à l'heure.

— Flatteur! dit le général.

— Non, ma parole d'honneur, mon oncle!... Vous disiez donc?

— Je ne sais plus ce que je disais; seulement, comme j'avais faim, il est probable que je disais des bêtises.

— Vous me disiez que j'avais tort de déserter le monde.

— Ah! oui... parce que, tu comprends bien ceci, mon cher enfant, l'individu a toujours besoin du monde, c'est à dire de la généralité, tandis que la généralité, c'est à dire le monde, n'a jamais besoin de l'individu.

— Cela, mon oncle, est une vérité incontestable.

— Ah! ce ne serait pas une raison : il n'y a que les vérités incontestables qui aient été contestées avec acharnement : témoin Colomb, à qui on a contesté l'existence de l'Amérique; Galilée, à qui on a contesté le mouvement de la terre; Hervey, à qui on a contesté la circulation du sang; Jenner, à qui on a contesté l'efficacité de la vaccine, et Fulton, à qui on a contesté la puissance de la vapeur.

— Vous êtes prodigieux, mon oncle! dit Pétrus avec une certaine admiration pour la verve de ce spirituel vieillard.

— Merci, mon neveu! Eh bien, je te disais donc, ou je ne te disais pas — cela ne fait rien, puisque je te le dis maintenant, — que je t'avais présenté chez madame Lydie de Marande, une des plus jeunes, des plus jolies et des plus influentes femmes de l'époque; tu y as été, naturellement, le jour de ta présentation; dans la semaine suivante, tu y as déposé ta carte, et tu n'y es plus retourné. Elle reçoit la meilleure compagnie...

— Oh! mon oncle, dites la plus mauvaise : elle reçoit tout le monde; on dirait un salon de ministre!

— Mon cher neveu, j'ai causé de toi assez longtemps avec

madame de Marande : elle t'a trouvé de figure agréable; mais elle n'aime pas ta tournure.

— Voulez-vous que je vous donne une idée du goût de madame de Marande?

— Donne.

— Son mari avait acheté la *Locuste* de Sigalon, un chef-d'œuvre : elle n'a pas eu de tranquillité qu'il ne l'ait rendue à l'auteur, sous prétexte que ce n'était point un sujet agréable à voir.

— C'était peu agréable, en effet.

— Comme si le *Saint Barthélemy* de l'Espagnolet était une chose réjouissante!

— Mais, aussi, je ne voudrais pas avoir dans ma salle à manger le *Saint Barthélemy* de l'Espagnolet.

— Eh bien, mon oncle, tâchez de l'avoir : vous me le donnerez.

— Je m'en occuperai, à condition que tu retourneras chez madame de Marande.

— Je commençais à l'aimer, mon oncle; vous allez me la faire haïr.

— Pourquoi cela?

— Une femme qui reçoit un artiste, et qui ne voit en lui qu'un visage agréable et une mauvaise tournure!

— Eh! que diable veux-tu qu'elle y voie? Qu'est-ce que madame de Marande? Une Madeleine en puissance de mari, et en impuissance de repentir. Est-ce qu'elle s'occupe d'art, elle? Elle voit un jeune homme : elle le regarde; quand tu vois un cheval, tu le regardes aussi.

— Oui; mais, si beau qu'il soit, j'aime mieux une frise de Phidias.

— Et, quand tu vois une jeune et jolie femme, aimes-tu mieux une frise de Phidias?

— Ma foi, mon oncle...

— N'achève pas, ou je te renie pour mon neveu! Madame de Marande a raison, et tu as tort; il y a en toi un peu trop de l'artiste, et pas assez de l'homme du monde : ta démarche a une sorte de laisser aller qu'on peut pardonner à un étudiant, mais qui ne sied pas à un homme de ton âge et de ton nom.

— Vous oubliez, mon oncle, que je me nomme du nom de mon père, et non du vôtre; et que, si l'on peut être sévère sur la tournure d'un descendant de Josselin III, on doit être

indulgent sur celle du fils d'un écumeur de mer, comme vous appelez mon père. Je me nomme Pétrus Herbel, mon oncle, et non le vicomte Herbel de Courtenay.

— Tout cela n'est pas une raison, mon neveu. Il y a beaucoup du caractère de l'homme dans sa démarche, dans sa façon de se tenir, de porter la tête, de mouvoir les bras; un ministre marche autrement que ses employés, un cardinal autrement qu'un abbé, un garde des sceaux autrement qu'un notaire. Voudrais-tu donc marcher comme un huissier ou comme un garde du commerce? Tiens, par exemple, tes vêtements sont fabriqués d'une façon pitoyable; ton tailleur n'est qu'un âne!

— C'est le vôtre, mon oncle.

— Ah! la belle réponse! Que je te donne mon cuisinier, comme je t'ai donné mon tailleur, et, au bout de six mois, mon cuisinier sera un droguiste. Fais venir M. Smith...

— Je m'en garderai bien, mon oncle; il vient assez tout seul, sans que je le fasse venir!

— Bon! nous avons des dettes chez notre tailleur?

— Voulez-vous que je lui dise de passer chez vous, en venant chez moi?

— Ma foi, j'en suis tenté.

— Ah! mon oncle, la belle tentation que vous avez là!

— Nous verrons cela tout à l'heure... Je te disais donc d'appeler ton tailleur, et de lui demander: « Qui est-ce qui fait les habits de mon oncle? » S'il te répond: « C'est moi! » M. Smith est un fat; c'est comme si mon cuisinier me disait que c'est lui qui fait ma cuisine! Ce qui fait mes habits, mon cher, c'est ma manière de les porter. Imite-moi, Pétrus, moi qui ai soixante-huit ans: donne la valeur de l'élégance à ce que tu portes, et tu seras un charmant cavalier, que tu t'appelles Herbel ou Courtenay.

— Quelle coquetterie pour moi, mon oncle!

— C'est comme cela; que veux-tu!

— Mais à propos de quoi vous occupez-vous de mes habits? Auriez-vous l'intention de faire de moi un dandy, par hasard?

— Tu tombes toujours dans les extrêmes. Je ne veux pas faire de toi un dandy; je veux faire de toi un homme élégant, mon neveu. Songe donc que, lorsque les gens qui nous connaissent te voient passer, ils disent à ceux qui ne nous con-

naissent pas : « Voyez-vous ce jeune homme? — Oui. — Eh bien, il a un oncle qui pèse cinquante mille livres de rente ! »

— Oh ! mon oncle, qui dit cela ?

— Toutes les mères qui ont des filles à marier, monsieur.

— Bon ! et moi qui vous écoutais sérieusement. Tenez, mon oncle, vous n'êtes qu'un égoïste !

— Comment cela ?

— Je vous vois venir : vous voulez vous débarrasser de moi ; vous voulez me marier.

— Eh bien, quand cela serait?

— Je vous répéterais ce que je vous ai déjà dit cent fois depuis un an : non, mon oncle.

— Eh ! mon Dieu ! tu diras cent fois, mille fois, dix mille fois non, et, un beau jour, tu diras oui.

Pétrus sourit.

— C'est possible, mon oncle; mais rendez-moi cette justice d'avouer que, jusqu'à présent, j'ai dit non.

— Tiens, tu es un brigand comme ton père ! Je te devine : tu as dessein, un jour que tu trouveras ta belle, de forcer mon secrétaire. Voyons, pourquoi cet entêtement à rester garçon ? A la fin, tu me feras perdre patience.

— Mais vous êtes bien resté garçon, vous!

— Parce que je me fiais à ton père et à toi pour perpétuer la race des Courtenay. Comment ! je m'occupe de te chercher une femme ; je te trouve une jeune fille remplie d'esprit, qui te tend les deux mains, qui t'apporte cinq cent mille francs dans chaque main, et tu refuses cette estimable personne ! Mais sur qui comptes-tu donc? Sur la reine de Saba ?

— Que voulez-vous, mon oncle ! la jeune fille était laide; moi, je suis peintre, vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas.

— La forme avant tout !

— Alors, bien décidément, tu ne veux pas épouser ce million-là ?

— Non, mon oncle.

— Eh bien, soit; je t'en chercherai un autre.

— Hélas ! mon oncle, je sais bien que vous le trouverez; mais laissez-moi vous dire ceci : ce n'est pas la mariée que je n'aime point, c'est le mariage.

— Ah çà ! tu es donc un sacripant comme ton père? tu ne fais donc pas attention que tu attentes froidement aux jours

de ton oncle? Comment! j'aurai jeté dans ce gouffre qu'on appelle un neveu le fruit de soixante ans d'expérience, je l'aurai aimé comme mon propre fils, je me serai brouillé pour lui, ainsi que je viens de le faire, avec une amie, — je me trompe avec une ennemie de quarante ans, et le drôle ne me sera pas agréable une fois dans sa vie! Je ne lui ai jamais demandé qu'une chose : c'est de se marier, et il refuse! Mais tu n'es donc qu'un bandit? Je veux que tu te maries; je l'ai mis dans ma tête, et tu te marieras, ou tu diras pourquoi!

— Mais je viens de vous le dire, mon oncle.

— Écoute, si tu ne te maries pas, je te désavoue, je te renie! je ne vois plus en toi qu'un héritier, c'est-à-dire un ennemi armé contre mes cinquante mille livres de rente, et je me marie moi-même comme mesure de sûreté : j'épouse ton million.

— Vous m'avez avoué tout à l'heure que la jeune fille était laide, mon oncle.

— Mais, une fois qu'elle sera ma femme, je ne l'avouerai plus.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il ne faut jamais dégoûter les autres de ce qui ne nous convient pas. Voyons, Pétrus, sois bon garçon : si tu ne te maries pas pour toi, marie-toi pour ton oncle.

— Vous me demandez justement la seule chose que je ne puisse faire pour vous.

— Mais donne-moi au moins une raison valable, mille millions de tonnerres!

— Mon oncle, je ne veux pas tenir ma fortune d'une femme.

— Et la raison?

— Il me semble qu'il y a quelque chose de honteux dans ce calcul.

— Pas mal, pour le fils d'un pirate. Eh bien, je te dote, moi.

— Oh! mon oncle...

— Je te donne cent mille francs.

— Je suis plus riche, garçon, sans vos cent mille francs, que je ne le serais, étant marié, avec cinq mille livres de rente de plus.

— Je t'en donne deux cent mille, je t'en donne trois cent

mille, je te donne la moitié de ma fortune, s'il le faut; que diable! je ne suis pas Breton pour rien!

Pétrus prit la main de son oncle, et la lui baisa tendrement.

— Tu me baises la main ; ce qui veut dire : « Allez vous promener, mon oncle! et plus vous irez loin, plus vous me ferez plaisir! »

— Oh! mon oncle!

— Ah! j'y suis! s'écria le général en se frappant le front.

— Je ne crois pas, répondit Pétrus en souriant.

— Tu as une maîtresse, malheureux!

— Vous vous trompez, mon oncle.

— Tu as une maîtresse, te dis-je! c'est clair comme le jour

— Je vous jure que non.

— Je la vois d'ici : elle a quarante ans; elle te tient dans ses serres; vous vous êtes fait serment de vous aimer toujours; vous vous croyez seuls au monde, et vous vous figurez que les choses dureront ainsi jusqu'au jour où sonnera le tocsin du jugement dernier.

— Pourquoi quarante ans, mon oncle? demanda Pétrus en riant.

— Parce qu'il n'y a qu'à quarante ans qu'on croie à l'éternité de l'amour, — les femmes, bien entendu. — Ne ris pas : c'est là ton ver rongeur; je suis certain de ce que je dis. En ce cas, mon ami, ajouta le général avec une profonde compassion, je ne te blâme plus, je te plains; et il ne me reste qu'à attendre tranquillement la mort de ton infante.

— Eh bien, mon oncle...

— Quoi?

— Puisque vous êtes si bon...

— Tu vas me demander mon consentement pour épouser ta grand'mère, malheureux!

— Non, soyez tranquille.

— Tu vas me supplier de reconnaître les enfants que tu as eus!

— Mon oncle, rassurez-vous, je n'ai pas le bonheur d'être père.

— Est-ce que l'on est jamais sûr de cela? Au moment où tu es entré, la marquise de la Tournelle voulait bien me persuader...

— Quoi?

— Rien... Continue; je m'attends à tout : seulement, si la chose est trop grave, remets-la à demain, pour ne pas troubler ma digestion.

— Vous pouvez entendre sans émotion ce que je vais dire, mon oncle.

— Alors, parle. — Un verre d'alicante, Frantz; je veux entendre dans les meilleures dispositions possibles ce que mon neveu a à me dire... La, c'est bien! — Va, maintenant, Pétrus! ajouta tendrement le général en mirant aux flammes du candélabre, le rubis contenu dans son verre. Ta maîtresse?...

— Je n'ai pas de maîtresse, mon oncle.

— Mais qu'as-tu donc, alors?

— J'ai, depuis six mois, pour une personne qui le mérite sous tous les rapports, une de ces passions, voyez-vous...

— Non, je ne vois pas, dit le général.

— Qui n'aura, probablement, aucun résultat.

— Eh bien, mais, alors, ta passion est du temps perdu.

— Non, pas plus que n'a été du temps perdu la passion de Dante pour Béatrice, de Pétrarque pour Laure, du Tasse pour Éléonore.

— C'est-à-dire que tu ne voulais pas épouser une femme, et lui devoir ta fortune, tandis que tu veux bien avoir une maîtresse, et lui devoir ta réputation. Est-ce logique, ce que tu fais là, Pétrus?

— On ne peut plus logique, mon oncle!

— Et quel chef-d'œuvre dois-tu déjà à ta Béatrice, à ta Laure, à ton Éléonore?

— Vous souvenez-vous de mon tableau du *Croisé?*

— C'est ton meilleur, depuis que tu l'as retouché surtout.

— Le visage de la jeune fille qui puise de l'eau à la fontaine a paru vous satisfaire complétement.

— C'est vrai, il m'a singulièrement plu.

— Vous m'avez demandé où j'avais pris mon modèle.

— Et tu m'as répondu que tu l'avais pris dans ton imagination; ce qui, soit dit en passant, m'a paru assez fat.

— Eh bien, je vous ai indignement trompé, sournoisement trompé, mon bon oncle.

— Scélérat!

— Mon modèle, c'était elle.

— Elle! qui, elle?

— Vous voulez que je vous dise son nom

— Comment, si je le veux? Je crois bien!

— Remarquez que je n'ai ni l'espérance d'être jamais son mari, ni la prétention d être jamais son amant.

— Raison de plus pour la nommer : il n'y a pas d'indiscrétion avec un pareil préambule.

— C'est mademoiselle...

Pétrus s'arrêta tout tremblant; il lui semblait qu'il allait commettre un crime.

— C'est mademoiselle?... répéta le général.

— Mademoiselle Régina.

— De Lamothe-Houdan?

— Oui, mon oncle.

— Ah! s'écria le général en se renversant violemment en arrière, ah! bravo, mon neveu! si nous n'avions pas la table entre nous deux, je te sauterais au cou, et je t'embrasserais!

— Que voulez-vous dire?

— Ah! je dis qu'il y a un Dieu pour les honnêtes gens!

— Je ne comprends pas.

— Je dis, mon enfant, que tu seras mon Rodrigue, mon vengeur!

— Expliquez-vous, par grâce!

— Mon ami, demande moi tout ce que tu voudras : tu viens de me faire le plus grand plaisir que j'aie éprouvé de ma vie.

— Oh! mon oncle, croyez que j'en suis aux anges! Alors, je puis continuer?

— Non, pas ici, mon enfant : je suis un philosophe de l'école d'Épicure, un fils de la molle cité qu'on appelle Sybaris; la fraîcheur de ton récit s'accorderait mal avec l'odeur du gigot et de la choucroute. Passons au salon. — Frantz, d'excellent café, mon garçon! les liqueurs les plus fines, les plus parfumées! Frantz, tu peux remettre ta croix, recoudre tes galons : je te pardonne en faveur de mon neveu. — Viens, Pétrus, cher enfant de mon cœur! Ainsi, tu dis donc que tu aimes mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan?

Et, ce disant, le général jeta son bras autour du cou de

Pétrus avec autant de grâce et d'élégance, et nous dirons presque de jeunesse, que le fait Pollux autour du cou de Castor, dans ce beau groupe antique, chef-d'œuvre d'un maître inconnu.

Et tous deux passèrent devant Frantz, qui, la main gauche à la couture de sa culotte, la main droite à son front, les regarda passer, le visage rayonnant de joie et de fierté, en murmurant :

— Oh ! mon chén'ral ! mon chén'ral !...

LXXXVIII

Pendant le café.

Le général, comme il l'avait dit lui-même, était bien véritablement un disciple de l'école d'Anacréon, un citoyen de la voluptueuse Sybaris ; — il aurait pu ajouter un rival de Brillat-Savarin et de Grimod de la Reynière.

Tout, chez lui, indiquait, dans les moindres détails, une profonde étude du confortable et de la recherche. De même qu'il ne croyait devoir boire le bordeaux haut-laffitte que dans ces verres-mousselines où la transparence se joint à la ténuité du cristal pour ne rien faire perdre aux yeux et aux lèvres de la couleur et du parfum du vin, de même il n'eût pas pris son café dans un autre récipient qu'une tasse de Chine ou de vieux sèvres.

Le café attendait donc, fumant et parfumé, dans une cafetière de vermeil, en compagnie d'un sucrier de même métal, de deux fines tasses aux fleurs d'or, et de quatre carafons de liqueurs différentes.

— Ah ! dit le général en poussant son neveu sur un fauteuil, asseyons-nous, toi là, moi ici, et prenons notre

café en philosophes qui apprécient ce qu'il a fallu de temps, d'événements, d'hommes de génie, de grands rois, de soleils ardents pour préparer ces deux substances savoureuses cueillies aux deux antipodes du monde, et qu'on appelle le martinique et le moka !

Mais Pétrus était dans un ordre d'idées tout différent.

— Mon bon oncle, dit-il, croyez que, dans un autre moment, j'apprécierais comme vous, quoique moins savamment et moins philosophiquement, tout l'arome de cette divine liqueur ; mais, à cette heure, vous devez comprendre que toutes mes facultés physiques et morales sont concentrées sur cette question que je vais vous renouveler : que peut-il y avoir, dans mon amour pour mademoiselle de Lamothe-Houdan, qui vous rende si joyeux?

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure, quand j'aurai pris mon café. Tu sais ce que je te disais, avant de me mettre à table, touchant l'influence qu'un bon repas peut avoir sur la manière dont on envisage les choses?

— Oui.

— Eh bien, mon ami, maintenant que j'ai dîné, je vois tout en rose, et je te fais mon compliment sincère. Laisse-moi prendre mon café, et, alors, je te dirai pourquoi je te fais mon compliment.

— Vous la trouvez donc belle, mon oncle? demanda Pétrus s'abandonnant à cette douce pente que descendent, sans s'en apercevoir, les amoureux en parlant de leur amour.

— Si je la trouve belle? De par le diable ! je serais bien difficile, mon cher... Peste ! c'est tout simplement une des plus ravissantes femmes de Paris, et, si je me remémore bien son visage, elle ressemble à cette nymphe d'Ovide...

— Non, non ! elle ne ressemble à personne, mon oncle ! n'abaissez pas ce visage céleste en le comparant même à une demi-déesse !

— Allons, allons, mon enfant, tu es bien amoureux ; tant mieux ! tant mieux ! J'aime à voir la jeunesse et la force dans l'exercice moral de cette puissante faculté qu'on appelle l'amour. Eh bien, soit : elle ne ressemble point à une nymphe d'Ovide ; c'est une héroïne de roman moderne dans toute l'acception du mot.

— Oh ! mon oncle, bien au contraire ! et ce qui m'en-

chante, ce qui me ravit surtout chez Régina, c'est qu'elle ne se modèle en rien sur ce qu'elle a vu ou lu.

— Comment, coquin! tu te permets d'aimer une femme à l'insu de ton oncle, et tu ne veux pas même lui permettre, à lui, de chercher à qui elle ressemble?

— J'avais bien raison d'être discret avec vous, mon cher oncle : j'étais sûr d'être grondé.

— Dis envié, heureux coquin! Il n'y a que ces fils de pirates pour avoir du bonheur! Donc, nous posons d'abord ce fait : te voilà amoureux, très-amoureux.

— Je vous en prie, cher oncle, n'appelez pas de l'amour le sentiment que j'ai pour Régina.

— Ah!... Comment veux-tu que je l'appelle? Voyons!

— Je n'en sais rien; mais, l'amour, n'est-ce pas de ce nom que les hommes les plus vulgaires nomment leurs instincts matériels, leurs fantaisies brutales? Croyez-vous que j'éprouve pour cette ravissante créature le même sentiment qu'éprouve votre portier pour sa femelle?

— Bravo, Pétrus! Va, mon enfant, va! Je ne saurais te dire à quel point tu me réjouis... Ainsi, ce n'est pas de l'amour que tu éprouves pour Régina? Eh bien, explique-moi ce que c'est. Moi, grossier matérialiste, homme de l'autre siècle, j'avais cru jusqu'ici que l'amour était la combinaison matérielle et immatérielle de ce qu'il y a de plus pur dans l'homme, comme ce café est ce qu'il y a de plus subtil dans la plante qui pousse sur la terre et le soleil qui brille au ciel. Je m'étais trompé; tant mieux! Il y a un autre sentiment plus céleste, plus éthéré, plus ardent que celui-là. Je demande à entrer en connaissance avec lui, désespéré d'avoir attendu si tard pour me le faire présenter.

— Vous vous moquez de moi, mon oncle...

— Oh! par exemple!

— Mais, sur ma parole, je vous dis la vérité! Ce que j'éprouve pour Régina est un sentiment qui n'a pas de nom dans la langue, nouveau, doux, frais, suave, sublime comme elle, qui n'existait pas avant elle, qui n'a pu être inspiré que par elle... Oh! mon oncle, mon oncle, vous dites que, malgré votre expérience, ce sentiment vous est inconnu : cela ne m'étonne pas, car aucun homme, je le crois, n'a éprouvé ce que j'éprouve!

— Je t'en félicite de tout mon cœur, cher ami, dit le

général en savourant les dernières gouttes de son café, et, je te le répète, tu me causes, à plusieurs points de vue différents, une joie réelle, la première que je te doive. Ne prends donc pas à la lettre ce que j'ai dit du monde avant de nous mettre à table : c'était le cauchemar d'un estomac creux. Ah! continua le vieux gentilhomme en s'étalant dans son fauteuil, et en clignant béatement les paupières, je crois que je ne hasarde rien en disant que, lorsque j'aurai pris cette pincée de tabac d'Espagne, je serai véritablement et complétement heureux.

— Croyez, mon oncle, dit Pétrus, que je vous remercie de toute mon ame de vouloir bien prendre une part si vive à mon bonheur.

— Tu te trompes, mon cher Pétrus, ou, plutôt, tu n'es pas à mon point de vue.

— Vous me faisiez la grâce de me dire, mon oncle, que vous étiez complétement heureux.

— Oui; mais ce n'est pas ton bonheur seul qui me réjouit si fort.

— Qu'est-ce donc, mon oncle?

— C'est la sournoise pensée que ce bonheur va faire le tourment d'un autre.

Pétrus regarda son oncle avec des yeux interrogateurs.

— Or, continua le général, cet autre étant mon ennemi intime, tout ce qui peut lui arriver de désagréable me remplit de satisfaction. Tu vois, mon ami, que je ne prends de ton bonheur que la part qui me revient : ne me garde donc aucune reconnaissance, et continue ton récit, après avoir goûté de ce rhum, dont tu me diras des nouvelles... J'écoute.

Le général, toujours renversé dans son fauteuil, croisa ses mains sur son ventre, fit tourner ses deux pouces l'un autour de l'autre, et écouta effectivement.

— C'est étrange, mon oncle! dit Pétrus, je ne sais quelle est votre pensée; mais j'ai comme un pressentiment qu'il va m'arriver quelque grand malheur!

— Ce qui t'attend est, en effet, un bonheur ou un malheur, selon la façon dont tu l'envisageras; mais, dans l'un ou l'autre cas, je ne puis te porter le coup sans t'y avoir préparé; autrement dit, je ne t'apprendrai la vérité que quand tu auras achevé ton récit.

— Mais je n'ai point de récit à vous faire, moi, mon oncle; je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. J'aime, voilà tout.

— Il y a pourtant une chose assez importante que tu as omise, mon très-cher.

— Laquelle, mon oncle ?

— Tu m'as bien dit que tu aimais, c'est vrai ; mais tu as oublié de me dire si tu étais aimé.

Le visage de Pétrus se couvrit, à ces mots, d'une rougeur qui n'était qu'une longue et indiscrète réponse ; mais, comme le visage de Pétrus était dans l'ombre, le général ne vit pas cette rougeur.

— Que voulez-vous que je vous dise, mon oncle?

— Comment ! ce que je veux que tu me dises ? Je veux que tu me dises si elle t'aime.

— Je ne le lui ai jamais demandé.

— Et tu as bien fait, mon garçon : ces choses-là ne se demandent pas: elles se devinent, elles se sentent. Maintenant, qu'as-tu senti ? qu'as-tu deviné ?

— Sans dire que le sentiment que j'ai inspiré à mademoiselle de Lamothe-Houdan soit de la nature de celui que j'éprouve, répondit Pétrus d'une voix tremblante, je crois, cependant, que Régina me voit avec plaisir.

— Pardon ! c'est toi, à ton tour, qui ne me comprends pas très-bien ; je vais, en conséquence, préciser ma question. Crois-tu, par exemple, que, la situation offerte et acceptée telle qu'elle est, — c'est-à-dire dans les conditions d'une sympathie réciproque, — mademoiselle de Lamothe-Houdan, au cas où tu demanderais sa main, t'accepterait pour mari ?

— Oh ! mon oncle, nous n'en sommes pas là !

— Mais, si les jours succèdent aux jours, et les nuits aux nuits avec leur régularité ordinaire, vous en viendrez là, mon enfant, un jour ou une nuit.

— Mon oncle...

— Tu ne veux pas l'épouser ?

— Mais, mon oncle...

— N'en parlons plus, libertin !

— Mon oncle, je vous en supplie...

— Parlons-en, alors !

— Eh bien, oui, parlons-en; car vous venez de toucher à

une de ces espérances que je n'osais même pas entrevoir en rêve.

— Ah !... Je te prie donc de me dire, mon cher neveu, si, dans le cas où tu demanderais en mariage mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, tu crois, dans ton âme et conscience, qu'elle t'accepterait pour mari. — Remarque bien que la prétention ne serait nullement orgueilleuse : bien que ton malheureux père soit un profond scélérat, tu n'en descends pas moins des Courtenay, mon garçon ; nos aïeux ont régné à Constantinople ! Les Josselin avaient des cheveux blancs que les Lamothe-Houdan n'avaient pas encore poussé leurs dents de lait ; ils croisent, derrière leur blason, des bâtons de maréchal de France, mais nous surmontons le nôtre d'une couronne fermée.

— Eh bien, mon oncle, s'il faut vous dire toute la vérité...

— Toute, mon garçon !

— Ou, du moins, ce que je pense...

— Dis-moi ce que tu penses !

— Eh bien, quoique je n'aie jamais, là-dessus, interrogé l'avenir, — je pense qu'à moins d'obstacles venant de mon mince patrimoine, mademoiselle de Lamothe-Houdan ne refuserait pas l'offre de ma main.

— De sorte, mon cher neveu, que, si, par aventure, — ce qui n'est pas probable, je commence par te le dire, — j'étoffais ce mince patrimoine d'une partie de ma fortune après ma mort, — et remarque bien que je suis à deux mille lieues d'avoir une pareille idée, — de sorte que, si, pour parler en termes plus précis, je te dotais et te reconnaissais comme mon héritier, cet obstacle levé, tu crois que mademoiselle de Lamothe-Houdan consentirait à t'épouser ?

— Dans mon âme et conscience, je le crois.

— Eh bien, mon cher neveu, je te répète, à propos de toi-même, ce que je te disais à propos de ton ami qui a refusé la croix : tu es trop jeune pour ton âge !

— Moi, mon oncle ?

— Oui.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que mademoiselle de Lamothe-Houdan ne t'épouserait pas.

— Et pourquoi cela, mon oncle ?

— Mais parce que la loi défend à la femme d'épouser deux hommes, et à l'homme d'épouser deux femmes à la fois.

— Deux hommes?

— Oui : cela s'appelle de la bigamie, de la polygamie; il y a, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, une chanson là-dessus.

— Je ne vous comprends pas le moins du monde; expliquez-vous!

— Avant quinze jours, mademoiselle de Lamothe-Houdan sera mariée.

— Impossible, mon oncle! s'écria le jeune homme en pâlissant affreusement.

— Impossible! voilà encore une parole d'amoureux.

— Mon oncle, au nom du ciel, ayez pitié de moi! parlez plus clairement!

— Il me semble que ce que je dis est bien clair, et que je mets les points sur les i : mademoiselle Régina de la Lamothe-Houdan va se marier.

— Se marier! répéta Pétrus stupéfait.

— Et je suis payé pour le savoir, Dieu merci! puisqu'elle épouse mon prétendu fils.

— Mon oncle, vous allez me rendre fou! Quel est ce prétendu fils?

— Oh! rassure-toi, il n'est pas reconnu, quoique sa tendre mère ait bien fait tout ce qu'elle a pu pour qu'il le fût.

— Mais, enfin, mon oncle, qui épouse-t-elle?

— Elle épouse le colonel comte Rappt.

— M. Rappt?

— M. Rappt lui-même, oui, mon neveu : l'aimable, l'honnête, l'illustre M. Rappt!

— Mais il a vingt ans de plus que Régina.

— Tu peux même dire vingt-quatre, cher ami, attendu qu'il date du 11 mars 1786, ce qui fait quarante et un ans bien comptés; et, comme mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan n'en a que dix-sept... Dame! calcule toi-même.

— Et vous êtes sûr de cela, mon oncle? dit le jeune homme, la tête basse, et comme foudroyé.

— Demande à Régina elle-même.

— Adieu, mon oncle! s'écria Pétrus en se levant.

— Comment, adieu?

— Oui, je vais la trouver, et je saurai bien...

— Plus tard, tu sauras mieux encore ! Fais-moi le plaisir de te remettre à ta place

— Mais, mon oncle...

— Il n'y a plus d'oncle, quand le neveu est ingrat.

— Moi, ingrat ?

— Certainement, ingrat ! C'est être ingrat neveu que d'abandonner son oncle au commencement d'une digestion laborieuse, au lieu de lui offrir un verre de curaçao pour faciliter cette digestion... Offre un verre de curaçao à ton oncle, Pétrus.

Le jeune homme laissa tomber ses deux bras.

— Oh ! murmura-t-il, pouvez-vous plaisanter avec une douleur pareille à la mienne !

— Connais-tu l'histoire de la lance d'Achille ?

— Non, mon oncle.

— Comment ! voilà l'éducation que ton pirate de père t'a donnée ? Il ne t'a pas fait apprendre le grec, lire Homère dans l'original ? tu es obligé de le lire, malheureux ! dans madame Dacier ou dans M. Bitaubé ! Eh bien ! je vais te dire, moi, l'histoire de cette lance : sa rouille guérissait la blessure que sa pointe avait faite. Je t'ai blessé, mon enfant ; maintenant, je vais essayer de te guérir.

— Oh ! mon oncle ! mon oncle ! murmura Pétrus en tombant aux pieds du général, et lui baisant les mains.

Le général regarda le jeune homme avec une expression qui indiquait la profonde tendresse qu'il avait pour lui.

Puis, d'une voix calme et grave :

— Va t'asseoir, mon ami, dit-il ; sois homme ! Nous allons causer sérieusement de M. Rappt.

Pétrus obéit ; il regagna son fauteuil en chancelant, et tomba dessus plutôt qu'il ne s'y assit.

LXXXIX

Où il est longuement question des vertus de madame la marquise Yolande Pentaltais de la Tournelle.

Le général regarda un instant son neveu avec cette compassion du vieillard pour les maux qu'il n'éprouve plus, mais qu'il se rappelle avoir éprouvés.

Puis il reprit :

— Maintenant, mon cher Pétrus, prête à ce que je vais te dire une oreille attentive; ce sera plus intéressant pour toi que ne l'était pour Didon et ses courtisans l'histoire d'Énée; et, cependant, dit le poëte,

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.

— J'écoute, mon oncle, dit tristement Pétrus.

— Tu connais M. Rappt?

— Je l'ai vu deux fois dans l'atelier de Régina, répondit le jeune homme.

— Et tu le trouves outrageusement laid, n'est-ce pas? C'est naturel!

— Laid n'est pas le mot, mon oncle.

— Tu es bien généreux.

— Je dirai plus, continua Pétrus : aux yeux de beaucoup de gens pour lesquels l'expression du visage ne signifie rien, le comte Rappt peut même passer pour un bel homme.

— Morbleu! voilà comme tu parles de ton rival!

— Mon oncle, il faut être juste, même avec un ennemi.

— Ainsi, tu ne le trouves pas laid?

— Je le trouve bien pis que cela, mon oncle : je le trouve

inexpressif. Tout est froid et immobile comme le marbre dans cet homme, et semble, par un certain instinct matériel, tendre vers la terre; les yeux sont ternes, les lèvres minces et serrées; le nez est rond, le teint couleur de cendre; la tête remue, jamais les traits! Si l'on pouvait recouvrir un masque de glace d'une peau vivante, mais qui eût cependant cessé d'être animée par la circulation, ce chef-d'œuvre d'anatomie donnerait quelque chose de pareil au visage de cet homme.

— Tu flattes tes portraits, Pétrus, et, si je veux laisser de moi un souvenir embelli à la postérité, je te chargerai de lui transmettre mon image.

— Mon oncle, revenons, je vous prie, à M. Rappt.

— Bien volontiers... Mais, enfin, tel que tu trouves ton rival, ne t'étonnes-tu pas que Régina consente à l'épouser?

— En effet, mon oncle, une personne d'un goût si pur, d'une appréciation si élevée! Je n'y comprends rien... Que voulez-vous! il y a de ces mystères-là dans les femmes, et, malheureusement, Régina est une femme.

— Bon! tout à l'heure tu ne l'acceptais pas comme une demi-déesse, et voilà que, parce qu'elle ne t'aime pas, et qu'elle va en épouser un autre, — tout en l'aimant, tu la rabaisses au-dessous de l'humanité!

— Mon oncle, nous ne sommes point ici, daignez vous le rappeler, pour discuter les agréments, la vertu ou le plus ou le moins de divinité de mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan; nous sommes ici pour parler de M. Rappt.

— C'est juste... Vois-tu, mon cher Pétrus, il y a, dans l'histoire obscure et tortueuse de cet homme, deux mystères: l'un m'a été révélé; mais je n'ai jamais pu pénétrer l'autre.

— Et ce mystère que l'on vous a révélé, mon oncle, est-il un secret?

— Oui et non; mais, en tout cas, je me crois le droit de le partager avec toi. Tu me disais, avant le dîner, cher ami, que j'avais été particulièrement dévot à cette dévote qui se nomme la marquise de la Tournelle; il y a, par malheur, du vrai là dedans! Mademoiselle Yolande de Lamothe-Houdan épousa, en 1784, le marquis Pentaltais de la Tournelle, ou, plutôt, les quatre-vingts ans et les cent cinquante mille livres de rente du susdit marquis; de sorte qu'au bout de six mois de mariage, elle se trouva veuve, marquise et

millionnaire. Elle avait dix-sept ans ; elle était ravissante ! — Tu jurerais, n'est-ce pas, qu'elle a toujours eu soixante ans, et qu'elle n'a jamais été belle ? Jure, mon ami ; mais ne parie pas : tu perdrais ! — Tu dois comprendre que tout ce qu'il y avait de gentilshommes élégants à la cour du roi Louis XVI présenta ses hommages à la belle veuve ; mais, grâce à un très-sévère directeur de conscience qu'elle avait, elle résista, dit-on, à toutes les tentations du diable. On attribuait cette vertu — qu'on ne savait à quoi attribuer — à la mauvaise santé de la marquise ; en effet, vers la fin de 1785, on la vit pâlir, maigrir, dépérir, au point qu'on lui ordonna les eaux de Forges, fort à la mode à cette époque. Si efficaces que fussent les eaux de Forges, au bout d'un mois ou deux, on s'aperçut qu'elles étaient insuffisantes, et le médecin conseilla celles de je ne sais quel petit village de Hongrie, appelé Rappt, je crois.

— Mais, mon oncle, c'est le nom du colonel, interrompit Pétrus.

— Je ne te dis pas le contraire ; pourquoi veux-tu, puisqu'il y a, de par la terre, un village qui s'appelle Rappt, qu'il n'y ait pas, de par le monde, un homme qui s'appelle comme ce village ?

— Vous avez raison.

— Ce médecin dont je te parle était un très-habile homme : la belle et languissante veuve partit pour la Hongrie vers le commencement de 1786, pâle, amaigrie, défaite ; elle resta six mois aux eaux, ou ailleurs, et revint, vers la fin de juin de la même année, fraîche, grasse, bien portante, plus belle enfin que jamais. Le bruit de sa sauvagerie avait alors jeté, parmi les prétendants de mademoiselle Yolande, le même désordre que jeta, parmi ceux de Pénélope, le retour d'Ulysse ; moi seul n'avais pas désespéré au départ, et ne désespérai point au retour. Cela tenait à ce que, envoyé en mission auprès de l'empereur Joseph II, j'avais eu l'idée, — la réponse à ma dépêche ne pouvant être donnée qu'au bout d'une quinzaine de jours, — j'avais eu l'idée, dis-je, d'aller faire un tour en Hongrie, et, une fois en Hongrie, de pousser jusqu'à Rappt. Je ne peux pas te dire tout ce que je vis sans être vu ; mais tout ce que je vis me donna cette certitude, que la rigide veuve n'était point aussi sévère qu'elle le paraissait ; et c'est l'espoir

qu'à son retour, je pourrais, avec de l'assiduité et de la patience, obtenir d'elle ce qu'il n'était que trop probable qu'un autre, plus heureux que moi, avait obtenu...

— Elle était enceinte? demanda Pétrus.

— Je n'ai pas dit un mot de cela.

— Mais il me semble, mon oncle, que, si vous n'avez pas dit un mot de cela, c'est au moins cela que vous avez voulu dire.

— Mon cher Pétrus, tire de mes paroles les conséquences qu'il te plaira d'en tirer; mais ne me demande pas d'explications. Je suis comme Tacite, je raconte pour raconter, et non pour prouver. *Narro ad narrandum, non ad probandum.*

— J'écoute, mon oncle.

— Un an après, j'eus la preuve évidente et irrécusable que La Fontaine fut un grand moraliste, le jour où il lança cet axiome :

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

— C'est-à-dire, mon oncle, que vous fûtes l'amant de la marquise de la Tournelle.

— Oh! que tu as une méchante habitude, Pétrus : c'est de vouloir faire mettre aux gens les points sur les i! Rien n'est de plus mauvaise compagnie que cette exigence-là!

— Je n'insiste pas, mon oncle; mais ces bouquets que régulièrement vous envoyez...

— Depuis quarante ans, mon cher ami... Je souhaite que, dans quarante ans, la belle Régina de Lamothe-Houdan reçoive un bouquet ayant signification semblable à celui que j'envoie à la marquise de la Tournelle.

— Ah! vous voyez bien, mon oncle, que c'est à la marquise de la Tournelle que vous donnez cette marque de souvenir.

— Ai-je donc laissé échapper le nom de la pauvre marquise? Si cela est, je suis impardonnable, en vérité, d'autant plus impardonnable que ma liaison avec elle ne dura que quelques mois, attendu que, vers le milieu de 1787, Sa Majesté la reine Marie-Antoinette me renvoya en mission en Autriche, d'où je ne revins, en 1789, que pour quitter de nouveau la France, le 7 octobre de la même année. A

partir de ce moment, tu sais ma vie, mon cher Pétrus. J'ai voyagé en Amérique; je suis revenu, après le 10 août 1792, en Europe; je suis entré dans l'armée de Condé; j'y suis resté jusqu'au licenciement; je me suis établi, à Londres, marchand de jouets d'enfants; je suis revenu en France en 1818; j'ai touché mon indemnité, et, finalement, j'ai été nommé député en 1826. — En entrant à la Chambre, j'y ai trouvé M. le comte Rappt. D'où venait-il? qui était-il? à qui devait-il sa fortune? Personne ne pouvait le dire. Comme Catinat, il avait reçu ses lettres de noblesse sans être obligé de faire ses preuves. Le nom du comte, étant le même que celui de ce petit village de Hongrie qui jouait un rôle dans les événements de ma jeunesse, attira mon attention sur mon honorable collègue; une discussion que j'eus, quelque temps après, avec ma vieille amie, la marquise de la Tournelle, sur l'âge positif du comte, qu'elle s'obstinait, vis-à-vis de moi, à rajeunir d'un an, fit que je me mis aux enquêtes sur les antécédents du colonel. Or, voici ce que j'appris.—Je te préviens d'avance que je tiens toutes les choses que je te vais dire pour de méchants propos auxquels je t'invite à n'ajouter qu'une foi très-douteuse. — La carrière militaire du comte Rappt date de 1806; on le voit poindre tout à coup près du général de Lamothe-Houdan, à la bataille d'Iéna. Le colonel comte Rappt est brave; personne ne lui consteste cela: il faut bien lui laisser quelque chose. Il se distingua, fut fait lieutenant sur le champ de bataille, et, à peine nommé lieutenant, fut choisi par le général de Lamothe-Houdan pour lui servir d'officier d'ordonnance...

— Pardon, mon oncle, interrompit Pétrus; mais, si, comme tout donne lieu de le supposer, le colonel Rappt est fils de la marquise de la Tournelle, la marquise étant la sœur du maréchal, le comte Rappt se trouverait être le neveu de M. de Lamothe-Houdan?

— En effet, mon ami, voilà comme les mauvaises langues expliquent son avancement rapide, sa faveur constante près du maréchal, et son influence politique à la Chambre; mais tu comprends que, si l'on croyait tout ce que disent les mauvaises langues...

— Continuez, mon oncle, je vous en prie.

— Eylau ajouta un degré à la fortune militaire du jeune officier; nommé capitaine vers la fin de février 1807, il de-

vint alors aide de camp du général de Lamothe-Houdan; ce fut en cette qualité qu'il assista, le 27 septembre 1808, à l'entrevue d'Erfurth. — Mon cher ami, lorsque tu t'occuperas d'histoire contemporaine, tu viendras me demander quel but avait cette paix jurée entre les deux plus puissants souverains de l'Europe; et, comme j'habitais Londres à cette époque, et que, tout tourneur en bois que j'étais, je voyais, en ma qualité de descendant des empereurs de Constantinople, des hommes assez bien renseignés, je te dirai que l'Angleterre, qui avait frissonné lors du camp de Boulogne, trembla lors de l'entrevue d'Erfurth : elle avait senti l'Inde près de lui échapper! — Mais, par bonheur, nous n'avons point à nous occuper de ces suprêmes questions; de moindres intérêts nous agitent, comme on dit au Théâtre-Français... L'empereur Napoléon avait présenté à *son ami* l'empereur Alexandre les généraux qui l'accompagnaient, faisant à chacun la part de la naissance, du rang et du courage. Le général de brigade de Lamothe-Houdan fut présenté comme les autres; sa naissance était illustre, son courage proverbial; seulement, il était pauvre.

« — Sire, dit un jour l'empereur Napoléon à l'empereur Alexandre, avez-vous une riche héritière moscovite dont vous ne sachiez que faire? J'ai un brave mari à lui donner.

» — Sire, répondit l'empereur de Russie, j'ai justement à l'heure qu'il est sous ma tutelle une jeune princesse orpheline et riche à millions.

— Une princesse?

» — Oui, et, ce qui est rare en Russie, une vraie princesse de vieille souche, d'antique noblesse, une descendante des anciens czars; non pas un nom en *of*, comme nous autres Romanof, qui sommes de la noblesse d'hier, mais un nom en *ky*.

» — Jeune?

» — Dix-neuf ans

» — Jolie?

» — Elle est Circassienne.

» — Voilà qui me convient à merveille! Eh bien, mon cousin, je vous demande la main de votre orpheline pour mon protégé.

» — Accordé, mon cousin! répondit Alexandre. »

Et, quinze jours après, la princesse Rina Tchouvadiesky

épousa le général de division comte de Lamothe-Houdan.
— Passe-moi un verre de rhum, égoïste qui ne songes pas même à demander à ton oncle s'il n'a pas l'habitude de prendre quelque chose après son café!

Pétrus, désireux de connaître la fin de l'histoire, se hâta de verser un verre de rhum à son oncle et de lui présenter la chaude et ardente liqueur mûrie par le soleil d'or de la Jamaïque.

XC

Où il est longuement question des vertus du colonel comte Frédéric Rappt.

Après s'être légèrement humecté le gosier, le général reprit :

L'empereur Alexandre ne s'était pas trop avancé en disant que sa pupille était charmante. Fille d'un prince tcherkesse qui s'était révolté contre son souverain, et qui avait été tué dans la révolte, la jeune fille s'était réfugiée, avec le trésor de sa famille, dans les États de l'empereur de Russie, qui l'avait prise sous sa tutelle. — Ce trésor, moitié en pierres précieuses, moitié en or et en argent monnayés, pouvait s'élever à une valeur de cinq ou six millions.

Au retour d'Erfurth, le général reprit donc l'hôtel des Lamothe-Houdan, qui, à la suite de la décadence de la famille, après avoir été loué, allait être vendu; il le fit meubler d'une façon ravissante, et, par un raffinement de galanterie toute française, ayant envoyé son aide de camp visiter l'appartement qu'occupait la princesse Tchouvadiesky à Moscou, chargea le comte Rappt de le précéder à Paris, pour

faire accommoder à la Circassienne tout un rez-de-chaussée donnant sur le jardin.

L'arrivée de la princesse Rina à Paris fut un événement dans le monde impérial; la belle Circassienne était presque un trophée de cette magnifique campagne de 1807! Mais notre vie plaisait peu à l'indolente fille de l'Orient : couchée toute la journée sur ses larges coussins nommés *taftas*, elle roulait, pour toute distraction, dans ses mains un *tchotki* aux mille grains, et, pareille à une fée des *Mille et une Nuits*, ne vivait que de confitures de roses.

« Il résulta de cette sauvagerie orientale que peu de personnes virent alors, et ont vu même depuis, la princesse Tchouvadiesky ; ceux qui furent admis à cette faveur sortirent en disant que c'était une splendide personne aux yeux nacrés, aux cheveux noirs et luisants, au teint mat comme du lait, et que, de tous les serviteurs de Napoléon, le général de Lamothe-Houdan n'était certainement pas le plus mal récompensé, — la possession de cette ravissante créature, et des six millions qu'elle lui avait apportés en dot, lui étant assurée d'une manière beaucoup plus positive que le trône de Westphalie ne l'était à Jérôme, le trône d'Espagne à Joseph, le trône de Naples à Murat, et le trône de Hollande à Louis.

Ce qui surtout semblait condamner la belle Rina —qu'à cause de sa dignité vraiment royale on finit par appeler Régina, — ce qui surtout semblait la condamner à un isolement perpétuel, ou du moins à une société restreinte, c'est qu'elle ne parlait que le circassien, le russe et l'allemand. Par bonheur, le général connaissait cette dernière langue de façon à comprendre tout ce que lui disait la princesse, et à pouvoir, de son côté, se faire comprendre d'elle; — quant au comte Rappt, élevé en Hongrie jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, il parlait l'allemand comme sa langue maternelle.

Ainsi que tu le comprends bien, mon cher Pétrus, cette faculté de la princesse et du comte de se transmettre leurs idées dans une langue qui leur était familière, sans être cependant leur propre langue, amena entre eux des rapprochements... Tu trouves le comte Rappt désagréable, parce qu'il va épouser Régina ; je le trouve laid, parce qu'on a voulu l'introduire malgré moi dans ma famille, et que j'ai crié comme une anguille de Melun à l'idée de me reconnaître la

père d'un pareil coquin! Mais les mauvaises langues du temps — et il y avait une foule de mauvaises langues dans la population française depuis que les hommes de dix-huit à quarante ans en avaient à peu près disparu! — les mauvaises langues du temps prétendaient que la femme du général de Lamothe-Houdan n'était pas de notre avis. Ces propos vinrent, sans doute, de ce que le général, oubliant de plus en plus la distance qui existe entre un chef de corps et son aide de camp, logea le comte Rappt, qu'il aimait comme un neveu, dans son propre hôtel, ne pouvant, disait-il, se séparer d'un homme dont le dévouement de toutes les heures lui était si nécessaire.

Au retour de la campagne de 1808, la princesse Tchouvadiesky fut donc installée dans son boudoir circassien, et le comte Rappt dans le pavillon des fleurs. — Tu connais ce pavillon, n'est-ce pas? C'est là, probablement, que madeselle de Lamothe-Houdan te donne ses séances?

— Est-ce que le comte Rappt y demeure encore, mon oncle?

— Oh! non; sa fortune grandissant, et la princesse vieillissant, le comte Rappt a, maintenant, son hôtel à lui; mais, à cette époque où il n'était que capitaine et aide de camp, il ne l'avait pas encore, et il demeurait rue Plumet, dans l'hôtel de son général; d'ailleurs, à cette époque-là, mon cher, on ne demeurait pas : on était comme l'oiseau sur la branche, on perchait! La guerre d'Espagne était dans son beau, et allait mal, comme toutes les guerres où Napoléon ne figurait pas de sa personne; le génie de la République était mort avec les Kléber, les Desaix, les Hoche, les Marceau; il n'y avait plus que le génie des batailles, et il était tout entier dans Napoléon.

Vers le commencement de novembre 1808, Napoléon partit pour l'Espagne, avec son état-major; c'était le lendemain du jour où le général venait de s'installer dans son hôtel de la rue Plumet, et d'y installer sa nouvelle épouse. Tu conçois qu'il était bien triste, pour une Circassienne arrivée de la surveille à Paris, d'y rester seule en compagnie d'une femme de chambre; — car la femme de chambre de la princesse étant la seule personne qui parlât russe et circassien, M. de la Mothe-Houdan et le comte Rappt étant les seuls qui parlassent allemand, la compagnie de la belle princesse se

bornait à son mari, au comte Rappt et à mademoiselle Grouska. — Aussi, malgré les instances du comte Rappt, qui tenait à faire la campagne d'Espagne, le général de Lamothe-Houdan exigea-t-il qu'il restât à Paris. Il fallait bien que quelqu'un se chargeât d'acclimater la pauvre princesse! Le devoir d'un aide de camp est d'obéir à son général : le comte Rappt obéit.

Au reste, la campagne ne fut pas longue : arrivé le 4 novembre en Espagne, Napoléon était de retour à Paris dans les premiers jours de janvier. L'Autriche s'était révoltée. — C'est ainsi qu'on appelait alors l'action d'un royaume ou d'un empire qui déclarait la guerre à la France. Pendant sa courte absence, le général n'oubliait pas ce qu'il avait fait perdre à son fidèle Rappt en ne l'emmenant point avec lui; comme fiche de consolation, le comte avait reçu son brevet de chef de bataillon. On s'étonna quelque peu que ce fût au moment où il était éloigné des drapeaux que le comte Rappt obtint cette nouvelle faveur, d'autant plus remarquable que le jeune officier avait vingt-quatre ans à peine; mais les mauvaises langues y trouvèrent une raison : « L'aide de camp d'un général, dirent-ils, est au service de son général avant d'être au service de l'empereur ou de l'empire : son titre, *aide* de camp, l'indique. Or, ajoutaient les mauvaises langues, ce fut surtout pendant ces deux mois où le général de Lamothe-Houdan demeura en Espagne que l'aide de camp Rappt aida son général. »

Il n'avait pas perdu son temps, l'actif jeune homme : à son passage à Paris, le général de Lamothe-Houdan trouva sa femme acclimatée, son hôtel meublé, peuplé de domestiques, établi enfin sur le pied qui convenait à sa nouvelle fortune. — Je dis *à son passage*, parce que, en réalité, le général ne fit que passer à Paris : il fut, dès la fin de février, acheminé sur la Bavière, où notre ami Maximilien nous appelait à grands cris à son secours. Cette fois, le général emmena son aide de camp, et la confidente Grouska resta seule près de la princesse.

Je ne te narrerai pas la campagne de 1809. Ce diable d'homme qu'on appelait Napoléon avait fait, à cette époque, un pacte avec la Fortune! Le 20 avril, victoire d'Abensberg; le 21 avril, victoire de Landshut; le 22 avril, victoire d'Eckmühl; le 4 mai, victoire d'Ebersberg; le 13 mai, entrée à

Vienne ; le 22 mai, bataille d'Essling ; enfin, le 5 juillet, je crois, bataille de Wagram, qui termine la lutte.

Il va sans dire que, dans cette campagne de quatre mois, depuis Abensberg jusqu'à Wagram, le général et son aide de camp avaient fait des prodiges de valeur ; seulement, vers la fin de la dernière journée de combat, le général avait reçu une grave blessure : une balle lui avait contourné l'os de la cuisse, et l'on hésita un instant pour savoir si on ne lui couperait pas la jambe ; sa fermeté, seule, à déclarer qu'il ne demandait pas mieux que de mourir, mais qu'il voulait mourir entier, sauva le membre menacé. L'empereur, en récompense de la belle conduite du général, — ne pouvant pas lui donner cette honorable mission à lui-même, puisqu'il était couché sur son lit de douleur, — chargea son aide de camp, le comte Rappt, d'aller porter à Paris la nouvelle de la bataille de Wagram.

L'aide de camp partit le soir même. Sept jours après, il était à Paris, où il arriva juste, d'abord, pour annoncer la grande victoire qui devait amener le traité de Schœnbrünn ; puis, ensuite, — récompense de sa fatigue et de son dévouement, — pour recevoir dans ses bras la plus charmante petite fille que jamais Circassienne ait donnée, après huit mois de mariage, à un général français !

— Oh ! mon oncle !

— Mon cher, les chiffres sont des chiffres, n'est-ce pas ? Le général épouse la princesse, que lui amène son aide de camp, le 25 octobre 1808 ; la princesse accouche le 13 juillet 1809 : cela fait juste huit mois et demi. D'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant à cela : le code et la médecine constatent qu'il peut y avoir d'heureux accouchements à sept mois ; à plus forte raison à huit mois et demi ! — L'accouchement fut des plus heureux ; et la preuve, c'est que la petite fille n'est autre que la belle Régina, qui reçut sur les fonts du baptême le même nom que sa mère, arrangé, comme l'avait été celui de sa mère, à la manière française.

— Mais, alors, mon oncle, vous voudriez donc dire... ?

— Je ne veux rien dire, mon ami : ne me fais point parler...

— Que Régina serait la fille... ?

— Du général de Lamothe-Houdan ; c'est chose incontestable : *Pater est quem nuptiæ demonstrant* !

— Mais, mon oncle, qui peut pousser le comte Rappt à cette infâme action ?

— Régina a un milion de dot.

— Mais le misérable a vingt-cinq mille livres de rente.

— Cela lui en fera soixante et quinze; et, comme, à la mort du général et de la princesse, Régina héritera de deux autres millions, cela lui constituera cent soixante et quinze mille livres de rente.

— Mais ce Rappt est un indigne scélérat !

— Qui est-ce qui te dit le contraire ?

— Que le général, qui ignore tout, consente à ce mariage, je comprends cela ; mais que la princesse souffre que sa fille épouse...

— Oh ! mon Dieu ! mon ami, cela se fait tous les jours. Tu n'as pas idée de la peine qu'ont les gens, propriétaires d'une grande fortune, à laisser passer cette fortune en des mains étrangères ! Puis, il faut dire que la pauvre princesse est dans un état affreux : elle a une maladie nerveuse qui la tient presque toujours couchée ; elle en est arrivée à ne plus pouvoir supporter l'éclat du jour ; de sorte qu'elle vit dans un crépuscule éternel, mangeant de la conserve de roses, respirant des parfums, et roulant les grains de son tchotky, — toutes choses qui agacent singulièrement les nerfs ! Qui dit même qu'elle sait que sa fille se marie ?

— Mais, mon oncle, vous qui semblez si bien au courant de toute cette trame, souffrirez-vous donc... ?

— Il est vrai que, par la marquise de la Tournelle...

— Souffrirez-vous, de sang-froid, qu'on accomplisse sous vos yeux un pareil crime ?

— Bon ! et en quoi cela me regarde-t-il, je te le demande ? de quel droit m'y opposerais-je ?

— Du droit qu'a tout honnête homme de démasquer un criminel.

— Pour démasquer un criminel, il faut des preuves ; puis, mon cher, il n'y a pas de loi qui punisse ces sortes de crimes c'est-à-dire les vrais crimes.

— Mais, moi, je...

— Toi, tu feras comme moi, Pétrus : tu regarderas faire.

— Non, non, non, par exemple !

— Tu laisseras le diable mêler l'écheveau de soie noire du comte Rappt à l'écheveau d'or de la belle Régina, et tu

attendras que le diable dénoue ce que le diable aura noué.

Pétrus poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement.

— Vois-tu, mon ami, continua le vieux général, il y a un proverbe qui dit qu'entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt ; c'est un proverbe plein de sagesse. D'ailleurs, tout ce que je te rapporte là, tu comprends bien, ce sont des on dit.

— Oh ! et cet homme vit dans le monde en grand seigneur ! il a une réputation...

— Exécrable !

— Ce qui ne l'empêche pas, mon oncle, d'être à la tête d'un parti...

— Du parti jésuite ?... Oh ! aide de camp seulement, comme chez M. de Lamothe-Houdan.

— Qu'il va être ministre...

— Si je lui donne ma voix.

— Qu'il va épouser Régina !

— Ah ! cela, c'est son grand crime.

— Mon oncle, ce crime ne s'accomplira pas !

— Mon ami, dans huit jours, mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan sera la comtesse Rappt.

— Je vous dis, moi, que ce mariage ne s'accomplira pas ! répéta Pétrus en se levant vivement.

— Et moi, dit le général avec une dignité suprême, moi, je vous dis, monsieur, que vous allez vous asseoir et m'écouter.

Pétrus retomba, en soupirant, sur son fauteuil.

Le général se leva et alla s'appuyer au dossier du siége où était assis son neveu.

— Je vous dis, Pétrus, qu'indigné en tout temps, je l'espère, de l'action qui s'accomplit aujourd'hui, vous ne l'êtes cependant si fort que parce que vous aimez Régina, et que la chose vous touche. Maintenant, dites-moi, quel droit avez-vous d'aimer Régina ? qui a autorisé cet amour ? elle ? sa mère ? son père ? Personne ! Vous êtes un étranger introduit dans la famille. De quel droit un étranger va-t-il donc peser sur le destin de cette famille où il a été indroduit ? de quel droit va-t-il dire à une femme qui n'a peut-être failli que par ignorance de nos mœurs : « Vous êtes une épouse adultère ! » à un mari heureux, ignorant du passé,

sûr de l'avenir : « Vous êtes un mari trompé ! » à une fille qui respecte sa mère, qui aime son père, — car rien ne dit que M. de Lamothe-Houdan ne soit pas le père de Régina : « Tu vas, à partir d'aujourd'hui, mépriser ta mère, et regarder ton père comme un étranger ! » Allons donc, mon neveu ! vous qui vous vantez d'être un honnête homme, si vous faisiez cela, vous seriez un infâme coquin, un gueux de la trempe de M. Rappt ; et vous ne le ferez pas, c'est moi qui vous le dis !

— Mais, mon oncle, qu'arrivera-t-il ?

— Cela ne vous regarde pas, dit le général ; cela regarde un juge bien autrement juste et bien autrement sévère que vous ; un juge qui sait comment les choses se sont passées, lui qui a tout vu, tout entendu, et qui, soyez tranquille, un jour ou l'autre, rendra son jugement. Cela regarde Dieu !

— Vous avez raison, mon oncle, dit le jeune homme en se levant et en tendant la main au général.

— Et dans cette dernière entrevue... ?

— Je ne dirai pas un mot de ce que vous venez de me raconter.

— Sur ta parole de gentilhomme ?

— Sur ma parole d'honneur !

— Eh bien, embrasse-moi ; car, quoique tu sois le fils d'un pirate, je crois à ta parole comme je croirais... comme je croirais à celle de ton pirate de père.

Le jeune homme se jeta dans les bras de son oncle, prit son chapeau, et sorti précipitamment.

Il étouffait !

XCI

Une visite à la rue Triperet.

Le lendemain de cette soirée, si cruelle pour le pauvre Pétrus, était justement ce jour du mardi gras où commence

notre livre, et dans la matinée duquel on a vu le jeune peintre si maussade et si misanthrope.

Par malheur, ce jour-là, il n'avait point séance, et, ne sachant comment tuer le temps, qui lui pesait, il proposa à ses amis cette mascarade de la halle par laquelle s'ouvre notre récit.

A force de fatigue physique, Pétrus en était arrivé, comme on le sait, sinon à oublier, du moins à vaincre la fatigue morale : il avait dormi un instant sur la table du tapis-franc, mais n'avait point tardé à être réveillé par l'arrivée de Chante-Lilas et des blanchisseuses de Vanvres.

Nous avons vu comment, avec la joyeuse troupe, l'orgie avait à peu près recommencé ; puis, enfin, comment, à cinq heures du matin, on s'était quitté, Ludovic accompagnant, jusqu'au Bas-Meudon, Chante-Lilas et la comtesse du Battoir, Pétrus rentrant chez lui, rue de l'Ouest; on se rappelle que, lorsque Ludovic avait insisté pour que son ami fît partie de la troupe joyeuse, celui-ci avait répondu d'un ton fort misanthropique : « Je ne puis pas ; j'ai séance. » Cette séance dont le jeune peintre s'était contenté d'indiquer la nécessité, était celle dans laquelle allait se décider pour lui le destin de sa vie. Elle était fixée à une heure de l'après-midi.

Dès neuf heures du matin, Pétrus était rue Plumet.

Rentré chez lui, il s'était couché, et avait essayé de dormir; mais la solitude et le silence l'avaient rendu à lui-même, c'est-à-dire à l'orage terrible de son cœur. Alors, mille projets différents lui avaient traversé l'esprit sans s'y arrêter une minute : illuminé par cette lampe intérieure qu'on appelle l'intelligence, Pétrus, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les reconnaissait impraticables. Neuf heures étaient venues avant qu'il en eût adopté aucun ; seulement, son agitation avait rendu pour lui une plus longue attente impossible.

Il était sorti.

Pourquoi faire?

Pourquoi le joueur qui a perdu sa fortune, et qui espère la regagner, attend-il, deux heures à l'avance, l'ouverture du gouffre où va s'engloutir, après sa fortune, son honneur peut-être?

Pétrus, pauvre joueur qui n'avait que son cœur à mettre au jeu, avait mis au jeu son cœur, et l'avait perdu!

Il allait comme un insensé, tantôt d'un pas rapide, tantôt s'arrêtant sans motif, de la rue du Mont-Parnasse à la rue Plumet, passant devant l'hôtel du maréchal, revenant par la rue des Brodeurs, la rue Saint-Romain, la rue Bagneux, et regagnant, par la rue Notre-Dame-des-Champs, cette rue du Mont-Parnasse, d'où il était parti.

Il entra dans un café, non pas pour déjeuner, mais pour tromper son impatience, prit une tasse de café noir, et essaya de lire les journaux. Les journaux! que lui importaient les nouvelles de l'Europe? de quel intérêt étaient pour lui les discussions de la Chambre? Il ne comprit même pas comment on pouvait barbouiller tant de papier pour dire si peu de chose.

La tasse de café noir et les cinq ou six journaux qu'effleura Pétrus le conduisirent jusqu'à onze heures.

A onze heures sonnant aux Invalides, il se remit en chemin; il avait encore deux heures à attendre.

Il prit alors un grand parti : c'était de s'imposer une course assez longue pour que cette course durât une heure au moins.

Mais où irait Pétrus? Il n'avait affaire nulle part, excepté dans l'hôtel du maréchal, et il avait encore plus d'une heure et demie à perdre avant de pouvoir s'y présenter.

Tout à coup, l'histoire de la fée Carita lui revint à l'esprit.

Cette enfant qui avait été malade, cette petite Rose-de-Noël qu'avait soignée Régina, il avait besoin de faire un croquis d'après elle, pour le tableau qu'il comptait exécuter sur le récit d'Abeille, et dont il avait fait l'esquisse séance tenante, en inventant une figure d'après la description imagée de la petite fille.

C'était un but de voyage. — Il y avait, en effet, presque un voyage, des Invalides à la rue Triperet.

Pétrus remonta le boulevard jusqu'à la rue d'Ulm, prit la rue des Marionnettes, la rue de l'Arbalète, la rue Gracieuse, et se trouva à l'extrémité de la rue Triperet.

Le jeune homme ignorait le numéro de la maison qu'il cherchait; mais la rue n'a qu'une douzaine de maisons : il

alla donc de porte en porte, demandant où demeurait la Brocante. A l'une de ces maisons, – c'était celle du nº 11,—il ne put rien demander, attendu qu'il ne trouva personne à qui adresser ses questions; mais, à la conformation de l'allée, à l'obscurité du corridor, à la roideur de l'escalier, il jugea qu'il était arrivé au but de sa course.

L'échelle glissante franchie, il se trouva en face d'une porte grossière, mais solidement fermée en dedans. Il frappa avec une certaine hésitation : — malgré la description exacte qui lui avait été faite des localités, il lui semblait difficile que des créatures humaines logeassent dans un pareil bouge; — mais à peine le bruit que fit son doigt contre la porte eut-il été entendu, que les aboiements d'une dizaine de chiens se firent entendre à leur tour. Pétrus, cette fois, commença à croire qu'il ne s'était pas trompé.

Dans une pause que firent les chiens, une petite voix douce demanda harmonieusement :

— Qui va là?

Pétrus ne s'était point attendu à cette question; aussi, répondit-il, instinctivement et naïvement, le simple monosyllabe :

— Moi.

— Qui, vous? reprit la voix douce.

En se nommant, Pétrus n'apprenait rien de nouveau à celle qui le questionnait; il lui vint donc à l'idée d'employer le nom de mademoiselle de Lamothe-Houdan, à titre de passe-port.

— Quelqu'un qui vient de la part de la fée Carita.

Rose-de-Noël — car c'était bien elle — poussa un cri de joie, et accourut ouvrir la porte.

La porte ouverte, elle se trouva en face de Pétrus, qu'elle ne connaissait pas.

Tout au contraire, Pétrus la reconnut à l'instant même.

— Vous êtes Rose-de-Noël? dit-il.

Son regard, en effet, avait, du premier coup d'œil de peintre, embrassé tout l'ensemble du taudis : au premier plan, devant lui, la jeune fille à la robe écrue, retenue et plissée autour de la taille par une cordelière, aux pieds nus et à la tête drapée d'un voile rouge; sur la poutre, au second plan, la corneille croassant, moitié inquiète, moitié joyeuse; enfin, dans les profondeurs du

grenier, dépassant le rebord de leur hotte, les têtes des chiens aboyant, hurlant, glapissant.

C'était bien là le tableau esquissé par la petite Abeille.

« Vous êtes Rose-de-Noël? » avait demandé Pétrus.

— Oui, monsieur, dit Rose-de-Noël; vous venez de la part de la princesse?

— C'est-à-dire, mon enfant, répondit Pétrus en regardant la pittoresque créature qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire que je viens pour qu'à nous deux nous lui fassions une surprise.

— Une surprise? Oh! bien volontiers! une surprise qui lui fera plaisir?

— Je le crois.

— Laquelle?

— Je suis peintre, mon enfant; et je voudrais faire pour elle un portrait de vous.

— Un portrait de moi? Que c'est drôle! voilà trois ou quatre peintres qui demandent à faire mon portrait; je ne suis pourtant pas jolie.

— Si fait, au contraire, mon enfant, vous êtes charmante!

La petite fille secoua la tête.

— Je sais bien comment je suis, dit-elle; j'ai un miroir.

Et elle montra a Pétrus un fragment de glace que la Brocante avait trouvé dans la rue, en faisant son état de chiffonnière.

— Eh bien? demanda Pétrus.

— Quoi? dit Rose-de-Noël.

— Voulez-vous que je fasse votre portrait?

— Dame! dit la jeune fille, cela ne me regarde pas : cela regarde la Brocante.

— Qu'a-t-elle répondu aux autres peintres?

— Elle a toujours refusé.

— Savez-vous pourquoi?

— Non.

— Et croyez-vous qu'elle me refusera, à moi?

— Dame! je ne sais pas... Peut-être qu'avec un petit mot de la princesse...

— Mais je ne peux pas demander un petit mot à la princesse, puisque c'est pour lui faire une surprise que je veux prendre un croquis de vous.

— C'est juste.

— Mais, voyons, en lui offrant de l'argent, à la Brocante?

— On lui en a offert.

— Et elle a refusé?

— Oui.

— Je lui donnerai vingt francs pour une séance de deux heures, qu'elle viendra passer avec vous dans l'atelier.

— Elle refusera.

— Comment faire?

— Je n'en sais rien

— Où est-elle?

— Sortie, pour chercher un logement.

— Vous allez donc quitter ce grenier?

— Oui, M. Salvator le veut.

— Qu'est-ce que M. Salvator? demanda Pétrus, tout étonné de trouver le nom de son compagnon nocturne dans la bouche de Rose-de-Noël.

— Vous ne connaissez pas M. Salvator?

— Parlez-vous du commissionnaire de la rue aux Fers?

— Justement.

— Vous le connaissez donc, vous?

— C'est mon bon ami, qui veille sur ma santé, et qui s'inquiète toujours s'il me manque quelque chose.

— Et, si M. Salvator permet que je fasse votre portrait, la Brocante le permettra-t-elle?

— La Brocante veut tout ce que veut M. Salvator.

— Alors, c'est à M. Salvator qu'il faut que je m'adresse?

— C'est le plus sûr.

— Mais, vous, cela ne vous contrariera-t-il pas, que je fasse votre portrait?

— Moi? Au contraire!

— Cela vous sera agréable, alors?

— Très-agréable! Seulement, vous me ferez bien jolie, n'est-ce pas?

— Je vous ferai comme vous êtes.

La petite fille secoua la tête.

— Non, dit-elle; alors, je ne veux pas.

Pétrus regarda à sa montre : il était midi.

— Nous arrangerons tout cela avec M. Salvator, dit-il.

— Oui, dit Rose-de-Noël; oh! que M. Salvator le permette, et la Brocante n'osera pas refuser.

— Bon ! je vous le dis, elle sera, en outre, bien payée.

Rose-de-Noël fit un mouvement des lèvres qui signifiait : « Ce n'est point cela qui la décidera. »

— Et vous, demanda Pétrus, que désirez-vous que je vous donne ?

— A moi ?

— Oui, en récompense de ce que vous me laisserez faire votre portrait.

— Oh ! de grands morceaux de soie rouge ou bleue avec de beaux galons d'or !

Primitive comme une enfant de la bohème, la petite Rose-de-Noël aimait les couleurs éclatantes et les oripeaux dorés.

— Vous aurez tout cela, dit Pétrus.

Et il fit un mouvement vers la porte.

— Attendez, reprit la petite.

— Quoi ?

— Vous ne lui direz pas que vous me connaissez.

— A qui ?

— A la Brocante.

— Non.

— Vous ne lui direz pas que vous m'avez vue.

— Pourquoi cela ?

— Elle me gronderait de vous avoir ouvert la porte en son absence.

— Même si vous lui disiez que je venais au nom de la fée Carita ?

— Il ne faut rien lui dire.

— Vous avez une raison ?

— Si elle savait que la princesse a envie de mon portrait...

— Eh bien ?

— Elle lui demanderait de l'argent ; et je ne veux pas qu'on vende mon portrait à la fée : je veux qu'on le lui donne.

— Bien, mon enfant, dit Pétrus ; ainsi, bouche close !

Rose-de-Noël, en souriant de son charmant mais triste sourire, fit un signe de croix avec le pouce sur ses lèvres empourprées par la fièvre ; ce qui voulait dire que, de son côté, elle serait parfaitement muette.

Pétrus la regarda une dernière fois, comme pour incruster cette poétique figure dans sa mémoire, au cas où, par une

fatalité quelconque, il ne reverrait plus la petite mendiante.

Puis, à son tour, avec un sourire :

— C'est bien, dit-il, je demanderai à M. Salvator la permission ou l'ordre, pour la Brocante, de vous amener dans mon atelier; mais, s'il me la refuse?...

— S'il vous la refuse? demanda Rose-de-Noël.

— Eh bien, la princesse n'en aura pas moins votre portrait, c'est moi qui vous le dis!

Et il sortit en faisant un signe amical à la petite fille, qui repoussa les verrous derrière lui.

XCII

Où il est prouvé que, chez les artistes, toutes choses tournent au profit de l'art.

Lorsque Pétrus arriva à la porte du maréchal de Lamothe-Houdan, sa montre marquait une heure moins un quart. Il pouvait donc, à la rigueur, se présenter : cette avance d'un quart d'heure serait regardée comme de l'empressement, et non comme de l'indiscrétion; — mais à peine eut-il fait quelque pas dans la cour, que le suisse l'arrêta en lui disant que mademoiselle de Lamothe-Houdan était sortie dès le matin, et qu'on ignorait à quelle heure elle reviendrait.

Il demanda au brave homme s'il avait reçu quelques instructions à son endroit : le suisse n'en avait reçu aucune.

Il n'y avait rien à faire : pousser plus loin les questions, c'eût été un manque de savoir-vivre dont Pétrus était incapable; il se retira donc.

Comme il était dans le quartier de Jean Robert, à l'extré-

mité de la rue de l'Université, il résolut d'aller faire une visite à son ami, et enfila l'immense rue.

Jean Robert, vers sept heures du matin, était rentré, avait sellé lui-même son cheval, était parti au galop en disant que l'on ne fût pas inquiet de lui si son absence se prolongeait et n'avait point reparu.

Il fallait tuer le temps : Pétrus songea à Ludovic, et reprit le chemin des hauts quartiers du Luxembourg.

Ludovic n'était pas encore rentré.

Quant au général de Courtenay, il devait être à la Chambre : inutile de se présenter à son hôtel.

Pétrus rentra chez lui, et se mit à esquisser de souvenir un portrait de la petite Rose-de-Noël, sous le costume de la Mignon de Gœthe. Il avait choisi le moment où la petite bohémienne, pour distraire Wilhelm Meister, exécute la danse des œufs.

Vers cinq heures du soir, un domestique à la livrée du maréchal apporta un billet de la part de la princesse Régina.

Pétrus eut toutes les peines du monde à se contenir et à prendre le billet d'un air indifférent; il l'ouvrit tout tremblant, quoiqu'il doutât que ce billet fût de Régina elle-même; mais, à la signature, il reconnut que c'était bien elle qui l'avait écrit.

Voici ce qu'il lut :

« Excusez-moi, monsieur, de ne point m'être trouvée chez moi, ce matin, lorsque vous avez bien voulu vous y présenter. Un accident funeste, arrivé à l'une de mes meilleures amies de pension, m'a retenue toute la matinée hors de Paris. J'arrive seulement à quatre heures, et j'apprends que vous êtes venu : j'eusse dû vous écrire ce matin, pour vous épargner cette peine; mais vous m'excuserez, je l'espère, en songeant au trouble où j'étais.

» Ne pouvant réparer ma faute, je l'atténue.

» Serez-vous libre demain, à midi, monsieur? Ma famille a hâte de posséder achevé votre magnifique portrait.

» Regina. »

— Dites à la princesse, répondit Pétrus, que je serai demain chez elle à l'heure indiquée.

Le domestique se retira; Pétrus resta seul.

Trois jours auparavant, un pareil billet l'eût comblé de bonheur; la seule vue de l'écriture de Régina l'eût ravi en extase, et il eût baisé cent fois la signature; mais, depuis la révélation du général Herbel à l'endroit du mariage de la jeune fille avec le comte Rappt, il s'était fait un tel bouleversement dans l'âme du jeune homme, que la vue de ce billet lui était plus douloureuse qu'agréable.

Il lui semblait qu'en ne lui disant rien de la situation où elle se trouvait, Régina l'avait trahi; qu'en se laissant aimer, elle lui avait tendu un piége.

Et, cependant, il lut et relut la lettre; ses yeux ne pouvaient se détacher de cette charmante petite écriture fine, régulière, aristocratique.

Il fut interrompu au milieu de cette occupation par le bruit de sa porte, qui s'ouvrit de nouveau; il se retourna machinalement, et aperçut Jean Robert.

Le poëte, après la journée orageuse qu'il avait passée, arrivait du Bas-Meudon; il était venu droit chez Pétrus, comme Pétrus avait été droit chez lui.

Si Pétrus eût trouvé Jean Robert rue de l'Université, il lui eût, probablement, dans ce premier moment de dépit où le cœur déborde, parlé de cette séance manquée et de l'original du portrait qu'il était en train de faire; mais trois ou quatre heures de travail, couronnées par la lettre de Régina, avaient rendu au jeune homme, sinon le calme, du moins une certaine puissance sur lui-même.

C'était Jean Robert qui venait chez Pétrus; ce fut Jean Robert qui parla.

Pétrus, lui, n'avait que le cœur plein; Jean Robert avait le cœur et l'esprit également préoccupés, mais à la manière égoïste des poëtes, c'est-à-dire, au point de vue de ce qu'il pourrait tirer, en roman ou en drame, des événements de la journée.

Malgré l'emphatique exorde de son ami, Pétrus, tout au souvenir des événements de sa propre journée, ne prêtait qu'une médiocre attention au récit des amours de Justin et de Mina, quand, tout à coup, les regards du narrateur tombant sur l'esquisse de la danse des œufs, il s'écria :

— Tiens, Rose-de-Noël!

— Rose-de-Noël? demanda Pétrus; tu connais cette jeune fille?

— Mais oui.

— Comment cela?

— C'est sa vieille bohémienne de mère qui a trouvé la lettre que Mina avait jetée par la portière de la voiture. J'ai été chez elle avec Salvator.

— En effet, elle m'a dit connaître notre ami de la nuit dernière.

— C'est son protecteur; il veille sur elle, s'occupe de sa santé, lui envoie des médecins, la fait changer de logement. Il paraît que cette affreuse Brocante est une vieille avare qui laisse l'enfant mourir, de froid l'hiver, de chaud l'été.

— Est-ce que tu ne trouves pas cette petite fille ravissante, Pétrus?

— Tu vois bien que si, puisque j'ai fait son portrait.

— En Mignon; c'est une bonne idée! moi aussi, j'ai pensé tout de suite : « Oh! si j'avais une actrice comme celle-là, je ferais un drame du roman de Gœthe! »

— Attends, dit Pétrus, je vais te montrer autre chose alors.

Il tira de son carton le grand dessin qu'il avait fait, quelques jours auparavant, dans le salon des fleurs de Régina; puis, comme Jean Robert s'approchait pour regarder :

—Une minute! dit-il; j'ai encore quelques coups de crayon à donner.

En effet, on se rappelle que, dans ce dessin, représentant Rose-de-Noël trouvée grelottante, avec ses chiens, dans un fossé du boulevard Mont-Parnasse, il avait fait d'imagination la tête de la petite bohémienne. — En cinq minutes, la tête rêvée fut effacée, et la tête réelle mise à la place.

— Regarde maintenant! dit Pétrus.

— Ah! mais, fit Jean Robert, sais-tu que c'est très-beau, la?

Puis, tout à coup :

— Tiens, dit-il, le portrait de mademoiselle de Lamothe-Houdan!

Pétrus tressaillit.

— Comment? demanda-t-il; que veux-tu dire?

— N'est-ce donc point là le portrait de la fille du maréchal?... Là, là, en amazone...

— Oui... Tu la connais donc?

— Je l'avais vue une ou deux fois chez le duc de Fitz-James, et je l'ai revue aujourd'hui; voilà pourquoi la ressemblance de cette amazone avec elle m'a sauté aux yeux.

— Tu l'as revue? Et où cela?

— Oh! dans une circonstance terrible! agenouillée, avec deux de ses amies de pension, élèves de Saint-Denis comme elle, devant le lit d'une pauvre enfant qui avait voulu s'asphyxier.

— Mais qui n'a pas réussi?

— Oui, dit Jean Robert avec tristesse, elle a eu ce malheur!

— Ce malheur?

— Sans doute, puisqu'elle s'asphyxiait avec son amant, et que son amant est mort. — C'est tout cela que j'allais te raconter, cher ami, lorsque, en même temps que je remarquais ta préoccupation, qui te faisait prêter une oreille médiocrement attentive à mon récit, j'ai reconnu le portrait de Rose-de-Noël.

— Pardon, Robert, dit Pétrus en souriant au jeune poëte, et en lui tendant la main; j'étais préoccupé, c'est vrai; mais ma préoccupation est passée : raconte, mon ami! raconte!

Ainsi est faite l'âme humaine dans ses rapports avec les objets extérieurs, égoïste presque toujours! Pétrus, insouciant au récit des amours de Justin et de Mina tant qu'il avait ignoré l'intervention de Rose-de-Noël dans ces amours; Pétrus, distrait au récit des malheurs de Colomban et de Carmélite tant qu'il n'y avait pas vu apparaître mademoiselle de Lamothe-Houdan; — Pétrus était avide, maintenant, d'entendre cette double narration à laquelle Régina se trouvait mêlée : d'un côté, indirectement, par Rose-de-Noël; de l'autre, directement, par elle-même.

Pétrus n'avait pas douté un instant que Régina n'eût été attirée hors de chez elle par un accident arrivé à l'une de ses amies; mais il était enchanté que Jean Robert vînt confirmer la réalité de l'accident. D'ailleurs, Jean Robert avait parlé en poëte de la beauté de mademoiselle de Lamothe-Houdan, et, malgré le sentiment de la jalousie qui brûlait son cœur quand il songeait que cette beauté

appartenait d'avance à un autre, Pétrus était heureux et fier de cette beauté.

Puis il apprenait une chose : c'est que madame Lydie de Marande, chez laquelle il s'était fait présenter, et que son oncle lui avait reproché de n'avoir point revue, était non-seulement une connaissance de Régina, mais encore une amie intime de la jeune princesse, une de ses compagnes de Saint-Denis.

Il en était ainsi de cette jeune fille dont Jean Robert ne savait rien autre chose que le nom, qui vivait avec Salvator, et que l'on appelait Fragola.

Dès lors, le récit de Jean Robert prenait, aux yeux et aux oreilles de Pétrus, un intérêt prodigieux.

Nous disons *aux yeux*, parce que, en même temps que les oreilles entendaient, les yeux voyaient.

De son côté, Jean Robert, sentant qu'il était écouté, — et qu'en termes d'artiste, il faisait son effet, — de son côté, Jean Robert racontait en poëte.

Mais, au fur et à mesure qu'elle avançait, la narration prenait une telle influence sur Pétrus, qu'il ne se contenta bientôt plus des détails vagues et diffus du récit : il mit un crayon à la main de Jean Robert, et le pria de lui donner une idée du spectacle funèbre que présentait la chambre de Carmélite.

Jean Robert était loin d'être peintre; mais c'était un habile metteur en scène : c'était lui, d'habitude, lorsqu'il montait une pièce, qui allait à la Bibliothèque, dessinait ou calquait les costumes, faisait le plan et jusqu'aux maquettes des décorations. Il avait, en outre, cette mémoire particulière aux romanciers, qui leur permet de décrire fidèlement la localité qu'ils n'ont vue qu'une fois, ou même qu'ils n'ont fait qu'entrevoir.

Jean Robert prit un papier, et traça d'abord le plan géométral de la chambre de Carmélite; puis, sur un autre papier, il indiqua l'aspect de cette chambre, avec les trois jeunes filles groupées autour de la quatrième, étendue sur le lit, et, dans le fond, sous son magnifique costume de dominicain, Sarranti, le beau prêtre, calme, sévère, immobile comme la statue de la Contemplation.

Pétrus le suivait avidement des yeux.

Avant même qu'il eût fini, il lui tira le papier des mains,

— Merci, dit-il, j'ai tout ce qu'il me faut : mon tableau est fait! Donne-moi seulement quelques détails sur le costume des élèves de Saint-Denis.

Jean Robert prit la boîte à l'aquarelle et indiqua les couleurs sur une des jeunes filles agenouillées.

— C'est cela! dit Pétrus.

Et, à son tour, il prit un papier-bristol, et, devant Jean Robert, commença d'esquisser cette scène douloureuse dont le poëte lui avait fait un croquis informe, mais un récit plein de couleur et de vérité.

Les jeunes gens se quittèrent assez avant dans la nuit.

Le lendemain, à midi juste, Pétrus se présentait à l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan.

Qu'y venait-il faire? qu'allait-il dire? Il n'en savait rien; il s'était, pendant ces deux jours d'attente, préparé, pour ainsi dire, le cœur à d'immenses tristesses, à de profondes douleurs!

XCIII

Le portrait de M. Rappt.

Régina, debout sur le seuil du pavillon, la main posée sur la tête de la petite Abeille, attendait.

Qui attendait-elle?

Non pas Pétrus peut-être, mais, à coup sûr, l'heure qui devait l'amener.

Pétrus l'aperçut donc de loin.

Les jambes faillirent lui manquer : il regarda s'il y avait à sa portée un arbre pour s'y appuyer, un banc pour s'y asseoir; mais, par une réaction rapide de sa volonté, il retrouva, sinon toutes ses forces, au moins une partie de ses

forces; seulement, dès qu'il aperçut Régina, il se découvrit, et passa sa main sur son front pâle et humide.

La jeune fille était aussi pâle que lui; on voyait clairement sur son visage la trace de l'insomnie et des larmes.

Le visage de Pétrus trahissait, de son côté, sinon les larmes, du moins l'insomnie.

Tous deux se regardèrent avec plus de curiosité que d'étonnement; on eût dit que chacun cherchait à deviner ce qui se passait dans le cœur de l'autre.

Un mélancolique sourire effleura les lèvres de Régina.

— Je vous attendais, monsieur, dit-elle de sa voix mélodieuse comme un chant d'oiseau.

— Vous m'attendiez, moi? dit Pétrus.

— N'avons-nous pas séance aujourd'hui? n'avez-vous pas reçu mon billet? n'ai-je point, après vous en avoir fait par écrit, des excuses à vous faire de vive voix?

— Des excuses? dit Pétrus.

— Sans doute : j'eusse dû vous écrire, le matin, au lieu de vous écrire le soir, et vous épargner ainsi un dérangement; mais j'étais tellement préoccupée, que j'ai eu le tort de l'oublier.

Pétrus s'inclina, et sembla attendre que Régina lui montrât le chemin du salon.

— Allons, allons, viens, ma sœur! dit la petite Abeille; tu sais qu'il faut que ton portrait soit fini aujourd'hui.

— Ah! dit amèrement Pétrus en se tournant vers Régina, *il faut* que votre portrait soit fini aujourd'hui?

Une flamme glissa sur les joues pâles de la jeune fille, et disparut comme le reflet d'un éclair.

— Ne faites point attention à ce que dit cette enfant, monsieur; elle aura entendu dire, à quelqu'un qui ne sait point ce que c'est que les exigences de l'art, qu'il fallait que ce portrait fût terminé aujourd'hui, et elle répète ce qu'elle a entendu dire.

— Je ferai de mon mieux, mademoiselle, dit Pétrus en s'asseyant devant sa toile, et, si je puis, je vous débarrasserai de moi en une séance.

— Me débarrasser de vous, monsieur? reprit Régina. Le mot ne m'étonnerait pas, dit à ma tante, la marquise de la Tournelle; mais, dit à moi, il est injuste... j'allais même, — ajouta-t-elle avec un soupir, j'allais même dire cruel!

— Excusez-moi, mademoiselle, dit Pétrus.

Puis, sans pouvoir retenir ni le geste ni la parole, portant la main à sa poitrine :

— Je souffre ! dit-il.

— Vous souffrez? dit Régina avec un étrange sourire, comme si elle eût voulu dire : « Il n'y a là rien d'étonnant; moi aussi, je souffre ! »

— Monsieur Pétrus, s'écria la petite Abeille, je vais vous dire une chose qui vous fera grand plaisir.

— Dites, mademoiselle, fit Pétrus saisissant au vol la distraction qu'allait lui apporter le babil de l'enfant.

— Eh bien, hier, pendant que Régina était à la campagne, mon père est venu, avec M. Rappt, voir le portrait de ma sœur, et il en a été très-content.

— Je remercie M. le maréchal de son indulgence, dit Pétrus.

— Vous devriez plutôt remercier M. Rappt que mon père, observa la petite Abeille; car M. Rappt, qui n'est jamais content de rien, en a été très-content aussi.

Pétrus ne répondit pas; il tira son mouchoir de sa poche, et s'essuya le front.

A ce nom odieux qui venait d'être prononcé deux fois, toutes les colères soulevées depuis quarante-huit heures en lui, et apaisées un instant, recommencèrent à gronder comme un orage.

Régina vit cette émotion, et, instinctivement, elle comprit qu'elle venait des paroles de l'enfant.

— Abeille, dit-elle, j'ai soif; fais-moi le plaisir d'aller me chercher un verre d'eau.

La petite fille, pressée d'obéir à sa sœur, bondit hors du salon.

Mais, comme le silence était la chose la plus embarrassante du monde, dans la situation d'esprit où se trouvaient les deux jeunes gens, Régina ne voulait point le laisser s'établir, et, sans trop savoir ce qu'elle disait :

— Et qu'avez-vous fait, monsieur, dans cette triste journée d'hier, ne pouvant travailler à mon portrait?

— J'ai d'abord été voir la petite Rose-de-Noël.

— La petite Rose-de-Noël? dit vivement Régina.

Puis, plus bas :

— Vous avez été voir cette enfant?

— Oui, dit Pétrus.

— Et, ensuite?...

— Ensuite, j'ai fait une aquarelle.

— D'après elle?

— Non; de fantaisie.

— Sur quel sujet?

— Oh! dit Pétrus, un sujet fort triste!

— Lequel?

— Une jeune fille a voulu s'asphyxier avec son amant. .

— Plait-il? interrompit Régina.

— Elle n'y a pas réussi; continua Pétrus : l'amant seul est mort.

— Mon Dieu!

— J'ai choisi le moment où, couchée sur son lit, elle rouvre les yeux. Trois de ses amies sont agenouillées autour d'elle; dans le fond, un moine dominicain prie, les yeux levés au ciel.

Régina regarda Pétrus d'un air effaré.

— Et cette aquarelle? demanda-t-elle.

— La voici, dit Pétrus.

Et il présenta à Régina le papier roulé.

Régina le déroula et jeta un cri.

Pétrus, qui ne connaissait ni Fragola ni Carmélite, avait fait la tête de la première cachée entre ses mains, et celle de la seconde dans l'ombre portée par le rideau du lit; mais les têtes de Régina, de madame de Marande et du moine, qui étaient connues de Pétrus, offraient une ressemblance parfaite.

En outre, les moindres détails de la chambre de Carmélite, détails indiqués par Jean Robert, faisaient de ce dessin quelque chose d'inexplicable, de magique, d'inouï pour Régina.

Elle regarda Pétrus; Pétrus travaillait, ou faisait semblant de travailler.

— Tiens, ma sœur, dit la petite Abeille en rentrant sur la pointe du pied pour ne rien perdre du breuvage qu'elle rapportait, voici ton verre d'eau.

Il n'y avait pas moyen de demander la moindre explication devant Abeille; d'ailleurs, Pétrus voudrait-il en donner une?

Régina prit le verre et le porta à ses lèvres.

— Puis, dit Pétrus, outre cette visite à la petite Rose-de-

Noël; outre cette aquarelle faite d'imagination, j'ai encore appris une chose dont je vous félicite bien sincèrement, mademoiselle : c'est que vous allez épouser M. le comte Rappt.

Pétrus put entendre, dans le silence qui suivit ses paroles, les dents de Régina claquer au bord du verre qu'elle portait à ses lèvres, et que, d'un mouvement presque convulsif, elle rendit à la petite Abeille, en répandant sur sa robe la moitié de l'eau qu'il contenait.

Cependant, faisant un effort sur elle-même :

— C'est la vérité, répondit-elle.

Et ce fut tout.

Puis, attirant l'enfant à elle, comme si elle était si faible, qu'elle cherchât un appui dans l'enfance, c'est-à-dire dans l'emblème de la faiblesse, elle baissa les yeux, et appuya sa tête sur la tête blonde de l'enfant.

Il y eut, dans cette réponse et dans ce mouvement de Régina, une telle expression de douleur, que Pétrus comprit qu'il n'avait plus rien à demander. Il avait frissonné jusqu'au cœur en entendant la voix, il avait suivi des yeux la tête de la jeune fille se penchant mollement comme une fleur qui se fane, et demeurant enfin dans une indéfinissable attitude; tout cela voulait dire : « Pardonnez-moi, ami, je suis aussi malheureuse, peut-être même plus malheureuse que vous ! »

A partir de ce moment, il se fit dans la serre un tel silence, qu'on eût pu entendre s'ouvrir les boutons des roses.

Que pouvaient-ils se dire, en effet, les deux beaux jeunes gens? Les sons les plus doux, les mots les plus harmonieux rendraient-ils la millième partie des émotions suaves qui murmuraient tout bas dans leurs cœurs?

Le silence de Régina disait :

« Voilà donc le secret qui faisait ta pâleur, jeune homme; et la tristesse de ton visage n'était que le reflet de la tristesse de ton cœur ! Ainsi donc, hier, quand, agenouillée auprès du lit d'une amie qui avait voulu mourir avec son amant, je me disais, en pensant à toi : « Heureuse Carmélite, si tu » étais morte avant le bien-aimé de ton cœur ! heureuse, » ah ! oui, mille fois heureuse ! car mieux vaut mourir avant » celui que l'on aime que vivre avec celui que l'on hait ! » Toi, pendant ce temps, rêvant à moi, tu allais voir cette enfant que j'avais soignée; puis, par un miracle d'intuition,

tu me suivais dans ma course, et tu me voyais agenouillée au pied du lit de mon amie!... As-tu donc l'œil des anges, artiste divin, et, comme eux, vois-tu à travers l'espace sans que les obstacles matériels puissent arrêter ta vue? Tu m'accuses au fond du cœur, ingrat aimé! et tu ignores que, depuis que je t'ai vu, j'ai, moi aussi, mes heures d'insomnie et d'épouvante; oui, d'épouvante! car, comme toi, et plus avant que toi peut-être, j'ai plongé dans le gouffre profond où l'on veut m'ensevelir. Tu es pâle comme la mort: regarde, et vois ce que sont devenues les couleurs de mes joues! Oh! que ne puis-je te rendre les tiennes, et faire reprendre à ton front sa blancheur immaculée et sa sérénité céleste, en répandant sur toi, pauvre arbre flétri par l'orage, en répandant sur toi, comme une rosée salutaire, toutes les larmes de mon cœur! »

Et le silence de Pétrus répondait :

« Ah! tu m'aimes donc, beau lis virginal, et je me suis trompé quand je t'ai accusée de marcher souriante à cet hyménée! Oui, lorsque ta sœur, l'indiscrète enfant, a prononcé le nom de cet homme, j'ai vu le vent de la pudeur passer sur ton front, et voilà que, maintenant, tu sais que je t'aime! voilà que, brisée jusque dans l'âme, pareille à la colombe amoureuse, tu caches ton front sous ton aile pour pleurer!... Hélas! tu m'as demandé le secret de ma pâleur: tu le connais à présent, puisque te voilà, à ton tour, aussi pâle et plus pâle que moi!... Mais pourquoi restes-tu muette, ô ma pensée? pourquoi n'entends-je pas ta voix, ô mon amie? C'est que le silence à deux, c'est la symphonie de l'amour, le rêve du matin, plein de célestes murmures, d'ineffables espérances! Ne me réponds donc pas, et écoute chanter dans mon cœur, comme j'écoute chanter dans le tien, l'hymne sacré, mélange d'allégresse et de douleur qu'on n'entend qu'une fois, et qui, éteint, ne se réveille jamais! »

Et ce silence fut, en effet, pour les deux jeunes gens une joie ineffable, une minute de bonheur illimité; joie d'autant plus grande, bonheur d'autant plus ardent, que tous deux sentaient qu'en creusant ce bonheur et cette joie, ils finiraient par trouver une profonde douleur.

Ils s'aimaient, comme l'avait dit Pétrus à son oncle, d'un amour que la langue humaine n'avait pas de mots pour exprimer; seulement, au lieu de s'exhaler en chansons,

comme celui des oiseaux, leur amour, comme celui des fleurs, se répandait en parfums, et ils en savouraient les suaves émanations.

Par malheur, à cet instant suprême où leurs deux âmes, bien près de se confondre, allaient se réunir dans un paradis enchanté, la porte de la serre s'ouvrit brusquement, et la dévote et impertinente marquise de la Tournelle parut sur le seuil.

Cette apparition fit lourdement retomber les deux rêveurs sur la terre.

A la vue de la marquise, Pétrus se leva, mais inutilement: la marquise ne le vit pas, ou fit semblant de ne le pas voir; — peut-être aussi fut-elle distraite par la petite Abeille, qui courut à elle, et lui donna son front à baiser.

— Bonjour, petite! bonjour! dit-elle en l'embrassant et en allant à Régina.

Régina lui tendit la main en se soulevant sur sa chaise.

— Bonjour, ma nièce! continua la marquise passant d'une sœur à l'autre. Je viens de la salle à manger; on m'a dit que vous y aviez à peine posé le pied; cependant, je tenais à vous voir, attendu que j'ai quelque chose de très-important à vous dire.

— Si j'avais su que vous nous fissiez le plaisir de descendre au déjeuner, ma tante, répondit Régina, je vous eusse bien certainement attendue; mais je croyais qu'hier et aujourd'hui, vous étiez en retraite, et que vous déjeuniez chez vous.

— Aussi, pour vous seule suis-je descendue, ma nièce, et j'ai fait exception en votre faveur à cause de la gravité des circonstances.

— Oh! mon Dieu! vous m'effrayez presque, ma tante! dit Régina en essayant de sourire. Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, ma nièce, que M. Coletti me mande, dans une lettre, qu'hier, mercredi des Cendres, on ne vous a pas vue à l'église.

— En effet, ma tante; j'étais au chevet d'une de mes amies mourante.

— C'est aujourd'hui que monseigneur fait son introduction au carême, et il espère que vous assisterez au sermon.

— Vous m'excuserez auprès de monseigneur, ma tante, mais je ne compte pas sortir de la journée. J'ai eu hier une grande affliction: je suis encore très-souffrante, j'ai besoin

de tranquillité, et je ne bougerai pas de la maison aujourd'hui.

— Ah ! fit aigrement la vieille marquise.

— Oui, continua Régina avec une fermeté de voix et de regard qui semblait justifier son nom; je compte même me retirer dans ma chambre après la séance; car vous voyez que je suis en train de poser, ma tante; — et, à ce propos, je vous ferai remarquer que vous me masquez complétement à M. Pétrus.

— Tiens! fit la vieille dame.

Et, se retournant vers le peintre :

— Pardonnez-moi, dit-elle, monsieur l'artiste; je ne vous avais pas aperçu. Vous allez bien, depuis lundi?

— Parfaitement, madame.

— Tant mieux! — Imaginez-vous, ma nièce, quelle a été ma surprise en trouvant M. Pétrus Herbel chez le général de Courtenay, auquel j'allais rappeler que c'était avant-hier, mardi, mon anniversaire?

— Je ne vois pas ce qui a pu vous surprendre là dedans, ma tante. Il n'y a rien d'étonnant, ce me semble, de trouver le neveu chez l'oncle.

— Vous saviez cela, vous?

— Je savais que M. Pétrus Herbel de Courtenay était neveu du général comte Herbel de Courtenay; oui, ma tante, je savais cela.

— Eh bien, je l'ignorais, moi... Je suis toujours étonnée qu'un peintre soit allié à une famille dont les ancêtres ont régné.

— J'espère, madame, dit Pétrus, qu'une personne aussi éminemment religieuse que vous met les apôtres et les saints au-dessus de tous les rois et de tous les empereurs de la terre?

— Pourquoi espérez-vous cela?

— Je ferai observer à madame la marquise de la Tournelle qu'elle répond par une question à la question qu'a l'honneur de lui adresser le vicomte Pierre de Courtenay.

Si impertinente qu'elle fût, la marquise se trouva un peu décontenancée.

— Sans doute, répondit-elle, je mets les apôtres et les saints au-dessus des empereurs et des rois, puisqu'ils viennent après Jésus-Christ.

— Eh bien, madame la marquise, saint Luc était peintre;

— pourquoi un descendant des empereurs ne le serait-il pas ?

La marquise se mordit les lèvres.

— Ah ! dit-elle, vous me rappelez à la véritable question, et je vous remercie : je savais bien que j'étais venue pour autre chose.

Ni Régina ni Pétrus ne répondirent.

— J'étais venue, continua la marquise s'adressant à Pétrus, pour vous demander si le portrait du comte Rappt serait bientôt fini.

Régina baissa la tête avec un soupir qui ressemblait à un gémissement.

Pétrus entendit la question de la vieille marquise, vit le mouvement de Régina, mais ne comprit absolument rien ni à l'une ni à l'autre.

— Eh bien, dit la marquise voyant les deux jeunes gens muets, qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à ma question ? — Je vous demande, monsieur Pétrus, si le portrait du comte Rappt avance.

— Je ne comprends pas ce que madame la marquise me fait l'honneur de me demander, répondit Pétrus, dans le cœur duquel commençait à pénétrer un vague soupçon.

— C'est moi qui m'exprime mal, en effet, dit la marquise. J'appelle, par anticipation, le portrait de Régina : *le portrait de M. Rappt*; il est vrai qu'il ne deviendra le portrait de M. Rappt que le jour où mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan deviendra la comtesse Rappt; mais, comme, d'ici à huit ou dix jours, ce sera chose faite...

— Pardon, madame, demanda Pétrus pâlissant affreusement, ce portrait que je fais là est donc destiné à M. Rappt?

— Mais sans doute; c'est le principal ornement de la chambre nuptiale.

Il se fit, à ces mots, un tel bouleversement sur le visage de Pétrus, que la marquise, s'en apercevant :

— Oh ! oh ! monsieur le peintre, dit-elle, qu'avez-vous donc ? On dirait que vous allez vous trouver mal !

En effet, Pétrus, debout, le front ruisselant de sueur, l'œil hagard, ressemblait à la statue du Désespoir.

La marquise se retourna alors vers sa nièce, pour lui faire remarquer la pâleur du jeune homme; mais elle vit Régina si pâle elle-même, qu'on eût dit qu'elle venait d'être

frappée, à la même place, du même coup qui avait frappé le jeune homme.

Madame de la Tournelle était femme d'expérience : elle devina aussitôt ce qui se passait entre les deux jeunes gens, et, portant successivement ses regards de l'un à l'autre, elle répéta entre ses dents ce monosyllabe expressif :

— Tiens ! tiens ! tiens !

Puis, prenant Abeille par la main, de peur que, malgré sa jeunesse, la petite fille ne comprît quelque chose à cette double douleur, et l'entraînant avec elle :

— Je n'avais pas autre chose à vous demander, ma nièce, dit la marquise ; je sais, maintenant, tout ce que je voulais savoir !

Et elle sortit.

A peine la portière était-elle retombée derrière elle, que Pétrus jeta un cri, et, tirant de sa poche un petit poignard turc qu'il portait habituellement sur lui :

— Ah ! dit-il, et ce portrait que je faisais avec tant d'amour, c'était pour lui, pour le comte Rappt, pour cet infâme ! Cela ne sera pas ainsi ! Je puis être la victime de son bonheur : je n'en serai pas le complice !

Et, enfonçant le poignard dans la toile, il la déchira depuis le haut jusqu'en bas.

Régina entendit le craquement de la toile et, à ce craquement, ressentit la même commotion que si le poignard l'eût frappée, au lieu de frapper le portrait et, en la frappant, lui eût tranché la grande artère du cœur.

Et, cependant, tout en pâlissant encore, — ce qu'on eût cru impossible, — tout en renversant sa tête en arrière, comme si sa dernière force, et même celle de la volonté, l'eût abandonnée, elle eut encore la puissance de tendre la main au jeune homme.

— Merci, Pétrus ! dit-elle ; c'est comme cela que je voulais être aimée !

Pétrus se précipita sur cette main, la baisa avec fureur, et s'élança hors du salon en criant :

— Adieu pour toujours !...

Un gémissement lui répondit : Régina venait de s'évanouir.

Et, maintenant, laissons mademoiselle de Lamothe-Houdan et Pétrus Herbel à leur désespoir amoureux, et

allons, d'un seul bond, voir, à Vienne, ce qui s'y passait dans la soirée du mardi gras de l'année 1827.

XCIV

Représentation au bénéfice de la signora Rosenha Engel.

Le mardi gras de l'année 1827, vers six heures du soir, la ville de Vienne présentait un aspect inaccoutumé.

Un étranger, en voyant la foule qui se pressait dans ses rues, eût été bien embarrassé de dire à quelle fin la population sortait si précipitamment de Stuben-Thor, de Léopoldstadt, de Schotten-Thor et de Mariahilf, en un mot de tous les faubourgs de la ville, et convergeait pour ainsi dire des quatre points cardinaux vers un même centre qui semblait être la place du Palais.

Et, pourtant, ce n'était point vers le palais que se dirigeait cette foule ; et, si mille équipages aux armes de toutes les grandes maisons d'Allemagne stationnaient dans les rues avoisinant le palais impérial, ce n'était ni pour la fête de l'empereur, ni pour un mariage, ni pour une naissance, ni pour une mort, ni pour un deuil, ni pour une défaite, ni pour une victoire, que la ville était en rumeur.

Non; toute cette foule se rendait simplement au théâtre impérial, où la célèbre danseuse Rosenha Engel donnait, par extraordinaire, sa représentation à bénéfice, le théâtre de la porte de Carinthie étant alors en réparation.

Or, la réputation européenne de beauté, de vertu, de talent de la célèbre danseuse justifiait l'empressement de la population viennoise; d'autant plus qu'on disait vaguement que cette représentation était la dernière que donnerait

Rosenha dans la capitale de l'Autriche, attendu qu'elle se disposait à partir pour la Russie, qui, dès cette époque, commençait à enlever à l'Europe occidentale ses meilleurs artistes.

Quelques-uns soutenaient même qu'elle se retirait sérieusement et définitivement du théâtre; si sérieusement, qu'elle était sur le point d'épouser un prince de Hesse.

D'autres, enfin, — mais c'était le plus petit nombre, il faut le dire, — affirmaient qu'elle allait entrer dans un couvent.

Il y avait donc mille raisons qui expliquaient l'empressement de cette foule, et la preuve, c'est qu'elle accourait du pas dont on va voir un spectacle qu'on ne reverra plus jamais.

Toutefois, elle accourait vainement ; depuis huit jours, la salle entière était louée, et la salle eût pu contenir trente-mille personnes de plus, qu'elle eût été louée de même. Le désappointement fut donc grand pour ceux qui, venus, en toilette et sans avoir dîné, de Meidling, de Hietzing, de Baumgarten, de Brigittenau, de Stadiau et de tout le pays à cinq lieues à la ronde, trouvèrent l'entrée interdite à quiconque n'avait pas sa place louée d'avance.

Ce fut un hourra de dépit, d'indignation et de colère qui, parti de la place de la Parade, retentit jusqu'au Prater, lorsque se répandit cette nouvelle, que la salle était complétement louée ; et nul doute que la foule furibonde ne se fût livrée à quelque bruyante représaille, si les équipages de la cour, venant tout à coup à passer et à s'arrêter devant le théâtre, n'eussent, comme une digue, fait rentrer cette marée dans son lit.

La foule — nous parlons de la foule autrichienne surtout — la foule, qui jamais n'a de rancune, mais qui toujours a besoin de crier, se dédommagea des malédictions que l'empêchait de pousser la présence de la famille impériale en criant : « Vive l'empereur ! » et, comme Ruy Blas de pittoresque et poétique mémoire, se contenta, pour tout spectacle, de regarder descendre des équipages, après Sa Majesté, toutes les princesses, archiduchesses et comtesses de la cour.

Bien que ce spectacle soit, sans doute, fort intéressant, nous préférons aller attendre l'arrivée des illustres person-

nages qui en font l'objet, commodément assis dans une stalle du théâtre, où notre titre d'auteur dramatique, que nous déclinons au contrôle, nous donne le droit d'entrer librement, et à la porte duquel un immense bassin d'argent reçoit les offrandes destinées par ce public d'élite à la bénéficiaire.

La salle du théâtre impérial de Vienne est, dans les temps ordinaires, médiocrement élégante; mais, parée comme elle l'était ce soir-là, elle offrait un coup d'œil vraiment féerique. A la voir dans son ensemble, on eût dit l'intérieur d'un palais arabe où chatoyaient, étincelaient, chantaient, respiraient, des diamants, des perles, des dentelles, des femmes et des fleurs; de quelque côté que l'on tournât les yeux, on n'apercevait que blancs visages et fraiches épaules, au milieu desquels ne faisaient tache ni la figure morose, ni le vêtement sombre de l'homme; c'étaient des masses de fleurs qui s'épanouissaient sans que, par aucun endroit, perçât le tronc noir de l'arbre, et il semblait que quelque divinité reproductrice eût été chargée de rassembler là tout ce qu'il y avait de beau dans le vieux monde, afin d'en composer un nouveau.

Dans la loge impériale — placée à l'avant-scène de droite, et formée de la réunion de trois loges qui se séparent ou se confondent à volonté — étaient d'abord dix femmes, toutes jeunes, toutes belles, toutes blondes, toutes vêtues uniformément de robes de dentelles, la poitrine et la tête couvertes de fleurs entre lesquelles, comme des gouttes de rosée, scintillaient des diamants; dix femmes, — ou, plutôt, dix jeunes filles, car la plus âgée n'avait pas vingt-cinq ans, — dix jeunes filles qu'on eût prises pour dix sœurs, tant elles se ressemblaient en grâce, en jeunesse, en beauté; tant elles figuraient les dix premières journées du mois de mai !

En face de la loge impériale, c'est-à-dire dans l'avant-scène de gauche, comme dans une seconde corbeille destinée à faire pendant à la première, s'étageaient les sept fleurs fraichement écloses de la nouvelle branche de Bavière : les princesses Joséphine, Eugénie, Amélie, Élisabeth, Frédérique, Louise et Marie.

Les loges attenantes à la loge impériale d'Autriche et à la loge royale de Bavière, semblaient uue forêt héraldique où

s'entre-croisaient les rameaux généalogiques des arbres princiers de toutes les Hesses : Hesse-Darmstadt, Hesse-Hombourg, Hesse-Rheinfeld, Hesse-Rothenbourg, Hesse-Cassel, Hesse-Creutzberg, Hesse-Philipsthal, Hesse-Barchfeld ; les princesses de Nidda, de Hohenlohe, Wilhelmine de Bade, et les petites princesses Berthe et Amélie, imperceptibles boutons de ce riche bouquet de fleurs.

Puis venaient les loges des maisons de Wittenberg, de Stuttgart, de Neustadt, de Montbéliard, de Saxe, de Brandebourg, de Bade, de Brunswick, de Mecklembourg, de Schwerin, d'Anhalt; des princesses Marianne et Henriette, et de la petite princesse Thérèse, du rameau royal de Nassau.

Mais ce qui attirait particulièrement l'attention des spectateurs, ce n'était ni la loge impériale d'Autriche, ni la loge royale de Bavière, ni toutes ces autres loges déployant au-dessus du parterre le blason vivant de l'Allemagne; — ce n'étaient ni les aigrettes de diamants qui envoyaient leurs rayons, ni les couronnes de fleurs qui envoyaient leurs parfums, ni les lèvres roses, doublées d'émail, qui envoyaient leurs sourires; — non.

Ce qui attirait tous les regards; ce qui éveillait un sentiment d'admiration, presque d'enthousiasme; ce qui, enfin, comme nous l'avons dit tout à l'heure, donnait à cette salle l'aspect d'un palais d'Orient, et eût pu faire croire à un rêve des *Mille et une Nuits*, c'étaient les étranges et beaux personnages qui occupaient la loge de face, d'habitude destinée aux aides de camp de l'empereur, et correspondant à celle qui, chez nous, tient le milieu de la galerie.

Qu'on imagine, en effet, — l'éventail à la main, vêtu de cachemire blanc tramé de perles et d'or, le cou enveloppé d'une écharpe de gaze où, comme scintillent les étoiles à travers un nuage, scintillaient de splendides pierreries, la tête couverte d'un turban de brocart d'où s'échappaient les plumes d'émeraude d'un paon fixées au-dessus du front par un diamant gros comme un œuf de colombe ; — qu'on imagine un bel Indien de quarante-cinq à quarante-huit ans, aux moustaches et à la barbe parfaitement noires, qu'à la fierté de ses yeux on eût pris pour un des radjahs indépendants du Boghilkund ou du Bundelkund et, à la richesse de ses vêtements, pour le génie des mines de diamants de Pannah.

Autour de lui, — puisque nous sommes en face d'un tableau de Delhi ou de Lahore, qu'on nous permette d'employer une comparaison indienne, — autour de lui, comme des étoiles autour de la lune, quatre jeunes filles aux paupières noircies, aux joues safranées, aux yeux étincelants sous la lumière des mille bougies de la salle, comme au milieu des ténèbres les yeux des animaux de la nuit, quatre jeunes Indiennes dont l'aînée n'avait pas quinze ans, enveloppées de gaze, et vêtues de cachemire blanc de Boukhara.

Derrière le radjah,—c'était le titre que l'on donnait à l'étranger,—six jeunes Indiens vêtus de robes de soie brochée vert, bleu et orange, de ces tons vifs et chauds nuancés par le soleil lui-même sur cette gigantesque palette de l'Inde où Véronèse semble avoir trempé son pinceau.

Enfin, tout au fond de l'immense loge, dans une espèce de salon de service, se tenant debout, immobiles, huit valets à grande barbe, en longue robe de percale blanche, en turban d'or et d'écarlate.

L'un d'eux, qui occupait près du radjah l'emploi de héraut, était le *tchouparassi*, ainsi appelé de la longue écharpe rouge qu'il portait de l'épaule droite au côté gauche, et à laquelle pendait une grande plaque d'or où étaient tracés, en langue persane, les noms, titres et qualités du maître.

Les autres étaient des *harkaras* de Delhi, un *tamoul* de Madras, et un *pundit* de Bénarès, titres qui correspondent chez nous à ceux de chambellan et de janissaire.

Au milieu de cette salle, où la blancheur des dentelles et des robes rayonnait aux lumières comme la neige au soleil, cette loge indienne, éclatante, colorée, ressemblait à une verdoyante oasis assise sur un des plateaux neigeux de l'Himalaya; et, en fermant, sous les rayons qu'elle projetait, leurs yeux éblouis, les spectateurs voyaient en imagination se dérouler devant eux comme un panorama toutes ces villes de l'Inde dont le nom seul, murmuré à nos oreilles, nous fait l'effet d'un conte ou d'une chanson : Saseram, Bénarès, Mirzapour, Kallinger, Kalpy, Agra, Bindrabund, Muthra, Delhi, Lahore, Cachemire. On voyait défiler les palais, les tombeaux, les mosquées, les pagodes, les kiosques, les cascades, toutes les féeries de l'antique architecture hindoue; il vous arrivait comme des parfums de fraisiers et d'abri-

cotiers sauvages, comme des bouffées odoriférantes de branches de cèdre brûlées par les montagnards sur les rampes du Djavahir; et, des cimes neigeuses, des sommets vaporeux de cette rêverie, on voyait luire les verts gazons des vallées thibétaines, où, disent les poëtes, la pluie n'est jamais tombée; on oubliait enfin le lieu où l'on était, l'heure, le théâtre, l'empereur, la ville, l'Europe, et l'on se sentait prêt à ouvrir les ailes, et à s'envoler vers les terres bénies d'où venaient ces splendides visions!

Au milieu de cette ville de l'Inde en miniature, au premier rang de cette loge, à la droite de celui qui semblait un prince indien, tant autour de lui tout était royal et asiatique, se tenait un homme dont nous n'avons pas encore parlé et qui, par son costume européen, par son habit noir fermé, et à la boutonnière duquel était attaché le ruban d'officier de la Légion d'honneur, faisait un singulier contraste avec l'étranger.

Pourtant, en examinant soigneusement le costume du radjah, le contraste n'eût point paru si grand; car on eût aperçu, attachée dans un pli de sa robe blanche, une rosette semblable à celle qui décorait la poitrine de l'Européen.

Nul ne savait précisément ce qu'étaient ces deux hommes arrivant du pays des rêves, et, qui, partout, au théâtre ou à la promenade, dans la même loge ou la même voiture, se présentaient sur le pied de l'égalité.

Voici les bruits qui couraient à leur endroit :

Le radjah des *Mille et une Nuits*, cet étranger dont le cortége ressemblait à celui du roi Salomon venant recevoir la reine de Saba, ce nabab sur lequel étaient braquées les lorgnettes de tous les spectateurs et surtout de toutes les spectatrices, était, ainsi que nous l'avons dit, un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, aux yeux d'un bleu d'émail, à la figure loyale, ouverte, franche, communicative comme celle des Indiens des montagnes, à la tournure facile et dégagée, aux manières élégantes des Indiens de la plaine.

On disait de lui que, disgracié par l'empereur Napoléon, en 1812, à propos de l'opposition qu'il s'était permis de faire tout haut contre la campagne de Russie, ne voulant point rester inactif au commencement de sa carrière, et répugnant à servir, comme Moreau ou Jomini, dans les rangs des

ennemis de la France, il était parti pour l'Inde, et avait été offrir ses services à Rundjet-Sing, qui lui-même, de simple officier, était devenu radjah ou maharadjah, autrement dit roi absolu de Lahore, du Pendjab, de Cachemyr et de toute la partie inconnue de l'Himalaya que bornent l'Indus et le Setledje.

Présenté au général Allard, qui commandait la cavalerie du radjah, par le général Ventura, qui commandait l'infanterie, le nouvel émigré, que l'on disait Maltais, et dont on ignorait le nom, avait été bientôt appelé par Rundjet-Sing au commandement de l'artillerie avec un traitement annuel de cent mille francs.

Mais de là ne lui venait point la fortune immense dont il jouissait : une légende tout orientale lui attribuait une autre source. On racontait qu'un jour, le roi de Lahore étant venu passer, dans le Pendjab, la revue des troupes que commandait le général maltais, celui-ci lui avait fait dresser un trône du haut duquel le roi avait pu suivre les merveilleuses évolutions auxquelles, en moins de trois ans, le commandant de l'artillerie avait dressé les troupes et le matériel placés sous ses ordres.

La revue terminée, Rundjet-Sing, tout étourdi de ce qu'il venait de voir, avait voulu doubler les appointements de son général d'artillerie ; mais lui, en souriant, avait demandé si, en échange de cette riche augmentation, qui, peut-être, éveillerait la jalousie de ses collègues, il ne serait point égal au radjah de lui accorder un autre don.

Rundjet-Sing avait incliné la tête en signe d'assentiment.

Alors, le Maltais avait demandé au roi de lui donner, en toute propriété, le sol recouvert par le tapis qui supportait son trône, c'est-à-dire un espace de terrain de vingt-cinq pieds carrés, à peu près.

Le radjah lui avait, bien entendu, accordé cette demande.

Or, le tapis recouvrait une mine de diamants ! de sorte que le général de Rundjet-Sing était devenu si riche, disait-on qu'il eût pu payer, pour son compte, l'armée du radjah, qui était de trente à trente-cinq mille hommes.

Depuis sept ou huit ans, — ajoutait la légende indo-germa nique, — il était au service du roi de Lahore, lorsqu'un Corse, ancien officier de l'empereur Napoléon, était arrivé à son tour près de Rundjet-Sing. Le radjah accueillait avec ar-

deur tout ce qui venait d'Europe, et il n'avait point attendu que le nouveau venu lui demandât un emploi : il lui avait fait offrir une place, soit dans l'armée, soit dans l'administration ; mais le nouveau venu était porteur d'une somme assez considérable qui, disait-on, lui avait été donnée à Sainte-Hélène par l'empereur lui-même, et il avait refusé toutes les offres du radjah.

Ce nouveau venu, ce Corse, c'était, disait-on encore, l'homme à l'habit noir, au ruban rouge, au visage pâle, aux moustaches noires et épaisses, aux yeux profonds et pénétrants, qui se tenait à la droite du magnifique Indien, et qui se faisait remarquer par son front soucieux comme un nuage chargé de foudre, et par cette attitude mâle et fière particulière aux hommes dont toute la vie a été une longue lutte pour la même idée.

Que venaient faire ces hommes en Europe? Chercher, assurait-on, des ennemis à l'Angleterre, Rundjet-Sing ne demandant que l'appui d'une puissance européenne pour soulever l'Inde tout entière.

Ils s'étaient arrêtés à Vienne pour y attendre, disaient-ils, le fils du radjah, jeune prince de la plus haute espérance, resté convalescent à Alexandrie.

En arrivant dans la capitale de l'Autriche, ils avaient remis à M. de Metternich leurs lettres de recommandation, signées du maharadjah de Lahore, et l'empereur François les avait reçus avec la même cordialité et la même pompe qu'en 1819 il avait déployées pour recevoir Aboul-Hassan-Khan, ambassadeur de Perse.

Muni des présents que le radjah l'avait chargé de déposer aux pieds de l'empereur, et parmi lesquels étaient son portrait encadré d'une riche bordure en pierre de jade de la Chine, des tissus de soie et de cachemire, des colliers de perles et de rubis, le général indien avait fait à la cour une entrée triomphale; et la porte du palais que l'empereur lui avait désigné pour habitation était assiégée, du matin au soir, par les courtisans que leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles envoyaient, avec recommandation de serrer assez tendrement les mains du nabab pour en faire tomber les diamants, les émeraudes et les saphirs dont elles ruisselaient.

Et, maintenant, nous espérons que l'on comprendra pourquoi — le côté pittoresque à part — la loge de l'envoyé

du maharadjah de Lahore était le point de mire de tous les regards.

XCXV

Mirage indien.

Mais, tout au contraire de cette foule qui, son but trouvé, semblait n'avoir d'attention que pour eux seuls, les deux amis laissaient errer leurs regards sur toutes les loges à la fois, ne paraissant pas s'inquiéter le moins du monde des nobles princesses qui occupaient le premier rang, ni des belles spectatrices qui occupaient les autres places; ayant bien plutôt l'air de vouloir percer, avec le rayon de leurs yeux, la profondeur des salons, afin d'y chercher quelque spectateur encore absent ou si bien caché, que leurs efforts pour le découvrir étaient inutiles.

— Ma foi, dit l'Indien à son compagnon dans le dialecte de Delhi, que tous deux semblaient parler avec la même facilité que les indigènes, — à force de chercher à voir, je n'y vois plus : mes yeux se troublent ! Et, vous Gaetano, y voyez-vous quelque chose?

— Non, répondit l'homme à l'habit noir; mais quelqu'un de bien informé m'a assuré que, visible ou non, il assisterait à cette représentation.

— Il est peut-être malade!

— Avec sa volonté de fer, une maladie, même sérieuse, ne serait point pour lui un empêchement... Il viendra ici ce soir, dût-il y venir en litière, et se faire porter à sa loge. Quant à moi, je suis certain qu'il y est déjà, et qu'il assiste à la représentation incognito, caché dans quelque baignoire ou quelque loge du cintre. Comment voulez-vous qu'il laisse échapper, sans en prendre sa part, cette représentation, la

dernière, assure-t-on, que donne une femme qui lui accorde, à lui, ce qu'elle refuse à tout le monde ?

— Vous avez raison, Gaetano, il y est ou il y sera. Et vous avez, dites-vous, reçu de nouveaux renseignements sur la Rosenha ?

— Oui, général.

— Conformes aux premiers ?

— Plus rassurants encore.

— Elle l'aime ?

— Elle l'adore !

— Sans intérêt ?

— Mon cher général, je croyais que vous connaissiez les Allemandes : elles se donnent, mais ne se vendent pas.

— Je la croyais Espagnole, et non Allemande.

— C'est-à-dire qu'en effet sa mère était Espagnole ; mais que prouve cela ? Qu'elle est fière comme une Castillane, désintéressée comme une Allemande.

— On vous a donné des détails sur la jeunesse de cette fille... je me trompe... de cette femme ?

— C'est toute une histoire, mais une histoire étrangère à ce qui nous occupe. Sa mère ou la femme qui passait pour sa mère — il paraît que Rosenha elle-même n'a rien de certain à cet égard — tant que la petite fut enfant, vécut Dieu sait comme, en donnant à jouer, en faisant pis peut-être ! Mais, Rosenha devenue jeune fille, on commença à s'apercevoir de sa merveilleuse beauté, et l'on songea à en tirer parti. Ce fut alors que, pour échapper au sort qui l'attendait, la petite s'enfuit de chez sa mère. Elle avait onze ans ; elle se mêla à une troupe de gitanos qui lui apprirent toutes les danses espagnoles. A treize ans, elle débuta sur le théâtre de Grenade, passa successivement sur ceux de Séville et de Madrid, puis, enfin, arriva à Vienne, recommandée à l'entrepreneur des théâtres impériaux par l'ambassadeur d'Autriche près la cour d'Espagne. Ce n'est point sa vie que je vous raconte remarquez bien, général ; c'est un sommaire des événements qui la composent.

— Et, dans tout cela, vous voyez ?...

— Un côté parfaitement digne, parfaitement noble, parfaitement dévoué.

— Auquel vous croyez qu'on peut se fier ?

— Auquel, du moins, je me fierais, moi.

— Si vous vous y fiez, mon cher Gaetano, vous entendez bien que je m'y fierai aussi... ou, plutôt, je m'y suis fié déjà, puisque ma lettre est toute écrite, là, dans cette bourse. Mais ce que je demande, c'est si elle aura l'esprit assez grand pour comprendre l'immensité d'un projet comme le nôtre.

— Les femmes comprennent avec le cœur, général. Celle-là aime : elle doit vouloir la gloire, la renommée, la grandeur de son amant ; elle comprendra !

— Mais comment, au milieu de la surveillance dont il est l'objet, — surveillance d'autant plus rigide qu'elle est plus dissimulée, — comment expliquez-vous qu'on laisse librement pénétrer cette jeune fille jusqu'à lui ?

— Il a seize ans, général, et la surveillance de la police, si sévère qu'elle soit, est, dans certains cas, obligée de fermer les yeux à l'endroit d'un jeune homme de seize ans dont les passions vives et précoces sont, dit-on, celles d'un homme de vingt-cinq. D'ailleurs, elle ne le voit qu'à Schœnbrünn, où elle est introduite par un jardinier du château qui passe pour son oncle.

— Oui, et que les deux enfants croient à leur dévotion, mais qui, selon toute probabilité, est à la dévotion de la police.

— Je le crains... Mais on n'aura qu'à leur recommander le silence le plus absolu...

— C'est l'objet du post-scriptum de ma lettre.

— Et, comme j'ai un moyen sûr de pénétrer jusqu'à lui sans mettre personne dans ma confidence...

— Êtes-vous bien certain de pouvoir vous retrouver, même par une nuit noire, dans ces immenses jardins de Schœnbrünn?

— J'ai habité Schœnbrünn, en 1809, avec l'empereur ; puis j'ai le plan qu'il m'a remis lui-même à Sainte-Hélène...

— Et puis il faut bien donner quelque chose au hasard, à la Providence, à Dieu ! dit, comme un homme à peu près décidé, le général. Mais, enfin, pourquoi n'est-il pas ici ?

— D'abord, général, rien ne vous dit qu'il n'y soit pas ; il croit, pauvre enfant, sa passion inconnue, et il a peur de la trahir en allant se placer dans la loge des archiducs, et en laissant voir ces émotions qu'un jeune cœur n'est pas

maître de contenir. Ensuite, ainsi que je vous l'ai dit, il est peut-être dans la salle, mais caché. Enfin, comme il n'adore pas la musique, à ce qu'on assure; que, d'ailleurs, il veut sans doute donner à la belle Rosenha la preuve qu'il ne vient que pour elle, il est encore possible — plus que possible : probable même! — qu'il laissera jouer l'opéra, et ne viendra que pour le ballet.

— Ah! cela, Gaetano, pourrait bien être, comme on dit là-bas, la vérité vraie! à moins... à moins, toutefois, qu'il ne soit malade, trop malade pour quitter la chambre.

— Vous revenez encore à cette fatale idée!

— Je reviens aux idées terribles, mon cher Gaetano... Il est d'une faible complexion, et il use de la vie, le malheureux! comme ferait un homme robuste!

— On exagère peut-être la faiblesse de sa santé, comme on exagère ses excès. Que je le voie de près seulement, et je saurai bien à quoi m'en tenir. Comme je vous le disais tout à l'heure, il a seize ans, ou il va les avoir dans un mois : à cet âge, la séve monte, et il faut bien que l'arbuste pousse ses premières feuilles.

— Gaetano, rappelez-vous ce que nous disait avant-hier son médecin; vous me serviez d'interprète, n'est-ce pas? vous ne l'avez point oublié. Eh bien, n'avez-vous pas été effrayé comme moi de ce qu'il nous a raconté de sa puissance d'énergie et de sa faiblesse de constitution? C'est un grand et frêle roseau qui, au moindre vent, frémit et courbe la tête... Ah! que ne puis-je l'emporter avec nous, là-bas, dans l'Inde, et le faire durcir au soleil comme ces bambous du Gange qui défient tous les ouragans!

Au moment où le général achevait ces mots, le chef d'orchestre leva l'archet et donna le signal de l'ouverture du *Don Juan* de Mozart, ce chef-d'œuvre de la musique allemande, que les deux amis écoutèrent sans sourciller, préoccupés qu'ils étaient par l'absence du personnage dont ils attendaient si impatiemment l'apparition.

Or, le personnage qu'ils attendaient, nous n'apprendrons rien au lecteur en lui disant que c'était cet illustre et malheureux enfant qui avait reçu au berceau le titre de roi de Rome, et auquel, par une patente du 22 juillet 1818, l'empereur François II avait donné le titre de duc de Reichstadt, empruntant ce nom, devenu si profondément historique, à

l'une des terres qui devaient former l'apanage autrichien de l'héritier de Napoléon.

C'était donc le duc de Reichstadt qu'attendaient si impatiemment le général indien et son ami; et la jeune fille sur laquelle ils faisaient reposer toutes leurs espérances, c'était la célèbre Rosenha Engel, la belle danseuse pour laquelle, comme nous l'avons vu au commencement du précédent chapitre, toute la ville de Vienne était en rumeur.

Don Juan achevé, — aux rares applaudissements de la foule, qui, malgré le respect qu'elle a pour les chefs-d'œuvre, sacrifie, en général, le passé au présent — il partit de toutes ces loges, silencieuses pendant l'opéra, mille bruits confus de causeries assez semblables au bourdonnement des abeilles ou au babillage des oiseaux, saluant joyeusement et bruyamment les premières heures du matin.

L'entr'acte dura vingt minutes environ, et les deux étrangers employèrent ces vingt minutes à inspecter de nouveau toutes les loges les unes après les autres; mais le jeune prince n'était évidemment dans aucune de ces loges dont ils passaient l'inspection.

Le chef d'orchestre donna le signal de l'ouverture du ballet et, après quelques phrases de prélude, la toile se leva de nouveau.

Le théâtre représentait les faubourgs verdoyants d'une ville indienne avec ses kiosques et ses pagodes, ses statues de Brahma, de Shiva, de Ganésa, de Lachmé, déesse de la bonté; au fond, les rives d'or du Gange, étincelant sous le bleu foncé du ciel.

Une troupe de jeunes filles vêtues des pieds à la tête de longues robes blanches s'avança sur le devant du théâtre, en chantant un adorable *pantoum* dont le refrain était :

Oum mani pâdmei oum!
Heu! gemma lotus heu!

hymne adressé au diamant Nénufar, lequel, disent les habitants du Thibet, mène en droite ligne ceux qui le chantent au paradis de Bouddha.

En voyant ce décor asiatique, en écoutant cette chanson indienne que les pâtres chantent le soir en chœur, lorsqu'ils ramènent du pâturage les troupeaux de chèvres et de bre-

bis, les deux amis reconnurent le ballet qu'on allait représenter. C'était une imitation, moitié opéra, moitié pantomime, de la vieille pièce indienne du poëte Calidasa dont nous avons eu, vers le même temps, une traduction en France; traduction connue sous le nom de *la Reconnaissance de Sacountala*. Un jeune poëte viennois, après avoir vu passer le radieux cortége du général indien, avait eu l'attention délicate de lui faire, à lui seul, poëte, une réception royale, en lui rappelant, de peur qu'il ne les regrettât, et les chansons, et les costumes, et les danses, et le ciel bleu de son pays.

Les deux amis furent touchés et confus en même temps de la solennité dont ils étaient en quelque sorte les héros. En effet, au moment où le chœur, chantant la dernière strophe du pantoum, se tourna vers eux, comme si cette dernière phrase leur était adressée, tous les regards se dirigèrent du côté de leur loge et, malgré la présence de la famille impériale et de tous ces princes allemands, des bravos éclatèrent, qui, oubliant de saluer le pouvoir officiel, si respecté alors, surtout à Vienne, allèrent saluer ce pouvoir poétique de la richesse et du mystère, si entraînant partout et à toutes les époques.

Tout à coup, le cercle du chœur s'écarta et, comme un bouquet dans un vase d'albâtre, on vit apparaître les chatoyantes étoffes de satin, de brocart, de soie et d'or, d'une trentaine d'almées et, au centre, comme la fleur principale du bouquet, dépassant les autres fleurs de toute la hauteur de la tête, et s'ouvrant, pour ainsi dire, aux yeux des spectateurs, la reine des almées, la déesse de la beauté et de la grâce, la fleur incarnée en femme qu'on appelait la signora Rosenha Engel.

Ce fut un cri unanime, un hourra immense, un applaudissement universel et, du fond des loges, de l'orchestre, du parterre même, s'élancèrent, comme les fusées d'un feu d'artifice parfumé, mille bouquets qui, tombés tout autour des almées, jonchèrent bientôt le parquet, et firent de la scène un reposoir de la Fête-Dieu, une sorte d'autel éclatant, embaumé, dont les almées semblaient les prêtresses, mais dont Rosenha Engel était véritablement la divinité.

Quiconque a voyagé en Italie connaît les applaudissements prolongés, les bravos frénétiques, les cris passionnés

de la foule pour ses artistes favoris ; eh bien, nous n'hésitons point à affirmer que jamais, ni à Milan, ni à Venise, ni à Florence, ni à Rome, ni même à Naples, ne furent poussées acclamations plus bruyantes, plus unanimes, plus méritées.

A partir de ce moment, spectacle et spectateurs, archiducs, princes, princesses, courtisans, tout disparut ; il n'y eut plus de salle, il n'y eut plus de théâtre : une colonie de deux mille personnes vécut, confondue sans distinction de rang ni de titre, dans les sites enchantés de l'Inde. Les deux heures qu'on avait passées à contempler la loge du général avaient admirablement préparé cette foule à voyager avec lui et, pendant toute la durée du ballet, cette fraction aristocratique et intelligente de la population viennoise enfermée dans le théâtre impérial devint indienne, et fut prête à se prosterner en adoration devant la déesse Rosenha, qui venait d'opérer cette métamorphose.

Le rideau tomba au milieu des applaudissements, et se releva au milieu des cris frénétiques de la foule, redemandant la signora Rosenha Engel.

La signora Rosenha Engel reparut.

Alors, ce ne fut plus une pluie, ce fut une averse, une avalanche, un déluge de fleurs. Des bouquets de toutes les formes, de toutes les grosseurs, nous dirons presque de tous les pays, — car quelques-uns étaient le produit des plus riches serres de Vienne, — tombèrent donc tout autour de la bénéficiaire en cascade parfumée.

Mais, chose étrange ! au milieu de ces merveilles de la flore universelle, la seule offrande que la belle Rosenha Engel parut remarquer, le seul bouquet qu'elle ramassa de sa blanche main, fut un petit bouquet de violettes au centre duquel s'épanouissait un bouton de rose blanc comme la neige.

Ce bouquet était, à coup sûr, l'offrande d'une âme timide, presque craintive; comme la violette, cette âme se cachait dans l'ombre, et elle envoyait son parfum sans montrer sa corolle.

La violette representait la timidité et la discrétion ; la rose blanche, la pureté et la pudeur. — Il y avait évidemment alliance de celui qui envoyait le bouquet avec celle qui le recevait.

Ce fut, du moins, selon toute probabilité, l'opinion de la belle Rosenha ; car, ramassant, comme nous l'avons dit, ce bouquet de préférence à tous les autres, elle l'éleva jusqu'à la hauteur de ses lèvres, regarda la loge presque perdue du cintre de laquelle il était tombé, et reporta sur les fleurs un regard plein d'amour : — ne pouvant les dévorer des lèvres, elle semblait les embrasser des yeux !

Les deux étrangers avaient suivi attentivement les moindres détails de toute cette scène ; leurs yeux, comme ceux de la danseuse, avaient monté jusqu'à la loge mystérieuse, et le général avait saisi le bras de son ami au moment où la signora Rosenha Engel avait presque embrassé le bouquet.

— Il est ici ! s'était écrié en français, et oubliant qu'il pouvait être entendu, le général indien.

— Oui, là, dans cette loge, répondit l'homme à l'habit noir en dialecte de Lahore ; mais, pour Dieu, général, parlons indien.

— Vous avez raison, Gaetano, dit le général dans la même langue.

Et, passant sa main dans la poche de sa grande robe :

— Je crois, ajouta-t-il, que c'est le moment de jeter aussi notre *nazzer* à la belle Rosenha.

On appelle *nazzer*, dans l'Inde, l'offrande faite par un inférieur à un supérieur.

Le nazzer du général consistait en un sac de musc fait de la peau même de l'animal, curiosité asiatique, rareté thibétaine qui se trahissait à son parfum, et qui ramena sur l'Indien tous les yeux, tournés pendant un instant vers cette loge d'où était parti le bouquet de violettes.

Et, en effet, le général, détachant le bracelet de diamants qui était enroulé autour de son poignet, en noua le sac de musc, et lança le tout à la signora Engel, qui jeta, malgré elle, un cri de surprise en voyant éclater, comme un ruisseau au soleil, une rivière de diamants de la plus belle eau !

XCXVI

Ce que contenait le nazzer du général indien.

La cérémonie faite, — comme il est dit naïvement dans la légende de *Malbrouk*, — *chacun s'en fut coucher, les uns avec leurs femmes, et les autres tout seuls.*

Nous ne suivrons ni les uns ni les autres; mais, profitant toujours de nos droits et priviléges d'auteur dramatique, nous allons pénétrer hardiment dans les coulisses et tenter de voir, à travers les carreaux dépolis de sa loge, ce qui se passe chez la signora Rosenha Engel.

D'abord, à la porte attendaient une foule de princes, d'électeurs, de margraves, de banquiers, pareils à des courtisans faisant antichambre au petit coucher d'une reine.

Il fallait le temps à la signora Rosenha de quitter son costume d'almée, d'ôter son rouge et son blanc, et de passer sa robe de chambre; seulement, ce soir-là, l'attente se prolongeait bien au delà du temps ordinaire; il en résultait que cette foule aristocratique, entassée à la porte d'un couloir étroit, étouffait et commençait à murmurer, plus poliment en apparence, c'est vrai, mais presque aussi impatiemment au fond, que murmure la foule populaire.

On entendit un pas qui s'approchait de la porte, et la porte s'entr'ouvrit à la satisfaction générale — Mais, par cette porte entr'ouverte, passa le museau futé d'une caméristе française, laquelle dit avec cette facilité d'élocution qui caractérise l'honorable classe des femmes de chambre françaises en général, et des femmes de chambre d'actrice en particulier :

— Messieurs, la signora Rosenha est désespérée de vous faire attendre; mais elle est un peu souffrante, et elle vous demande encore, si vous tenez absolument à rester, dix minutes de repos.

Ce fut, à cette nouvelle, un véritable hourra! Dix minutes d'attente dans cet étroit espace privé d'air extérieur, c'était, bien certainement, une ou deux asphyxies pour les poumons délicats des diplomates, et autant de congestions cérébrales pour les cerveaux épais des banquiers!

On murmura fort.

— Ah! dit la Marton, je crois que l'on murmure là-bas?... Messieurs, c'est à prendre ou à laisser : chacun est libre de rester, mais encore bien plus libre de partir.

— Charmante! charmante! dirent plusieurs voix affectant l'accent français.

— Nous accordons les dix minutes, mais pas une seconde de plus! dit un gros banquier habitué à ne pas donner de délai à ses débiteurs.

— C'est bien, c'est bien, dit mademoiselle Mirza en refermant la porte, la signora est prévenue, et, si elle a besoin d'une minute, de deux minutes, de dix minutes de plus, elle ne vous les demandera pas : elle les prendra. Il faut bien qu'on respire, que diable!

Et le pêne de la serrure grinça dans la gâche.

Or, ce n'était ni le désir de repos, ni le besoin de respiration qui retardait l'entrée de la cour de Rosenha, la réception officielle de ses adorateurs : la jeune fille était habillée depuis longtemps; mais, en regardant le bracelet de diamants qui entourait le sac de musc de l'Indien, en entr'ouvrant le sac lui-même, elle avait aperçu une lettre; et la valeur du sac précieux, jointe à l'originalité de l'envoi, avait donné à la danseuse une vive curiosité de savoir ce que contenait la lettre.

Alors, elle avait déplié le billet, l'avait lu, était restée un moment pensive, l'avait relu, et avait paru s'enfoncer dans une seconde rêverie plus profonde encore que la première. Enfin, après avoir jeté un dernier regard sur la signature, elle replia la lettre, la remit dans son enveloppe musquée, et attacha le nazzer indien à sa ceinture.

Puis, comme si elle voulait jouir à son aise d'une douce émotion dont l'eût distraite la présence de tous ces impor-

tuns, elle fit dire à ses adorateurs, par l'organe de mademoiselle Mirza, qu'elle demandait encore dix minutes pour se reposer et respirer.

Ces dix minutes écoulées, elle appela sa camériste, et lui ordonna d'ouvrir la porte.

Elle sourit et leva les épaules de pitié en entendant rugir ses flatteurs à l'approche de la femme de chambre, comme, à l'approche du belluaire, rugissaient les animaux du cirque.

Ils se précipitèrent à travers la porte de la loge entr'ouverte avec l'impétuosité du flot à travers une écluse.

Après quoi, la procession commença ; chacun défila devant la danseuse, nonchalamment couchée sur son canapé, et lui baisa la main.

Nous tiendrons nos lecteurs, et surtout nos lectrices quittes des fades compliments qui vinrent échouer aux pieds de la belle Rosenha ; à la forme près, le fond de chacun était le même : « Vous êtes belle comme les amours, et vous avez dansé comme un ange! »

La danseuse les écoutait à peu près comme les divinités auxquelles nous nous adressons écoutent nos prières ; comme elles, laissant planer son esprit dans les hautes régions, elle n'entendait le bourdonnement de toutes ces voix que vaguement, sans le comprendre et sans y répondre, absolument comme la rose entend le bourdonnement des abeilles.

Il nous paraît cependant bon de dire, en conteur consciencieux, que sous les douces fleurs de rhétorique de ces discours qu'on lui adressait, et qu'elle n'écoutait pas, se cachait le serpent de la jalousie, lequel, de temps en temps, dressait, du milieu des fleurs effeuillées aux pieds de la danseuse, sa tête plate et sifflante.

Chose étrange ! ce n'était pas ce précieux nazzer échappé, aux yeux de tous, des mains de l'Indien ; ce n'était pas ce bracelet de diamants enroulé au poignet de la jeune fille, et qui semblait s'épuiser en jets de flammes ; ce n'était pas ce sac parfumé sous sa broderie d'or, pendu à la ceinture de la belle Rosenha comme une escarcelle ; ce n'était pas toute cette richesse visible qui mordait au cœur les adorateurs de la danseuse.

Non ; c'était ce bouquet de violettes que l'on cherchait

inutilement parmi les autres bouquets étalés sur le canapé, sur les fauteuils et les consoles; ce bouquet de violettes dont le parfum suave combattait l'odeur pénétrante du musc, et qui était tombé d'une main invisible; — c'était le regard que Rose-des-Anges (si nous nous permettons de donner en français l'équivalent du nom allemand de la danseuse), c'était le regard que Rose-des-Anges avait jeté vers la loge d'où il était parti; — c'était la façon preste, mignonne et joyeuse dont elle l'avait ramassé, pour l'élever ensuite à la hauteur de ses lèvres; c'étaient ces détails, futiles en apparence qui, cependant, avaient été vus, observés, commentés de mille façons différentes, et de l'ensemble desquels il résultait que cette réputation de vertu, qui était le plus beau fleuron de la couronne de la jeune fille, venait de recevoir, dans cette soirée, un premier mais vigoureux échec.

Aussi, après avoir demandé la permission d'admirer le bracelet de diamants enroulé autour du bras de la danseuse, après s'être récrié sur la richesse de cette peau de rat musqué, qui, de son vivant était loin de se douter qu'une fois morte, elle serait brodée de perles et d'or, le marquis de Himmel, un des plus assidus sigisbées de la belle Rosenha, se hasarda-t-il à lui demander si elle n'avait aucune idée du personnage mystérieux qui lui avait jeté le bouquet de violettes.

Alors, tout bas, presque à part :

— Marquis, avait dit Rosenha, c'est mon confesseur.

— Comment ! votre confesseur ?

— Pas l'ancien ; le nouveau.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, et plus simple même pour vous que pour aucun autre. C'est vous qui avez divulgué ma résolution de me retirer dans un couvent ; or, mon engagement étant fini ce soir, mon noviciat commençant demain, vous ne pouvez pas trouver mauvais que mon nouveau directeur ait été curieux de faire le plus tôt possible connaissance avec sa novice.

Le vieux comte d'Aspern, qui n'avait pas entendu la réponse de Rosenha, lui adressa la même question, et celle-ci lui dit à demi-voix :

— Comte, je puis vous avouer la vérité, à vous, puisque c'est vous qui répandez le bruit que je vais me marier ; —

et, soit dit en passant, je ne sais pourquoi vous me desservez à ce point, quand j'ai plus de faiblesse pour vous que pour aucun de ce messieurs ici présents. — Eh bien, comte, c'est le bouquet de mon fiancé : la rose blanche est le symbole de ma vertu et la violette celui de ma discrétion. Respirez les violettes, comte, et tâchez d'en garder le parfum.

Enfin, un attaché d'ambassade russe, le jeune comte de Gersthof, ayant demandé à son tour le secret du bouquet, Rosenha l'avait regardé en face en lui disant tout haut :

— Ah çà ! comte, est-ce bien sérieusement que vous me faites cette question ?

— Mais sans doute, avait répondu le comte.

— C'est me dire que vous voulez mettre ces messieurs dans la confidence de nos petits arrangements particuliers.

— Je ne vous comprends pas, avait repris le dandy moscovite.

— Messieurs, voici le fait. Vous savez qu'on m'a proposé un engagement pour le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg ?

Les uns répondirent que oui, les autres répondirent que non.

— Eh bien, c'est M. le comte de Gersthof qui a été chargé de me transmettre cette proposition et qui, pour me déterminer à accepter l'engagement, au reste des plus avantageux, y a ajouté l'offre de son cœur, en me disant, comme je n'étais encore décidée à accepter ni l'un ni l'autre : « Si vous acceptez, belle Rosenha Engel, le plus modeste des bouquets qui vous seront jetés ce soir, vous ferez de moi le plus heureux des hommes ; car ce sera la preuve que vous venez à Pétersbourg, et que vous me permettez de vous y accompagner... » Or, décidée à profiter, sinon des deux offres, au moins d'une, — je laisse à la modestie de M. le comte à deviner laquelle, — j'ai ramassé le bouquet de violettes, le tenant pour le plus modeste des bouquets qui m'avaient été jetés.

— Ainsi, vous partez pour Pétersbourg ? s'écrièrent plusieurs voix.

— Si je ne pars pas pour l'Inde, où me demande Rundjet-Sing, pour son théâtre royal de Lahore, comme vous pouvez

le voir, messieurs, par les arrhes magnifiques que m'a envoyés ce soir son ambassadeur.

— De sorte que votre engagement?... demanda le marquis de Himmel.

— Est là, dit la danseuse, dans cette peau de rat musqué. Je ne vous le montre point, parce qu'il est en indou; mais, demain, je le ferai traduire, et, s'il est tel que j'ai lieu de l'espérer, je donne rendez-vous à ceux de mes adorateurs qui ne craindraient pas de se déplacer pour moi, sur les bords du Sind ou du Pendjab. Or, continua la belle Rosenha en se levant, comme il y a cent lieues d'ici à Saint-Pétersbourg, quatre mille d'ici à Lahore, et que, de quelque côté que se tourne mon choix, je n'ai pas de temps à perdre, permettez, messieurs, que je prenne congé de vous, en vous faisant cette promesse, bien sincère, de ne jamais oublier les bontés dont vous m'avez comblée.

Et la danseuse, avec un sourire charmant, avec une révérence d'une irréprochable exactitude chorégraphique, salua l'illustre et galante assemblée, qui, voulant ne la quitter qu'au dernier instant, l'accompagna jusque sur la place du théâtre, c'est-à-dire jusqu'au marchepied de sa voiture, où elle sauta, légère comme une mésange qui rentre dans sa cage.

Au moment où le cocher rendait les rênes aux chevaux impatients, tous les chapeaux, en signe d'adieu, s'enlevèrent d'un coup et en même temps, comme si une trombe eût passé par là.

Laissons la voiture de la jeune fille s'enfoncer dans Augustinergaase, Krugerstrasse et s'arrêter dans Seilerstatte, où était situé son hôtel.

XCVII

Histoire d'un enfant.

Le spectateur qui, sortant du théâtre impérial, l'imagination enflammée par le spectacle féerique qu'il avait eu pendant une heure sous les yeux, eût craint de rentrer chez lui, de peur de retrouver, à la vue des objets connus, le sentiment de la vie réelle, qu'il avait un instant oubliée, — ce spectateur-là, pour continuer, à travers la nature vaporeuse et poétique de la haute Allemagne, le conte des *Mille et une Nuits* commencé au théâtre, n'eût pas manqué, au lieu de reprendre le chemin de sa maison, de traverser la place de la Parade, et, s'engageant dans le faubourg de Mariahilf, d'enjamber au clair de la lune la grande route qui conduit au château de Schœnbrünn, afin de contempler tout à son aise, une fois placé sur un des sommets qui dominent le château, le merveilleux panorama qui se fût déroulé devant lui.

Mais peut-être, cependant, avant d'arriver au village de Meidling, se fût-il arrêté en voyant, à une des fenêtres de l'aile gauche du château de Schœnbrünn, les deux coudes appuyés au balcon de la fenêtre, la figure éclairée par la lune, moins pâle que lui, un jeune homme, ou plutôt un enfant de seize ans, qui semblait lui-même en contemplation devant ce splendide spectacle que notre promeneur nocturne fût venu chercher.

En effet, de la fenêtre où il était placé, l'enfant pouvait voir, à travers l'atmosphère transparente de cette nuit lumineuse comme une nuit de printemps, devant lui et au-dessous de lui, Vienne, avec tous ses édifices, ses clochers, ses

hautes tours, que domine la flèche élégante de sa magnifique cathédrale, et, comme contraste, la ville encore éclairée au dedans par les derniers feux, mais ombrée vigoureusement au dehors par sa vaste enceinte et ses noirs remparts; — puis, au delà de la ville, le géant Danube, qui, après avoir pris sous un de ses bras l'ile de Lobau, continue sa route, et va se perdre à l'horizon dans les plaines célèbres d'Aspern, d'Essling et de Wagram.

Du côté opposé, le jeune homme eût pu voir l'immense prairie entourée de collines d'où s'échappaient les eaux abondantes, tombant en cascades dans les lacs transparents, et dont de hauts arbres séculaires semblaient défendre l'approche comme des sentinelles vigilantes. Enfin, en regardant plus attentivement encore, il eût sans doute aperçu, à travers les brumes diaphanes de cette nuit, l'horizon des collines couvertes de forêts qui vont, en bondissant comme un troupeau de buffles effarouchés, gravir jusqu'aux cimes les plus élevées des dernières Alpes.

Mais ce n'était ni le spectacle de Vienne, à moitié endormie dans son opposition de lumière et d'ombre, ni les lacs murmurants, ni les cascades joyeuses, ni les horizons brumeux, ni les montagnes sombres, que regardait cet enfant.

Non; ses yeux, fixés au-dessous de lui, plongeaient sur la route qui va de Schœnbrünn à Vienne, et, les oreilles tendues, sans paraître s'inquiéter des brises glacées d'une froide nuit de février, il écoutait attentivement les moindres bruits venant du côté de la ville; et plus d'une fois le craquement d'une branche d'arbre, le grincement d'une girouette, ou le grondement des dernières portes du château que l'on fermait, le firent tressaillir.

Au reste, le spectateur placé au-dessous de lui, et le regardant, vêtu de son habit blanc de colonel autrichien, avec ses longs cheveux blonds bouclés et flottant au vent, eût été frappé de la beauté mélancolique de ce jeune homme, qui, dans cette attitude pensive, semblait ou un amoureux attendant l'heure de son premier rendez-vous, ou un jeune poëte demandant au silence et à la nuit l'inspiration de ses premiers vers.

Disons tout de suite que le jeune homme aux cheveux blonds, au visage mélancolique, à l'habit blanc, était celui-

là même qu'avaient — quoiqu'il assistât à la représentation — tant et si inutilement cherché les deux Indiens, pendant cette longue soirée qu'ils venaient de passer au théâtre impérial.

Dès lors, on se doute bien que ce n'est point un poëte cherchant dans les étoiles le secret de la création qu'on a devant les yeux, mais tout simplement un amoureux qui explore du regard la partie de la route éclairée par la lune qui va de Schœnbrünn à Seilerstatte, comme un ruban de satin blanc destiné à guider jusqu'à lui les pas de la belle danseuse.

Pendant un moment, soit fatigue de la même posture, soit qu'il crût entendre un bruit lointain, il se redressa, et, alors, apparut dans toute sa taille. Sa taille, en effet, était trop haute pour sa corpulence, et, mince et flexible comme celle d'un peuplier, elle motivait suffisamment les inquiétudes qu'avait exprimées le général indien.

Maintenant, nos lecteurs désirent-ils connaître, sur cet enfant, debout à la fenêtre, certains détails ignorés, que notre fidélité d'historien nous a forcé de recueillir et qui, peut-être, ne seront point déplacés ici? Nous allons leur donner ces détails en quelques mots.

Une strophe de notre grand poëte Victor Hugo nous en dira d'abord plus que vingt pages de M. de Montbel, sur les commencements de cette vie si courte, qu'elle appartient bien plus à la poésie qu'à l'histoire.

Un soir, l'aigle planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes!
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous, alors, sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

L'aiglon fut mis en cage dans le château impérial de Schœnbrünn, situé sur les bords de la Vienne, à une lieue et demie, à peu près, de la capitale de l'Autriche.

Là, il grandit, ayant devant les yeux le splendide spectacle que nous venons de décrire; il grandit sous l'ombrage de ce magnifique jardin qui conduit au pavillon de la Gloriette, et dont les bassins, les marbres, les serres eussent

pu lui rappeler le parc de Versailles, tandis que les sangliers, les biches, les daims, les cerfs et les chevreuils, se croisant en tous sens, eussent pu lui donner une idée de ceux de Saint-Cloud et de Fontainebleau... Il grandit, voyant rayonner au soleil les charmants villages de Meidling, de Grunberg et d'Hietzing, pareils à des groupes de maisons de campagne semés autour du palais : il balbutia avec effort ces noms inconnus, et finit par les apprendre, — au fur et à mesure qu'il oubliait ceux de Meudon, de Sèvres et de Bellevue.

Et, cependant, il avait, le pauvre enfant exilé, de profonds et lumineux souvenirs passant devant lui comme des éclairs.

Il se souvenait, par exemple, que, tout enfant, il avait porté le nom de Napoléon, et le titre de roi de Rome.

Mais, à partir du 22 juillet 1818, son nom fut Frantz ; son titre, le duc de Reichstadt.

— Pourquoi m'appelle-t-on Frantz? demanda un jour l'enfant à son grand-père, l'empereur d'Autriche, qui le faisait sauter sur ses genoux. Je croyais qu'on m'appelait Napoléon.

La demande était précise, la réponse embarrassante.

L'empereur réfléchit un instant ; puis :

— On ne vous appelle plus Napoléon, dit-il, par la même raison qu'on ne vous appelle plus le roi de Rome.

L'enfant, à son tour, réfléchit un moment; et, comme, sans doute, la réponse ne lui parut point satisfaisante, il répliqua :

— Mais, alors, grand-papa, pourquoi ne m'appelle-t-on plus le roi de Rome ?

L'aïeul fut encore plus embarrassé à cette seconde question qu'il ne l'avait été à la première ; il songea d'abord à l'esquiver, comme il avait fait de l'autre; mais, jugeant qu'il valait mieux frapper son petit-fils d'un grand raisonnement, afin qu'il ne revînt plus sur ce sujet :

— Vous savez, mon enfant, qu'à mon titre d'empereur d'Autriche est joint celui de roi de Jérusalem, sans que j'aie, pour cela, aucune autorité sur cette ville, qui est au pouvoir des Turcs ?

— Oui, dit l'enfant, suivant avec toute l'attention dont il était capable le raisonnement de François II.

— Eh bien, reprit l'empereur, vous êtes roi de Rome, mon cher Frantz, absolument comme je suis roi de Jérusalem.

Soit que l'enfant ne comprît pas tout à fait l'explication, soit qu'il la comprît trop, il baissa la tête, garda le silence, et ne revint jamais sur ce sujet.

Au reste, tout enfant, il avait — comment et par qui ? Dieu le sait : par l'intuition, par l'ange de ses premières années, peut-être, qui causait avec lui dans le silence des nuits, — il avait quelque réminiscence de la gloire et des malheurs de son père.

Un jour, le fameux prince de Ligne, un des plus braves et des plus spirituels gentilshommes du XVIIIe siècle, vint faire une visite à l'impératrice Marie-Louise, alors près de son fils, au château de Schœnbrünn.

On l'annonça devant l'enfant sous le titre de « monsieur le maréchal prince de Ligne. »

— C'est un maréchal? demanda l'enfant à madame de Montesquiou, sa gouvernante.

— Oui, monseigneur.

— Est-ce un de ceux qui ont trahi mon père ?

On lui dit que non, et qu'au contraire, le prince était un brave et loyal soldat; aussi prit-il en grande amitié le vieux maréchal.

Une fois, il lui racontait — l'enfant, bien entendu — combien il avait été frappé de la pompe militaire qui avait été déployée au convoi du général Delmotte, et quel plaisir il avait éprouvé à voir défiler tant de belles troupes.

— En ce cas, monseigneur, lui répondit le prince, je vous donnerai bientôt une satisfaction plus grande encore ; car l'enterrement d'un feld-maréchal est, dans ce genre, tout ce que l'on peut voir de plus magnifique.

Et, en effet, le prince tint sa parole : cinq ou six mois après, il donna à l'enfant impérial le spectacle grandiose de dix mille hommes de troupes, avec tous leurs équipages de guerre, escortant le convoi d'un feld-maréchal.

Vers la même époque, la princesse Caroline de Furstenberg, dans une réunion intime, parlait, en présence du jeune duc de Reichstadt, des événements et des réputations du siècle. — On avait oublié qu'il était là, ou peut-être croyait-on pouvoir tout dire devant un enfant de six ans.

Le général Sommariva nomma alors trois illustres personnages qu'il cita comme les plus grands capitaines du temps.

Tout à coup, l'enfant, qui avait écouté l'énumération, pensif et la tête baissée, releva le front, et, interrompant le général :

— J'en connais un quatrième que vous n'avez pas nommé, monsieur le général, dit-il.

— Lequel, monseigneur? demanda le général étonné.

— Mon père ! s'écria l'enfant avec force.

Et il s'enfuit rapidement.

Le général Sommariva courut après lui, le rejoignit et le ramena.

— Vous avez eu raison, monseigneur, de parler comme vous avez fait de votre père ; mais vous avez eu tort de de vous enfuir.

Malgré le titre de duc de Reichstadt qui lui était imposé, malgré la comparaison ingénieuse que lui avait faite son aïeul entre la royauté de Jérusalem et la royauté de Rome, l'enfant n'avait point oublié les splendeurs de son berceau.

Un des archiducs lui montra, un jour, une de ces petites médailles d'or qu'on avait frappées à l'occasion de sa naissance, et qui furent distribuées au peuple après la cérémonie de son baptême ; il y était représenté en buste.

— Sais-tu qui représente cette médaille, Reichstadt ? demanda l'archiduc.

— Moi, répondit sans hésiter l'enfant, du temps où j'étais roi de Rome.

A l'âge de cinq ans, — âge où commence l'éducation des princes de la maison d'Autriche, — commença l'éducation du fils de Napoléon. Le comte Maurice Districhetein en avait la direction supérieure ; et, sous lui, le capitaine Foresti, pour les choses de guerre, et le poëte Collin — frère de Henri Collin, auteur des tragédies de *Régulus* et de *Coriolan*, auteur lui-même d'une tragédie du *Comte d'Essex* — en suivaient les détails.

A cinq ans, le prince-duc parlait français comme un Parisien, et cela avec l'accent particulier aux habitants de la capitale.

On songea à lui apprendre l'allemand. La lutte fut longue, et la répugnance qu'il opposa à l'étude de cette langue est,

encore aujourd'hui, proverbiale en Autriche. On avait beau lui démontrer, par tous les raisonnements imaginables, l'intérêt qu'il avait à parler la langue d'un pays devenu désormais sa patrie, l'enfant résistait de toutes ses forces et s'obstinait à ne parler que français ou italien.

Il fallut, pour vaincre cette obstination, promettre au jeune duc que l'allemand ne serait jamais pour lui qu'une langue de luxe, et qu'il continuerait à parler le français.

Son caractère, déjà assez tranché à cette époque, était un mélange de bonté et de fierté, de fermeté et de raison; naturellement opiniâtre, il commençait, à toute idée qui ne lui était point familière, par opposer une vive résistance dont le raisonnement seul pouvait le faire départir; bon pour ses inférieurs, tendre pour ses maîtres, sa bonté et sa tendresse étaient intérieures : il fallait les deviner, cachées au fond de son âme, les aller chercher comme le plongeur va chercher la perle.

Il avait l'amour du vrai absolu poussé jusqu'au fanatisme, et détestait les contes et les fables.

— Puisque cela n'est pas arrivé, disait-il, cela n'est bon à rien.

Ce n'était point l'avis de son professeur Collin, qui, en sa qualité de poëte, vivait, au contraire, dans le monde des rêves. Aussi essaya-t-il de surmonter cette disposition de l'enfant à n'accepter pour vrai que ce qui l'était absolument. Il avait cru avoir trouvé un moyen : il partit, un jour, avec le jeune prince, en lui annonçant qu'ils allaient faire une longue promenade; arrivés sur les montagnes verdoyantes qui dominent Schœnbrünn, le professeur et son élève firent une halte d'un instant, puis, reprenant leur course, s'enfoncèrent dans une vallée étroite et ombreuse où se trouve une enceinte qui, séparée entièrement par des arbres touffus de la vue de Vienne et des vastes plaines du Danube, n'a plus pour horizon que les montagnes, dont les gradins s'élèvent comme un amphithéâtre gigantesque, jusqu'aux cimes du Schneeberg.

En cet endroit existe une chaumière solitaire, isolée, construite en harmonie avec les montagnes qui l'entourent dans la forme d'un chalet tyrolien, qu'à cause de cette ressemblance, on nomme Tyroler-Haus.

Ce fut là, dans cet endroit, qui est séparé du reste du

monde par des montagnes, des ravins et des forêts, ce fut là qu'après avoir fait comprendre à son élève les beautés de ce site pittoresque, et avoir essayé de lui montrer la grandeur de la nature sauvage et solitaire, le poëte-professeur lui raconta tout à coup, sans la lui donner pour vraie ni fausse, la merveilleuse histoire de Robinson Crusoë, laquelle frappa si profondément l'esprit de l'enfant, ou plutôt éveilla si complétement son imagination encore endormie, qu'il se crut un instant dans un désert, et qu'il proposa de lui-même à son professeur d'essayer de fabriquer les instruments nécessaires aux premiers besoins de la vie ; tous deux se mirent à l'ouvrage, en effet, et, ces instruments fabriqués tant bien que mal, ils creusèrent ensemble, en moins de quinze jours, sur le modèle de celle du naufragé anglais, une grotte que l'on montre encore aujourd'hui aux voyageurs comme l'ouvrage du fils de Napoléon, et que l'on ne désigne que sous le nom de la grotte de Robinson Crusoë.

A l'âge de huit ans, le prince dut commencer l'étude des langues anciennes ; ce fut l'épreuve la plus difficile qu'eut à supporter son professeur Collin, l'enfant manifestant le plus profond dégoût pour le grec et le latin ; toute son intelligence se portait instinctivement vers les sciences relatives à l'art militaire.

En 1824, cependant, cette répugnance était vaincue. Collin mourut, et M. le baron d'Obenhaus, son successeur, mit entre les mains du jeune homme Tacite et Horace. Mais, ayant entendu comparer son père à César, le jeune duc abandonna complétement la lecture de l'historien et du poëte pour celle du capitaine, et les *Commentaires* de César devinrent sa lecture favorite.

Tout cela, c'était de l'histoire ancienne, et la difficulté était de faire aborder à un pareil élève l'histoire moderne, c'est-à-dire l'étude de ce qui avait précédé, engendré et suivi la Révolution.

Ce soin fut confié à M. de Metternich.

Ce que l'habile diplomate raconta à son élève de cette prodigieuse histoire, ce qu'il mit en lumière, ce qu'il laissa dans l'ombre est un mystère pour nous; on n'osa point tout cacher à l'enfant, on ne put cependant tout lui dire : il vit et toucha tout ce qui était trop proche de lui pour être dé-

robé à ses regards ; mais, en somme, il n'entrevit que de vagues horizons, et son regard ne plongea dans certaines profondeurs que comme l'œil plonge dans un précipice, à la lueur d'un éclair.

Quoi qu'il en soit, la ténacité d'esprit du duc de Reichstadt, qui le ramenait toujours vers un même but; l'adoration religieuse qu'il avait vouée à la mémoire de son père, tout cela — si habile que fût l'instituteur politique — hérissait de difficultés la tâche que s'était imposée M. de Metternich.

Aussi, dès les premiers rapports qui avaient été faits à la cour sur la passion naissante du jeune duc pour la belle Rosenha Engel, l'ordre avait-il été donné de fermer complétement les yeux sur cette petite fantaisie d'adolescent, laquelle pouvait donner quelques distractions à cet esprit qui n'avait de désirs et d'appétences qu'aux choses que, pour son bonheur, il eût dû ignorer. Seulement, ce que l'on avait cru n'être qu'une fantaisie, et ne jamais devoir être que cela, avait pris les proportions que prenait chaque chose à laquelle s'arrêtait l'imagination ardente du fils de Napoléon : la fantaisie était devenue une passion réelle; ce qui faisait qu'à une heure du matin, par une froide nuit de février, le jeune duc attendait la belle danseuse, non pas dans la chaude atmosphère de sa chambre à coucher, derrière les épais rideaux de brocart, à la vitre tiède de la fenêtre, mais en dehors, accoudé sur le balcon, nu-tête, et en toussant si douloureusement, que parfois, sous la secousse de cette toux, le corps faible et élancé du jeune homme s'ébranlait comme un peuplier que secoue le bras vigoureux d'un bûcheron.

Hélas ! le bûcheron qui commençait à secouer le jeune arbre impérial, c'était la Mort, dont, cinq ans plus tard, la cognée devait l'abattre si loin du grand et robuste chêne qui avait couvert le monde de son ombre.

Voilà pourquoi, la main sur la poitrine, le pauvre condamné du Destin s'était redressé un instant de toute la hauteur de sa taille.

Puis peut-être aussi ce mouvement était-il produit chez lui par un bruit sourd comme un grondement de tonnerre, qui semblait venir se rapprochant de Vienne à Schœnbrünn, et qui, pour les imaginations calmes, n'était autre chose que le bruit d'une voiture.

Bientôt, en effet, au roulement de plus en plus rapproché, se joignit la double flamme de deux lanternes qui semblaient voler sur la route, plus rapides que ces feux follets qui courent à la surface des étangs.

Frappé à la fois par deux de ses sens, l'ouïe et la vue, et peut-être, encore mieux averti par ces pressentiments qui frémissent dans les jeunes cœurs, le prince ne parut plus conserver aucun doute, et, sautant comme un écolier, battant des mains comme un enfant, il s'écria plusieurs fois, comme s'il eût confié son bonheur à quelqu'un, et dans cette langue française, la seule chose qu'il eût gardée de la France :

— C'est elle ! Dieu béni, c'est elle !

XCVIII

Juliette chez Roméo.

Un instant on eût pu croire que l'attente du jeune homme était trompée, et que la voiture ne s'arrêtait pas au château. En effet, arrivant par la route de Hietzing, elle côtoya les communs, et disparut du côté de Meidling.

Mais, évidemment, le prince ne fut pas dupe de cette indifférence affectée ; car, refermant rapidement la fenêtre qui dominait la route, il traversa son salon et sa chambre à coucher, — celle-là même qu'avait habitée Napoléon en 1809, — et alla coller son front, subitement coloré d'une vive rougeur, contre la vitre d'un petit boudoir donnant sur les jardins.

Il était là depuis dix minutes, à peu près, lorsque la porte du jardin privé de l'empereur s'ouvrit, et qu'il vit, au clair

de la lune, deux personnes s'approcher du palais, et disparaître sous la voûte où s'ouvre l'escalier de service.

Sans doute ces deux personnes, quoiqu'elles fussent vêtues d'habits appartenant aux classes inférieures de la société, étaient celles que le prince attendait; car, cette fois, — comme il avait déjà fait à l'arrivée de la voiture, en quittant la fenêtre du salon pour celle du boudoir, — il quitta la fenêtre du boudoir pour courir à la porte de l'escalier.

Arrivé là, il colla son oreille à la porte, et écouta attentivement.

Quelques secondes se passèrent, pendant lesquelles il demeura dans l'immobilité la plus complète, pareil à la statue de l'Attente; puis sa figure s'anima d'un charmant sourire : il entendait le bruit d'un pas léger qui montait l'escalier, et sans doute il reconnut si bien ce pas, qu'il n'attendit point qu'on eût atteint les dernières marches, et qu'ouvrant vivement la porte, il étendit, en criant : « Rosenha! chère Rosenha! » deux bras dans lesquels vint se jeter une femme vêtue du costume pittoresque des jeunes filles du Tyrol.

Malgré ce costume, c'était bien la jolie bénéficiaire qui nous est apparue, semblable à un péri, sur la scène du théâtre impérial de Vienne; que, de la scène, nous avons suivie dans sa loge, et que, de sa loge, nous avons vue, au milieu de ses courtisans, reprendre, au grand trot de ses chevaux, le chemin de Seilerstatte, où était situé son hôtel.

Mais ce n'était point pour se reposer des fatigues de la soirée que la belle danseuse était rentrée chez elle; car, à peine arrivée dans son cabinet de toilette, comme si la foule qui venait de l'applaudir au théâtre l'attendait encore, et que, pressée par un changement, elle craignît de manquer son entrée, Rosenha avait lestement jeté bas sa robe de chambre de cachemire, et, avec l'aide de sa caméristе, non moins lestement revêtu un adorable costume de paysanne tyrolienne; après quoi, tout courant, elle avait franchi les deux chambres qui la séparaient de l'escalier de service, prenant ce chemin, de peur que, si elle sortait par la place, elle ne fût aperçue de quelques-uns de ses amoureux qui, plus persistants que les autres, se seraient établis de planton devant son hôtel, et qui, la voyant sortir à une pareille heure, n'auraient pas manqué de la suivre pour savoir où elle allait. — Disons que sa crainte était fondée, et que deux

ou trois voitures stationnaient sous les fenêtres de l'hôtel. Mais, soucieuse du bonheur de ses courtisans, Rosenha avait poussé la précaution jusqu'à éclairer sa chambre à coucher, dont les fenêtres donnaient sur la rue; de sorte que les plus gelés, grâce à cette puissance d'imagination toute particulière aux amoureux, pouvaient oublier le froid en se réchauffant aux rayons qui perçaient à travers les vitraux, dans les insterstices des draperies mal fermées.

Au bas de l'escalier de service, à quelques pas d'une porte de derrière ouvrant sur une petite ruelle, la voiture de Rosenha, que le cocher avait reçu ordre de ne pas dételer, l'attendait. Elle y sauta légèrement, et le cocher, qui avait ses instructions, partit au grand trot de ses chevaux.

Sur la banquette de la voiture était toute préparée une pelisse garnie de fourrure, dans laquelle la mignonne jeune fille se pelotonna comme un oiseau dans la ouate de son nid.

Nous savons comment cette voiture, si impatiemment attendue, était arrivée en vue du château de Schœnbrünn, et comment, sans s'arrêter, elle avait tourné du côté de Meidling.

A cent pas au delà d'une petite maison habitée par le jardinier en chef du palais, elle s'était arrêtée; mais, si rapidement qu'elle eût passé, la porte de cette maison s'était ouverte au bruit de ses roues, et une tête s'était glissée par l'entre-bâillement de cette porte. — Hâtons-nous de dire que cette tête n'était point, comme on eût pu le craindre, celle d'un espion épiant les deux jeunes gens pour les dénoncer, mais que c'était, au contraire, celle d'un serviteur qui attendait, prêt à servir les deux amants dans leurs amours.

La jeune fille sauta rapidement de la voiture sur la route, courut, légère et silencieuse comme un oiseau nocturne, vers la petite maison qu'elle avait dépassée, et s'y lança par la porte, qui, au fur et à mesure qu'elle s'en approchait, s'ouvrait comme par un ressort, et qui, comme par un ressort, se referma derrière elle, aussitôt qu'elle en eut franchi le seuil.

— Et vite! et vite! mon cher Hans! dit-elle en allemand à celui qui l'attendait; j'ai été retardée; il est plus tard que de coutume : le prince doit s'impatienter. Dépêchons! dépêchons!

Et elle jetait bas sa pelisse, et poussait par le bras le gros

Autrichien, qui ne comprenait rien à cette furie, moitié française, moitié espagnole.

— Oh! mais, mademoiselle, prenez garde! dit-il : vous allez avoir froid.

— D'abord, mon cher Hans, rappelez-vous ceci : c'est que je ne suis pas *mademoiselle;* je suis *votre nièce...* ce qui fait que je ne puis garder à votre bras une pelisse de renard bleu. Ensuite, je suis danseuse, et non chanteuse : peu m'importe donc de m'enrhumer! mais ce qui m'importe énormément, c'est de ne point faire attendre le prince, qui pourrait bien s'enrhumer, lui... Prenez donc les clefs de toutes vos portes, de toutes vos grilles, de toutes vos orangeries, et venez, mon cher oncle!

Hans laissa éclater un gros rire, prit ses clefs, et se mit en marche.

Rosenha, appuyée au bras de *son oncle,* traversa donc rapidement le jardin privé de l'empereur, et entra dans le parc.

C'est à ce moment qu'après l'avoir perdue de vue un instant, le jeune duc l'avait vue reparaître, et avait couru de la fenêtre du boudoir à la porte de l'escalier.

En sa qualité de jardinier en chef, maître Hans avait non-seulement dans le parc, dont les clefs lui étaient confiées, mais encore dans le palais, ses grandes entrées. Jamais sentinelle n'aurait eu l'idée de croiser la baïonnette devant maître Hans, et, une fois au bras de celui-ci, la nièce jouissait naturellement des priviléges accordés à l'oncle.

Voilà comment la belle Rosenha Engel était arrivée jusqu'à l'appartement du duc, où l'entraînèrent rapidement les bras qui s'étaient ouverts à son approche, laissant à Hans — lequel montait du pas grave qui convient au jardinier en chef d'un parc impérial autrichien — le soin de refermer la porte, et de s'établir dans l'antichambre comme il l'entendrait.

Les deux beaux jeunes gens, toujours enlacés, et tournant sur eux-mêmes comme deux valseurs enivrés de danse ou d'amour, allèrent retomber sur un grand canapé faisant un entre-deux de fenêtre de la chambre à coucher du prince; seulement, le jeune homme tomba pâle et épuisé d'émotion, tandis que la jeune fille suivait le même mouvement, mais haletante de bonheur et pleine de vie.

A la lueur des candélabres qui brûlaient sur la cheminée, elle s'aperçut de la pâleur et de la faiblesse de son amant, et, l'enlaçant plus étroitement de son bras :

— Oh ! mon bien-aimé duc ! s'écria-t-elle en lui baisant le front en tous sens, comme pour absorber les gouttes de rosée perlant sur ce lis ; qu'avez-vous donc ?... Etes-vous malade ? souffrez-vous ?

— Non, non, je ne souffre plus, puisque te voici, Rosenha ! dit le jeune homme ; mais tu as tant tardé, et je t'aime tant !

— Est-ce m'aimer, chère Altesse, que de jouer ainsi votre précieuse santé en respirant l'air malsain de la nuit ; et ne m'avez-vous pas promis cent fois de ne plus m'attendre à ce balcon maudit ?

— Oui, j'ai juré cela, Rosenha ; et je commence toujours par te tenir parole... A onze heures, je suis de ce côté des vitres ; si tu venais à onze heures, tu m'y trouverais.

— A onze heures ? Mais vous savez bien, monseigneur, qu'à cette heure-là, le ballet est à peine fini.

— Sans doute, je sais cela ; mais, à onze heures, il y a déjà un jour, et quelquefois deux jours que je t'attends ! Aussi, à onze heures et demie, je mets la main sur l'espagnolette ; à minuit, j'ouvre la fenêtre, et, que veux-tu ! je m'impatiente et je t'accuse jusqu'à ce que j'entende le roulement de ta voiture.

— Et, alors ?... demanda en souriant la jeune fille.

— Et, alors, je ne t'accuse plus ; mais je m'impatiente encore jusqu'à ce que je te voie paraître à la porte du jardin anglais.

— Et, alors ?... fit-elle avec une naïve coquetterie.

Et, alors, j'écoute le bruit de tes pas, qui retentit jusqu'au fond de mon cœur ; j'ouvre la porte, j'ouvre les bras !...

— Et, alors ?...

Et, alors, je suis si heureux, Rosenha, acheva le prince d'une voix brisée, douce comme celle d'un enfant malade ; — et, alors, je suis si heureux, qu'il me semble que je vais mourir !

— Mon beau prince ! fit la jeune fille, joyeuse et fière de sentir l'amour qu'elle inspirait.

— Ce soir, reprit le duc, je ne t'attendais plus.

— Ainsi vous m'avez crue morte !

— Rosenha !

— Ah çà ! monseigneur, parce que vous êtes prince, auriez-vous, par hasard, la prétention d'aimer Rosenha mieux que Rosenha ne vous aime? Tant pis, car je vous préviens que je ne vous céderais point là-dessus !

— Tu m'aimes donc bien, Rosenha? demanda le jeune homme en arrivant avec effort, et pour la première fois depuis l'entrée de la danseuse, au bout de sa respiration oppressée. Oh ! dis-moi cela d'assez près pour que je puisse aspirer tes paroles ! elles me donnent de l'air, elles me feront du bien !

— Enfant que vous êtes ! vous demandez si je vous aime ! On voit que votre police est moins bien faite que celle de votre auguste aïeul; sans quoi, vous ne m'adresseriez pas une pareille question.

— Rosenha, on ne fait pas toujours de ces questions parce qu'on doute; on les fait souvent pour qu'on vous réponde : « Oui ! oui ! oui ! »

— Eh bien, oui, oui, je vous aime, mon beau duc ! Vous m'attendez, vous vous impatientez quand je tarde; vous doutez quand je ne viens pas... Est-ce que vous croyez, monseigneur, que je pourrais rester un seul jour sans vous voir? est-ce que vous n'êtes pas ma pensée unique, mon rêve incessant, ma vie entière? est-ce que toutes les heures de mes jours, quand je suis loin de vous, ne se passent pas à regarder votre douce image, à adorer votre cher souvenir ?... Comment avez-vous pu penser que je ne viendrais pas ce soir?

— Je ne l'ai pas pensé, je l'ai craint !

— Méchant ! est-ce que je n'avais pas à vous remercier de votre précieux bouquet? Toute la journée, je n'ai songé qu'au moment où je le recevrais, et je le respirais avant de l'avoir entre les mains !

— Et où est-il? demanda le prince.

— Où il est?... Belle question ! dit la jeune fille le tirant tout flétri, mais tout parfumé encore, de sa poitrine; — le voici.

Et elle baisa tendrement le bouquet, que le prince lui arracha des mains pour le baiser à son tour.

— Oh ! mon bouquet ! mon bouquet ! s'écria la jeune fille.

Le prince le lui rendit.

Et, elle, le regardant et souriant délicieusement :

— Vous l'avez cueilli vous-même, n'est-ce pas ?

Le prince voulut répondre négativement.

— Chut ! taisez-vous ! dit Rosenha ; c'est votre façon de marier les fleurs : je l'ai reconnu. Je vous voyais de là-bas, de Vienne, courant, pour trouver ces belles violettes, dans les serres qui avoisinent la ménagerie. A mesure que vous en cueilliez deux, vous les couchiez sur un lit de mousse, de peur que la chaleur de vos mains ne leur enlevât leur fraîcheur... Et, à propos, vos mains sont bien brûlantes, il me semble !

— Non, non, sois donc tranquille ; jamais je ne me suis si bien porté.

— Est-ce ainsi que vous avez fait ? Dites !

— Oui.

— Aussi, mon bien-aimé duc, si vous saviez de quel regard je les ai dévorées, ces fleurs ! de quels baisers je les ai couvertes !

— Chère Rosenha !

— Quand je mourrai, mon beau duc, je veux que vous mettiez sur le coussin où reposera ma tête deux touffes de violettes : il me semblera alors que vous me regardez pendant l'éternité avec vos deux grands yeux bleus !

Ainsi enlacés, jeunes, beaux, amoureux, babillants, poétiques, les deux enfants — car à peine la jeune fille avait-elle quelques mois de plus que le jeune homme — les deux enfants étaient charmants à voir ; et, en les voyant, certes, on se fût rappelé les plus suaves scènes des poëtes qui ont chanté l'amour ; mais on eût principalement songé à Juliette et à Roméo. On eût cru voir leurs fronts éclairés par les nuages roses de l'aube, et l'on se fût demandé si c'était le chant du rossignol ou celui de l'alouette qu'on allait entendre dans les jardins de Schœnbrünn.

La vue de l'amour fait croire au printemps éternel !

XCIX

Jalousie.

Tout à coup, le front du jeune homme se rembrunit.

Ses yeux venaient de s'arrêter sur le bracelet de diamants enroulé au bras de la jeune fille, et, du bracelet de diamants, avaient passé au sachet brodé pendu à la ceinture de Rosenha.

Le prince jeta un faible cri, et porta sa main à sa poitrine, comme s'il venait de recevoir un coup d'aiguille dans le cœur.

Rosenha redoubla de tendresses et de chatteries; mais le front de son amant resta soucieux.

Elle, cependant, continuait de sourire, quoiqu'elle eût entendu ce faible cri, quoiqu'elle vît ce front plissé.

Enfin, elle parut se résoudre à aborder la question.

— Vous avez là, sur ce beau front, dit-elle en passant son doigt effilé sur la place qu'elle désignait; — vous avez là une pensée que vous me cachez, mon bien-aimé prince! mais, pour moi, elle est aussi visible sur votre front qu'une mauvaise herbe dans un champ de roses.

Le duc respira péniblement.

— Voyons, continua Rosenha, qu'est-ce que cette pensée? Dites-le-moi.

— Rosenha, répondit le prince, je suis jaloux.

— Jaloux! fit Rosenha avec une coquetterie charmante. Eh bien, sur ma parole, je m'en doutais!

— Ah! vous voyez bien!

— Jaloux! répéta Rosenha.

— Oui, jaloux.

— Et de qui, mon cher seigneur?
— D'abord, je suis jaloux de tout le monde en général...
— C'est n'être jaloux de personne.
— Mais de quelqu'un en particulier.
— Alors, c'est du bon Dieu, mon duc; car, sauf lui, je aime que vous.
— Non, Rosenha, c'est d'une créature humaine.
— En ce cas, c'est de votre ombre, monseigneur.
— Ne plaisante pas avec une douleur, Rosenha!
— Avec une douleur! votre jalousie va jusqu'à la douleur?... Oh! s'il en est ainsi, faisons-la cesser bien vite! Voyons, quelle est cette personne?
— Elle était ce soir au théâtre.
— Ah! pour cela, c'est vrai : ce soir, au théâtre, mon bien cher seigneur, vous aviez un rival.
— Vous en convenez?
— Un rival dont j'ai reçu une déclaration d'amour dans toutes les formes.
— Et le nom de ce rival, Rosenha?
— C'est le public, monseigneur.
— Oh! dit le prince avec un petit mouvement d'humeur, je sais bien, Rosenha, que la ville tout entière est amoureuse de vous... Mais écoutez-moi. Il s'agit d'un homme qui vous regardait avec des yeux si passionnés, qu'en vérité, j'aurais eu un certain plaisir à chercher querelle à cet impertinent personnage!
Rosenha sourit.
— Je parie, dit-elle, que vous voulez parler de l'Indien, monseigneur.
— Justement! oui, je veux parler de cet homme, qui s'épanouissait insolemment dans sa loge.
— Très-bien, très-bien, monseigneur! Continuez, je vous écoute.
— Oh! ne raille pas, Rosen! car j'en suis sérieusement jaloux... Il ne t'a pas quittée des yeux un seul instant, du moment où tu es entrée en scène, tandis que, pendant l'opéra, il semblait n'assister au spectacle que pour te chercher dans chaque loge.
— Que pour me chercher, moi? En êtes-vous bien sûr?
— Et, toi, méchante fille, quand tu cessais de me regarder, c'était pour tourner les yeux du côté de ce nabab..

Aussi, lorsque tu as reparu, quel présent royal t'a-t-il jeté, ce radjah de Lahore?

— Vous pouvez en juger, monseigneur, dit la jeune fille en levant son poignet à la hauteur des yeux du prince.

— Oh! j'ai bien reconnu les diamants, va! ils sont venus m'aveugler jusque dans ma loge... Pauvre petit bouquet de violettes, quelle piètre mine tu faisais auprès d'eux!

— Où était le bouquet de violettes, monseigneur?

Le duc sourit à son tour.

— Où sont les diamants?

— Pourquoi les diamants ne sont-ils pas chez toi?

— Parce que je n'ai pas voulu les séparer de la bourse qui les accompagnait.

— Pourquoi cette bourse est-elle à votre côté, alors?

— Parce qu'elle renferme une lettre.

— De cet homme?

— Oui, monseigneur, de cet homme.

— Il a osé t'écrire, Rosenha?... Voyons, ne me fais pas souffrir plus longtemps! L'avais-tu vu avant ce soir? le connais-tu?... T'aime-t-il? l'aimes-tu?

Ces derniers mots furent prononcés avec un tel accent de souffrance, qu'ils retentirent jusqu'au fond du cœur de la belle danseuse.

Son visage prit un air de gravité, et, quittant le ton de la plaisanterie :

— Tout est sérieux avec vous, Frantz, dit-elle, et j'aurais mauvais cœur si je riais plus longtemps de la peine que ce soupçon a pu vous causer. Je connais ou plutôt je devine, mon cher duc, toutes les tristesses que peuvent donner les soupçons les moins fondés; aussi je veux écarter au plus vite celui-ci de votre cœur. Oui, Frantz, cet homme m'a regardée toute la soirée... Ne frissonnez pas ainsi; attendez que j'aie fini... Mais, au regard de cet homme, croyez-moi, une femme ne se fût pas trompée une minute : ce regard, ce n'était point le regard passionné de l'amour; c'était le regard humble et suppliant de l'amitié.

— Mais il vous a écrit, il vous a écrit, Rosenha! vous me l'avez dit tout à l'heure, vous me l'avez avoué vous-même.

— Oui, sans doute, il m'a écrit.

— Et vous avez lu sa lettre?

— Deux fois d'abord, monseigneur; puis une troisième fois.

— Oh! que feriez-vous donc pour une lettre de moi, alors?

— Une lettre de vous, mon duc, je ne la lis pas une fois, je ne la lis pas deux fois, trois fois : je la lis toujours!

— Pardonne-moi, Rosen, mais la pensée qu'un homme ose t'écrire, cette seule pensée me fait bouillir le sang!

— Avant que vous sachiez pour quelle cause cet homme m'écrit, pauvre fou!

— Fou tant que tu voudras, Rosenha, je ne dis pas non; oui, fou d'amour!... Voyons, chère fille de mon cœur, ne me rends pas malheureux plus longtemps! Tiens, j'ai la poitrine oppressée comme s'il n'y avait plus d'air dans cette chambre.

— Ne vous ai-je donc pas dit que j'avais là sa lettre?

— Oui.

— Eh bien, si je l'ai apportée, c'est pour vous la faire lire.

— Alors, donne-la-moi.

Et le prince étendit la main vers le sachet parfumé.

La jeune fille saisit cette main, et la baisa tendrement.

— Oui, sans doute, je vais vous la donner, dit-elle; mais une pareille lettre ne doit pas être prise d'une main furieuse et jalouse.

— Dis-moi comment je dois la prendre; mais, pour Dieu, donne-la-moi, Rosen, si tu ne veux pas me voir mourir!

Mais Rosen, au lieu de remettre la lettre au prince, posa successivement la main sur le cœur et sur le front du jeune homme, comme fait un magnétiseur à l'endroit du sujet qui lui est soumis.

— Calme-toi, cœur bouillant! dit-elle; refroidis-toi, front enflammé!

Puis, s'agenouillant :

— Ce n'est plus à mon bien-aimé Frantz que je m'adresse; c'est à Napoléon, roi de Rome, que je désire parler.

Le jeune homme se redressa vivement, et, se levant de oute la grandeur de sa taille:

— Que dites-vous là, Rosenha, demanda-t-il, et de quel om m'appelez-vous?

Rosenha resta à genoux.

— Je vous appelle du nom que vous avez reçu devant les hommes et devant Dieu, sire ! et je remets, de la part d'un des plus braves généraux de votre illustre père, cette humble supplique à Votre Majesté.

Et, toujours à genoux, la jeune fille, tirant du sachet parfumé la lettre qu'il contenait, présenta cette lettre au jeune prince.

Celui-ci la prit avec hésitation.

— Rosen, dit-il, vous m'assurez que je puis lire cette lettre ?

— Non-seulement vous le pouvez, sire, dit la jeune fille, mais encore vous le devez.

Le duc essuya avec son mouchoir la sueur qui coulait sur son front pâle, et, dépliant la lettre, il lut d'une voix basse et tremblante :

« Ma sœur... »

— Sa sœur !... Cet homme est-il donc votre frère, Rosen?

— Lisez, sire ! insista la jeune fille demeurant encore à genoux, et continuant de donner au prince son titre royal.

Le prince reprit sa lecture.

« Les Indiens, en donnant à Lachmé, déesse de la bonté, les contours suaves, les grâces ineffables, les séductions enchanteresses de la beauté, les Indiens ont voulu exprimer par cette idée que nulle n'était bonne sans être belle, de même que nulle n'était belle sans être bonne.

» La beauté du visage n'est, selon nos poëtes, que le reflet naturel de la bonté de l'âme. Et voilà pourquoi, ayant eu la félicité de contempler la beauté de votre visage, j'ai découvert, à travers cette beauté, comme à travers un cristal limpide, les trésors de bonté de votre cœur... »

Le duc interrompit sa lecture ; les quelques lignes qu'il venait de lire n'étaient qu'un prélude complimenteur qui le laissait encore indécis sur le sens de la lettre. Il regarda la jeune fille, comme pour lui demander une explication.

— Continuez, je vous prie, dit Rosenha.

Le duc reprit :

« Nous avons tous les deux, ma sœur, pour le même

homme, ou plutôt pour le même enfant, la même tendresse, e même amour, le même dévouement. Or, cette communauté d'affections établit entre nous, quelque étrangers que nous soyons en apparence l'un à l'autre, une étroite et sainte fraternité dont je réclame humblement les priviléges.

» Un de ces priviléges, ma sœur, le premier, le plus précieux de tous, c'est d'aller causer de lui avec vous, le plus souvent et le plus longtemps qu'il me sera possible; c'est de vous parler, dans ces entrevues que je réclame au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde : — une conviction et un dévouement, — de sa santé qui m'effraye, de son avenir que je redoute, de son présent qui me brise le cœur ! c'est de chercher avec vous une issue à cette vie que la fatalité semble avoir minée; c'est de nous efforcer ensemble de tout faire, non-seulement pour son bonheur, mais encore pour sa gloire.

» C'est là, depuis que son père est mort, ma secrète pensée, mon but unique, mon espérance suprême... C'est pour arriver à sa réalisation que j'ai franchi les mers, traversé la moitié du monde, et que je traverserais l'autre moitié, au risque de laisser vingt fois ma vie sur le chemin que j'aurais à parcourir avant d'arriver jusqu'à lui.

» Or, vous le comprenez, ma sœur, c'est pour un grand dessein que je suis venu.

» A quatre mille lieues d'ici, quand je n'avais plus rien à désirer pour moi-même, j'ai fait pour lui le rêve de changer le nom de Frantz en celui de Napoléon. Laissez-moi donc espérer qu'aidé par vous, je remettrai sur le front du fils la couronne du père. J'en ai la ferme, l'immuable volonté; et, s'il ne faut, pour le replacer sur le trône de France, que les bras d'un million d'hommes, je sais le moyen de les trouver.

» Un homme qui a suivi son père dans son double exil, à l'île d'Elbe d'abord, à Sainte-Hélène ensuite; un homme qui vient lui parler de son père de la part de son père; un homme dont le nom est peut-être parvenu jusqu'à lui, malgré l'emprisonnement où on le tient; un homme dont le nom est le symbole de la fidélité et du dévouement, Gaetano Sarranti, mon compagnon, mon ami, celui qui est là à ma droite, connaît tous mes projets. C'est lui que je charge d'en linstruire le prince; il fera ce qu'à mon grand regret je ne

puis faire, moi, dont tous les pas sont épiés. Obtenez pour lui une entrevue, et que cette entrevue soit sans témoin, nocturne, secrète.

» Il s'agit, comprenez-le bien, non pas de nos têtes, — ce ne serait rien, nous ne faisons que notre devoir en les résignant à ce jeu terrible des conspirations, — mais de l'avenir du roi de Rome, de la fortune de Napoléon II.

» Nous ne venons pas vous dire ; « Trouvez le moyen de » nous introduire près du prince ; » ce moyen, nous l'avons. Nous venons vous dire ; « Que le prince consente à recevoir » M. Sarranti, et, demain, à la même heure où le prince lira » cette lettre, M. Sarranti sera près de lui. »

» Demandez au prince la permission de me recevoir demain, vous, ma sœur, pour me rendre sa réponse ; et, si cette permission de me présenter chez vous m'est accordée, après avoir écarté les rideaux de la troisième fenêtre de l'aile droite du château qui regarde Meidling, levez et abaissez trois fois une bougie devant cette fenêtre; je n'ai pas besoin d'autre avis.

» Dans l'attente de cette réponse, à laquelle nous attachons plus d'importance qu'un condamné à mort n'en attache à la nouvelle de sa grâce, je vous remercie, ô ma sœur ! et vous embrasse fraternellement.

» Le général comte Lebastard de Prémont.

» P. S. Une recommandation suprême, ma sœur : le prince sait de quelle surveillance, invisible peut-être, mais réelle à coup sûr, il est entouré; vous ne sauriez donc trop lui recommander la plus grande circonspection. Il n'a besoin de se fier à personne au monde, que vous et nous; en conséquence, qu'il ne se fie pas même à ce jardinier dont vous croyez être sûrs, et qui vous introduit chaque soir près de lui. »

Le duc de Reichstadt releva la tête : c'était tout.

Au reste, la voix du jeune prince, au fur et à mesure qu'il avançait vers la fin de la lettre, avait pris une intonation qui indiquait à quel point il était impressionné par cette lecture; mais, en arrivant à la signature, il ne put retenir un cri : ce nom de Lebastard de Prémont avait été vingt fois prononcé devant lui comme celui d'un des plus braves généraux de la période napoléonienne.

Quant à la jeune fille, demeurée à genoux, les mains jointes, devant le prince pendant toute la lecture de cette lettre, elle sentait couler sur ses joues deux larmes silencieuses, à l'attendrissante pensée de ces deux hommes cœurs fermes et dévoués, qui venaient du fond des Indes pour avoir une entrevue avec le fils de leur ancien maître, oubliant les mesures inquisitoriales qui avaient été prises par les hommes de la coalition, la police arbitraire semée sous toutes les formes en Europe, et particulièrement à cette époque, la sévérité inflexible dont usait le gouvernement autrichien envers tout homme ayant approché l'empereur Napoléon.

Elle frissonnait malgré elle en songeant que cet homme qu'elle venait de voir libre, riche, étincelant dans sa loge comme une divinité indienne dans son sanctuaire, pouvait, sur la divulgation de cette lettre qu'il lui avait jetée sous les yeux de deux mille personnes, être enlevé et conduit dans quelque noir cachot du Spielberg !

Et ce qui la touchait surtout profondément, la jeune femme au cœur pur, ardent et généreux, c'était la confiance que ces deux hommes avaient mise en elle, pauvre paria de la société, pauvre baladine de théâtre !

Aussi jurait-elle tout bas de reconnaître cette confiance, en secondant de tout son pouvoir les desseins de ces deux hommes.

C

Les trois souvenirs du duc de Reichstadt.

Rosenha sentit que le prince la prenait par la main, et la relevait de terre ; — on se rappelle qu'elle était restée à ses genoux.

Alors, elle jeta les yeux sur lui.

Non moins ému qu'elle-même, il avait les yeux au ciel, et deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Oh! larmes précieuses! larmes d'Achille! s'écria la jeune fille en les aspirant des lèvres; larmes tombées du cœur du fils sur la tombe du père, soyez recueillies par la France!... Oh! continua-t-elle avec enthousiasme, c'est ainsi que je vous aime, ô mon beau duc; c'est en vous voyant ainsi transfiguré que je remercie Dieu de m'avoir placée près de vous, comme le calice destiné à recevoir la rosée de vos larmes. Pleurez, pleurez, pendant que nous sommes seuls; vos larmes sont comme les violettes: elles ne s'épanouissent qu'à l'ombre ou dans l'obscurité!

Et, tout en parlant ainsi, la jeune fille couvrait de baisers, chastes comme ceux d'une sœur, le visage du prince humide de larmes.

Et lui, répondait en l'embrassant avec passion, mais cependant avec une pensée qui semblait planer au-dessus des nuages:

— Oui, oui, chère fille, tu as raison, c'est Dieu qui t'a placée auprès de moi comme l'ange des larmes; devant toi seule, excellente créature, cette source de pitié qui est en moi, tarie et refoulée sous le regard des autres, jaillit et s'écoule sous ton regard bienfaisant.

— Mon duc!

— Sois bénie! continua le prince sans songer à essuyer ces larmes qui semblaient lui dégager la poitrine; sois bénie pour les douces heures que me donne ton souvenir, et la précieuse vie que me donne ta présence! Oh! tu l'as dit, avec toi seule je puis pleurer et sourire tout haut; avec toi seule je puis oublier et me souvenir; avec toi seule, enfin, je puis parler de mon père et de la France!

Rosenha comprit que c'était par cette voie qu'elle devait arriver à son but.

— Ton père! la France! oh! te les rappelles-tu, mon beau duc? demanda-t-elle. Alors, parle-m'en, je t'en prie! Moi aussi, moi aussi, ajouta-t-elle avec un soupir, j'ai des rêves, comme Mignon et comme toi, d'une mère et d'un pays perdus.

— Oui, dit le prince, dont l'œil limpide et charmant

semblait regarder dans le passé; oui, je me rappelle mon père, mais dans une seule circonstance. Une nuit, je m'éveillai dans mon berceau, comme lorsque, au milieu de son sommeil, on sent près de soi la présence de quelqu'un qui vous aime. Deux personnes étaient debout devant moi : l'une ma mère, la duchesse de Parme...

Le jeune homme prononça ces mots avec une profonde amertume.

— L'autre, mon père, l'empereur Napoléon!...

Et, tout au contraire, en prononçant ces mots, le prince leva la main, comme pour toucher le ciel.

— Il se baissa sur mon lit, et m'embrassa. J'entourai son cou de mes bras, et je l'embrassai aussi; mais, chose singulière! il me reste de cette étreinte paternelle le même souvenir qui me resterait du baiser d'une statue.

— Et tu sens toujours ce baiser, n'est-ce pas, mon duc?

— Oui.

— Tu vois toujours celui qui te l'a donné?

— Oui.

— Oh! garde bien ce souvenir dans ton cœur! ne l'oublie jamais!

— Il n'y a pas de danger, dit le jeune homme avec un mélancolique sourire, et en mettant sa main sur sa poitrine : c'est tout ce qui me reste de lui!... Tu n'as pas idée comme il était beau, Rosenha ; beau comme une effigie antique, beau comme la médaille d'Alexandre, beau comme la médaille d'Auguste!

— On dit que tu lui ressembles, mon bien-aimé duc.

—Oui, comme le rêve fugitif et sans corps ressemble à la statue d'airain!... Non, ajouta-t-il avec un accent presque douloureux; non, j'ai les yeux de ma mère, j'ai les cheveux de ma mère : je suis Autrichien, moi; je m'appelle Frantz!

— Tu es Français, et tu t'appelles Napoléon, c'est moi qui te le dis, reprit la jeune fille. Voyons, parlons de ton père; voyons, parlons de la France.

— Mon père, je te l'ai dit, c'est le seul souvenir que j'en aie. Il partait pour cette grande et splendide campagne de 1814 où toute la gloire est du côté du vaincu. J'ai souvent

compare mon père à Annibal, vaincu par Scipion, et cependant, plus grand devant la postérité que son vainqueur

— Oui, oui, plus grand que Scipion, plus grand que César, plus grand que Charlemagne, plus grand que tout!.. Oh! mon duc, quel exemple!

— Écrasant, Rosenha! et c'est ce qui me désespère. Que faire après un pareil homme?... Tiens, je pense souvent que j'ai été placé par le destin à côté de cette grande figure comme une ombre pâle et mélancolique, destinée à la faire ressortir; comme ces Égyptiens que le peintre met au pied des Pyramides, pour faire ressortir la petitesse de l'homme et la grandeur du monument.

— Et, cependant, mon duc, l'Arabe peut gravir la pyramide, l'Arabe peut atteindre le couronnement de la gigantesque bâtisse; il est vrai que chacun des degrés par lesquels on atteint à ce haut sommet est de deux coudées.

— J'y succomberais, Rosenha : je n'ai pas la force d'être grand.

Il se laissa aller épuisé sur le canapé.

— Je n'ai pas même celle d'être heureux!

La jeune fille se coucha à ses pieds, et pensa qu'il fallait le ramener à des idées plus riantes.

— Et voyons, dit-elle, maintenant, quels sont vos souvenirs de la France?

— Oh! ceux-là se bornent à deux.

— Dites-les-moi, mon cher prince, fit la jeune fille en appuyant ses deux bras sur les genoux du jeune homme, dont le front pensif et incliné disparaissait sous ses beaux cheveux bouclés.

— Un jour, — je crois que c'était le jour anniversaire de ma naissance, le 28 mars 1814,— une semaine avant de quitter Paris pour toujours peut-être... les premiers rayons du printemps brillaient au ciel; nous revenions dans ma voiture, madame de Montesquiou et moi. Tout à coup, j'aperçus des masses de fleurs, — où? je ne pourrais le dire. — Tu sais comme j'aime les fleurs, Rosenha. Je m'écriai : « Oh! des fleurs! je veux des fleurs! j'en veux beaucoup, j'en veux plein ma voiture! » On alla chercher les plus belles fleurs. Pendant ce temps, je regardais par la portière, et, à l'entresol de la maison devant laquelle était arrêtée ma voiture, je vis, assis près d'une croisée, un jeune homme et une

jeune fille travaillant chacun de son côté, le jeune homme à faire des montres, la jeune fille à faire des fleurs.

« — Tiens, dis-je à madame de Montesquiou, je croyais que c'était le bon Dieu qui faisait les fleurs.

» — Sans doute, me répondit-elle, sire, c'est le bon Dieu.

» — Mais non, repris-je en lui montrant la jeune fille, je vois bien que ce sont les femmes.

» Elle sourit, et moi, je continuai de regarder et d'écouter. La jeune fille chantait une chanson, et le jeune homme chantait le refrain avec elle. Malheureusement, sans doute leur dit-on que c'était moi qui étais là, tout près d'eux, devant leur fenêtre; car ils s'interrompirent tout à coup, l'un de faire ses montres, l'autre de faire ses fleurs, et tous deux se mirent à crier :

» — Vive le roi de Rome!

» Mais, moi, je criais de mon côté :

» — Je veux qu'ils chantent! je veux qu'ils chantent! »

La voiture partit... Rosenha, je vois encore les deux beaux jeunes gens à leur fenêtre; souvent, depuis, j'en ai parlé à madame de Montesquiou. Quand j'étais enfant, elle me disait que c'étaient le frère et la sœur; mais, plus tard, j'ai compris qu'ils étaient amant et maitresse. Deux chardonnerets sautaient dans une cage, la jeune fille chantait... Rosenha, je me mettrais à faire des montres, cette nuit même, si je pouvais les aller faire à Paris, dans une chambrette au bord de la Seine, tandis que, toi, tu ferais des fleurs, et chanterais cette chanson qui est restée au fond de ma mémoire... Oh! si tu savais combien de fois, depuis ce jour-là, j'ai passé des heures d'insomnie à renouer dans ma tête les différentes mesures de cet air, doux et mélancolique comme un air de Weber!

— Dites-moi cet air, mon cher duc; peut-être le retrouverai-je.

Le prince essaya, mais vainement : à la troisième ou quatrième note, l'air se brisait entre ses lèvres.

— Oh! si je savais l'air, dit-il, je suis bien sûr que je me rappellerais les paroles. Je l'ai fait demander partout, chez tous les marchands de musique de Vienne et de l'Allemagne, partout, même à l'ambassade de France.

— Mais, enfin, ne vous rappelez-vous pas le titre de la chanson?

— Non... je ne crois même pas l'avoir entendue entière; je n'en aurai entendu qu'un couplet ou deux... Eh! mon Dieu, je te raconte cela, chère Rosenha, pour te montrer que je n'ai pas oublié le pays de mes première années.

— Oh! mon cher duc, que je voudrais donc savoir cette chanson-là!

— Peut-être est-elle absurde, au bout du compte, dit le jeune prince; mais cela m'étonnerait bien : j'en ai gardé un souvenir si pur, si doux, si frais!... Oh! mon enfance écoulée! oh! mon pays natal disparu! oh! les fleurs dont on encombrait ma voiture! oh! la petite fenêtre avec les deux amants! ce jeune homme faisant des montres, et la jeune fille chantant :

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les yeux... les...

Rosenha jeta un cri, et courut au piano.

— Où vas-tu? demanda le duc.

— Attendez, monseigneur, dit la jeune fille. Serait-ce cela, par hasard?

Et, laissant courir ses doigts sur le piano, elle fit, après un brillant prélude, entendre un air suave sur lequel elle chanta ces deux vers :

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les regards du matin...

— C'est cela! s'écria le jeune homme. Oh! tu la sais! tu sais ma chanson! Chante, chante, je t'en prie!

La jeune fille chanta.

Sur les gazons, la pâquerette,
Aux premiers rayons du matin,
Entr'ouvre, d'une main coquette,
Les plis blancs de sa collerette
A tous les passants du chemin...

— Est-ce bien cela? demanda-t-elle.

— Oui, oui, c'est bien cela, dit le prince, quoique je n'aie pas entendu chanter ce premier couplet, qui était chanté sans doute quand je suis arrivé. Oh! chère Rosenha, j'avais bien raison de dire que tous mes bonheurs viennent de toi.

N'es-tu pas réellement ma sœur, dis, toi qui peux me chanter, à seize ans, les chansons que j'ai entendues à trois?... Oh! je me trompe en croyant que je te connais depuis quelques mois seulement : tu as été élevée avec moi; nous avons vécu ensemble en France... Chante, Rosenha! je t'écoute.

Rosenha voulut reprendre la chanson où elle l'avait laissée.

— Non, dit le duc : du commencement! du commencement!

Rosenha reprit :

Sur les gazons, la pâquerette,
Aux premiers rayons du matin,
Entr'ouvre d'une main coquette,
Les plis blancs de sa collerette
A tous les passants du chemin...

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les regards du matin!

— Oh! c'est cela! s'écria le jeune homme, plus heureux que s'il eût trouvé un trésor.

La jeune fille continua :

Dans les prés verts, la marguerite
Se promène coquettement;
Le vent se met à sa poursuite,
L'enlace, et la pauvre petite
Expire aux bras de son amant...

N'imite pas la marguerite,
Et fuis jusqu'au souffle du vent!

— Je me rappelle! je me rappelle! s'écria le jeune prince en battant des mains. Chante Rosenha! chante! j'écoute.

Rosenha reprit :

Au fond des bois, les violettes,
Chastes, dérobent leur beauté,
Ne disant qu'aux herbes discrètes
Le secret de leurs amourettes
Pendant les belles nuits d'été...

Au fond des ombreuses retraites,
Fuyons ensemble, ô ma beauté!

Et, après chaque vers, le jeune homme répétait le vers;

et, après chaque couplet, le couplet; et il ne laissa Rosenha quitter le piano que lorsqu'il sut la chanson entière, paroles et musique.

Mais elle comprit, la belle et poétique jeune fille, qu'elle venait de s'écarter de son but. Elle jeta les yeux sur la pendule : deux heures du matin allaient sonner dans dix minutes; elle devinait que le général de Prémont, ou Sarranti, ou peut-être tous les deux attendaient, en vue de la fenêtre, le signal qui devait leur être donné.

Aussi revint-elle au second souvenir que le duc de Reichstadt disait avoir gardé de la France.

— Mais monseigneur m'avait encore parlé d'un éclair de sa jeunesse, d'un reflet de ses premiers jours; je ne le tiens pas quitte!

— Oh! celui-là, celui-là, dit le duc en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, c'est quand il me fallut quitter les Tuileries pour Rambouillet... L'ennemi allait envelopper Paris; ma mère me dit :

» — Viens, Charles!

» Mais, moi, je m'écriai :

» — Non, non, je ne veux pas m'en aller, je ne veux pas quitter les Tuileries!

» Et je m'accrochai aux rideaux du lit, aux tapisseries de la porte, criant :

» — Non, non, non, je ne veux pas m'en aller! »

On m'emporta malgré moi, continua le jeune homme d'une voix étouffée. Un pressentiment me disait que je ne reverrais jamais les Tuileries : mon pressentiment ne m'a pas trompé!

— Eh bien, monseigneur, dit Rosenha, les Tuileries, si vous le voulez, — songez-y bien ! — vous ne les aurez pas quittées pour toujours! les Tuileries, si vous le voulez, vous les reverrez!

Et elle courut à la fenêtre, — à la troisième fenêtre de l'aile droite du château de Schœnbrünn regardant Meidling, — et, saisissant les rideaux d'une main, de l'autre elle éleva et abaissa trois fois la bougie.

C'était, on se le rappelle, le signal demandé par le général Lebastard de Prémont.

Le jeune homme fit d'abord un pas pour retenir Rosenha;

mais, réprimant presque aussitôt ce premier mouvement de faiblesse :

— Allons, dit-il, il faut que la destinée de tout homme s'accomplisse... Merci, Rosen !

Cinq minutes après, on entendit le bruit d'un cheval qui passait à fond de train sur la grand'route, dans la direction de Meidling à Vienne.

CI

Qui n'est utile à rien, qu'à contenter un caprice de l'auteur.

Un romancier habile et désireux de ménager ses effets sauterait par-dessus le chapitre qu'on va lire, et passerait tout de suite, du bruit produit par le galop du cheval qui emporte son maître vers Vienne, à l'apparition de M. Sarranti ; mais, pour aujourd'hui, qu'on nous permette d'être un romancier inhabile. Nous l'avons dit, cette histoire est une histoire que nous racontons dans l'intimité de trois ou quatre mille amis ; nous nous donnons donc toute licence de faire à notre fantaisie, et non point au compas, certain que nous sommes qu'on nous écoute avec indulgence, et qu'on nous aime jusque dans nos défauts.

Que voulez-vous ! nous n'avons pas le courage d'abandonner ainsi ces deux beaux enfants que nous allons être forcé de quitter dans quelques chapitres, pour ne plus les revoir jamais peut-être, et qui — souvenirs de notre cœur plutôt que création de notre esprit — ont à nos yeux, tout le charme de Daphnis et Chloé de Longus, de Roméo et Juliette de Shakspeare, de Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre.

Imaginez la plus gracieuse des poses que vous prêtez aux

deux jeunes Grecs, aux deux beaux Véronais, aux deux ravissants créoles de l'île de France, et vous n'aurez pas de tableau plus charmant que celui que nous offriront les deux héros de ce récit, au moment où nous rentrerons dans la chambre à coucher du duc de Reichstadt.

Pour la seconde fois, le jeune homme avait fléchi sous l'effort; le prince avait disparu : l'enfant timide et maladif avait repris sa place. C'était lui qui, à son tour, était couché sur les coussins, et dont la tête pâle, aux artères convulsives, s'allongeait sur les genoux de Rosenha.

Assise sur l'ottomane, la jeune fille de ses deux mains étendues, faisait un collier au duc ; ses doigts roses et effilés se croisaient sous le menton imberbe de son amant; et, lui renversant doucement la tête en arrière, elle mirait ses yeux noirs et veloutés dans l'azur humide des yeux du prince.

Oh! que de fois, quand j'ai senti l'impuissance de ma plume à rendre ce que je voyais si bien dans le miroir de mon imagination, que de fois j'ai regretté de ne pas avoir, au lieu de cette plume impuissante avec laquelle j'essayais d'écrire, le pinceau magique du Titien ou de l'Albane! Mais, que voulez-vous! il n'a été donné qu'au seul Michel-Ange d'avoir reçu du ciel quatre âmes. Il faut se contenter de ce que nous donne le Seigneur, et ce n'est pas moi, quelque sujet que j'en aie peut-être, qui me plaindrai de l'avarice de Dieu.

L'enfant, fatigué d'avoir un instant atteint à la hauteur d'énergie de l'homme, l'enfant était redevenu enfant; Rosenha avait compris sa faiblesse, et le caressait comme fait une mère de son fils, ou plutôt une sœur aînée de son frère.

Ah! nous ne nous lassons pas de le redire, c'était un adorable tableau que celui de ce visage, un peu efféminé peut-être, mais doux, suave, pur, renversé en arrière, et souriant, les lèvres entr'ouvertes, les dents perlant derrière les lèvres, à cette belle créature qui avait à la fois, pour le sublime abandonné, une triple attraction, dévouée comme celle de la mère, indulgente comme celle de la sœur, tendre comme celle de la femme. Bien souvent déjà, dans les heures de tristesse et d'isolement, elle l'avait ainsi calmé, bercé, endormi sous ses caresses, sous ses chansons, sous

ses baisers; pleurant avec lui, se consolant avec lui, riant avec lui; prête à rester s'il le voulait, prête à mourir s'il le désirait?

C'est que sa sollicitude pour l'illustre enfant était immuable, infinie, suprême; c'est qu'elle était fière de lui, fière et folle en même temps. On eût dit que ce jeune homme était sa créature à elle; que nulle autre, ni sœur, ni mère, ni nourrice, n'avait de droits sur lui. Elle sentait son souffle, sa vie, son âme, intimement et indissolublement liés à la vie, à l'âme, au souffle de son amant. C'étaient cette sollicitude, ce soin, ces prévenances, dans le sourire, dans le regard, dans le geste, qui, depuis trois mois, avaient fait oublier au jeune homme sa captivité dorée; et la prison du prince, métamorphosée par Rosenha en paradis, était devenue un lieu de délices d'où il n'eût jamais songé à s'enfuir.

Mais cette terre enchantée était pareille à l'île flottante de Latone; elle semblait être à l'ancre comme un vaisseau, et, à chaque instant, le câble, soit brisé par le souffle de Dieu, soit coupé par la main des hommes, pouvait laisser dériver l'île vers ces horizons ambitieux que l'on s'efforçait de cacher aux regards du duc.

C'était dans ces moments-là que le jeune aiglon, sentant pousser ses ailes, songeait à les ouvrir et à s'envoler. Mais ces désirs de liberté qui agitaient parfois le cœur de l'homme se dissipaient bien vite au souffle des passions capricieuses de l'enfant; et, comme, plus jeune, il quittait son livre d'études pour voir défiler un cortége militaire, jeune homme, il laissait ses souvenirs et ses velléités d'ambition politique, pour voir défiler, comme de blanches théories couronnées de fleurs, le lumineux cortége de ses illusions amoureuses.

Mais, alors, le prince trouvait un soutien à sa virilité dans cette jeune fille même, qu'on ne laissait peut-être pénétrer jusqu'à lui que dans l'espérance qu'elle l'éteindrait; alors, au lieu d'être une ennemie à cet avenir plein de tempête, mais aussi plein de foudroyante lumière, elle lui devenait une alliée; au lieu de combattre contre lui, elle combattait pour lui; au lieu d'abaisser le prince jusqu'à elle, elle tentait de s'élever jusqu'au prince. Jusque-là, pourtant, aimante, passionnée, elle avait été plutôt l'écho qui répond que la

voix qui conseille, plutôt le foyer qui réchauffe que la colonne de flamme qui guide à travers le désert; elle combattait, mais sans force, sans volonté, sans but, et ces combats, commencés par des prières, des encouragements et des bravos, finissaient toujours par des baisers. Ce soir-là seulement, la lettre du général indien l'avait transformée, et l'on a vu l'influence qu'elle avait eue sur la détermination du prince.

Cette détermination, le jeune homme, étonné de l'avoir prise, commençait à s'en épouvanter. C'était la première fois, au milieu des mille sollicitations de ce genre dont il avait été l'objet, c'était la première fois qu'il consentait, sans l'autorisation du prince de Metternich, sans l'aveu de son aïeul François, à recevoir un étranger, un serviteur de son père; et, certes, il ne se fût jamais élevé jusqu'à cette audace si la jeune fille n'avait été là pour l'exalter, le soutenir, et faire enfin matériellement, en donnant le signal du rendez-vous du lendemain, ce qu'il n'eût osé faire lui-même.

Toutes les difficultés d'une pareille entreprise lui revenaient alors à l'esprit, et, quelle que fût l'adresse, quel que fût le courage, quel que fût le dévouement de ces deux hommes, il ne pouvait s'empêcher de frissonner pour lui et surtout pour eux, en songeant que, le lendemain à pareille heure, au lieu de causer d'amour avec une douce maîtressse, il causerait de fuite, de conspiration, de combats, avec un rude et sévère guerrier.

Aussi, au milieu de ce silence étendu sur le tableau charmant que nous essayons de décrire, et qui, par son immobilité, ressemblait à un groupe de marbre peint, parfois le prince, frémissant tout à coup, secouait-il la tête.

Alors, la jeune fille lui demandait :

— A quoi pensez-vous, monseigneur ?

Mais le prince continuait de rester silencieux, et, comme si le bruit qu'eussent fait ses pensées en se formulant l'eût effrayé, il pensait tout bas.

Enfin, à une de ces questions, il répondit :

— A quoi je pense, Rosenha ? Je pense à la folie de ces deux hommes.

— A leur folie, monseigneur ? J'aurais cru que Votre Altesse pensait à leur dévouement.

— Quand je parle de leur folie, Rosenha, je fais allusion à cet impossible projet de pénétrer jusqu'ici.

— Rien n'est impossible, monseigneur, à qui veut fermement. N'avons-nous pas lu ensemble l'histoire d'un prisonnier français nommé Latude, qui trois fois s'est échappé de sa prison : deux fois de la Bastille, une fois de Vincennes ?

— Oui, tu as vu parfois un prisonnier fuir de sa prison ; mais tu n'as jamais vu un ami y entrer.

— Ils entreront monseigneur.

— Soit ; mais ils seront vus, dénoncés, arrêtés... Tu ne sais pas de quelle invisible façon je suis gardé !

— Ils le savent, eux, puisqu'ils vous disent de ne vous confier à personne.

— Si je vais faire une promenade sur le Danube, il y a un pêcheur qui raccommode ses filets juste à cent pas de l'endroit où j'abandonne la terre ; en même temps que la mienne, sa barque quitte le rivage ; il a l'air de ne point me voir, et ne me quitte pas de vue ; il a l'air de ne point me connaître, et, si je vais à lui, si je lui adresse la parole, il balbutie les mots d'*altesse,* de *monseigneur.*

— Croyez-vous que j'ignore cela ?

— Si je vais à la chasse, et que je me laisse emporter à la poursuite du cerf ; que, par mégarde ou volontairement, je me perde sous la voûte de nos immenses forêts, sous l'ombre de nos grands arbres, et qu'arrivé là, me croyant seul, loin de tous les regards, je respire librement, non pas comme respire un prince, mais comme respire le dernier des hommes, j'entends, à cinquante pas de moi, la chanson d'un bûcheron qui lie son fagot. Ce bûcheron, c'est moi qu'il attendait ; la corde avec laquelle il lie son fagot a un de ses bouts enroulé autour de ma botte, et je m'aperçois que je m'étais trompé, que les arbres n'ont plus d'ombre, que la forêt n'a plus de solitude.

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau, monseigneur.

— Si, pendant les belles nuits d'été, j'étouffe dans ces appartements aux tapisseries épaisses, et qu'il me prenne l'envie de descendre dans ce parc dont les frais tapis se déroulent sous mes yeux, je rencontre d'abord quelque valet de chambre attardé qui monte l'escalier, tandis que je le descends ; puis, à la porte, une sentinelle qui s'arrête et me présente les armes. Alors, ennuyé d'être prince sans cesse,

prince toujours, prince dans l'obscurité comme à la lumière, je m'élance dans le parc, je quitte les allées, je m'enfonce dans le labyrinthe du bois vert... Tu crois que, là, je suis seul, Rosenha? Tu te trompes : j'entends derrière moi le bruit d'une branche qui craque; je vois un tronc d'arbre qui se dédouble, une ombre qui se glisse. Je suis aussi captif que dans mon appartement; seulement, ma prison, au lieu d'avoir vingt pas de diamètre, a trois lieues de circonférence; ce n'est plus ma fenêtre qui est grillée, c'est mon horizon qui a un mur!

— Hélas! ce que vous me dites là, monseigneur, tout le monde le dit comme vous; mais où serait le mérite, pour ces deux hommes, d'accomplir ce qu'ils entreprennent, si la tâche n'était pas difficile, exorbitante, presque impossible?

— Ils y renonceront, Rosenha, dit le prince dissimulant une espérance sous un doute.

— Monseigneur, aussi vrai que vous m'avez fait mauvais visage à mon entrée dans votre appartement, aussi vrai, c'est la crainte et non la conviction qui vous fait dire une pareille chose.

— Moi, je t'ai mal reçue?

— Oh! la méchante figure que vous avez parfois, mon prince!

— J'étais triste, Rosenha,

— Dites que vous étiez jaloux!

— Soit, j'étais jaloux.

— Fi! la vilaine chose que la jalousie, monseigneur! Laissez cela aux princes de la maison d'Autriche, et, puisque vous êtes Français, aimez comme on aime en France.

— Tu sais donc comment on aime en France, Rosenha?

— Non, mon Dieu! mais j'ai entendu dire qu'en France la jalousie était le plus grand outrage que l'on pût faire à une femme.

— Il y a du vrai là dedans, Rosenha; mais ce qui est vrai dans ce cas ne l'est point pour toi, qui n'es ni Française, ni Autrichienne, ni Anglaise, ni Espagnole, ni Italienne, quoi que tu aies, à toi seule, au moins un des dons que Dieu a faits à chacun de ces bienheureux pays... Oh! continua le jeune homme en jetant ses bras autour du cou de Rosenha et en soulevant ses lèvres ardentes jusqu'à la hauteur de son visage, que tu es belle, et comme ta mère devait t'aimer!

— Vierge Marie! s'écria la jeune fille en regardant la pendule, quatre heures passées!... Adieu ! adieu, mon duc !

— Déjà !

— Comment, déjà ?

— Oui ; nous avons encore trois heures de nuit.

— Et quand dormirez-vous, monseigneur? quand prendrez-vous ce repos dont vous avez si grand besoin ? D'abord, je vous déclare une chose : c'est que, si vous ne me laissez pas partir, je ne reviendrai pas demain.

— Tu te trompes, Rosenha : tu veux dire ce soir.

— Demain, monseigneur ! Ce soir, c'est M. Sarranti que vous recevez, ne l'oubliez pas.

— Oui ; mais si, par hasard, il ne venait point ?

— Je le saurais, puisque, à midi, j'attends la visite du général.

— Mais comment le saurai-je, moi ?

— Je vous écrirai.

Le prince pâlit.

— Et quel est le messager auquel tu oserais confier une pareille lettre ?

La jeune fille réfléchit.

— Je n'en connais pas un seul, continua le prince.

— J'en connais un, moi, dit Rosenha.

— Lequel ?

— Venez, monseigneur !

La jeune fille passa son bras sous le bras du prince, et l'entraîna vers un petit boudoir qui avoisinait la chambre à coucher. C'était une pièce de huit ou dix pieds carrés, exposée au midi, pleine de pots de fleurs, de caisses d'arbustes, et dont toutes les fenêtres, treillagées, fermaient la nuit leurs vitres intérieures, qu'elles ouvraient le jour. Des oiseaux d'espèces les plus rares, rouges, bleus, verts, dorés, argentés, y dormaient dans toute sorte de poses.

Au milieu de cette petite chambre, ou plutôt de cette grande cage, était planté un perchoir en bois de rose, couronné par un toit en forme de chapeau chinois, petite prison au milieu de la grande.

C'était le kiosque des colombes.

A l'approche des deux jeunes gens, et au bruit qu'ils faisaient en s'approchant, une d'elles s'éveilla, tira sa tête de dessous son aile, fit briller dans l'ombre son œil d'or,

et passa son bec rose à travers une des petites portes de son pavillon.

Elle semblait la colombe tourière.

Elle inspecta les nouveau-venus, et sans doute fut satisfaite de l'inspection; car elle poussa, à leur vue, un petit roucoulement qui voulait dire : « Vous pouvez approcher, ami Frantz et amie Rosenha; nous vous connaissons de longue date, et nous savons que nous n'avons rien à redouter de vous. »

— Eh bien? demanda le duc à Rosenha.

— Eh bien, vous ne comprenez pas, monseigneur, de quel messager je veux parler?

— Oh! si fait!

— Craignez-vous que celui-là ne vous trahisse?

— Rosenha, tu es une fée!

Et le prince ouvrit la porte, allongea le bras, et prit sur son bâton la colombe qui les avait, à leur arrivée, salués de son roucoulement.

— Viens, ma belle messagère! lui dit-il en l'embrassant; ne pleure pas ainsi : tu ne quittes ton nid que pour quelques heures, et je quitterais bien volontiers le mien, pour dormir une éternité dans celui où tu vas être tout à l'heure.

Et il tendit la colombe à la jeune fille, après avoir embrassé une seconde fois le ruban de velours noir noué par la nature autour de son cou.

Rosenha la prit à son tour, l'embrassa à la même place, ouvrit vivement sa mante, et la cacha dans sa poitrine.

Il fallait se quitter.

On convint que la colombe rapporterait la réponse de midi à une heure, et que, de midi à une heure, le duc guetterait à la fenêtre l'arrivée de la messagère au collier noir.

Puis les deux jeunes gens se séparèrent, Rosenha faisant jurer au duc de ne plus l'attendre sur le balcon, le duc faisant jurer à Rosenha de venir le lendemain à la nuit, pour ne s'en aller que le surlendemain au jour.

CII

L'apparition.

Le lendemain, ou plutôt le soir de cette nuit, le duc de Reichstadt, — malgré la prière et la défense de Rosenha, malgré le serment qu'il avait fait sur cette défense et cette prière, — le duc de Reichstadt était, comme la veille, à cette fenêtre, attendant, non pas la jeune fille, comme la veille, mais M. Sarranti, dont la colombe était venue, à l'heure indiquée, lui annoncer la visite pour minuit.

Il était onze heures et demie du soir. Encore une demi-heure, et il allait se trouver en face d'un des hommes qui avaient le plus fidèlement servi l'empereur, et qui s'apprêtait encore à le servir plus fidèlement après sa mort que pendant sa vie.

Soit impatience, soit difficulté de supporter la froide atmosphère de février, le jeune homme rentra à onze heures trois quarts à peu près, referma la fenêtre, tira hermétiquement les rideaux, alla s'asseoir sur le canapé, et, laissant tomber son front dans ses mains, médita profondément.

A quoi songeait-il ?

Son enfance, comme le cours monotone d'une rivière, passait-elle devant lui ; ou voyait-il enchaîné à son rocher, le flanc ouvert, les entrailles saignantes, le Prométhée de Sainte-Hélène ?

Au reste, la chambre qu'il habitait suffisait seule à éveiller tous ses souvenirs.

N'était-ce pas dans cette même chambre qu'avait, par deux fois et à deux époques différentes, habité l'empereur

Napoléon : la première fois, nous l'avons dit, en 1805, après Austerlitz ; la seconde fois, en 1809, après Wagram.

Malgré dix-huit ans écoulés, la distribution de l'appartement était restée la même. Il se composait — et se compose encore aujourd'hui — de trois vastes pièces, d'une antichambre et d'un cabinet de toilette, somptueusement décorés de sculptures, de dorures, de tentures de l'Inde, de meubles de laque de Chine, le tout étant contigu aux galeries où se voient les peintures représentant les fêtes et les cérémonies de la cour, au temps de Marie-Thérèse et de Joseph II.

Le portrait de l'empereur François de Lorraine, celui de Joseph, de Léopold et de l'empereur régnant, peint dans son enfance auprès de sa mère, décoraient la salle de réception, dans laquelle on remarque une assez belle statue de la Prudence sculptée en marbre.

La chambre du prince était la troisième pièce, et n'avait derrière elle que le cabinet de toilette. — La porte d'entrée faisait face à ce cabinet. — Cette chambre était ornée d'immenses glaces prises dans les panneaux sculptés et dorés. Son ameublement, un peu sombre, mais ne manquant pas d'un certain grandiose, était en soie verte brochée de fleurs jaunes jouant le reflet de l'or ; ces fleurs, fleurs de fantaisie, se rapprochaient, par un singulier hasard, de la forme des abeilles.

Le long d'une des parois latérales était le canapé dont il a été déjà question dans la mise en scène des chapitres précédents ; le lit était en face de la cheminée, surmontée d'une glace.

Ce canapé, Napoléon s'y était assis ; ce lit, il s'y était couché ; cette glace, elle avait reflété les traits du vainqueur d'Austerlitz et de Wagram !

Dans cette simple disposition de l'appartement qu'il habitait, n'y avait-il point, comme nous le disions tout à l'heure, ample matière à réflexions pour le duc de Reichstadt, et les souvenirs qu'elle renfermait du père n'expliqueraient-ils point la rêverie où était tombé le fils ?

Cependant, quelques minutes avant minuit, il parut sortir de sa rêverie, si profonde qu'elle fût, se leva, se promena dans la plus grande longueur de sa chambre avec agitation, se demandant à lui-même

— Comment viendra-t-il ?

Puis, avec un sourire de doute :

— Viendra-t-il, d'ailleurs ?

Comme il se faisait cette demande, l'espèce de grincement qui précède, dans les pendules, le bruit du timbre se fit entendre, et le premier coup de minuit retentit.

Le jeune homme frissonna : n'attendait-il pas à cette heure une apparition plus impossible, plus fantastique que celle d'un fantôme ?

Il alla s'adosser à la cheminée ; ses jambes tremblaient.

Placé ainsi, il avait à sa gauche la porte d'entrée, donnant dans le salon ; à sa droite, la porte du cabinet de toilette. Ses yeux étaient naturellement tournés vers la porte du salon, le cabinet de toilette n'ayant pas d'issue, visible du moins.

Tout à coup, et au moment où la vibration du douzième coup s'éteignait, il se retourna brusquement.

Il lui semblait qu'un bruit pareil à un craquement venait de se faire dans le cabinet de toilette.

Au bruit de ce craquement succéda celui d'un pas qui semblait se poser avec hésitation sur le parquet.

Le duc, nous l'avons dit, n'attendait et ne pouvait attendre personne de ce côté : le cabinet de toilette n'avait aucune issue.

Cependant, le bruit devenait si sensible, que le jeune homme ne put pas douter de la présence de quelqu'un dans ce cabinet de toilette. Il s'élança vers la porte, mettant instinctivement la main droite à la garde de son épée, tandis qu'il étendait la gauche sur la tapisserie qui retombait devant cette porte.

Mais, avant que cette main eût eu le temps de la toucher, la tapisserie s'agita, et le duc de Reichstadt fit deux pas en arrière en voyant apparaître entre les deux sombres rideaux la figure pâle d'un homme sortant d'une chambre où il n'y avait pas d'entrée.

— Qui êtes-vous ? demanda le prince en tirant, par un mouvement rapide comme la pensée, son épée hors du fourreau.

L'homme mystérieux fit deux pas en avant, sans paraître s'inquiéter de cette lame nue qui flamboyait à la main du jeune homme, et, mettant avec respect un genou en terre :

— Je suis, dit-il, celui qu'attend Votre Majesté.

— Plus bas, monsieur! dit le prince, plus bas!

Et, tendant à Sarranti une main que celui-ci couvrit de baisers :

— Plus bas! et ne prononcez pas ce mot de *majesté*.

— Et de quel titre m'est-il permis d'appeler l'héritier de Napoléon, le fils de mon empereur? demanda Sarranti, toujours agenouillé.

— Appelez-moi simplement prince, ou monseigneur.. appelez-moi comme on m'appelle ici... Mais, avant tout, mon Dieu! dites-moi comment vous avez pu entrer, passer par ce cabinet, arriver jusqu'à moi.

— Avant tout, monseigneur, laissez-moi vous prouver que je suis bien l'homme qui vous est annoncé, et que je viens ici de la part de votre père.

— Oh! quoique je ne sache ni comment vous venez, ni d'où vous venez, je vous crois.

Alors, Sarranti, tirant de sa poche un papier soigneusement enveloppé dans un autre :

— Monseigneur, dit-il, permettez que j'aie l'honneur de vous remettre ma lettre de crédit.

Le duc prit le papier, en enleva la première enveloppe, ouvrit la seconde, et vit une boucle de cheveux noirs et soyeux.

Il comprit que c'étaient des cheveux de son père.

Deux grosses larmes jaillirent de ses paupières, il porta les cheveux à ses lèvres, et, les baisant avec tendresse et piété :

— O pieuses reliques! dit-il; seul souvenir matériel que j'aie de mon père, vous ne me quitterez jamais!

Et ces mots furent prononcés avec un accent de tendresse et de piété qui fit tressaillir Sarranti jusqu'au fond du cœur : l'enfant était donc tel qu'il l'avait espéré, le fils était donc digne de son père.

Sarranti leva sur le jeune homme des yeux baignés de larmes.

— Oh! dit-il, je suis payé de mon dévouement, de ma fatigue de mes soins... Pleurez, pleurez, monseigneur! ce sont des larmes de lion que vous versez là.

Le duc prit la main de Sarranti, qu'il serra avec force et silencieusement; puis, au bout d'un instant, levant à son

tour les yeux sur Sarranti, et voyant le rude et mâle visage de celui-ci tout baigné de larmes :

— Monsieur, s'écria-t-il, mon père ne vous a-t-il donc pas recommandé de m'embrasser pour lui ?

Sarranti tomba dans les bras du jeune homme, et, ainsi enlacés l'un à l'autre, le robuste chêne au faible roseau, tous deux confondirent leurs larmes.

Cette première émotion passée, Sarranti montra du doigt au prince que sous la boucle de cheveux transparaissaient quelques lignes écrites à la plume.

— De mon père ? demanda le jeune homme.

Sarranti fit de la tête un signe affirmatif.

— De l'écriture de mon père ?

Sarranti renouvela le signe qu'il avait déjà fait.

— Oh ! s'écria le prince, j'ai demandé dix fois de cette écriture à ma mère, elle m'a toujours refusé.

Et, après avoir religieusement baisé le papier, il lut les mots qui suivent, tracés d'une écriture illisible pour tout autre qu'un fils :

« Mon fils bien-aimé,

» La personne qui vous remettra cette lettre et le souvenir qu'elle contient est M. Sarranti. C'est un frère de bataille, un compagnon d'exil, auquel je confie l'exécution de mes plus secrètes pensées et de mes plus chères espérances. Écoutez ses paroles comme si vous les écoutiez de la bouche même de votre père, et, quelques conseils qu'il vous donne, suivez-les comme vous suivriez les miens.

» Votre père, qui ne vit que pour vous !

» Napoléon. »

— Oh ! s'écria le jeune duc, il vivait alors ! c'est sa main qui a tracé ces lignes ! Soyez aimé, soyez béni, mon père, comme vous méritez de l'être ! — Monsieur Sarranti, embrassez-moi encore !... Oui, oui, continua-t-il tout en pressant le compagnon d'exil de son père contre son cœur, oui, je suivrai vos conseils comme s'ils sortaient de la bouche même de celui qui n'est plus, mais qui, par cela même qu'il n'est plus, nous voit, nous écoute, est là peut-être.

Et, avec une espèce de terreur, le duc étendit la main vers l'angle le plus sombre de la chambre.

— Mais auparavant, monsieur, ajouta le duc, comment êtes-vous ici? comment y avez-vous pénétré? comment en sortirez-vous?

— Venez, monseigneur, dit Sarranti entraînant le jeune homme vers la lumière, et lui montrant un second papier figurant un plan géométral, avec des indications de l'écriture de l'empereur.

— Qu'est-ce que cela? demanda le duc.

— Vous n'ignorez pas, monseigneur, dit Sarranti, que vous habitez au château de Schœnbrunn le même appartement qu'y a habité votre auguste père?

— Je sais cela, oui, et c'est à la fois un tourment et une consolation.

— Eh bien, jetez les yeux sur ce plan, monseigneur; voici une antichambre, un salon, une chambre à coucher, un cabinet de toilette; voici tout, jusqu'à l'ouverture des portes, jusqu'à la place des meubles.

— Mais c'est le plan de l'appartement où nous sommes!

— Fait de souvenir par votre auguste père; oui, monseigneur, après dix ans, et à votre intention.

— Je commence à comprendre l'utilité de ce plan pour vous, une fois entré dans ce cabinet de toilette; mais, pour y entrer, comment avez-vous fait?

Sarranti prit une bougie, et, s'avançant vers la porte du cabinet :

— Ayez la bonté de me suivre, monseigneur, dit-il, et vous allez voir par vos yeux.

Le prince marcha derrière cet homme, qui lui inspirait une espèce de terreur superstitieuse, comme eût fait un être surnaturel, et pénétra avec lui dans le cabinet de toilette.

Le cabinet de toilette était hermétiquement fermé.

— Eh bien? demanda le prince impatient.

— Attendez, monseigneur.

Sarranti s'approcha de la glace, en éclaira le cadre avec la bougie, appuya sur un bouton caché dans la moulure, et le panneau tout entier, entraînant avec lui la console chargée d'ustensiles de toilette, tourna sur ses gonds, et démasqua l'ouverture d'un escalier.

Le prince s'approcha avec curiosité.

— Oh ! demanda-t-il, que veut dire cela ?

— Cela veut dire, monseigneur, qu'au moment où il habitait Schœnbrunn, en 1809, l'empereur Napoléon, lassé d'avoir à traverser les appartements de réception, fatigué d'avoir à répondre aux sourires des courtisans attendant dans son antichambre ; cela veut dire que, pour être libre de descendre le matin, le soir, la nuit, le jour, dans ces beaux jardins qui s'étendent sous vos fenêtres, l'empereur Napoléon a fait pratiquer cette porte secrète, cet escalier dérobé, dont la dernière marche donne dans une espèce d'orangerie boisée, déserte, où personne ne va ; et, comme cet escalier a été pratiqué par les officiers du génie, comme il devait rester caché à tout le monde, il est probable qu'on ignore ici qu'il existe, et que nul, depuis l'empereur, n'y a passé, si ce n'est son ombre, qui peut-être vient vous visiter par ce chemin.

— Mais alors, dit le duc tout émerveillé, mais alors...

Il n'osait finir sa phrase.

— Alors, cet escalier pratiqué par le père pourra, après vingt et un ans, servir au fils.

— Et je n'étais pas né quand il a été fait !

— Dieu voit jusque dans le néant, monseigneur, et ses décrets sont écrits d'avance au livre de la destinée. Seulement, lorsque aussi visible il se manifeste, il faut le seconder, monseigneur.

Le jeune prince tendit la main à M. Sarranti.

— Quelle que soit la volonté de Dieu à mon égard, monsieur, reprit-il, je ne m'opposerai pas, je vous le promets, à son accomplissement.

M. Sarranti referma la porte secrète, et rentra dans la chambre à coucher, faisant passer, cette fois, le prince devant lui.

— Et, maintenant que me voilà plus tranquille, monsieur, dit le jeune homme, parlez, je vous écoute.

Puis, posant sa main sur l'épaule du Corse :

— Prenez votre temps, ne vous pressez point : vous comprenez qu'il est important que je sache tout.

CIII

Delenda Carthago.

« — Monseigneur, dit le Corse, il y a eu autrefois deux villes qui avaient entre elles toute la largeur d'une mer, et qui, cependant, ne trouvèrent pas qu'il y eût sous le soleil assez d'espace pour elles deux. A trois reprises différentes, elles s'étreignirent, comme Hercule et Antée, d'une lutte terrible, acharnée, mortelle, et le combat ne cessa que lorsque l'une d'elles eut expiré sous le pied de l'autre. Ces villes étaient Rome et Carthage : Rome représentait la pensée; Carthage, le fait.

Ce fut la matière qui périt, ce fut Carthage qui succomba !

Il en est de même de la France et de l'Angleterre; comme Caton, votre illustre père n'avait qu'une idée : détruire Carthage ! *Delenda Carthago!*

Ce fut cette idée-là qui lui fit faire la campagne d'Egypte; ce fut cette idée-là qui lui fit faire le camp de Boulogne; ce fut cette idée-là qui lui fit faire la paix de Tilsitt; ce fut cette idée-là qui lui fit faire la guerre de Russie.

Une fois, il crut avoir atteint son but : ce fut au moment où, sur le radeau du Niémen, il serra la main à l'empereur Alexandre.

Le même soir, les deux empereurs étaient debout chacun aux côtés d'une table sur laquelle était déployée une carte du monde, l'un, la regardant d'un regard vague, insouciant, distrait, la touchant d'une main froide et couverte d'un gant; l'autre, la dévorant d'un regard avide, ambitieux, profond, la touchant d'une main agitée et fiévreuse.

Il ne s'agissait pas moins, entre ces deux hommes, que de se partager le monde. — Quelque chose de pareil avait eu lieu, deux mille ans auparavant, entre Octave, Antoine

Lépide. — Ces deux hommes, c'étaient l'empereur Alexandre et l'empereur Napoléon.

« — Voyez-vous, disait votre père de sa voix saccadée, douce et impérieuse à la fois; à vous le Nord, à moi le Midi; à vous la Suède, le Danemark, la Finlande, la Russie, la Turquie, la Perse et l'Inde intérieure jusqu'au Thibet; à moi la France, l'Espagne, l'Italie, la Confédération du Rhin, la Dalmatie, l'Égypte, l'Yémen et l'Inde, des côtes jusqu'à la la Chine. Nous serons les pôles vivants de la terre : Alexandre et Napoléon équilibreront le monde.

» — Et l'Angleterre ? demanda vaguement Alexandre.

» — L'Angleterre disparaît comme Carthage ; plus d'Inde, plus d'Angleterre, et à nous deux nous prenons l'Inde. »

Un sourire de doute passa sur les lèvres du czar.

Napoléon vit ce sourire.

« — Vous croyez la chose difficile, impossible même, dit-il, parce que vos yeux ne se sont jamais arrêtés sur ce problème, parce que votre esprit n'a jamais creusé cette idée. Moi, c'est mon rêve éternel, et, dans ma pensée, depuis que nos deux mains se sont touchées, sire, l'Angleterre est morte !

» — J'écoute, sire, dit Alexandre. Je connais toute la puissance de votre parole, et ne demande pas mieux que d'être convaincu par elle.

» — Oh ! dit votre père, ce sera facile ; mais, pour être véritablement convaincu, il faut voir l'Inde, non pas telle qu'elle apparaît, mais telle qu'elle est. Voulez-vous la voir ainsi, mon frère? Il faut alors consacrer avec moi un quart d'heure à cette grande question, dont dépend l'avenir du monde ; et, en un quart d'heure, je résumerai pour vous le travail de quinze années.

» — Ce quart d'heure sera un grand et glorieux souvenir dans ma vie, sire, dit Alexandre avec cette triple courtoisie russe, grecque et française à la fois qui le caractérisait.

» — Écoutez alors, je serai bref. — Votre Majesté admet bien que le pouvoir des Anglais dans l'Inde est un pouvoir despotique, n'est-ce pas ?

» — C'est plus que le despotisme, répondit Alexandre : c'est la conquête.

» — Or, tout pouvoir despotique est fondé sur une de ces deux bases : l'amour ou la crainte. »

Alexandre sourit.

« — Quelquefois sur tous deux, dit-il.

» — Mais le plus souvent sur la dernière. Or, demandez, sire, au raïa accroupi sur le seuil de la chétive hutte où sa famille se roule dans la vermine ; demandez au cultivateur qui envie l'existence d'une bête de somme ; demandez au tisserand sans ouvrage, qui voit vendre sous ses yeux les percales et les mousselines anglaises ; demandez au zemindar ruiné par les impôts ; demandez au brahme qui voit l'Anglais se nourrir de l'animal immonde ; demandez au musulman qui le voit méprisant ses souvenirs et ses traditions, entrant avec ses bottes, presque avec son cheval, dans ses splendides mosquées ; demandez à toute la race hindoue, enfin, si elle aime le joug qui la courbe ; et Hindou, musulman, brahme, tisserand, cultivateur, raïa, vous répondront : « Mort aux » hommes roux, venus par mer de pays inconnus et d'une » île ignorée ! »

» — Aimaient-ils mieux leurs princes tatars ? demanda le czar.

» — Oui, cent fois oui ! car les princes tatars habitaient le pays, y dépensaient leurs immenses revenus, et il en arrivait toujours quelque chose au plus pauvre paria. Mais, aujourd'hui, l'Anglais, ce maître passager, l'Anglais, comme la chenille du printemps, ne reste dans l'Inde qu'une saison ; et, dès qu'il sera devenu un papillon aux ailes d'or, il s'envolera dans la mère patrie.

» — Et comment, sire, demanda l'empereur Alexandre, avec cette haine générale que l'on porte aux Anglais, comment les révolutions ne sont-elles pas plus fréquentes ?

» — Parce qu'il ne peut y avoir dans l'Inde que des soulèvements individuels, jamais de tempête générale. Pour qu'il y eût une révolution sérieuse, compacte, universelle, il faudrait que les masses ne fussent point divisées comme elles le sont par les intérêts, les haines, les croyances ; il n'y aura jamais de mouvement universel, parce que, du moment où deux sectes se réuniront dans une même conspiration, on est sûr que, la veille du jour où la conspiration devra éclater, une des deux sectes trahira l'autre. Voilà ce qui arrivera infailliblement, tant que ces peuples seront livrés à eux-mêmes. Mais en serait-il de même, sire, si l'Angleterre était attaquée dans l'Inde par une autre puissance euro-

péenne? Les populations hindoues resteraient-elles fidèles à l'Angleterre? non! neutres entre le nouvel assaillant et l'Angleterre? non! Elles seraient hostiles à l'Angleterre; elles deviendraient les alliées de son ennemi, quel que fût cet ennemi, de quelque part qu'il s'avançât, dans quelque but qu'il vînt. Sire, pour l'homme qui, comme moi, depuis quinze ans rêve la tête inclinée vers l'Inde, tout ce côté de l'Asie n'est qu'un vaste bassin où dorment surperposés les débris de cinquante civilisations, les ruines de cinquante empires; le moindre tremblement de terre, le moindre souffle de tempête suffit pour les ébranler, les réunir, les amalgamer, les soulever comme des trombes! C'est une poussière sociale, pleine d'atomes destructeurs si on la laisse se promener au hasard, pleine de principes fécondants si on la sème avec intelligence. A ces tourbillons errants au hasard, sous des formes bizarres, inattendues, fantastiques, que manque-t-il, jusqu'à présent? Un ciment quelconque, un esprit de patriotisme unique, une religion commune; il manque ce qu'avaient fait autrefois Dupleix et Bussy, ces deux génies abandonnés et reniés par la France. Mais le chef habile, aventureux, énergique, qui viendrait comme un autre Alexandre, qui éblouirait toute cette multitude par des succès; ce chef, il condenserait cette multitude, il en ferait un peuple, une nation; la surface mouvante de l'Inde deviendrait une surface solide... Vous n'en croyez rien, sire? Voyez la Néva : un enfant dans une barque coupe son cours, fouettant son eau de ses deux rames; que le vend du Nord s'élève d'un pôle, s'avance et souffle, et l'onde de la Néva devient un cristal solide, où la pioche et la hache viennent se briser, où le fer est inutile et le feu impuissant! Croyez-moi, sire, l'Angleterre, forte contre un Tippo-Saïb, un Haïder-Ali, un Sevadji ou un Amir-Khan, l'Angleterre sera faible, chaque fois qu'un géant de force égale à elle viendra d'Europe dans l'intention de lutter avec elle sur les rives de l'Indus; le choc des deux colosses fera naître la tempête, ébranlera le sol, agitera l'atmosphère; alors s'élèveront aussitôt ces tourbillons dont je vous parlais tout à l'heure; alors, sur tous les points, ils commenceront à agir, en vertu de la loi de formation et de condensation; alors, malheur à l'Angleterre! A ce moment seul, elle saura combien elle est haïe, à quel point elle est détestée; plus la lutte se pro-

longera, plus les défections, plus les attaques, plus les trahisons se multiplieront; plus la mer immense de ses ennemis se soulèvera rugissante, plus le flot descendant du Caboul au Bengale la repoussera jusque sur ses vaisseaux, que, fugitive, elle sera trop heureuse de retrouver dans ses ports de Madras, de Calcutta et de Bombay.

» — Vous êtes miraculeux, sire!... dit Alexandre; quand vous ne faites pas des prodiges, vous en rêvez.

» — Mais c'est que ce n'est point un rêve, c'est que ce n'est point un prodige, du moment où vous me secondez. Savez-vous, sire, ce que les Anglais ont de soldats dans l'Inde?

» — Mais soixante mille hommes, à peu près.

» — Parce que vous comptez les troupes indigènes; je ne les compte pas, moi. Les Anglais ont dans l'Inde douze mille hommes de troupes anglaises : celles-là, je les compte; je les compte pour vingt-quatre mille même, si vous voulez. Mais les quarante mille hommes d'indigènes, de natifs, de cipayes, je ne les compte pas. »

Alexandre sourit.

— Comptons-les, dit-il, ne fût-ce que pour mémoire.

» — Soit, comptons-les. Quarante mille hommes de troupes indigènes et douze mille hommes de troupes anglaises : cinquante-deux mille hommes en tout. Or, écoutez ceci, mon frère : l'Inde appartiendra toujours à la puissance qui amènera, sur le champ de bataille, le plus grand nombre de troupes européennes. — Maintenant, voici ce que nous faisons. Trente-cinq mille Russes descendront le Volga jusqu'à Astrakhan, s'embarqueront dans cette ville, et iront à l'autre extrémité de la mer Caspienne occuper Asterabad, où ils attendront l'armée française. Trente-cinq mille Français descendront le Danube jusqu'à la mer Noire; de là, ils seront transportés, par les bâtiments russes, jusqu'à Taganrog. Ils remonteront ensuite, par terre, le cours du Don, jusqu'à Pratisbianskaïa, d'où ils se porteront à Tzaritsin sur le Volga, qu'ils descendront en bateau jusqu'à Astrakhan, où ils s'embarqueront pour rejoindre le corps russe à Asterabad. Les deux corps, français et russe, auront donc franchi, presque sans fatigue, cet immense espace de terrain; de là, ils se porteront, à travers le Khorassan et le Caboul, sur l'Indus.

» — En traversant le grand désert Salé?

» — Je connais le désert, j'ai eu affaire à lui; rapportez-vous-en à moi pour y faire serpenter la gigantesque caravane.

» — Conduiriez-vous donc cette expédition en personne?

» — Sans doute, dit Napoléon.

» — Et qui veillera sur la France, quand vous serez à trois mille lieues d'elle?

» — Vous, sire! répondit simplement Napoléon.

» Alexandre pâlit : le Grec était épouvanté de cette réponse toute française.

» — Mais, insista-t-il, outre le grand désert Salé, nous allons avoir des difficultés effrayantes.

» — L'Afghanistan, n'est-ce pas? dont la géographie est tout à fait inconnue, et dont les tribus inhospitalières infesteront d'innombrables tirailleurs, pillards assassins, la marche de notre armée?

» — Sans doute.

» — J'ai prévu l'obstacle, et, d'avance, l'obstacle est renversé. J'envoie un de mes meilleurs généraux à un des petits souverains du Béloutchistan, du Lahore, du Sinde ou du Malvah; il organise ses troupes à l'européenne, et nous fait un allié qui vient au-devant de nous, et à qui nous laissons, pour sa récompense, la souveraineté de tout le pays qu'il a parcouru.

» — Eh bien, soit, sire, vous voilà dans le Pendjab. Comment nourrissez-vous et approvisionnez-vous l'armée?

» — Quant à cela, nous n'avons pas besoin de nous en préoccuper, tant que nous aurons une bourse bien garnie, et à Téhéran et à Caboul des *sahocars* (1) qui feront honneur nos traites. Là, nous trouverons un commissariat admirable, économique, immense, tout organisé, et cela, depuis des siècles, dans le but, on le dirait, de seconder tous les conquérants qui se sont succédé et se succéderont dans la conquête de l'Inde.

» — J'ignore absolument ce que vous voulez dire, fit l'empereur Alexandre, et j'avoue franchement mon ignorance.

» — Eh bien, sire, vous saurez qu'il existe dans toute l'immense étendue de la péninsule hindoustanique une gi-

(1) Banquiers.

gantesque tribu de bohémiens connus dans l'Inde sous le nom de *brinjaries*. Ce sont eux qui, dans l'Inde, font exclusivement le commerce des grains ; à dos de bœuf et de chameau, ils les transportent à des distances inouïes, et en caravanes si nombreuses, qu'on dirait des corps d'armée. Ce sont ces hommes-là qui ont nourri, en 1791, lord Cornwallis et son armée, dans sa guerre contre Tippo-Saïb : ce sont des Indiens nomades fort peu embarrassants en ce qu'ils ne logent jamais dans des maisons, mais vivent sous des tentes; fort utiles, parce que, entre autres coutumes étranges, ils ont celle de ne jamais boire d'eau de rivière ou d'étang. Il en résulte qu'ils deviennent d'excellents compagnons de marche dans le désert, attendu qu'il n'y a pas une goutte d'eau dans le voisinage qu'ils ne sachent trouver, à quelque profondeur qu'elle soit. Eh bien, sire, ces hommes, dont le commerce est la vie, qui observent la plus stricte neutralité entre les armées belligérantes, qui n'ont pour but que de vendre leurs grains et de louer leurs attelages à celui qui les paye le plus cher ; ces hommes, bien payés, seront à nous.

» — Mais ils seront à l'Angleterre en même temps.

» — Certes ! Je ne compte pas, dans mes prévisions de victoire, sur la faim et sur la soif, sire; je compte sur nos canons et sur nos baïonnettes. »

Le czar pinça ses lèvres minces.

« — Maintenant, dit-il, reste l'Indus.

» — L'Indus à traverser ?

» — Oui. »

Napoléon sourit.

« — C'est un des préjugés répandus par les écrivains anglais, dit-il, que l'Indus est un obstacle suffisant pour arrêter une invasion, et que l'armée anglaise, en se concentrant sur la rive gauche du fleuve, peut en interdire le passage à une armée, si puissante qu'elle soit. Sire, j'ai fait sonder l'Indus, de Déra-Ismaël-Khan à Attok ; il a une profondeur de douze à quinze pieds, avec sept gués reconnus, et qui nous attendent. J'ai fait calculer son cours ; son cours est à peine d'une lieue à l'heure. L'Indus n'existe donc pas pour un homme qui a traversé le Rhin, le Niémen et le Danube.

» L'empereur de Russie resta un instant comme écrasé sous la puissance du génie qui le dominait.

» — Laissez-moi respirer, sire, dit-il; ce monde que vous soulevez comme un autre Atlas retombe sur ma poitrine, et m'étouffe !... »

— Et moi, interrompit le jeune prince, je vous dirai à mon tour, comme l'empereur de Russie : laissez-moi respirer, monsieur.

Puis, levant ses deux mains et ses yeux au ciel :

— Oh ! mon père, mon père, dit-il, que tu étais grand !

L'ancien soldat de l'empereur, l'ancien compagnon d'exil de Napoléon, n'avait tant insisté sur les détails de ce vaste plan que pour arriver à l'effet qu'il venait de produire; c'est-à-dire à faire mesurer au fils la grandeur du père, et à l'amener, en conséquence, à reconnaître les devoirs que lui imposait, en face du monde, le nom gigantesque qui pesait sur lui.

Le jeune homme, en effet, comme s'il se sentait écrasé par ce nom, se leva, secoua la tête, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

Puis, tout à coup, s'arrêtant devant Gaetano :

— Et cet homme est mort ! s'écria-t-il; mort comme un autre homme... plus douloureusement, voilà tout !... La flamme qui l'animait s'est éteinte, et l'on ne s'est pas aperçu que quelque nouveau soleil flamboyait au ciel ! Oh ! comment, le jour de cette mort, une obscurité universelle n'a-t-elle pas couvert le monde ?

— Il est mort les yeux sur votre portrait, sire, en disant : « Ce que je n'ai pu faire, mon fils l'achèvera ! »

Le jeune prince secoua mélancoliquement la tête.

— Oh ! dit-il, qui oserait toucher à cette œuvre de géant ? quel homme, portant le nom de Napoléon, viendrait dire à la France, à l'Europe, au monde : « A mon tour ! Oh ! monsieur Sarranti, le moule de la tête sublime a été brisé par le sculpteur divin ; et j'avoue que, pour moi, je baisse les yeux, à la seule pensée de ce qu'on attendra de Napoléon II !... N'importe ! continuez, monsieur.

— Le czar manqua à la promesse faite, reprit Sarranti ; et cette Inde, que votre père, comme un autre Alexandre, croyait déjà tenir, lui échappa des mains, mais ne sortit pas de sa pensée... Vingt fois, je le vis, penché sur une immense carte de l'Asie, suivre du doigt la route des grandes

invasions indiennes. Si quelqu'un de ses familiers entrait alors :

— Tenez, disait-il, c'est par cette route de Ghizni à Déra-Ismaël-Khan que, de l'an 1000 à l'an 1021, Mahmoud envahit sept fois l'Hindoustan, avec une armée de cent et de cent cinquante mille hommes, qu'il ne trouva jamais de difficultés à nourrir. Dans sa sixième expédition, de l'an 1018, i poussa jusqu'à Canouge sur le Gange, à cent milles au sud-ouest de Delhi, et revint dans sa capitale par Mutrah ; trois mois lui avaient suffi pour cette gigantesque expédition ! En 1020, il se dirigea sur le Guzzerat, afin d'y renverser le temple de Somnaut, et fit, du côté de Bombay, une pointe aussi facile que celle qu'il avait faite du côté de Calcutta. — C'est par la même route de Déra-Ismaël-Khan que Mahomet Gouri, sorti du Khorassan, s'avance, en 1184, à la conquête de l'Inde, envahit le territoire de Delhi, avec une armée de cent vingt mille hommes, et substitue sa dynastie à celle de Mahmoud de Ghizni. — C'est par la même route, à peu près, qu'en 1396, Timour le Boiteux les suit, et part de Samarcande, laissant Balk à sa droite, puis, descend, par le défilé d'Amdesab, sur Caboul, d'où il marche vers Attok, et envahit le Pendjab. — C'est au-dessous d'Attok, à l'endroit même où je l'eusse franchi, qu'en 1525, Babour traverse l'Indus, et, suivi de quinze mille soldats seulement, s'établit à Lahore, s'empare de Delhi, et fonde la dynastie mongole. — C'est la même route que suit son fils Houmayoun, quand, chassé de l'héritage paternel, il le reconquiert en 1554, avec le secours des Afghans. — Enfin, c'est par la même route que Nadir-Schah, se trouvant à Caboul en 1739 et apprenant le massacre d'un de ses envoyés dans la ville de Jellalabad, fait, pour venger la mort d'un homme, ce que je voudrais faire, moi, pour venger l'oppression du monde ; s'engage dans la montagne, passe au fil de l'épée tous les habitants de la ville coupable, s'avance par cette même route, déjà foulée aux pieds de tant d'armées, descend sur le Khyber, sur Peschaver et Lahore, et s'empare de Delhi, qu'il livre à un massacre et à un pillage de trois jours (1). »

Puis, se frappant le front :

(1) Voir, sur l'Inde anglaise, l'excellent et patriotique ouvrage de M. le comte Édouard de Waren, un des plus beaux livres qui aient été écrits sur ce sujet.

« — C'est par là que je passerai comme eux, disait-il ; j'ai bien franchi les Alpes après Annibal, je franchirai bien l'Himalaya après Tamerlan ! »

— Sire, continua Sarranti, vous saurez un jour qu'elle puissance de réalité finit par prendre, dans l'esprit, un rêve longtemps poursuivi... Dès lors, vous né, votre père arriva, par conséquent, au comble des prospérités ; il n'eut plus qu'un but : obtenir par force du czar ce qu'il n'avait pu obtenir de sa bonne volonté. Le 22 juin 1812, l'empereur déclare la guerre à la Russie : mais, depuis un an déjà, cette guerre est résolue. Au mois de mai, l'empereur a appelé près de lui, aux Tuileries, le général Lebastard de Prémont, sur le dévouement duquel il savait qu'il pouvait compter.

Pour tous, la campagne de Russie est couverte d'un voile mystérieux ; elle s'appellera la seconde guerre de Pologne. Le général Lebastard de Prémont entrera seul dans les secrets de l'empereur.

« — Général, lui dit l'empereur, vous allez partir pour l'Inde.

» Le général crut à une disgrâce, et pâlit. L'empereur lui tendit la main.

» — Si j'avais un frère aussi brave et aussi intelligent que vous, général, dit-il, c'est lui que je chargerais de la mission que je vous donne. Écoutez-moi donc jusqu'au bout ; puis vous serez libre de refuser, si vous croyez le partage mauvais pour vous. »

Le général s'inclina.

« — Sûr de la faveur de Votre Majesté, j'irai au bout du monde !

» — Vous allez partir pour l'Inde ; vous entrerez au service d'un des maharadjahs du Sinde ou du Pendjab. Je connais votre bravoure et votre science d'instructeur : dans un an, vous serez général en chef de ses armées.

» — Et, une fois général en chef de ses armées, que ferai-je, sire ?

» — Vous m'attendrez. »

Le général recula d'étonnement. L'empereur avait si longtemps réfléchi à son projet, qu'il le regardait comme accompli.

Ah ! c'est vrai, dit-il en souriant, *vous ne savez pas, et il faut que vous sachiez*, mon cher général. »

Sa carte favorite, la carte de l'Asie était étendue sur une able.

« — Venez, dit-il, vous allez comprendre. Je déclare la guerre à l'empereur de Russie, je traverse le Niémen avec cinq cent mille hommes et deux cents bouches à feu ; j'entre, à Vilna sans tirer un coup de fusil, je prends Smolensk, et je marche jusqu'à Moscou ; sous les murs de la ville, je livre une de ces gigantesques batailles,comme Austerlitz, comme Eylau, comme Wagram ; j'anéantis l'armée russe, et j'entre dans sa capitale. Là, je dicte mes conditions pour la paix. La paix, c'est la guerre à l'Angleterre, mais la guerre dans l'Inde... Un jour, vous entendez dire qu'un homme qui commande à cent millions d'hommes en Occident, qui entraîne dans sa fortune la moitié de la population de la chrétienté, dont les ordres s'exécutent dans un espace qui comprend 19 degrés de latitude et 30 de longitude, s'avance par le Khorassan pour conquérir l'Inde. Alors, vous dites à votre radjah : « Cet homme, c'est mon maître et votre ami. Il » vient pour consolider les trônes indépendants de l'Inde, et » pour anéantir, du golfe Persique aux bouches de l'Indus, » la puissance anglaise. Appelez tous les rois, vos frères, à » la révolte, et, dans trois mois, l'Inde sera libre ! »

Le général Lebastard regardait votre père, sire, avec une admiration qui allait jusqu'à l'épouvante.

« — Maintenant, continua l'empereur, de même que je vous ai dit mon plan de la campagne de Russie, voici mon plan pour la campagne de l'Inde. — L'Angleterre viendra au-devant de moi, ou m'attendra avec une armée de cinquante mille hommes, dont dix-huit à vingt mille Anglais et trente ou quarante mille indigènes. Partout où je joins l'armée anglo-indienne, je reconnais son ordre de bataille, et je l'attaque; partout où je trouve de l'infanterie européenne, je prépare une seconde ligne en réserve de la mienne, afin de rallier les débris de la première, si elle plie sous les baïonnettes britanniques ; partout où il n'y aura que des cipayes, on marchera sur cette canaille sans la compter; il suffira de fouets de poste et de bâtons de bambou pour les mettre en fuite. Une fois en fuite, on ne les reverra jamais ! L'armée anglaise se reformera, je la connais; sa devise est celle du 57e régiment : *They will die hard*, dure à mourir ! J'aurai un second

combat à livrer, soit à Loudianah, sur le Setledje, soit à Passiput, où blanchissent déjà tant d'ossements; mais je n'aurai plus à compter qu'avec huit ou dix mille Européens: les autres se seront fait tuer à la première bataille. Ce sera l'affaire de quelques heures, et tout sera dit. Il faudra deux ans à l'Angleterre pour m'envoyer une nouvelle armée : un an pour la lever, un an pour l'instruire. Pendant ces deux années, je me serai arrêté à Delhi pour reconstruire le trône du Grand Mogol, et relever son étendard. Cette action mettra de mon côté dix-huit millions de musulmans. En outre, je relève le drapeau sacré de Bénarès; je fais son radjah libre et indépendant, et j'ai pour moi trente millions d'Hindous. tout le cours du Gange, du Jumnaau Burampouter; j'inonde l'Hindoustan de proclamations incendiaires; fakirs, joghis, calenders, sont mes apôtres : tous proclament en mon nom la restauration et l'indépendance de l'Inde. J'inscris sur mes aigles : « Nous venons délivrer et non con-
» quérir; nous venons pour rendre justice à tous. Hindous,
» musulmans, radjpouts, ihauts, mahrattes, poligars, raïas,
» nabads, chassez l'usurpateur, reprenez vos droits, rentrez
» dans vos possessions; élancez-vous comme au temps des
» Timour et des Nadir, pour moissonner dans les plaines de
» l'Inde la richesse et la vengeance! » De Delhi, au lieu de me diriger sur Calcutta, qui n'est qu'un entrepôt de commerce, un centre de lâche et molle population, je marche par Agra, Gualior et le Candeisch, sur Bombay, insurgeant les populations, reformant les confédérations radjpoute et mahratte, leur donnant leurs anciens chefs, ou d'autres pris dans les mêmes familles. Bombay, c'est la bouche par laquelle respire l'Angleterre, c'est son point de contact avec l'Europe, c'est la tête vitale de l'île; Bombay pris, je tends la main au Nizam, je volcanise le Maïssour, je fais prendre Madras par un de mes lieutenants, pendant que je marche sur Calcutta, et que, ville, remparts, forteresse, garnison, hommes et pierres, je pousse tout dans le golfe du Bengale... Voulez-vous partir pour l'Inde, mon ami? »

Le général Lebastard de Prémont tomba aux pieds de l'empereur, et partit. — Maintenant, son histoire est bien simple : il quitta la France sous le poids d'une fausse disgrâce, débarqua à Bombay, remonta la route que Napoléon voulait descendre, le Candeisch, Gualior, Agra; il atteignit

le Pendjab, rencontra là un homme de génie qu'on appelait Rundjet-Sing, qui, né d'une tribu obscure, avait été, depuis douze ans, élu chef par ses compatriotes, avait relevé la nation des Sikhs, avait réussi à la soustraire à la domination anglaise, et s'était rendu peu à peu maître de son royaume, grand comme la France, et comprenant le Pendjad, le Moultan, le Cachemyr, le Peschaver et une partie de l'Afghanistan. Il entra à son service, organisa son armée, et attendit, l'oreille ouverte du côté de la Perse... Un jour, il entendit un grand bruit : c'était celui que faisait, en s'écroulant, la fortune de Napoléon ! Il crut tout fini, pleura son maître, et ne s'occupa plus que de sa propre fortune. Mais, en 1820, je quittai la France à mon tour; j'allai le rejoindre, et je lui dis :

— Celui que vous pleurez avait un fils !... »

— Étrange chose ! murmura le jeune prince, tandis que j'ignorais presque jusqu'à mon nom, il y avait des hommes qui, à trois mille lieues de moi, me préparaient l'avenir !

Puis, tendant la main à Sarranti :

— Quel que soit le résultat de ce long dévouement, de cette fidélité obstinée, dit-il avec une majesté suprême, au nom de mon père et au mien, monsieur, je vous remercie ! — Et, maintenant, ajouta le prince, il vous reste à me dire où, comment et à quelle époque vous avez quitté mon père, et quelles sont les dernières paroles qu'il vous a dites.

Sarranti s'inclina, en signe qu'il était prêt à répondre.

CIV

Le prisonnier de Sainte-Hélène.

— Vous savez où est Sainte-Hélène? vous savez ce que c'est que Sainte-Hélène, monseigneur?

— On m'a caché tant de choses, monsieur, répondit le

prince, que je vous prierai de parler comme si j'ignorais tout.

— Une scorie de volcan éteint sous l'équateur, le climat du Sénégal et de la Guinée au fond des ravins, le vent âpre, froid, sec, aigu de l'Écosse, à chaque ouverture des rochers! Pour les étrangers forcés d'habiter l'horrible climat, le terme de la vie est de quarante à quarante-cinq ans; pour les indigènes, il est de cinquante à soixante. On ne se rappelait pas, à notre arrivée dans l'île, y avoir vu, de mémoire d'homme, un vieillard de soixante-cinq ans. C'était une véritable inspiration britannique, que d'envoyer là l'hôte du *Bellérophon*! Néron se contenta d'envoyer Sénèque en Sardaigne, et Octavie à Lampedouse : — il est vrai qu'il fit étouffer l'une dans un bain, et donna à l'autre l'ordre de s'ouvrir les veines; mais c'était de l'humanité...

Vous savez que l'île avait un geôlier, et que ce geôlier s'appelait Hudson Lowe. Vous ne serez pas étonné, monseigneur, que, voyant ce que souffrait votre père, j'eusse eu l'idée de conspirer sa fuite. En conséquence, je m'étais lié avec un capitaine américain, qui nous avait apporté de Boston des lettres de votre oncle, l'ex-roi Joseph. Nous avions, ce capitaine et moi, formé un projet d'évasion dont la réussite nous paraissait assurée.

Un jour que je venais de chasser les chèvres sauvages, dans l'espoir de procurer à l'empereur un peu de viande fraîche, dont il manquait souvent, je rencontrai le capitaine. Nous nous enfonçâmes dans un ravin; nous arrêtâmes nos dernières dispositions, et je résolus de communiquer, le soir même, nos projets à l'empereur. Mais mon étonnement fut grand d'entendre, dès le premier mot que je prononçai, l'empereur me dire :

« — Tais-toi, niais!

» — Mais, sire, repris-je, laissez-moi au moins vous raconter notre plan; il sera toujours temps de le repousser, s'il est mauvais.

» — C'est inutile que tu prennes cette peine... Ton projet...

» — Eh bien, sire? »

L'empereur haussa les épaules.

« — Ton projet, je le connais aussi bien que toi.

» — Que veut dire Votre Majesté?

— Écoute, mon brave, et tâche de comprendre. Voilà la vingtième fois que l'on m'offre de fuir.

» — Et vous avez toujours refusé ?

» — Toujours ! »

Je restai muet et attendant.

» — Et, maintenant, continua l'empereur, sais-tu pourquoi j'ai toujours refusé de fuir?

» — Non.

» — Parce que c'est la police anglaise qui me le faisait proposer.

» — Oh ! sire, insistai-je, je puis bien vous jurer que, cette fois...

» — Ne jure pas, Sarranti, et demande à Las-Cases qui il a rencontré hier au soir, causant dans l'ombre avec M. Hudson Lowe.

» — Qui cela, sire?

» — Ton capitaine américain, qui m'est si dévoué, niais !

» — Est-ce bien vrai, sire?

» — Ah ! vous doutez de ma parole, monsieur le Corse?

» — Sire, avant ce soir, j'aurai eu raison de cet homme!

» — Ah bien ! il ne manque plus que cela ! pour qu'on te pende sous mes fenêtres; — car tu ne seras pas même fusillé ! — Un beau spectacle que tu me donneras là ! »

En ce moment, M. de Montholon parut à la porte.

« — Sire, dit-il, le gouverneur demande à vous parler. »

L'empereur haussa les épaules avec un inexprimable sentiment de dégoût.

« — Faites-le entrer, » dit-il.

Je voulus me retirer : il me retint par le bouton de mon habit.

Sir Hudson Lowe entra. L'empereur attendit, restant dans la pose où il était, sans se retourner, regardant de côté et, pour ainsi dire, par-dessus son épaule.

« — Général, dit le gouverneur, je viens me plaindre à vous. »

Hudson Lowe ne venait jamais que pour cela.

« — De qui? demanda l'empereur.

» — De M. Sarranti, ici présent.

» — De moi? m'écriai-je.

» — M. Sarranti se permet de chasser,... reprit sir Hudson Lowe. »

L'empereur l'interrompit.

« — Cela tombe bien, monsieur, dit-il avec un accent de profond dégoût, que vous ayez à vous plaindre à moi de M. Sarranti : j'allais me plaindre de lui à vous. »

Je regardai l'empereur, stupéfait.

« — Vous vous plaignez qu'il chasse, continua-t-il; je me plains de bien autre chose, moi : je me plains qu'il conspire. »

Je fus près de jeter un cri.

« — Ah! fit Hudson Lowe en nous regardant l'un après l'autre.

» — Oui, l'homme que vous voyez, et qui se croit mon fidèle serviteur, ne comprend pas tout l'intérêt que j'ai, devant l'Europe et en face de la postérité, à rester ici, à souffrir ici, à mourir ici; parce qu'il ne s'y trouve pas bien, l'ingrat, il croit que j'y suis mal; il m'engage donc de tout son pouvoir à fuir.

» — Ah! M. Sarranti vous engage...?

» — A fuir, oui... Cela vous étonne? Moi aussi; cela est ainsi, pourtant, et, à l'instant même, il me proposait un plan d'évasion. »

Je frissonnai en entendant ces paroles.

« — Impossible! fit le gouverneur en feignant la surprise.

» — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, cependant. Monsieur, d'accord avec le capitaine d'un brick américain, — tenez, celui-là même avec lequel vous causiez hier au soir, — prépare sournoisement un projet de fuite, dont il me faisait part juste au moment où l'on vous a annoncé. »

Le gouverneur était certainement plus étonné de cet aveu qu'il ne feignait de l'être; mais, comme il connaissait le projet pour l'avoir tramé lui-même, et que le secret n'avait pu encore transpirer, il lui fallut bien croire, — sans pouvoir deviner quelle raison le poussait à cet acte, qui lui paraissait insensé, — il lui fallut bien croire que l'empereur disait la vérité.

L'empereur vit l'embarras du gouverneur.

« — Ah! dit-il, oui, je comprends, vous vous étonnez que je vous livre ainsi le secret d'un de mes plus fidèles; vous vous demandez pourquoi j'expose à votre sévérité un de mes plus dévoués. M. Sarranti est un Corse, un vrai Corse, et vous connaissez l'entêtement des hommes de cette race.

Eh bien, vous avez déjà fait une épuration heureuse; vous avez déjà renvoyé en Europe quatre de mes serviteurs, cinq même : Piontovsky, Archambault, Cadet, Rousseau et Santini. Eh bien, au milieu de nous, hommes mûrs, graves et résignés, qui n'attendons plus rien que de la Providence, Sarranti, en voulant aider cette Providence, lui souffler ses desseins, en hâter l'exécution, Sarranti est un brandon d'incessante discorde; voilà déjà vingt fois que je veux vous prier de l'envoyer en Europe avec les autres; l'occasion s'en présente, je la saisis! »

L'empereur prononça ces mots d'une voix tellement vibrante, que je me trompai à l'intention : je pris pour de la colère contre moi, ce qui n'était, en réalité, que du mépris contre le gouverneur.

Je tombai aux pieds de votre père.

« — Oh! sire, m'écriai-je, est-il possible que vous ayez songé à m'exiler, moi, moi, c'est-à-dire un de vos plus fidèles serviteurs? Est-ce que ma patrie n'est pas où vous êtes? est-ce que la terre d'exil ne sera pas pour moi celle où je ne vous verrai plus? »

Le gouverneur me regardait en pitié : il n'avait jamais pu comprendre ce qu'il appelait le *fétichisme* de ceux qui entouraient l'empereur, pour l'empereur.

« — Eh! qui vous dit que je doute de votre dévouement, monsieur? J'en suis trop sûr, au contraire, répondit l'illustre prisonnier; ce dévouement est tel, qu'il vous faudrait encore bien des années pour accepter, non pas pour vous, mais pour moi, la vie de Sainte-Hélène. Si bien que vous êtes pour nous tous, non-seulement un incessant sujet de scandale, mais encore un éternel motif de crainte. Je ne vous vois pas sortir d'ici sans inquiétude, je ne vous vois pas rentrer sans effroi; tenez, pour ne vous parler que de ce qui se passe dans ce moment, n'est-ce pas à cause de vous qu'un homme de l'importance de M. le gouverneur me dérange et me fait une visite qui n'est pas plus agréable à lui qu'à moi? n'est-ce pas parce que vous avez prétendu que moi, l'homme des bivacs, le Spartiate, à qui suffirait une racine et un morceau de pain, qui ai vécu en Italie avec une écuelle de polenta, en Égypte avec un plat de pilau, en Russie avec rien du tout; n'est-ce pas parce que vous avez prétendu qu'il me fallait du rôti à mon dîner, que vous êtes

alle à la chasse aux chèvres sauvages, action coupable, qui excite, à bon droit, la colère de M. le gouverneur? Je demande donc formellement à M. Hudson Lowe de vous renvoyer en Europe. Vous avez un fils à élever, monsieur, et, aux yeux de la nature, un père est bien autrement nécessaire auprès d'un enfant qui grandit, qu'auprès d'un vieillard qui meurt, ce vieillard fût-il César, Charlemagne ou Napoléon. Je dis vieillard relativement, bien entendu; on est vieux à quarante-sept ans, dans un pays où l'on meurt à cinquante. Retournez donc en France, et, que je vive ou que je meure, je n'oublierai pas que j'ai été forcé de vous renvoyer d'ici parce que vous m'aimiez trop. »

Ces derniers mots avaient été dits d'une voix tellement émue, que je commençais à comprendre, non pas le vrai sens des paroles de l'empereur, mais au moins la véritable situation de son esprit.

Je relevai la tête, et son merveilleux regard, fixé sur le mien, me dit le reste.

Quant au gouverneur, il ne vit rien, que d'enlever à l'empereur un de ses serviteurs les plus dévoués; rien, que de faire tomber encore une des branches de ce chêne qui avait couvert l'Europe de son ombre.

« — L'intention du général Bonaparte, demanda-t-il, est-ce bien sérieusement qu'on renvoie cet homme en France?

» — Ai-je l'air d'un homme qui plaisante, monsieur? dit l'empereur.—Je demande positivement qu'on me débarrasse de M. Sarranti, qui me gêne ici, parce qu'il m'aime trop! Est-ce clair? »

Cette grâce était de celles que le geôlier de Sainte-Hélène était toujours prêt à accorder à son prisonnier. Aussi, séance tenante, le gouverneur eut-il la bonté de faire droit à la demande de l'empereur, et d'annoncer que, le surlendemain, je serais embarqué à bord d'un brick de la Compagnie en rade de Jamestown, et en partance pour Portsmouth.

L'empereur me fit un signe. Je compris qu'il désirait que je m'éloignasse. Je me retirai désespéré, le laissant seul avec le gouverneur. J'ignore ce qui se passa pendant cette entrevue de quelques minutes; mais, un quart d'heure après le départ de sir Hudson Lowe, le général Montholon m'annonça que l'empereur me demandait.

J'entrai; l'empereur était seul. Mon premier mouvement

ut de me jeter à ses pieds... J'ai l'air bien dur, bien rugueux, n'est-ce pas, monseigneur? poursuivit le Corse en s'interrompant; on dirait que je ne sais pas plus plier que le chêne de nos montagnes ! Que voulez-vous ! devant cet homme, tout était roseau, que soufflât le vent de sa colère ou celui de son amour !

« — Oh ! sire, m'écriai-je, comment ai-je pu mériter un pareil traitement de votre part? Chassé, chassé par vous ! »

Et je levais vers lui mes mains jointes et suppliantes.

Mais lui, se baissant avec un sourire, — malheureux l'enfant, fût-il prince, qui ne connaît que par ce que les autres lui en disent le sourire de son père ! — mais lui, se baissant avec un sourire :

« — Arrive ici ! dit-il. Mais tu seras donc un niais toute ta vie? Arrive ici, et *ascolta !* »

C'était une des expressions de la familiarité et de la bonne humeur de votre illustre père, lorsqu'il parlait avec moi, d'entremêler son français d'italien.

Je fus donc complétement rassuré.

» — Mais, alors, lui demandai-je, Votre Majesté est revenue sur sa décision, elle ne me renvoie pas?

» — Au contraire, *caro balordo*, je te renvoie plus que jamais !

» — Votre Majesté a donc contre moi quelque sujet de mécontentement, qu'elle ne veut pas me dire?

» — Vous figurez-vous, par hasard, méchant Corse, que je prendrais la peine de faire de la diplomatie vis-à-vis de vous? Mais non, je vous le répète, je n'ai qu'à me louer de votre fidélité et de votre dévouement, *signor minchione.*

» — Et cependant, m'écriai-je, Votre Majesté me renvoie !

» — *Si da vero, ma di questo cattivo luogo.*

» — Mais pourquoi donc me renvoyer, sire?

» — Parce que tu m'es inutile ici, tandis que je puis avoir besoin de toi en France.

» — Oh ! sire, m'écriai-je tout joyeux, je crois que je commence à vous comprendre.

» — Ce n'est pas malheureux ! — *siam pur giunti.*

» — Alors, ordonnez.

» — Tu as raison, il n'y a pas de temps à perdre; car qui

me dit que, puisque tu dois partir, on ne t'enlèvera pas d'un moment à l'autre?

» — J'écoute, sire, et pas une de vos paroles ne sera perdue, pas un de vos commandements ne sera oublié.

» — Tu te rendras droit à Paris; tu iras voir Clausel, Bachelu, Foy, Gérard, Lamarque, tous ceux enfin qui ne se sont prostitués ni aux Bourbons, ni à l'étranger.

» — Que leur dirai-je, sire?

» — Tu leur diras que tu as habité un an Sainte-Hélène avec moi; que Sainte Hélène, c'est... (il regarda autour de lui, et continua avec un inexprimable accent d'amertune :) que c'est *un luogo simile al paradiso sopra la terra, un luogo ripieno di delizie, che si beve, che si canta, che si balla sempre, che s'anda a spasso per deliziosi giardini.* — Oui, dans des jardins délicieux, où les fleurs ne se fanent jamais, où les arbres sont toujours verts, qui produisent des fruits délicieux, arrosés par de fraîches fontaines, où viennent se désaltérer des oiseaux dont le chant réjouit les oreilles, — *o che v'era finalmente tutto ciò, che può piacere ai santi.* »

Je le regardais avec étonnement.

« — N'est-ce pas cela qu'ils ont dit, n'est-ce pas ce qu'ils ont osé écrire de Sainte-Hélène? n'ont-ils pas affirmé que cette île, où l'on boit la mort avec l'air qu'on respire, était un lieu enchanté; sans doute pour que mon fils croie que j'y reste parce que je m'y trouve bien, et que le charme du climat m'y fait tout oublier!

» — Mais pourquoi y restez-vous, m'écriai-je, ou tout au moins pourquoi ne tentez-vous pas de fuir?

» — Eh! niais! s'écria l'empereur, parce que, cette mort, c'est le complément de ma vie! Sur le trône, je n'eusse fondé qu'une dynastie; ici, je fonde une religion. En m'égorgeant, les rois se tuent. Alexandre, César, Charlemagne ont été des conquérants; pas un n'a été martyr. Qui a fait Prométhée immortel? Ce n'est pas d'avoir ravi le feu du ciel. ce n'est pas d'avoir fait l'homme intelligent et libre; c'est d'avoir été enchaîné sur le Caucase, par la Force et la Violence, ces deux bourreaux du Destin! Laisse-moi mon Caucase, laisse-moi mon Golgotha, laisse-moi mon Calvaire, et retourne en France. Seulement, retournes-y comme un apôtre, et dis ce que tu as vu.

» — Mais vous, mais vous, sire?

» — Moi, je mourrai ici, c'est arrêté entre moi et Dieu. N'ayant pu tuer physiquement l'Angleterre dans l'Inde, il faut que je la tue moralement dans l'histoire. Ce n'est donc plus de moi qu'il s'agit, Sarranti, c'est de mon fils ; je l'ai désiré comme mon héritier, Dieu me l'a donné ; je l'ai aimé comme mon enfant, Dieu me l'ôte, en même temps que mon empire, et j'oublie mon empire pour ne plus penser qu'à lui. C'est donc pour lui, c'est donc à son intention que je t'envoie en France. Va trouver, comme je te le disais, mes fidèles généraux ; ils conspirent mon retour, ils espèrent me revoir, ils ont tort ; ils regardent du côté où le soleil se couche, ils ont tort ; qu'ils tournent les yeux du côté où l'aube se lève ! Sainte-Hélène n'est plus qu'un phare, c'est Schœnbrunn qui est l'étoile. Seulement, qu'ils prennent garde de compromettre le malheureux enfant, qu'ils n'agissent que lorsqu'ils seront sûrs de réussir, que Napoléon II n'aille pas grossir la liste des Astyanax et des Britannicus. »

Puis, avec un accent paternel dont je voudrais pouvoir vous donner une idée, monseigneur :

« — Quant à toi, dit-il, plus heureux que moi, cher Sarranti, tu verras ce bienheureux enfant, cette tête bénie; c'est la récompense que je te garde de ta fidélité pour moi ! Tu lui donneras ces cheveux, tu lui donneras cette lettre, tu lui diras que je t'ai chargé de l'embrasser ; et, au moment où il t'embrassera, au moment où tu sentiras ses lèvres se poser sur tes joues, tu te diras, Sarranti : « Voilà un baiser pour » lequel un empereur eût donné son empire ; un conquérant, » sa renommée ; un captif, le reste des jours qu'il a encore » à vivre ! »

Et l'enfant et l'homme se retrouvèrent encore une fois poitrine contre poitrine, visage contre visage, confondant leurs larmes et leurs sanglots !...

Pendant les quelques minutes qui suivirent cet élan de deux cœurs fondus dans le même amour, le jeune prince demeura profondément pensif, et M. Sarranti put l'examiner à loisir.

Le résultat de cet examen fut qu'au moment où le duc releva la tête, et ouvrit la bouche pour adresser la parole à M. Sarranti, les yeux de celui-ci rayonnaient de joie.

C'est qu'en effet, pendant que le prince était ainsi plongé dans de profondes réflexions, le côté mâle de sa beauté

apparaissait au conspirateur dans tout son éclat. Le visage du jeune homme exprimait, en ce moment, tous les sentiments qu'avait éveillés dans son cœur le récit du fidèle compagnon de son père, c'est-à-dire la colère et la fierté, la tendresse et la force. Or, cette physionomie pleine d'expression, cette bouche pleine de dédain, ces yeux pleins d'éclairs, c'était bien la beauté idéale qu'il avait rêvée pour le fils de son héros ; et il regretta amèrement que le général Lebastard de Prémont ne fût point là pour la contempler avec lui.

— Merci encore une fois, monsieur, lui dit le prince en relevant de terre ses grands yeux encore humides de larmes, et en lui tendant la main ; merci de la joie et de la tristesse que vous m'avez causées depuis une heure ! — Maintenant, il vous reste à me dire ce qui vous est arrivé, à vous, et ce que vous avez fait, depuis le jour où vous avez quitté mon père jusqu'à aujourd'hui.

— Monseigneur, répondit Sarranti, il ne s'agit point de moi, et je me regarderais comme coupable de vous faire perdre de précieux moments.

— Monsieur Sarranti, dit le prince d'une voix ferme et douce, qui fit tressaillir le vieux soldat, car, dans l'intonation de cette voix, il venait de reconnaître certaines cordes de la voix de son ancien maître; — monsieur Sarranti, ces moments que vous craignez de me faire perdre, étant les plus heureux que j'aie jamais vécus, permettez-moi de les prolonger autant qu'il me sera possible. Répondez donc, je vous prie, à toutes mes questions.

Sarranti s'inclina en signe d'obéissance.

— J'ai vu dans les journaux, continua le jeune homme, que vous aviez été compromis dans un complot qui avait pour but de me faire rentrer en France; il y a déjà près de sept ans de cela. Des brochures, écrites dans un mauvais esprit, m'ont révélé le nom de quelques martyrs; contez-moi leur vie, leur lutte, leur mort; ne me cachez rien ! J'ai, je l'espère, un esprit fait pour tout comprendre, un cœur fait pour tout sentir : n'affaiblissez point la vérité; j'ai dès longtemps rêvé l'heure qui vient de sonner, et je suis préparé à tout.

Alors, l'infatigable conspirateur raconta au prince tous les détails du complot qui lui avait fait quitter la France en 1820, complot dont nous avons nous-même dit quelques

mots dans notre chapitre LXVIII (tome II, page 183); puis il conduisit à sa suite le jeune prince dans le Pendjab, lui montra la cour de cet homme de génie qu'on appelait Randjet-Sing; il lui dit comment il avait retrouvé là le général Lebastard de Prémont; comment il avait, lui, Sarranti, adouci la douleur causée par la mort du père en rattachant au fils cette vie de dévouement perdue au fond de l'Inde; et comment, enfin, à partir de ce moment, le général et lui n'eurent plus qu'une idée, qu'un projet, qu'un but : la grande entreprise qu'ils étaient venus mettre à exécution à Vienne, — l'enlèvement de Napoléon II.

Le prince écouta tout avec une admiration soucieuse.

— A présent, dit-il, nous voilà face à face; je connais votre but. Quels sont vos moyens d'exécution?

— Sire, nos moyens d'exécution sont de deux sortes : les moyens matériels, les moyens politiques. — Les moyens matériels sont des crédits sur la maison Acrostein et Eskeles de Vienne, Grotius d'Amsterdam, Baring de Londres, Rothschild de Paris; en réunissant tous ces crédits, nous pouvons compter sur plus de quarante millions... Nous avons six colonels qui répondent de leurs régiments; deux de ces colonels seront en garnison à Paris même, à dater du 15 février. Nous avons tous les généraux de l'Empire restés fidèles à l'Empire. Quant aux moyens politiques, une révolution formidable est sur le point d'éclater en Pologne, en Allemagne, en Italie. Qu'il s'opère un mouvement libéral en France, et ce mouvement, comme ceux d'Encelade, remuera le monde.

— Mais la France... la France? demanda le jeune homme ne permettant pas à Sarranti de s'écarter du point où ses yeux étaient fixés.

— Votre Altesse y a-t-elle suivi le mouvement des esprits?

— Comment voulez-vous que je suive le mouvement des esprits? On tire incessamment un voile entre la vérité et moi! Des bruits m'arrivent, voilà tout; des lueurs m'éblouissent, et pas autre chose.

— Oh! monseigneur! alors, vous ignorez combien l'heure est favorable; tellement favorable, que, si la révolution ne se fait pas au profit de votre nom, elle se fera au profit d'un

homme ou d'une idée : cet homme, c'est le duc d'Orléans; cette idée, c'est la République.

— La France est donc mécontente, monsieur?

— Elle est plus que mécontente, monseigneur, elle est humiliée.

— Elle se tait, cependant !

— Comme l'écho, monseigneur.

— Elle plie !

— Comme l'acier !... La France ne pardonnera pas aux Bourbons l'invasion de 1814, l'occupation de 1815; la dernière amorce de Waterloo n'est pas brûlée, et il ne faut aux Français qu'un prétexte, une occasion, un signal pour prendre les armes; ce prétexte, le gouvernement le leur offre avec ses lois sur le droit d'aînesse, avec ses lois contre la liberté de la presse, avec ses lois contre le jury; cette occasion, elle se présentera, à propos de quoi ? je n'en sais rien : à propos de la première chose venue ; ce signal, c'est nous qui le donnerons, monseigneur, quand nous aurons là, sous la main, pour appuyer notre mouvement, l'autorité de votre nom.

— Mais demanda le duc, quelles preuves pouvez-vous me donner des dispositions de la France à mon égard ?

— Quelles preuves, monseigneur? Ah ! prenez garde de devenir ingrat pour cette mère qui vous adore !... Quelles preuves ! Mais une conspiration permanente depuis 1815 : la tête de Didier, tombée à Grenoble ; les têtes de Tolleron, de Pleignies et de Carbonneau, tombées à Paris; les têtes des quatre sergents de la Rochelle, roulant en Grève; Berton, fusillé à Saumur ; Caron, fusillé à Strasbourg; Tane, s'ouvrant les veines dans sa prison ; Dermoncourt, fuyant sur les bords du Rhin; Carrel, traversant la Bidassoa ; Manoury, trouvant un refuge en Suisse; Petit-Jean et Baume, gagnant l'Amérique... Ignorez-vous l'existence de cette formidable association née en Allemagne sous le nom d'*illuminisme*, transportée en Italie sous le nom de *carbonarisme*, et poussant à cette heure, à l'ombre des Catacombes, sous le nom de *charbonnerie*, à Paris?

— Monsieur, dit le prince en se levant, je vais vous donner une preuve que je sais tout cela, mal peut-être, mais cependant aussi bien que je puis le savoir. Oui, je connais les noms de tous ces martyrs; mais est-ce bien

pour moi qu'ils sont morts, monsieur? Quelques-uns ne conspiraient-ils pas pour le duc d'Orléans? Didier, par exemple! — d'autres pour la République : ainsi Dermoncourt et Carrel?

M Sarranti fit un mouvement.

Le prince alla à sa bibliothèque ; puis, d'un rayon secret caché derrière les autres, et portant quelques livres et quelques brochures, il tira un volume in-octavo qu'il ouvrit à la première page.

Puis, le présentant tout ouvert à M. Sarranti :

— Voyez! dit-il.

M. Sarranti lut tout haut :

« Plaidoyer de M. de Marchangy, avocat général, prononcé le 29 août 1822, devant la Cour d'assises de la Seine, dans l'affaire de la conspiration de la Rochelle. »

— Eh bien, dit le prince, huit jours après la publication de ce réquisitoire, on me le faisait passer ici. Qui? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, sous le fatras de la forme, j'ai deviné le fond; or, savez-vous ce qui est résulté pour moi de cette lecture, monsieur?

— Non, monseigneur.

— C'est qu'aucun de ces complots n'avait de but arrêté, certain, immuable... Je suis un esprit positif, monsieur Sarranti, et je n'ai les enthousiasmes ardents ni des Corses ni des Français; sans avoir un goût très-prononcé pour les sciences exactes, je pense et j'agis mathématiquement. Plaignez-moi de ressembler plutôt à un homme du Nord qu'à un homme du Sud : la cire est française, l'empreinte est teutonique. Eh bien, je vous le dis, et je vous le répète, aucune de ces conspirations ne m'a paru sérieuse Je vois bien que la révolution est dans toutes les têtes, et la liberté dans tous les cœurs; je vois bien qu'on veut renverser le gouvernement des Bourbons, mais pour y substituer quoi? pour mettre à sa place quel ordre de choses? Voilà ce que je cherche vainement ; voilà ce que je ne vois pas.

— Monseigneur, c'est incontestablement l'empire qu'on substituera au gouvernement qui existe.

— Monsieur Sarranti! fit le jeune prince en secouant la tête.

— Oh! quant à cela, personne n'en doute, monseigneur! dit Sarranti avec conviction.

— Excepté moi, monsieur, reprit le duc de Reichstadt; et c'est bien quelque chose, dans la circonstance où nous sommes.

— Mais, monseigneur, c'est votre aïeul François II, c'est M. de Metternich, qui vous disent cela!

— Non, c'est M. de Marchangy.

— Ouvrez ce livre au hasard, monseigneur, et vous y verrez, à la première page venue, avec quel enthousiasme frénétique les populations de Rennes, de Nantes, de Saumur, de Thouars, de Verneuil et de Strasbourg ont acclamé le nom de Napoléon II.

— Soit, monsieur, dit le jeune prince; ouvrons et voyons.

Et, ouvrant le volume au hasard :

— Prenons, comme vous dites, la première page venue... Tenez, voici le livre ouvert; je suis tombé à la page 212. Lisons.

« Il n'y avait pas de résolution concertée et arrêtée, puisqu'il y avait dissidence sur le choix du gouvernement... »

— J'ai eu la main malheureuse, comme vous voyez, monsieur Sarranti! dit le jeune prince. Tournons la page.

Et il lut :

« Les uns voulaient la république; les autres, l'empire... »

— Ah! vous voyez, monseigneur, s'empressa de remarquer Sarranti : *les autres, l'empire*!

—Mais qui dit les autres, monsieur, ne dit pas les uns. Les autres, ce n'est pas la France entière! — Mais continuons.

« Ceux-ci voulaient un prince étranger... »

— C'étaient de mauvais citoyens!

« Ceux-là un monarque élu dans la diète du peuple... »

— A ce compte, monsieur Sarranti, nous n'entrons plus que pour un quart dans le vœu unanime de la population française... Suivons l'historien.

« Il n'y avait donc pas un but fixe, déterminé; car, pour renverser, il faut savoir ce qu'on doit substituer... »

— C'est ce que je vous disais tout à l'heure, monsieur, et à peu près dans les mêmes termes. Je suis fâché de me rencontrer avec cet avocat général; mais, que voulez-vous! son opinion vient corroborer la mienne.

« Pour crier : « A bas tel ordre de choses! » il faut que l'on puisse proclamer en même temps une autre forme de gouvernement... »

— Ce n'est qu'une redite ; mais à plus forte raison, monsieur, cette redite est-elle la preuve que l'empire n'est pas le vœu unanime de la nation française.

— Monseigneur, dit chaleureusement Sarranti, j'avoue que le principe qui travaille avant tout autre l'esprit de la France, c'est la Révolution, c'est surtout la haine de la dynastie des Bourbons. On cherche, il est vrai, d'abord à abattre, comme l'homme qui fait un mauvais rêve cherche d'abord à s'éveiller. Mais qu'il se présente un chef, et chacun se mettra à l'œuvre de réédification. Qu'est-ce qu'un monarque élu dans la diète du peuple, sinon l'empire? qu'est-ce que la république, sinon l'empire déguisé, ayant pour chef un empereur électif, sous le titre de consul ou de président? Quant à un prince étranger, qui donc veut-on désigner par là, si ce n'est vous, monseigneur, prince français élevé à l'étranger, mais qui prouverez facilement que vous n'avez jamais cessé d'être Français? Vous voyez logiquement et mathématiquement? Tant mieux, monseigneur! Vous dites que la Révolution n'a pas de but? Je vous dis, moi, qu'elle n'a pas de chef. La veille du 18 brumaire, elle n'avait pas de but non plus : le lendemain, elle était incarnée dans votre père. Je vous le répète, monseigneur, il vous suffira de vous nommer pour que tous les vrais patriotes se lèvent ; il vous suffira de paraître pour que toutes les opinions se confondent, pour que tous les partis s'unissent : nommez-vous donc, monseigneur, et paraissez!

— Sarranti! Sarranti! s'écria le prince, prenez garde à la responsabilité que vous assumez vis-à-vis de l'avenir! si j'allais échouer, si j'allais jouer le rôle de Charles-Édouard, si j'allais ternir la mémoire de mon père, si j'allais abaisser le grand nom de Napoléon! Parfois je suis presque heureux qu'on ne me l'ait pas laissé, ce nom! grâce à ce vol qu'on m'a fait, il n'est pas mort lueur à lueur : la destinée a soufflé dessus, et l'a éteint au milieu d'une tempête!... Sarranti! Sarranti! si un autre que vous me donnait un pareil conseil, je ne l'écouterais pas une seconde de plus.

— Monseigneur! s'écria Sarranti à son tour, je ne suis que l'écho de la voix de votre père. L'empereur m'a dit : « Arrache mon fils des mains de l'homme qui m'a trahi, » et je viens vous en arracher. L'empereur m'a dit : « Remets sur le front de mon fils la couronne de France; » et je viens

vous dire : « Sire, rentrons dans cette bien-aimée ville de Paris que vous ne vouliez pas quitter ! »

— Silence! silence! murmura le jeune homme à voix basse, comme effrayé doublement, et du conseil et du titre qu'on lui donnait.

— Oui, sire, répéta Sarranti, silence, silence dans cette prison où Votre Majesté accomplit un si douloureux martyr! Mais les temps sont proches où nous pourrons crier votre grand nom au soleil, avec de telles voix, que l'Océan le portera de vague en vague jusqu'à la tombe de votre père! Brisez donc vos chaînes, monseigneur; brisez vos barreaux, sire, et partons!

— Sarranti, dit le prince d'une voix ferme, et qui annonçait que, sa résolution une fois prise, il ne s'en dessaisirait plus, écoutez-moi. En supposant que je consente à vous suivre, avant de prendre cette grande résolution, je dois m'entretenir encore, et longuement avec vous... J'ai mille objections à vous faire, que vous vaincrez, je n'en doute pas ; mais vous comprenez, mon ami, je ne veux pas être entraîné, je veux être convaincu. Mon ambition, jusqu'à présent, avait été d'acquérir dans l'armée une simple illustration militaire. Voilà maintenant que je rêve un trône, et quel trône! celui de la France! Voyez le chemin que vous m'avez fait faire en quelques heures; voyez, depuis que vous êtes ici, de quels pas de géant nous avons marché! Donnez à mon âme le jour de demain pour se remettre, Sarranti; d'ici là, je me serai essayé dans la solitude et le silence, à porter la grande armure de mon père; et vous retrouverez, je l'espère, un homme à la place où vous aurez laissé un enfant. Mais, aujourd'hui, mon ami, j'ai le cœur plein de sentiments si divers, que je serais incapable de vous parler avec le sang-froid nécessaire à la méditation d'un si vaste dessein. Donnez-moi vingt-quatre heures, Sarranti; au nom de mon père, dont j'ai à consulter l'ombre, je vous les demande!

— Vous avez raison, monseigneur, dit Sarranti d'une voix aussi tremblante que celle du jeune prince était solennelle. J'ai été moi-même plus loin que je ne voulais aller : en entrant ici, je ne voulais vous parler que de votre père, et, malgré moi, j'ai été entraîné à vous parler de vous.

— Ainsi donc, à après-demain, si vous le voulez, mon ami.

— A après-demain, sire; à la même heure ?

— A la même heure... Vous apporterez la liste des généraux, des colonels et des régiments dont vous croyez pouvoir disposer; puis une carte de poste de l'Europe. Je veux me rendre compte de la distance que nous avons à parcourir. Venez ici, en un mot, avec un plan de fuite bien dressé, et vos projets développés en quelques lignes.

— Monseigneur, dit Sarranti, il y a une personne que je n'ose aller remercier, de peur de donner des soupçons : cette personne, vous la verrez avant moi; remerciez-la en mon nom, je vous en supplie! Après vous, monseigneur, elle a le droit de disposer de ma vie.

— Soyez tranquille, dit le prince en rougissant légèrement.

Et il présenta sa main à Sarranti, qui, au lieu de la lui serrer, la baisa respectueusement, comme, en quittant Sainte-Hélène, il avait baisé la main de l'empereur.

CV

Montrouge et Saint-Acheul.

Laissons Rosenha à son amour, le duc de Reichstadt à son rêve, Sarranti et le général Lebastard de Prémont à leur espoir, et revenons à Paris, c'est-à-dire au véritable centre des événements qui composent notre récit. Un grand travail nous y attend, et nous comptons sur la patiente curiosité de nos lecteurs pour nous aider à l'accomplir.

Il s'agit de faire halte un instant, et, pendant cet instant, de jeter un regard investigateur sur cette année 1827, dont nous ouvrons les portes, et qui est une des plus remarquables du siècle.

Dans le premier chapitre de ce livre, — et remarquez, chers lecteurs, que nous en sommes déjà séparés par trois volumes, c'est-à-dire par la durée d'un roman ordinaire ; — dans le premier chapitre de ce livre, *où l'auteur lève le rideau sur le théâtre de son drame*, il a essayé de donner à ses lecteurs une idée de ce qu'était le Paris physique et moral de cette époque.

Il est temps de dire maintenant, à cette heure où la lutte des quatre grands partis : royaliste, républicain, bonapartiste et orléaniste, va commencer, il est temps de dire ce qu'était la France politique, philosophique et artistique de cette même époque.

Nous allons le faire aussi rapidement que possible ; et, cependant, qu'on ne presse pas trop notre marche : nous sommes arrivés à la voie étroite qui conduit à 1830. Comme sur la route de Daulis à Thèbes, nous allons rencontrer le Spinx, et, Œdipe moderne, forcer le terrible oiseau-lion de nous dire l'énigme des révolutions.

Lecteurs, ou plutôt amis, accomplissez donc patiemment avec nous ce pieux pèlerinage que nous faisons vers le passé ; c'est dans le passé qu'il faut chercher le secret de l'avenir. Le présent a presque toujours un masque, et le passé, évoqué à la voix de l'histoire, sortant de son tombeau comme Lazare, le passé répond seul avec sincérité.

Revenons donc pour un instant à ce passé, qui est notre père, qui sera l'aïeul de nos enfants, et l'ancêtre de nos petits-fils.

D'ailleurs, nous l'oublions trop, ce me semble, cette genèse de notre siècle. Une des grandes maladies de notre époque, où l'on vit si vite au milieu des troubles, où l'on est si rapidement emporté des événements aux catastrophes, c'est l'oubli. Or, l'oubli, c'est presque toujours l'ingratitude.

Cet axiome que nous hasardons nous serait surtout applicable dans le cas où nous oublierions cette grande année 1827. — En effet, l'année 1827, c'est le mois d'avril du XIXe siècle : comme, dans le mois d'avril, s'éveille et palpite le printemps, qui, au mois de mai, brisera de sa tête fleurie la couche de glace dont la terre est encore recouverte, dès l'année 1827, s'éveille et palpite la liberté, qui jaillira tout armée et resplendissante du sol volcanique de 1830.

Qu'y a-t-il de caché derrière les vapeurs lointaines qu'elle

entrevoit en ouvrant les yeux ? Elle l'ignore ; mais la grande occupation de ce rêve, qui précéda sa vie, c'est la lutte contre tout ce qui peut l'empêcher de fleurir et de fructifier.

Dans un livre que nous venons d'écrire, mais qui n'a pas encore paru, nous avons passé la revue d'une autre époque gigantesque aussi, magnifique aussi pour la France ! Cette revue, c'était celle de la première moitié du XVIe siècle, où tout se meut, où tout se transforme, où tout se renouvelle.

Eh bien, en 1827 aussi, c'est la renaissance ; renaissance politique, philosophique, artistique ; c'est le combat à outrance de la lumière contre les ténèbres, de la liberté contre l'oppression, de l'avenir contre le passé.

Le présent n'est souvent que le champ de bataille.

L'arène, c'est Paris.

C'est de Paris, foyer lumineux, que partent tous les rayons qui vont illuminer les mondes, éclairant les uns, embrasant les autres !

Pourquoi cela ?

Parce que c'est un peuple de croyants qui s'agite ; tous ces hommes vaincront certainement, car ils combattent en toute sincérité, et croient ce qu'ils désirent.

Nous sommes un peu aujourd'hui, à la révolution de 1830, ce que le Directoire était à celle de 1789 : nous la raillons : et nous en vivons. Mais les générations futures, — c'est notre espoir du moins, — plus impartiales toujours que les contemporains, rendront justice aux grands hommes de toute sorte qui donnent à la première moitié de ce siècle un si éblouissant éclat.

Je sais — et madame Roland, qui, ignorante de sa propre grandeur, se plaint, dans ses Mémoires, qu'il n'y ait pas un seul grand homme dans cette grande année 92, année des géants ! madame Roland est là pour me servir d'exemple ; — je sais, dis-je, que les ombres des grands hommes du passé s'interposent toujours entre nous et les grands hommes du présent, et nous empêchent de voir nos contemporains sous leur véritable jour ; mais un quart de siècle nous sépare déjà de l'année 1827 : nous pouvons donc regarder en arrière, et voir distinctement, comme du sommet d'une montagne, ceux que nous n'avions entrevus que vaguement

en bas, tandis que nous voyagions avec eux dans la vallée ou dans la forêt.

Le germe de la révolution de 1830 est déposé dans les flancs de la France dès les premiers mois de l'année 1827. Ces tressaillements qu'éprouve la grande nation, et qui la font frissonner à la fois de terreur et d'espérance, c'est la vie qui commence à battre dans le fruit de ses entrailles.

L'enfantement sera lent, laborieux, pénible; les douleurs dureront trois ans, mais l'accouchement sera beau sous le soleil de Juillet!

L'année 1827 est féconde en iniquités, je le sais bien : il faut aux nations de ces rudes accoucheurs pour que les idées se fassent événements.

Abordons donc franchement cette succession de servitudes et de corruptions, de mensonges et de violences, de persécutions et de fraudes qui illustrent l'année de l'incarnation.

Le gouvernement de Charles X, sous la pression des jésuites de Montrouge et de Saint-Acheul, s'enfonce dans la voie tortueuse d'où il ne pourra plus sortir; car il est muet aux plaintes, sourd aux avertissements. Un jour, ce sont les indépendances les plus saintes qu'il flétrit; le lendemain, ce sont les vertus publiques qu'il exile, les services rendus qu'il méconnaît, les illustrations qu'il souille, le bien qu'il éloigne, le mal auquel il fait signe de venir.

Esprit chagrin et anxieux, envahisseur et jaloux, despote et tracassier, le jésuitisme, accoudé comme un spectre sombre, se tient sous le dais du trône, derrière le fauteuil royal. Personne ne le voit : tout le monde le devine! C'est de là qu'il souffle dans l'oreille du roi ses anathèmes contre toutes les gloires, ses jalousies contre toutes les fortunes, ses haines contre toutes les intelligences, son opposition à toutes les pensées généreuses. Il redoute toute âme libre, tout esprit élevé, toute existence indépendante; il a raison : tout ce qui n'est pas son serviteur ou son esclave est son ennemi!

Or, les circonstances étaient graves, et la lutte promettait d'être acharnée.

L'opinion publique et les pouvoirs inamovibles résistaient vigoureusement à l'envahissement de cette théocratie; mais le roi, mais le ministère, mais tous les fonctionnaires du

gouvernement recevaient le mot d'ordre de Montrouge et de Saint-Acheul, et le suivaient aveuglément.

On flairait vaguement, dans une époque où l'on eût cru cela impossible, quelque chose comme une guerre de religion. Où cette guerre allait-elle éclater? On n'en savait rien; cependant, selon toute probabilité, le champ de bataille serait en Portugal, et, pour soutenir cette guerre, l'argent de tous les cloîtres, de tous les couvents, de toutes les associations jésuitiques de l'Italie, de la France et de l'Espagne affluait dans la péninsule.

Le jubilé de 1826 venait d'être clos à Valence par un auto-da-fé : l'hérétique Ripoll avait été brûlé comme si l'on eût été encore au xve siècle... C'était le gant jeté aux idées libérales; c'était la trompette du défi sonnant devant le palais de Windsor. Que risquait l'Espagne? n'avait-elle pas la France, l'Italie et l'Autriche pour alliées? Les chefs de la sainte ligue ne s'appelaient-ils pas Ferdinand VII, Charles X, Grégoire XVI et François II?

Nous avons perdu de vue cette époque, et nous sommes étonnés quand l'un de nous, traversant les plaines mortes du passé, y réveille un semblant de vie en évoquant les souvenirs, et en forçant les événements à reparaître devant nos yeux.

C'était bien une nouvelle Ligue, comme nous l'avons dit.

On faisait, de la Gallicie à la Catalogne, le dénombrement des célibataires, des hommes mariés, des veufs, de tout ce qui, en un mot, était en état de porter le mousquet; on enrôlait des moines de tous les ordres, auxquels on apprenait à faire l'exercice, à marcher au pas militaire, à ressusciter les processions de 1580; on rassemblait les épées, les lances, les armes à feu, les munitions de guerre, les munitions de bouche; on faisait des quêtes dans les églises.

Il y avait, à Montrouge, une imprimerie qui fournissait des pamphlets à tous les couvents, à toutes les congrégations, à tous les séminaires grands et petits, et ce qui dominait avant tout dans ces pamphlets, c'était la pensée de Rome contre l'Angleterre : il n'y aurait de religion possible que quand l'Angleterre serait détruite! — Chose étrange! Napoléon avait eu une pensée dans le but de l'émancipation; les Bourbons l'avaient dans le but de l'asservissement du monde. — On voulait frapper la puissance

britannique dans l'Inde, par la Russie; en Hanovre, par la Prusse: dans les Pays-Bas et la Confédération germanique, par la France; en Irlande, par la population catholique; en Écosse, par la nationalité, et, en Angleterre même, par l'anarchie et la sédition.

La guerre contre la Grande-Bretagne était donc le cri de ralliement de cette conjuration qui, depuis dix ans, marchait dans l'ombre, que la faiblesse des ministres qui s'étaient succédé n'avait osé abattre, et que la complicité du ministère existant investissait de toute la force de l'organisation. Cette guerre devait éclater à propos de la rive gauche du Rhin que l'on rendrait à la France; ce qui, d'une guerre religieuse au fond, ferait à la surface une guerre politique.

Ce pouvoir, d'abord occulte, sombre, mystérieux, s'était formé en dehors de la Charte, et commençait à s'étaler dans toute sa puissance; sûr de l'esprit du roi, il bravait l'opinion du pays : les jésuites n'ont pas de patrie! il méprisait les lois : les jésuites n'ont d'autres lois que les statuts de leur ordre; et, proscrits de droit et en apparence, ils étaient, par le fait et en réalité, les maîtres absolus de toute la France. On leur avait proposé de révoquer l'édit qui les bannissait : ils avaient refusé, disant qu'accepter, c'était se soumettre à la Charte, et, par conséquent, à des institutions qu'ils proclamaient impies, révolutionnaires, nulles surtout.

Amis du roi, oracles des ministres, instituteurs des enfants, confesseurs des femmes, dépositaires des secrets de toutes les familles, ils disposaient à leur volonté de la fortune publique, des réputations privées; se regardant comme les seuls pairs et les seuls magistrats du royaume, ils méprisaient la pairie et la magistrature, et s'efforçaient de les rendre méprisables. Ils sentaient que la résistance était là : la magistrature était inamovible, la pairie croyait l'être. La chambre des députés leur paraissait un pouvoir intrus, une espèce de concile schismatique; ils se regardaient comme les légitimes représentants du pays; ils avaient dit à M. de Villèle : « Soutenez-nous, et nous vous soutiendrons. » M. de Villèle les soutenait, et les jésuites tenaient fidèlement leur promesse.

Le ministère n'était pour la congrégation qu'un instrument destiné à détruire tout ce qui lui faisait ombrage, une sorte d'exécuteur docile de ses œuvres hautes et basses, un

délégué auquel elle remettait momentanément ses pouvoirs, un plénipotentiaire chargé de plier, de courber, de briser au besoin l'esprit de la nation; un éditeur responsable prêt à exercer toutes les rigueurs qu'elle commandait, un bouc émissaire destiné à écarter d'elle, à un moment donné, toutes les haines qu'elle avait soulevées.

Elle avait, au reste, dans M. de Villèle l'homme qu'il lui fallait. M. de Villèle était bien sa véritable créature; elle savait que, ne végétant au pouvoir que par son influence, il devait lui obéir aveuglément; que c'était un de ces plébéiens à moitié nobles, un de ces nobles à moitié plébéiens qui, n'ayant aucun appui dans de hautes notabilités sociales, était obligé d'en chercher un ailleurs, et de le prendre partout où il le trouvait. Il l'avait trouvé dans une faction pour laquelle il avait peu de goût, il faut l'avouer, mais qui en avait peut-être encore moins pour lui. — Les alliances les plus durables se font, non par la communauté des principes, mais par celle des intérêts.

On peut juger de l'ascendant du pouvoir mystérieux de Saint-Acheul par la publicité de certaines pratiques religieuses qui eurent lieu à Paris même, à l'occasion du jubilé de 1826. M. de Quélen avait annoncé l'ouverture de ce jubilé dans un mandement tout à la fois politique et religieux, qui signalait avec violence les *séductions pestilentielles* et le *poison des écrits pernicieux*, circulant dans les veines de la société de manière à infecter jusqu'à la troisième et la quatrième génération; « effets déplorables, disait le prélat, d'une licence qui alarme, et que condamnent même les plus zélés partisans de cette liberté raisonnable dont il est si difficile aux plus sages de marquer jusqu'à présent les justes bornes et de régler l'exacte mesure. »

Outre les stations particulières qu'un certain nombre de dévots firent en troupe et les pieds nus, il y eut quatre grandes processions où l'on vit figurer Charles X, la famille royale, des députations de tous les corps civils et militaires; on remarqua de hauts dignitaires de la couronne mêlés aux longues files des pénitents. Un maréchal de France troqua son bâton contre un cierge; enfin, un avocat illustre se pendit à un cordon du dais, sachant que c'était la seule sonnette qui ouvrît le ministère des grâces royales.

Le parti prêtre s'était donc emparé du présent et du passé,

et commençait à étendre la main pour poser ses jalons dans l'avenir.

« Il n'y a pas, disait M. de Montlosier, dans son fameux *Mémoire à consulter*, il n'y a pas jusqu'au placement des domestiques dont on n'ait eu le soin de s'emparer. Les villageois de la campagne, les officiers de la cour, la garde royale, n'ont pu échapper à la contagion; et il est à ma connaissance, ajoutait-il, qu'un maréchal de France, après avoir sollicité pour son fils une place de sous-préfet, n'a pu l'obtenir que sur la recommandation du curé de son village! »

Après le jubilé, c'est-à-dire après les manifestations obtenues, tout prit à la cour de Charles X un aspect, non-seulement plus religieux, mais aussi plus triste, et nous dirons même plus menaçant; on se serait cru, par un bond en arrière, transporté à la cour de Louis XIV, la veille de la révocation de l'édit de Nantes. Les spectacles et les bals, totalement supprimés aux Tuileries, avaient été remplacés par des conférences, des sermons, des exercices de piété. Le vieux roi passait sa vie à chasser et à prier. Qu'on ouvre au hasard un journal du temps, au commencement, à la fin, au milieu de l'année, on y trouvera infailliblement cette phrase invariable, quotidienne, stéréotypée, cette phrase que les imprimeurs avaient fait clicher, pour s'épargner les frais de composition :

« Ce matin, à sept heures, le roi a entendu la messe à la chapelle. — A huit heures, Sa Majesté est partie pour la chasse. »

Cependant, parfois on variait la formule, et, de temps en temps, par crainte de monotonie sans doute, on mettait :

« Ce matin, à huit heures, Sa Majesté est partie pour la chasse. — A sept heures, elle avait entendu la messe dans ses appartements. »

On eût dit que les populations devaient être transportées de joie, saisies d'admiration en lisant tous les matins cette intéressante nouvelle, et l'on a peine à comprendre comment elles ont pu se révolter contre un roi si fort dévot devant les jésuites, et si grand chasseur devant Dieu!

M. le duc d'Angoulême, qui, depuis la mort de Louis XVIII, n'avait plus d'autre volonté que celle de son père, se mo-

delait en tout sur lui, conformait sa vie à la sienne, se livrant aux mêmes pratiques religieuses et chasseresses.

Madame la duchesse d'Angoulême devenait de jour en jour plus sombre et plus austère ; une jeunesse malheureuse lui faisant une vieillesse rigide. Jamais ses plus familiers ne la voyaient sourire ; elle portait sur son front comme un reflet des événements du passé, comme un pressentiment des catastrophes de l'avenir; il semblait qu'elle éventât le danger, et vît, ainsi qu'un fantôme funèbre, grandir l'exil à l'horizon.

Madame la duchesse de Berry, jeune, spirituelle, bienveillante, cherchait seule, comme nous l'avons déjà dit au début de ce livre. à rompre la monotonie de cette vie monacale, essayant de donner quelques fêtes, tantôt à l'Élysée, tantôt à son château de Rosny; maintenant sa popularité en répandant quelques aumônes toujours bien placées, en visitant certaines fabriques, en faisant des emplettes dans certains magasins, et en se montrant de temps en temps au théâtre; mais c'était inutilement : cette activité, qui semblait fébrile au milieu de la morne torpeur qui l'entourait, était impuissante à vivifier cette cour tombée dans la léthargie religieuse, la plus profonde de toutes les léthargies!

Et plus le temps marchait, plus le vieux roi se livrait aveuglément à ce courant qui l'entraînait vers le gouffre.

Quos vult perdere Jupiter

Dementat!

CVI

La loi d'amour.

Le 4 novembre 1826, c'est-à-dire le jour de sa dernière fête, Charles X avait encore appelé deux prêtres aux fonc-

tions de ministres d'État : le duc de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse ; M. de Latil, archevêque de Reims.

Les évêques ultramontains pouvaient donc relever la tête, et prendre le haut du pavé. M. de Latil, leur interprète près de Charles X, commença, à peine installé au ministère, à exciter le roi contre la presse. La loi de 1822, déjà si injuste et si rigoureuse, fut déclarée insuffisante; et, oubliant la promesse qu'il avait faite en arrivant au trône, promesse saluée de tant d'acclamations, Charles X autorisa les ateliers de Montrouge et de Saint-Acheul à forger une loi qui eût tous les résultats de la censure sans en porter le nom, et qui fût plus gênante encore pour les imprimeurs que pour les écrivains.

On voulait, cette fois, tout briser d'un coup, la pensée et son instrument. Ainsi, par exemple, une des dispositions de cette loi voulait que tous les écrits de vingt feuilles et au-dessous fussent déposés, les uns cinq jours, les autres dix jours avant la publication. Si cette formalité n'était pas remplie, l'édition était supprimée, et l'imprimeur condamné à une amende de trois mille francs. Les imprimeurs devenaient, par conséquent, censeurs des ouvrages qu'ils imprimaient. La responsabilité pesait également sur les propriétaires de journaux : les pénalités étaient exorbitantes; les amendes étaient portées à cinq mille, à dix mille, à vingt mille francs !

Ce fut M. de Peyronnet, garde des sceaux, ministre de la justice, qui, après la discussion de l'adresse, fut chargé du périlleux honneur de présenter à la chambre des députés cette loi, qui attentait en même temps à tous les droits de l'intelligence humaine, et à l'existence d'un million de citoyens. Aussi, lorsque, le lendemain, les dispositions du projet de loi furent connues dans Paris, il s'éleva de tous les points de la capitale un hourra d'indignation qui, trois jours après, était répété sur tous les points de la France.

On sentit qu'à l'instant même une terrible et implacable fermentation venait d'entrer dans les esprits.

De cette fermentation naquit un incident qui doit naturellement trouver sa place dans ce livre, destiné, comme un miroir, — mais comme un miroir qui garde l'empreinte des objets, — destiné, disons-nous, comme un miroir, à refléter les événements évanouis.

Cet incident fut suscité par M. Lacretelle, membre de l'Académie française. Cette estimable institution, en fille bien élevée qu'elle est, fait si rarement parler d'elle, que nous saisissons avec empressement l'occasion de révéler son existence en 1827; elle est peut-être morte depuis, mais un fait sera acquis à l'histoire, c'est qu'en 1827, elle vivait encore.

M. Lacretelle, frappé des plus vives craintes, non-seulement pour la liberté, mais pour la Restauration elle-même, proposa à l'Académie française d'adresser, soit au roi, son protecteur, soit aux deux chambres, une réclamation énergique contre un projet de loi flétrissant pour les lettres, désastreux dans l'ordre politique. Il avait concerté cette démarche avec M. Villemain. La majorité de l'Académie était loin d'être hostile au gouvernement; bien au contraire: les vrais amis du roi étaient peut-être plutôt là qu'ailleurs; et ce fut sans aucun esprit de malveillance que l'assemblée prit feu sur cette motion, qui touchait de si près à l'harmonie et à l'indépendance des lettres.

Le jour fut fixé, à l'instant même, pour une réunion où tous les membres seraient appelés. A l'ouverture de la séance, on lut ou plutôt on essaya de lire une lettre de M. de Quélen, archevêque de Paris, et membre de l'Académie; le zèle de ce prélat pour les libertés nationales s'était fort ralenti, comme on a pu en juger d'après le passage de son mandement que nous avons cité plus haut, et, dans sa lettre, il allait jusqu'à manifester la crainte qu'une simple supplique au roi ne fût punie par la dissolution de l'illustre corps auquel il avait l'honneur d'appartenir.

Cet excès d'alarmes choqua vivement l'assemblée, qui décida, sur la demande de M. Villemain, que la lecture de la lettre de M. de Quélen serait *discontinuée*.

Les nombreux griefs contre le projet de loi furent articulés avec force, discutés avec sagacité, envisagés avec profondeur par MM. de Châteaubriand, de Ségur, Villemain, Andrieux, Lemercier, Lacretelle, Parseval-Grandmaison, Duval et Jouy, qui appartenaient cependant à des nuances d'opinions bien différentes. M. Michaud, l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, parla dans le même sens, quoique son zèle monarchique fût attesté par la rédaction de *la Quotidienne*, et mieux encore par de nombreuses persécutions essuyées

sous le gouvernement de l'empereur. Bref, ce projet de loi ne trouva que des apologistes timides, embarrassés, qui bientôt en abandonnèrent la défense, se bornant à représenter l'inconvenance et même l'inconstitutionnalité de la supplique. — La motion de M. Lacretelle n'en fut pas moins adoptée, à la majorité de dix-sept voix contre neuf. MM. de Châteaubriand, Villemain et Lacretelle furent nommés rédacteurs de la pétition.

Les révérends pères de Montrouge, instruits de ce qui se passait, cherchèrent de quel coup ils pouvaient frapper les académiciens. Châteaubriand était invulnérable, ayant été successivement dépouillé de tous ses emplois ; mais Villemain et Lacretelle étaient professeurs à la faculté des lettres. — Le 18 janvier parut au *Moniteur* une ordonnance qui révoquait de leurs fonctions : Villemain, maître des requêtes au conseil d'État, Michaud, lecteur du roi, et Lacretelle, censeur dramatique. Ce coup d'État en miniature n'avait étonné personne; on s'attendait dès lors à voir Villemain et Lacretelle, révoqués des fonctions qu'ils occupaient dans l'Université, aller grossir le cortége de ces illustres disgraciés qu'on appelait Royer-Collard, Guizot, Cousin, Poinsot.

Le roi — ce pauvre roi chasseur et dévot — était tellement aveuglé par ses étranges éblouisseurs, qu'il oubliait que tous ces royalistes disgraciés n'élevaient la voix contre les descendants de Ravaillac que par amour pour Henri IV !

Mais, en échange de la disgrâce accomplie, en prévision de celle qui les attendait, les trois académiciens reçurent, dans la séance même du 18, les félicitations et les embrassements de toute l'illustre compagnie. M. Villemain fut particulièrement l'objet d'une ovation méritée; sans autre patrimoine que son talent, les yeux tellement affaiblis, qu'on le tenait déjà pour aveugle, et qu'il en était réduit à dicter, M. Villemain perdait plus que les autres en perdant sa place: il perdait son pain, celui de sa femme et de ses enfants. Mais il est vrai qu'il commençait cette grande réputation d'honnête homme, de cœur loyal et d'esprit élevé qu'il a su garder jusqu'à ce jour, et qui lui sera fidèle jusqu'à la mort.

A son entrée dans la salle de l'Institut, tout le monde se souvint de Houdard de la Motte, aveugle, frappé brutalement par un homme qu'il avait heurté en passant.

— Ah ! monsieur, avait dit le poëte, vous allez bien vous repentir de votre vivacité : je suis aveugle !

Le gouvernement avait frappé aussi brutalement que le passant; seulement, il ne se repentait pas.

Ces destitutions n'arrêtèrent point le projet de supplique. — En revanche, le projet de supplique n'arrêta point le projet de loi.

M. de Peyronnet fit défendre ou défendit lui-même son projet de loi dans le *Moniteur*; il appela cette œuvre, qu'aurait pu revendiquer un tribunal d'inquisition, une *loi d'amour*, nom qui resta et qui restera à cette loi. C'était parfois un esprit des plus folâtres que celui du collègue de M. de Villèle.

La supplique de l'Académie ne fut pas le seul acte de protestation contre la loi d'amour. Tous les imprimeurs de France se réunirent pour pétitionner. Royer-Collard, ancien directeur de la librairie, déposa à la Chambre leur pétition : elle était couverte de deux cent vingt-trois signatures.

Au reste, cette loi, loi de colère et de vengeance, commençait à porter ses fruits. Dès les premiers jours de la discussion, les travaux s'étaient arrêtés dans les imprimeries, dans les papeteries, dans les fonderies de caractères; toute commande avait cessé; la librairie était aux abois.

Le nombre des imprimeries avait été limité pour Paris à quatre-vingts; mais, outre celles qui manquaient d'ouvrage continu, plusieurs brevets venaient d'être retirés par le ministère. En vain les imprimeurs annonçaient de tous côtés la vente de leurs brevets, nul acquéreur ne se présentait; personne n'osait plus s'aventurer dans une industrie réduite désormais à craindre non-seulement les pertes et les faillites, mais encore les amendes, les spoliations, les violences, les emprisonnements.

Jamais haine plus féroce, jamais plus barbare colère n'avait éclaté depuis ce grand incendiaire qu'on appelait Omar. Encore celui-ci avait-il pour excuse de ne brûler que les livres passés, tandis que les Omars de 1827 prétendaient à la destruction des livres à venir.

Les hommes les plus dévoués à la Restauration, ceux qui avaient donné le plus de gages à la cause royale, qui avaient montré le plus de dévouement à la famille des Bourbons, exprimaient hautement et avec tristesse leur désap-

pointement de la conduite du ministère, et déploraient les conséquences fatales de ce système d'oppression.

Beaucoup de familles, alarmées de voir l'éducation soumise entièrement à l'influence monacale, frissonnant de crainte à ce vent qui soufflait de Saint-Acheul et de Montrouge, retiraient leurs enfants des pensions et des colléges, et, autant que la chose leur était possible, les faisaient élever près d'elles, aimant mieux une instruction moins étendue peut-être, mais à coup sûr plus morale.

Il se demandait, ce malheureux peuple de France, qui payait annuellement plus d'un milliard d'impôts, qui se saignait pour fournir à tous les services publics, qui ne désirait que pouvoir se livrer en paix au développement de son industrie et de son intelligence, — il se demandait ce qu'il avait fait pour être traité ainsi, menacé dans ses droits, blessé dans ses intérêts, humilié dans sa fierté, et, cela, par quelques hommes sortis à peine et avec peine de leur obscurité native, qui ne justifiaient leurs prétentions par aucun talent, par aucune vertu, par aucune capacité, et qui n'avaient absolument de force que celle qu'ils empruntaient d'une faction odieuse à la France, tyrannique en Espagne, ridicule partout ailleurs !

Et ce qu'il y avait d'étrange et surtout d'injuste en tout cela, c'est que le ministère, unique auteur des agitations et des mécontentements qui se manifestaient, en prenait prétexte pour solliciter des lois bien plutôt propres à irriter qu'à calmer les esprits; c'était la presse que le ministère accusait d'un état de choses dont lui seul était coupable, et les ministres n'avaient d'autres arguments à adresser à leurs adversaires que celui qu'ils avaient opposé aux trois académiciens destitués : « Vous êtes les ennemis du gouvernement ! »

Au reste, l'armée, — l'ancienne du moins, la vraie, celle qui avait combattu, vaincu, conquis le monde, — l'armée n'était pas mieux traitée que la littérature; et le bon plaisir des ligueurs de Montrouge et de Saint-Acheul ne se contentait pas de destituer les académiciens, il dépouillait les maréchaux de France des titres que l'empereur leur avait donnés; et, dans le salon de l'ambassadeur d'Autriche, M. d'Apponi, malgré l'article de la Charte qui disait : « La noblesse ancienne reprend ses titres, la noblesse nouvelle conserve les siens; » malgré cet article, dans le salon de

M. d'Apponi, d'illustres capitaines s'étaient entendu refuser leurs titres de ducs et de princes par le laquais chargé de les annoncer.

Cette insulte avait produit deux effets pareils, l'un sur un jurisconsulte, l'autre sur un poëte. Le jurisconsulte, M. Dupin aîné, dans une lettre adressée au *Constitutionnel*, s'était vivement élevé contre le déni fait aux illustrations impériales. Le journal de M. Corbière donnait pleine raison à l'Autriche, proclamant que les généraux français étaient légitimement déchus de leurs titres, et que l'ambassadeur de M. de Metternich avait parfaitement le droit de les leur refuser. Le poëte, M. Victor Hugo — fils, comme il l'a dit lui-même, d'un père lorrain et d'une mère vendéenne — avait, jusque-là, compté dans les phalanges royalistes; mais, à l'injure faite à cette noble armée dont il était un des enfants, il s'était avancé comme les héros antiques qui sortaient du front de bataille pour accepter ou proposer un défi, et avait jeté son gant aux provocateurs. Trois jours après la soirée de l'ambassadeur d'Autriche, parut l'*Ode à la Colonne*.

C'était donc une guerre à mort, déclarée sous toutes les formes à l'intelligence, à l'esprit humain, aux lois, aux sciences, aux lettres, aux industries. Étrange époque que celle où Rousseau n'aurait pas pu être électeur, et où Cuvier ne pouvait pas être juré!

Enfin, tout ce qui tendait à améliorer les hommes, à épurer le goût, à servir le progrès, à encourager l'art, à développer la science; tout ce qui avait pour but de faire faire un pas de plus à la civilisation était prohibé, méprisé, honni! L'art d'aveugler les peuples était, pour ces noirs législateurs, le secret de gouverner.

Mais, si le gouvernement défendait la lecture, en revanche il encourageait les tripots, les loteries, les maisons de jeu; et, quand un journal lui criait : « Vous favorisez le mal; vous donnez à l'ouvrier non-seulement la faculté, mais encore la tentation de dilapider le fruit de son travail! » le gouvernement répondait : « Vous me calomniez! je suis la moralité même; et la preuve, c'est que les règlements de ma police interdisent l'accès des maisons de jeu aux jeunes gens âgés de moins de vingt et un ans; c'est qu'il est défendu de jouer moins de deux francs à la fois; c'est qu'il n'est pas permis d'entrer, ni en blouse, ni en

veste; par conséquent, les ouvriers et les artisans sont préservés. Lisez donc mes règlements, si vous ne les avez pas lus, ou, si vous les avez mal lus, relisez-les! »

C'était parfaitement vrai, et ces règlements de police existaient effectivement; mais le gouvernement ne disait pas que lui-même avait trouvé le moyen d'éluder ces règlements protecteurs. Il était défendu d'entrer dans les maisons de jeu avant l'âge de vingt et un ans; mais à quel signe reconnaissait-on l'âge? A la barbe; or, le perruquier voisin posait des moustaches et des favoris qui faisaient à l'instant même, d'un enfant de seize ans, un jeune homme majeur! Il était défendu de jouer moins de deux francs; mais quatre malheureux se cotisaient pour avoir le droit de perdre chacun les pauvres dix sous qui eussent, pendant tout un jour, donné du pain à leur famille! Il n'était point permis de pénétrer en blouse, ni en veste, dans les tripots; mais les administrateurs des jeux avaient établi un vestiaire où l'artisan échangeait sa veste contre un habit, et l'ouvrier sa blouse contre une redingote.

Que dites-vous de ce gouvernement moral, vous qui relisez avec étonnement toutes ces choses oubliées? Vous dites, comme nous, que jamais n'avait été poussé plus loin l'embauchage de la démoralisation!

CVII

Journaux, théâtres, grands hommes, publicistes, artistes, peintres, statuaires, comédiens, banquistes.

Puis les miracles recommençaient de tous côtés.

A Alençon, on distribuait, moyennant un sou, la relation du grand miracle arrivé pendant l'été de 1826, dans l'arron-

dissement de Domfront, à Saint-Jean-des-Bois — Le même miracle se produisait presque en même temps dans d'autres villes; à Cherbourg, par exemple, des témoins dignes de foi, de la véracité desquels il n'était pas permis de douter, avaient vu sortir cinq gouttes de sang du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Événement tout aussi remarquable, quoique moins miraculeux : le vicaire de la paroisse de Château-Gombert, située sur le territoire de Marseille, venait d'être surpris violentant une de ses paroissiennes!

Un fait qui s'était passé à Annecy, en Savoie, faisait le scandale de la quinzaine pendant laquelle s'ouvre notre récit. M. Sace, vieillard généralement estimé dans le pays, étant mort, au mois de janvier, sans avoir reçu les secours de la religion, l'évêque lui refusa la sépulture, et, par précaution, ferma, dès le matin, les portes de l'église et du cimetière. Tous les habitants, pour protester contre l'outrage fait à leur concitoyen, suivirent le convoi funèbre; on enterra le corps dans un endroit écarté. Quelques jours après, le sénat de Chambéry intima l'ordre à l'évêque de faire, sans délai, exhumer le corps du vieillard, et de l'inhumer en terre sainte, avec toutes les cérémonies usitées.

Peu de temps auparavant, ce même évêque, qui ne voulait pas ouvrir le cimetière, avait fait fermer le théâtre; mais l'intendant de la province, n'ayant pas les mêmes raisons que Sa Grandeur de redouter la comédie, l'avait fait rouvrir, au grand désappointement du prélat, et la troupe de Genève était venue y donner des représentations, aux grandes acclamations de la ville.

On était loin d'être aussi libre en France qu'en Savoie : le directeur du théâtre d'Amiens venait d'en avoir la preuve. Mademoiselle Georges, qui était, à cette époque, dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent, après de glorieuses représentations dans la Flandre française, devait jouer encore une fois à Amiens, et partir de là pour le Midi; mais il se débattait, entre Saint-Acheul et le directeur du théâtre, un procès qui empêchait mademoiselle Georges de quitter la ville : elle devait jouer, avant son départ, le *Léonidas* de Pichat, lequel se jouait alors par toute la France; or, les jésuites n'admettaient pas qu'on célébrât la victoire des Grecs, qui combattaient pour la croix, parce que, en même

temps, ils avaient le tort de combattre pour la liberté!

On marchait à la terreur, à la *terreur blanche*, c'est vrai; mais c'était toujours la terreur. Les donjons d'Italie, de Bohême et d'Espagne, pleins de prisonniers, attestaient cette exécrable tendance.

Nous savons aujourd'hui quels étaient les combattants qui devaient prendre part à la lutte que chaque jour rendait plus imminente; on les connaît tous : militaires, avocats, banquiers, savants, industriels, artistes, étudiants. Dès cette époque, on voyait vaguement se dessiner dans l'ombre la silhouette des héritiers des grands hommes de 1789, et, malgré la divergence d'opinions, tous se réunissaient contre l'ennemi commun : le gouvernement! Ces grands hommes, nous allons revenir à eux tout à l'heure; mais disons d'abord un mot des journaux qui les louaient ou les attaquaient, selon que ces journaux étaient royalistes ou libéraux; — puis nous rentrerons dans notre livre, c'est-à-dire dans l'histoire morale de cette société dont nous faisons en ce moment l'histoire politique, pour y reprendre la suite des événements que nous avons entrepris de raconter.

Les journaux, c'étaient d'abord : — *le Moniteur*, vieux baromètre usé, pour lequel les gouvernements, quels qu'ils soient, sont toujours au beau fixe; — *l'Étoile*, journal du soir, rédigé par M. de Villèle, M. de Peyronnet et les révérends pères Godineau, Ronsin et compagnie : on l'appelait la *mauvaise étoile* du roi; — *le Drapeau blanc*, journal également ministériel, mort en combattant : honneur au courage malheureux! — *la Quotidienne*, tombée sur la brèche, comme *le Drapeau blanc; — la Gazette de France*, la seule des feuilles royalistes de cette époque qui ait survécu. Le ministère avait fait suer plus de trois millions aux bons habitants de Paris pour acheter les journaux à vendre, et en créer de nouveaux qu'on ne lisait pas! On savait depuis longtemps, au reste, que le gouvernement avait l'intention de restreindre autant que possible la presse quotidienne, et de réduire à deux le nombre de ses propres organes.

Les autres journaux — nous demandons pardon à ceux que nous oublions — les autres journaux étaient : *les Débats*, rédigés par les frères Bertin; *le Constitutionnel*, rédigé par Étienne et Jay; *le Globe*, par Pierre Leroux; *la Gazette des Tribunaux*, *l'Écho du soir*, *le Journal de Paris*, *la Pandore*, *la*

Revue protestante, la *Revue encyclopédique*, la *Revue britannique*, la *Revue américaine*, *le Mercure*.

Les grands hommes s'appelaient : Chateaubriand, Béranger, Lamartine, Victor Hugo, Cousin, Guizot, Villemain, Thiers, Augustin Thierry, Michelet, Nodier, Lemercier, Benjamin Constant, Royer-Collard, de Ségur, Azaïs, Casimir Delavigne, Arnault, Méry, Barthélemy, Michaud, Duval, Picard, Andrieux, Jouy, Scribe, Viennet, qui venait de faire paraître son *Epitre aux Chiffonniers* sur les crimes de la presse ; Dulaure, qui publiait son *Histoire de Paris;* Cauchois-Lemaire, qui adressait à M. de Peyronnet des *Lettres historiques* dans lesquelles il demandait à la Chambre s'il n'y avait pas lieu de mettre les ministres en accusation.

Les savants, c'étaient : Arago, Cuvier, Broussais, Geoffroy Saint-Hilaire, Chomel, Devergie, Poinsot, Thénard, Orfila, Duval, Laplace, Brongniart, Magendie, Fourier, Champollion.

Les peintres, c'étaient : Delacroix, Ingres, Decamps, Horace Vernet, Delaroche, Léopold Robert, Louis Boulanger, les deux Johannot, qui étaient en train de dessiner et même de peindre ces adorables vignettes des *Œuvres de Walter Scott* que publiait Gosselin.

Les statuaires, c'étaient : David, Pradier, Foyatier, Étex, qui venait de débuter par son *Caïn*.

Les musiciens, c'étaient : Rossini, Hérold, Spontini, Meyerber, Boïeldieu, Auber, Halévy.

Les chanteurs, c'étaient : Nourrit, Dabadie, Levasseur, Chollet, Ponchard, Alexis Dupont; mesdames Dabadie, Cinti, Rigaud, Pasta, Malibran.

Les exécutants, c'étaient : Paganini, Baillot, Brod, Liszt, Tulou, Vogt, Stockhausen, Gallay, Renaud, Kalkbrenner, Henri Herz, Lafond ; mesdames Stockhausen, Martainville, Labat.

Voulez-vous aller jusqu'au bout, et relire les affiches des spectacles ? Soit ; pour nous, l'année 1827, c'est hier, ou plutôt c'est aujourd'hui.

A l'Opéra : *le Siége de Corinthe, la Vestale, le Rossignol*, le ballet d'*Astolphe et Joconde, le Carnaval de Venise*. On annonçait l'oratorio de *Moïse* pour un jour prochain.

Aux Français : *l'Orphelin de la Chine, le Jeune mari, le Jaloux malgré lui, le Tasse, les Deux Gendres, la Suite d'un bal mas-*

qué; quelquefois le second acte du *Mariage de Figaro* : les quatre autres étaient interdits, et ne furent rendus que sous le ministère Martignac, à la sollicitation du baron Taylor. On venait de jouer *Louis XI à Péronne,* drame en cinq actes de Mély-Janin, qui avait ouvert triomphalement à l'école romantique les portes du théâtre de la rue Richelieu. On annonçait la reprise d'*Artaxerce* : il fallait un contre-poids à Walter Scott!

Aux Italiens : *Il Turco en Italia, il Barbiere, la Donna del Lago, Tancredi, la Gazza ladra, Semiramide;* — rien que du Rossini. Au reste, l'affiche de 1854 est encore la même, à peu près, que celle de 1827.

L'Opéra-Comique : *l'Artisan*, *la Vieille*, *Richard Cœur-de-Lion*, *la Dame blanche*, *Gulistan.*

A l'Odéon, le nombre de pièces est si grand, qu'on ne saurait les enregistrer ; toutes les semaines, il en pleut de nouvelles. Citons au hasard : *les Vêpres siciliennes, les Comédiens, Robin des Bois, Marguerite d'Anjou, Louise, le Barbier de Séville*, dans lequel Duprez — oui, notre grand Duprez — chantait derrière les châssis, la chanson que Bocage mimait en scène. On jouait en outre : *l'Héritage, le Mariage de l'actrice*, *la Fée Valence, Manlius, Othello, Ivanhoé, le Tyran domestique, les Deux Anglais, l'Enfant trouvé, le Voyage à Dieppe, Thomas Morus*, *Emmeline, Euphrosine et Conradin*, etc., etc. Enfin, on venait de représenter, et c'était le succès du jour, *l'Homme habile, ou Tout pour parvenir,* pièce qui avait dû sa vogue, d'abord, disons-le, à l'excellent jeu de Bocage, lequel remplissait le rôle d'un jésuite à robe courte ; ensuite, aux allusions dont l'ouvrage foisonnait.

Le théâtre de Madame jouait Scribe, toujours Scribe, rien que Scribe; et il avait deux fois raison, car, en agissant ainsi, il faisait la fortune d'un homme d'esprit et d'un homme de talent : de M. Poirson et de M. Scribe. Lisez les journaux du temps, et vous trouverez comme pour la messe dans la chapelle et la chasse du roi, cette affiche invariable : *la Demoiselle à marier*, de M. Eugène Scribe; *le Mariage de raison*, de M. Eugène Scribe; *Simple Histoire*, de M. Eugène Scribe; *les Premières Amours*, de M. Eugène Scribe; *Michel et Christine*, de M. Eugène Scribe; *le Nouveau Pourceaugnac*, de M. Eugène Scribe; *la Mansarde des artistes*, de M. Eugène Scribe; etc., etc., etc., de M. Eugène Scribe!

Au Vaudeville, Minette et Lepeintre aîné faisaient les dé-

lices des habitués : — Minette morte millionnaire; Lepeintre aîné, retrouvé dans le canal Saint-Martin !

Aux Variétés : Potier, Vernet, Odry, Brunet, Cazot, Lefèvre. Bon et charmant théâtre ! — le théâtre des Variétés de 1827, bien entendu.

On venait, depuis quelques jours, d'ouvrir le théâtre des Nouveautés, avec Déjazet, madame Albert, Bouffé, Volnys.

La Porte Saint-Martin jouait : *Norma, le Contumax*, *le Ménage du Savetier*, *Polichinelle, la Visite à Bedlam, Jocko, ou le Singe du Brésil*; — Mazurier pour le ballet; Dorval pour le drame.

A l'Ambigu-Comique : *Cartouche*, représenté par Frédérick Lemaître.

A la Gaieté : *Poulailler*... La censure laissait volontiers mettre en scène les aventures des brigands célèbres.

A propos de la censure, on criait fort contre elle. La chose n'est pas nouvelle ! me direz-vous. On criait contre elle, non pas pour avoir empêché de jouer, mais pour avoir laissé jouer : — la censure avait laissé jouer, à la Gaieté, une pièce où la garde nationale était honnie, bafouée, conspuée. Le *Journal de Paris*, fait par de très-honnêtes gens, et, entre autres, par M. Pillet, s'était naïvement étonné que la censure eût autorisé la représentation d'une pareille pièce, et avait crié au scandale. Le *Journal de Paris* avait tout simplement oublié que la garde nationale, datant de 1789, et ayant pour père La Fayette, portait sur ses drapeaux une date et un nom qui agaçaient horriblement les nerfs des révérends de Montrouge et de Saint-Acheul. Aussi la garde nationale fut-elle dissoute à la première occasion.

Enfin, nous aurons terminé cette revue, peut-être un peu longue, mais nécessaire au développement de notre drame, quand nous aurons dit que l'ancien théâtre de la Foire était représenté sur des tréteaux dressés entre la Gaieté et Madame Saqui, tréteaux appartenant au sieur Galilée Copernic, ainsi nommé parce qu'il faisait voir aux spectateurs des étoiles en plein midi.

Ajoutons, pour que le lecteur ait tout de suite une haute idée de l'importance de ce personnage, importance qu'il a conquise par des « représentations données avec le plus grand succès — c'est son affiche qui le dit — devant les principaux souverains de l'Europe, » qu'il est beau-frère du

célèbre Zozo du Nord, dont nous avons parlé dans la biographie de notre ami Mélingue (1), et qu'il a, pour amuser le public aux bagatelles de la porte, l'illustre Fafiou, le roi des épîtres de son époque.

Nous espérons dire quelques mots de ces augustes baladins dans nos prochains chapitres : ils font partie de cette estimable classe que l'on appelait alors les *Mohicans de Paris*, en honneur du beau roman de Cooper qui venait de paraître.

Maintenant que le théâtre et les décorations sont connus, que le spectateur s'accommode de son mieux dans sa stalle.

On va commencer !

CVIII

Le commissionnaire de la rue aux Fers.

La rue aux Fers, qui, anciennement, se nommait *rue aux Fèvres*, était située, et est encore située en partie, — puisqu'on ne l'a pas entièrement abattue, — entre la rue Saint-Denis, où elle avait son commencement, et le marché aux Poirées et la rue de la Lingerie, où elle avait sa fin. Longeant le côté nord du marché des Innocents, parallèlement à la rue de la Ferronnerie; passant comme une rivière qui charrie des fruits, des fleurs et des légumes, entre les cent cabarets échelonnés à sa droite, et les mille petites boutiques du marché alignées à sa gauche, la rue aux Fers ne manquait pas, à l'époque où nous reporte ce chapitre, d'une certaine couleur, d'un certain pittoresque qu'on ne retrouvera plus dans notre Paris tiré au cordeau, blanchi, cosmétiqué et correct, qui menace de devenir, comme Turin,

(1) *Une Vie d'artiste*.

un vaste damier, c'est-à-dire une ville à l'usage des Philidor et des Labourdonnais de l'avenir.

La foule aux costumes bariolés qui, dès les premières lueurs du matin, se ruait en bourdonnant dans cette rue, comme un essaim d'abeilles se dirigeant, à travers le chemin transparent de l'air, vers sa ruche maternelle, présentait, ainsi ombrée d'un côté par les murs noirs des cabarets, et éclairée de l'autre par les boutiques à jour, un cachet tout particulier, tout original, qui lui donnait une grande ressemblance avec les foules peintes dans les tableaux des vieux maîtres flamands.

Il était dix heures du matin, environ; c'était une de ces matinées du mois de mai où le printemps commence à transparaître, montrant son visage rose, encore voilé des dernières brumes de l'hiver.

Le soleil, qui ne faisait point alors, pour réchauffer le pauvre monde, toutes les façons qu'il fait de nos jours; le soleil, glissant à travers des couches d'atmosphère imbibées de ses jeunes rayons, éclairait, dans toute leur beauté naïve, les naïades de la fontaine de Jean Goujon.

De haut en bas, le marché ruisselait de lumière; et la foule, instinctivement, sans le savoir, en même temps que le troisième dimanche du mois de mars, célébrait la fête du printemps par des cris bruyants et des éclats de rire, joyeux comme des chansons.

Et il y avait bien de quoi crier, sourire et chanter tout à la fois : ce marché gris et noir, d'ordinaire si sombre et si triste durant six mois et depuis six mois, avait revêtu, pendant la nuit, sa couronne de roses, sa robe de primevères et son bouquet de violettes; on eût dit le marché aux Fleurs.

Acheteurs, marchandes, passants, chacun voulait avoir, les femmes à leur ceinture, les hommes à leur boutonnière, celui-ci un œillet, celle-là une giroflée, quelques-unes, enfin, de ces cassolettes de parfums que la nature, en se réveillant, dispense aux habitants de la campagne avec son infatigable profusion, avec son inépuisable prodigalité!

Un de ceux qui paraissaient jouir le plus voluptueusement, sinon le plus bruyamment, de ce réveil de la nature, c'était un jeune homme étendu tout de son long, les deux bras croisés au-dessus de sa tête, sur un crochet de commissionnaire, adossé à la muraille, entre la porte et la fenê-

tre d'un des cabarêts dont la rue aux Fers est émaillée, et les yeux tournés du côté de la fontaine des Innocents.

A voir ce jeune homme, habillé de velours de la tête aux pieds, ainsi nonchalamment étendu, et paraissant aspirer par tous les pores les premiers rayons du soleil, avec ses grands yeux noirs, sa barbe noire, on l'eût pris pour un de ces voluptueux *lazzaroni* couchés au soleil qui dore le quai de Mergelline ou de Santa-Lucia.

Et, cependant, en le regardant de plus près ou plus attentivement, celui qui aurait, à première vue, pris cette opinion de lui eût bien vite reconnu son erreur, et se fût repenti de l'avoir confondu, ne fût-ce qu'une seconde, avec ces insouciants Napolitains, dont le visage n'exprime que la paresse et la bestialité.

Il suffisait, en effet, de jeter un coup d'œil sur la figure de ce beau jeune homme pour comprendre que ce n'était point là un commissionnaire pareil à ceux qui l'entouraient, un portefaix vulgaire, une bête de somme enfin. — Non, la beauté mâle de ce visage, l'intelligence de cette physionomie, la distinction de l'air, l'originalité du costume, tout révélait, au premier coup d'œil, le personnage que nos lecteurs ont déjà reconnu, sans doute, pour le mystérieux Salvator, pour le héros principal de notre livre.

Salvator avait déjà fait, depuis sept heures du matin, ses deux ou trois commissions; car les commissions ne lui manquaient pas, et, il faut le dire, il recevait les ordres et les recommandations relatifs à son état avec la même politesse, nous dirons presque la même humilité, qu'eût pu le faire tout autre commissionnaire n'ayant pas les mêmes qualités que lui. Il est vrai qu'il accomplissait les missions dont il était chargé avec une bien autre intelligence qu'aucun de ses camarades.

Était-ce pour cette raison toute morale, ou pour une autre un peu plus physique, que la clientèle de Salvator se composait presque exclusivement de femmes? Nous ne saurions le dire, et nous laissons à nos lecteurs la liberté de se faire eux-mêmes une opinion là-dessus.

Pour les passants et les gens à qui il importait peu de savoir ce qui s'agitait dans l'esprit ou dans le cœur de Salvator, Salvator regardait les détails de cette charmante fontaine qu'on ne songe même pas à regarder, tant ils nous

sont familiers depuis notre enfance, ou bien encore, Salvator se laissait aller à quelques-unes de ces rêveries qui isolent le rêveur de telle façon, qu'il en arrive à être, au milieu de la foule, si considérable que soit cette foule, parfaitement seul avec sa pensée.

Mais, pour nous qui le connaissons de vieille date, Salvator ne regardait pas la fontaine, Salvator ne rêvait pas : non, Salvator observait et écoutait; Salvator, — en attendant quelque message qui le tirât de son immobilité, — Salvator, avec tout ce qui se passait à la portée de ses yeux et de ses oreilles, se composait un butin dans lequel, à un moment donné, il n'avait qu'à puiser pour en tirer l'escarboucle qui éblouissait tous les yeux, et le faisait regarder comme un enchanteur.

Et, cependant, au milieu de tout cela, Salvator était plutôt encore l'homme du fait que l'homme de l'idée. D'habitude, — et nous avons pu le voir procéder ainsi, — il agissait au lieu de rêver, et, quand il semblait rêver au lieu d'agir, c'est que, comme un machiniste habile, il préparait quelque changement de décoration, quelque truc inconnu, dans l'espèce de féerie qui s'échafaudait au fond de sa pensée.

D'un autre côté, quoique inactif pour le moment, il lui eût été bien difficile de se livrer à la rêverie, même en supposant qu'il en eût eu le désir.

En effet, il ne se passait pas cinq minutes sans que quelqu'un vînt l'accoster.

— Vous êtes embarrassé?

— Oui.

— Adressez-vous à M. Salvator.

— Où est-il? Je le cherche.

— Le voilà.

— Ah! monsieur Salvator!...

Et, alors, la personne embarrassée contait à Salvator la cause de son embarras; et, soit en droit, soit en médecine, soit en morale, soit en politique, Salvator avait toujours un conseil pour le procès, une recette pour la maladie, un avis pour la droiture, une lumière pour l'opinion; si bien que la personne qui était venue consulter Salvator s'en allait éclairée ou soulagée, espérant ou croyant.

Il était à la fois, pour les habitants du quartier, pour les

marchands et les marchandes de la halle, et même pour les simples passants, un juge de paix, un expert, un prud'homme, un médecin du corps et de l'esprit, un redresseur de torts, un conseiller. M. Salvator, c'était le Salomon de la halle; et il ne se faisait pas une affaire un peu importante sur laquelle on ne le consultât, comme il n'y avait point de discussion un peu sérieuse où on ne le prît pour arbitre.

On n'entendait donc, à toute minute, retentir que ces deux mots : « Monsieur Salvator! monsieur Salvator! » Et, si un passant curieux demandait, comme Jean Robert au garçon du tapis-franc :

— Qu'est-ce que M. Salvator ?

On lui répondait, comme le garçon avait répondu à Jean Robert :

— M. Salvator? Pardieu! c'est... c'est M. Salvator!

Rien de plus; il fallait que le curieux se contentât de cette réponse.

Seulement, s'il insistait pour voir M. Salvator, et que M. Salvator ne fût pas en course, on lui montrait M. Salvator; et presque toujours le regard du questionneur surprenait le jeune homme pacifiant une querelle, conciliant un procès, ou faisant l'aumône à quelque mendiant estropié, ou à quelque pauvre veuve portant un enfant dans ses bras, et en traînant trois ou quatre autres pendus à sa robe.

Il en résultait qu'acheteur ou marchand, malade ou plaideur, bourgeois ou homme du peuple, chacun lui devait quelque chose : celui-ci un conseil, celui-là une leçon, cet autre une aumône. Et l'avis de M. Salvator était toujours si bon, son jugement si droit, son opinion si juste, que plus d'une fois le commissaire du quartier, empêtré dans les démêlés indémêlables de ses administrés, était venu sournoisement consulter le jeune homme, ou l'avait fait venir, ou avait simplement renvoyé les parties devant lui.

Au moment où nous reprenons ce récit, — c'est-à-dire le dimanche 23 mars 1827, à dix heures du matin, — Salvator était seul, comme nous l'avons dit, mais non pas pour longtemps, comme nous allons le dire.

En effet, de la porte du cabaret à la muraille duquel il était adossé, sortit un couple aux joues roses et fraiches, aux yeux brillants, aux lèvres entr'ouvertes, aux dents

d'émail : deux jeunes gens, ou plutôt un jeune homme et une jeune fille, lumineux, étincelants tous deux, comme le rayon de soleil qui les inonda au moment où ils parurent dans l'encadrement de la porte.

Les yeux du jeune homme tombèrent sur Salvator, qui ne pouvait le voir, tournant la tête de l'autre côté.

— Tiens! c'est M. Salvator! dit le jeune homme avec un étonnement mêlé de joie.

— M. Salvator? demanda la jeune fille. Il me semble que j'ai déjà entendu ce nom-là.

— Et tu peux même dire que tu as vu sa figure, princesse... vu ou entrevu. Il est vrai, pauvre enfant, que tu étais bien occupée, ce jour-là, et qu'on voit mal avec des yeux baignés de larmes.

— Ah! oui, à Meudon, n'est-ce pas? dit la jeune fille.

— Juste, à Meudon.

— Eh bien, mais, fit la jeune fille étonnée et à voix basse, qu'est-ce que M. Salvator?

— C'est un commissionnaire, comme tu vois.

— Sais-tu qu'il a l'air très-bien, ton commissionnaire?

— Sans compter qu'il est encore mieux qu'il n'en a l'air, repartit le jeune homme.

Et, faisant un demi-tour à droite, de manière à se placer devant le commissionnaire :

— Bonjour, monsieur Salvator! dit-il en lui tendant la main.

Salvator se souleva à demi, comme un pacha qui donne audience, regarda celui qui le saluait, puis, sans hésitation, et comme un homme qui croit que son intelligence le fait l'égal de qui que ce soit au monde, prit la main qu'on lui présentait, et la serra en disant :

— Bonjour, monsieur Ludovic!

C'était Ludovic, en effet, qui, sur la demande de la personne qui lui donnait le bras, était venu manger quelques douzaines d'huitres dans le cabaret de la Coquille d'or, lequel avait la réputation d'ouvrir les huîtres les plus fraiches, et de déboucher le meilleur chablis de toute la halle.

— Pardieu! monsieur Salvator, reprit Ludovic, je ne suis point fâché de vous voir dans l'exercice de vos fonctions!

Il ne me faut pas moins que cela, je vous le proteste, pour que je ne persiste pas à vous croire un prince déguisé.

— Et moi aussi, dit Salvator éludant le compliment, je suis aise de vous voir, d'abord parce que je vous vois, et que cela me fait plaisir de serrer la main à un homme de cœur et de talent, ensuite parce que vous me donnerez des nouvelles sérieuses de la pauvre Carmélite. Comment va-t-elle?

Ludovic fit un imperceptible mouvement d'épaules.

— Mieux, répondit-il.

— Mieux ne veut pas dire bien, observa Salvator.

Ludovic étendit sa main dans le rayon de soleil qui éclairait la charmante tête de sa compagne.

— Voilà, j'espère, qui achèvera de la remettre, dit-il.

—Physiquement, oui, reprit Salvator; mais moralement?... Combien d'années faudra-t-il à la pauvre enfant?...

— Pour oublier?

— Oh! je ne dis pas cela! je n'ai eu besoin que de la voir pour être persuadé qu'elle n'oubliera jamais.

— Pour se consoler, alors?

— Vous savez, dit Salvator, que les malheurs dont on se console le plus vite sont les malheurs irréparables.

— Oui, je le sais bien; un poëte l'a dit:

Et rien n'est éternel, pas même la douleur!

— C'est l'avis du poëte... Maintenant, quel est l'avis du médecin?

— L'avis du médecin, mon cher monsieur Salvator, est qu'il ne faut pas que les esprits élevés méprisent et déprécient la douleur, comme font les organisations vulgaires. La douleur est un des éléments de la nature, un des moyens de perfectionnement à l'usage de Dieu! Combien d'hommes, de poëtes, d'artistes, seraient restés inconnus sans une grande douleur ou une grande infirmité? Byron a eu le bonheur de naître boiteux, et d'épouser une femme acariâtre; Byron doit, non pas son génie, — le génie vient directement du ciel, — mais la mise au jour, l'efflorescence, l'épanouissement de ce génie à ses malheurs. Carmélite sera comme Byron, non pas un grand poëte, mais une grande artiste, une Malibran, une Pasta; quelque chose de plus

puissant peut-être, car elle aura souffert entre les fem. Eût-elle été heureuse avec Colomban ? Voilà ce que nu peut dire. Elle sera célèbre sans lui, voilà ce que j'affirme.

— Mais, en attendant?...

— En attendant, elle a près d'elle un médecin plus habile que moi.

— Plus habile que vous ? Permettez-moi de douter, docteur. — Et quel est ce médecin ?

— Une jeune fille qui ne connaît pas un mot de médecine, fort heureusement ! mais qui connaît toutes ces angéliques paroles d'abnégation et de dévouement avec lesquelles on guérit les cœurs : une de ses amies, élève de Saint-Denis comme elle, et qu'on appelle Fragola.

Salvator sourit et rougit à la fois en entendant parler ainsi de sa maîtresse bien-aimée.

Quant à la jeune fille que Ludovic avait au bras, cet éloge pompeux d'une autre femme lui fit faire une moue qu'elle accompagna d'un pincement si solide, que le médecin ne put retenir un cri.

— Eh ! mon Dieu ! dit-il; qu'y a-t-il donc, Chante-Lilas ?

A ce nom, Salvator, qui n'avait accordé jusque-là qu'une médiocre attention à la compagne du jeune docteur, moitié par indifférence, moitié par discrétion, tourna la tête de son côté, et, la regardant avec un œil curieux, quoique bienveillant :

— Ah ! dit-il, c'est vous qui êtes mademoiselle Chante-Lilas ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille, tout orgueilleuse de ce que son nom était connu du beau commissionnaire. Vous me connaissez ?

— Je connais votre nom et vos titres, du moins.

— Ah ! ah ! tu entends, princesse ! — Vous connaissez son nom et ses titres ? comment les connaissez-vous ?

— Pour les avoir entendu célébrer par les vassaux de la princesse de Vanvres.

— Oui, dit Ludovic; c'est Camille qui l'avait baptisée ainsi.

— Camille Rozan... Vous n'avez pas eu de ses nouvelles, princesse ? demanda Salvator.

— Par ma foi, non, dit la jeune fille ; je n'en ai pas eu, et j'espère bien n'en pas avoir !

vit, des profondeurs d'une de ces voûtes sous lesquelles le soleil semblait avoir honte de pénétrer, venir à lui — pareilles à deux ombres sortant, non pas du poétique enfer de Virgile, ou du sombre enfer de Dante, mais d'un simple égout — les silhouettes accouplées de deux hommes qu'à l'odeur d'alcool, de tabac, d'ail et de valériane qu'ils exhalaient autour d'eux, au lieu de ces parfums de jeunesse, de printemps et de violette qu'avaient emportés les deux amoureux, il eût reconnu, les yeux fermés, pour le père la Gibelotte, le pourvoyeur de chats de garenne des cabarets d'alentour, et son féal serviteur et ami Croc-en-Jambe, le chiffonnier ravageur ; — à plus forte raison les reconnut-il les yeux ouverts.

Pour les personnes qui, comme Rétif de la Bretonne et Mercier, font une étude particulière des goûts, des mœurs, des habitudes des classes inférieures, des couches infimes de la société, il y aura, certes, un profond étonnement à voir un chiffonnier ayant un ami. Nous comprenons l'étonnement de ces personnes-là, et nous serions étonné comme elles, et nous douterions comme elles, si notre état de romancier,—vilain métier parfois! ainsi que le disait tout à l'heure notre ami Ludovic, et ainsi qu'on va le voir, puisqu'il nous force à nous traîner dans de pareilles sentines; — si notre état de romancier ne nous donnait le privilége de tout savoir.

En effet, le chiffonnier, qui, né avec un tempérament vagabond, — nous sommes de l'avis des moralistes qui prétendent que l'homme est l'esclave de son tempérament; —en effet, disons-nous, le chiffonnier, qui, né avec un tempérament vagabond, a déserté la maison paternelle dès l'âge le plus tendre, afin de *chiffonner* (verbe actif et neutre en même temps), menant une vie nomade, presque sauvage, nocturne presque toujours; devenu, au bout de quelques années, tellement étranger à sa famille, qu'il oublie le nom de son père, le sien même, pour le sobriquet qu'on lui donne ou qu'il s'est donné; perdant, enfin, jusqu'au souvenir de son âge, — nous croyons que le chiffonnier est à peu près incapable d'amitié.

C'est que, avant tout, l'amitié est un sentiment généreux, et que les sentiments généreux, qui se rencontrent bien plus souvent qu'on ne le pense dans les classes inférieures de la société, n'existent pas chez le chiffonnier, ce paria des

sociétés occidentales. Couvert des haillons les plus repoussants, il affecte une sorte de cynisme, s'isole des masses, parce que, instinctivement, il comprend que les masses s'isolent de lui, devient peu à peu misanthrope, chagrin, méchant parfois, âpre et dur toujours.

Disons, en passant, que, parmi les chiffonniers, il y a souvent des repris de justice, et, parmi les chiffonnières, des prostituées de bas étage.

Ce qui contribue à assombrir le chiffonnier, et à augmenter cette tendance à l'insociabilité, c'est l'abus des liqueurs fortes, qui, chez lui, passe toute expression. L'eau-de-vie a, pour le chiffonnier, mais surtout pour la chiffonnière, — car cet étrange animal possède sa femelle, — un attrait incroyable, un attrait que rien ne saurait balancer; l'un et l'autre consomment le moins qu'ils peuvent en aliments, afin de se livrer le plus souvent et le plus largement possible à leur passion favorite. Ils s'imaginent que ce breuvage de flamme les soutient à l'égal des substances solides, prenant la force artificielle que leur procure l'alcool pour de la force réelle, tandis que cette surexcitation n'est que l'effet d'un irritant qui brûle l'estomac au lieu de le fortifier. Aussi règne-t-il, dans la classe des chiffonniers, une mortalité double de celle qui atteint les autres classes, même les plus malheureuses.

Cet abus de l'alcool leur fait paraître le vin ordinaire fade et insipide; si bien que, dans les grandes occasions, le chiffonnier qui abandonne un instant l'eau-de-vie se livre, en échange, au vin chaud, épicé de poivre, et aromatisé de citron et de cannelle, au grand désespoir des cabaretiers, qui, tout en recevant l'argent de leurs pratiques, s'indignent de voir à la fois tant de misère et tant de sensualité.

On comprend donc qu'il est difficile à un sentiment quelconque, en dehors des instincts brutaux de la nature, d'entrer dans le cœur d'un de ces malheureux réprouvés! et l'on peut s'étonner à bon droit, par conséquent, de voir un chiffonnier fraterniser avec un autre homme, cet homme-là fût-il tueur de chats, comme l'était notre ancienne connaissance le père la Gibelotte.

Aussi le père la Gibelotte n'était-il pas, au fond, lié avec son compagnon Croc-en-Jambe autant qu'il le semblait à la surface. Le père la Gibelotte était l'ami du chiffonnier-

ravageur à peu près comme l'ours est l'ami de son gardien, comme le chat est l'ami de la souris, comme le loup est l'ami de l'agneau, comme le gendarme est l'ami du prisonnier, comme le garde du commerce est l'ami du débiteur.

Croc-en-Jambe, en effet, était le débiteur de la Gibelotte, et débiteur d'une somme exorbitante, si l'on songe que la moyenne des gains de Croc-en-Jambe n'était pas de vingt sous par jour, ou, pour parler plus exactement, de vingt sous par nuit. La dette de Croc-en-Jambe envers la Gibelotte s'élevait, à cette époque, à la somme fantastique de cent soixante et quinze francs quatorze centimes, capital et intérêts compris.

Il est vrai que Croc-en-Jambe prétendait n'avoir reçu, en réalité, que soixante et quinze livres dix sous ; — Croc-en-Jambe protestait contre le système décimal, et se refusait absolument à l'adopter ; — encore disait-il que, dans cette somme, il avait rencontré trois pièces de trente sous en plomb, et deux de quinze en fer-blanc.

Maintenant, même en admettant le chiffre avoué par Croc-en-Jambe, on se demandera comment le nommé la Gibelotte pouvait être créancier d'une somme aussi fabuleuse vis-à-vis de son compagnon, eu égard à la situation précaire de ces deux industriels.

D'abord, nous dirons que, sur les deux industriels, il y en avait un dont l'industrie était de beaucoup supérieure à celle de l'autre : c'était l'industrie de tueur de chats. Chaque chat rapportait de vingt à vingt-cinq sous à la Gibelotte ; trente et quarante, si le chat était angora. Dans le chat, rien n'est perdu : la chair devient lapin, la peau devient hermine.

En portant à quatre la moyenne des chats tués par la Gibelotte, nous avons un revenu de cinq francs par jour, soit de cent cinquante francs par mois, soit de dix-huit cents francs par an. Or, sur cette somme annuelle de dix-huit cents francs, la Gibelotte pouvait facilement mettre mille francs de côté, ayant à peine à s'occuper de sa nourriture, vu que les gargotiers dont il était le fournisseur gardaient toujours pour lui quelques reliefs de bœuf ou de veau ; — la Gibelotte, comme tous les grands chasseurs, ne mangeait jamais de son gibier ; — et n'ayant pas du tout à s'occuper de son habillement, attendu que ses fourrures de déchet suffisaient, et bien au delà, à le vêtir, été comme hiver.

La Gibelotte était donc riche: si riche, que le bruit courait qu'il avait un agent de change, et qu'il jouait sur la rente!

Mais, dans sa pauvreté, Croc-en-Jambe avait une chose que lui enviait la Gibelotte dans sa richesse : Croc-en-Jambe avait une naine !

Comment mademoiselle Bébé la Rousse, échappée à l'un des tréteaux du boulevard, s'était-elle unie à Croc-en-Jambe? Voilà ce qu'il importe peu à nos lecteurs de savoir, et nous nous bornerons à constater le fait. Croc-en-Jambe était donc l'amant de mademoiselle Bébé la Rousse, dont le portrait avait longtemps figuré, sur le boulevard du Temple, entre le lion de Numidie et le tigre du Bengale, lesquels y figuraient encore, à la grande satisfaction des curieux, et au grand profit de la reine Tamatave, qui, devançant les Martin et les Van Amburgh, dans l'art de charmer les bêtes féroces, entrait dans leur cage trois fois par jour, au risque d'être dévorée une fois sur trois. — Seulement, depuis que mademoiselle Bébé la Rousse avait disparu de la ménagerie, son portrait avait disparu de l'affiche.

Maintenant, pourquoi mademoiselle Bébé la Rousse avait-elle disparu de la ménagerie?

Il courait à ce sujet plusieurs versions. La plus accréditée au boulevard du Temple était que mademoiselle Bébé la Rousse s'était, un soir, trompée de sac, et, au lieu de mettre la main dans son sac à ouvrage, l'avait mise dans le sac à la recette; après quoi, elle s'était glissée par une ouverture quelconque de la baraque, et avait pris ses jambes à son cou. La reine Tamatave avait fait grand bruit du larcin; elle avait voulu dénoncer au préfet de police mademoiselle Bébé la Rousse, — et il n'eût pas été difficile, la fugitive eût elle-même adopté les souliers à talons de madame du Barry, de la retrouver et de mettre la main dessus; — mais il y avait, dans la baraque même du boulevard du Temple, une providence qui veillait sur l'imprudente naine : c'était un certain M. Flageolet, qu'on voyait se promener dans Paris les bras croisés, vêtu comme un charretier endimanché, à qui on ne connaissait aucune rente, aucun patrimoine, aucune inscription sur le grand-livre, aucune maison au soleil, et qui faisait galamment sonner, du soir au matin, trois ou quatre pièces de cinq francs dans son gousset.

Qu'était donc M. Flageolet?

M. Flageolet était l'intendant, le confident de la reine Tamatave; son comte d'Essex, si nous la comparons à Élisabeth; son Rizzio, si nous la comparons à Marie Stuart.

Il y avait même une héritière présomptive de la susdite Majesté, dont on eût bien certainement retrouvé la filiation, si la recherche de la paternité n'eût pas été interdite par le Code, et qu'en souvenir sans doute de l'air sur lequel elle était née, on appelait mademoiselle Musette.

Eh bien, M. Flageolet s'était complétement occupé à ce qu'il fût fait aucune dénonciation contre mademoiselle Bébé la Rousse, et la reine Tamatave, voyant la magnanimité de son conseiller intime, qui la confirmait dans certains soupçons jaloux, s'était écriée :

— Soit, qu'elle aille se faire pendre ailleurs! Je suis trop heureuse, moyennant quelques pièces de cinq francs, d'être débarrassée d'une pareille drôlesse!

Mais, comme mademoiselle Bébé ignorait la générosité dont on usait à son égard au boulevard du Temple, elle crut prudent de se cacher, pendant quelque temps du moins; et le bruit se répandit bientôt, dans le quartier Saint-Jacques, que Croc-en-Jambe avait chez lui une maîtresse, et que, jaloux comme un bey d'Afrique ou un sultan de Turquie, il la cachait à tous les yeux. Il n'y avait pas moyen de vérifier le fait, le taudis de Croc-en-Jambe donnant sur une cour.

Mademoiselle Bébé la Rousse, qui n'avait pas même, pour se distraire, la *vue sur une rue*, comme on dit à Paris, s'ennuyait donc fort; et, n'osant sortir le jour, de peur d'être rencontrée par une autre *rousse* qui eût pu mettre la main sur elle, elle se tenait une partie de la nuit à la fenêtre, écoutant chanter le rossignol, et comptant les étoiles, pendant que Croc-en-Jambe chiffonnait.

Or, la Gibelotte, qui avait remarqué un passage de chats sous la porte de la cour de la maison qu'habitait Croc-en-Jambe, se plaça un soir à l'affût contre cette porte.

Il vit la naine à sa fenêtre.

Mettez Roméo à la place de la Gibelotte, mettez Juliette à la place de mademoiselle Bébé, et vous aurez une scène ravissante d'amour et de poésie, que je vous raconterai, si vous l'exigez, chers lecteurs, même après Shakspeare; tandis que je vous prie de ne pas me demander la scène qui se passa entre mademoiselle Bébé et la Gibelotte.

Le résultat de la scène fut purement et simplement que, le lendemain, en déjeunant avec Croc-en-Jambe, la Gibelotte proposa au chiffonnier de lui céder, moyennant cinq francs par mois, et en garni, une des deux chambres que lui, la Gibelotte, habitait. Comme c'était juste, en garni, ce que Croc-en-Jambe payait en dégarni, le chiffonnier accepta avec reconnaissance l'offre du tueur de chats, et transporta chez son généreux propriétaire ses pénates et ceux de mademoiselle Bébé.

Au bout du mois, Croc-en-Jambe, qui se trouvait on ne peut mieux dans son nouveau domicile, manifesta quelque inquiétude ; mademoiselle Bébé, en compagne compatissante, s'informa des causes de son ennui : Croc-en-Jambe lui exposa ses craintes de ne pas être en mesure de payer son loyer.

Mademoiselle Bébé réfléchit un instant, et le fruit de ces réflexions fut cette réponse, qui donna beaucoup à penser à Croc-en-Jambe :

— J'arrangerai la chose avec la Gibelotte.

Mais, comme, en effet, la chose fut arrangée, que la Gibelotte ne parla plus de loyer à Croc-en-Jambe, Croc-en-Jambe n'y pensa plus ; et même, comme il avait pris la bienheureuse habitude de ne pas penser au loyer de son premier mois, il ne jugea pas utile de perdre cette habitude à propos des autres ; enfin, comme un mois, deux mois, trois mois se passèrent sans réclamation de la part de la Gibelotte, il se fit doucement à cette idée, qu'il avait trouvé ce qu'il était si rare de trouver, excepté à Sainte-Pélagie, — un logement gratis.

Il y avait plus : quand la nuit avait été mauvaise, c'est-à-dire pluvieuse, froide ou stérile, et que Croc-en-Jambe revenait au logis ou mouillé, ou gelé, ou la hotte vide, — toutes circonstances dans lesquelles mademoiselle Bébé n'avait pas à se louer du compagnon de sa vie, — il arrivait souvent qu'aux premières paroles sonores qu'il entendait dans la chambre de ses locataires, la Gibelotte frappait à la porte, entrait, et, voyant l'assombrissement des visages, mettait la main à sa poche, et disait :

— De quoi ! de quoi !... des pleurs et des grincements de dents, parce que la récolte de chiffons a été mauvaise ? La cueillette des peaux de lapin a été bonne, et les amis ne sont pas des Turcs !

— Et qu'est-ce qui prouve cela, qu'ils ne sont pas des Turcs? demandait Croc-en-Jambe, sceptique comme un chiffonnier.

— Voyons, cela fera-t-il ton bonheur, si je te prête trente sous?

— Cela y contribuera du moins infiniment, répondait Croc-en-Jambe.

— Eh bien, sois heureux : en voilà quinze!

— Mais, avec quinze sous, je ne serai qu'à moitié heureux.

— Va toujours! mange ceux-là... Si tu n'es heureux qu'à moitié, nous verrons après.

Croc-en-Jambe partait alors, achetait pour quinze sous de bonheur liquide, au lieu d'acheter pour quinze sous de bonheur solide, buvait la félicité au lieu de la manger, et revenait, en général, si heureux à la maison, que, ne pouvant porter le poids de son bonheur, il tombait tantôt au pied d'une borne, tantôt à la porte de la rue, tantôt sur la première marche de l'escalier.

Le chiffonnier trouvait assez douce l'existence que lui faisait son ami la Gibelotte, lorsqu'une catastrophe inattendue vint renverser, comme un château de cartes, le bonheur qu'il croyait cimenté sur le roc. — L'homme propose, le diable dispose!

Il y avait trois ou quatre mois que les choses se passaient comme nous avons dit, quand, rentrant au domicile commun, tout éclopés de leur lutte avec nos jeunes gens pendant la nuit du mardi gras, le tueur de chats et le chiffonnier virent, non sans étonnement, au milieu de gendarmes qui lui faisaient l'honneur de l'accompagner, mademoiselle Bébé la Rousse, dont on avait trouvé la paillasse enrichie de deux couverts d'argent, lesquels avaient disparu de chez le bijoutier voisin, où la naine avait été, dans la journée, faire raccommoder une montre en chrysocale qu'elle tenait de la libéralité de la Gibelotte.

La naine, en apercevant les deux amis, leur fit un clignegnement d'yeux expressif. Tous deux la suivirent de loin, l'oreille basse et les bras pendants, et la virent entrer dans la caserne de l'Oursine, où les gendarmes la firent passer la première, sans doute par déférence pour ses charmes.

A cette vue, Croc-en-Jambe, au comble du désespoir,

demanda à son ami de lui prêter une pièce de quinze sous, doutant, il est vrai, tant sa douleur était grande, que cette somme de *soixante et quinze centimes*, comme disaient les novateurs, suffît à sa consolation, mais voulant au moins, dans sa résignation aux ordres de la Providence, essayer de se consoler.

Par malheur, mademoiselle Bébé la Rousse n'était plus là pour servir d'intermédiaire entre Croc-en-Jambe et la Gibelotte : il en résulta que la Gibelotte non-seulement refusa à Croc-en-Jambe les soixante et quinze centimes que ce dernier lui demandait, mais qu'il lui déclara, en outre, que la somme dont il était en avance, lui faisant défaut, il l'invitait à la lui solder dans le plus court délai possible. Or, comme nous l'avons dit, cette somme, loyer de la chambre (intérêt de l'argent à douze pour cent compris), montait au chiffre exorbitant de cent soixante et quinze francs quatorze centimes.

La réclamation avait amené du froid entre les deux amis; du froid, ils avaient passé à la brouille; de la brouille, ils allaient passer à un procès dans lequel la liberté de Croc-en-Jambe se trouvait menacée, lorsque, ayant rencontré la veille, chacun séparément, Barthélemy Lelong, sorti depuis huit jours de l'hôpital Cochin, complètement guéri de son coup de sang, celui-ci leur avait à la fois donné un conseil, et fait une invitation : le conseil était de prendre Salvator pour arbitre du différend qui les divisait; l'invitation était de vider avec lui, Barthélemy Lelong dit Jean Taureau, en glorification de son heureux rétablissement, quelques bouteilles de bourgogne, au cabaret de la Coquille d'or, rue aux Fers.

Et voilà pourquoi Croc-en-Jambe et la Gibelotte, ennemis la veille pour la même cause qui avait perdu Troie, et brouillé les deux coqs de la Fontaine; — voilà pourquoi Croc-en-Jambe et la Gibelotte, disons-nous, ennemis la veille, s'avançaient vers Salvator et le cabaret, appuyés au bras l'un de l'autre, aussi fermement que si aucun intérêt humain, ou aucune passion humaine, ne les pouvait séparer.

CX

Les douze pour cent du père la Gibelotte.

Les deux amis passèrent devant Salvator, et, comme s'ils eussent oublié que celui-ci devait être leur arbitre dans une affaire du plus grand intérêt, ils se contentèrent de le saluer respectueusement.

Salvator, qui ignorait quelle discussion les divisait, et quel honneur ils comptaient lui faire, Salvator leur rendit leur salut par une légère inclination de tête.

Tous deux entrèrent au cabaret, et cherchèrent des yeux Barthélemy Lelong; mais Barthélemy Lelong n'était pas encore arrivé.

— Eh bien, dit Croc-en-Jambe, si nous profitions de cela pour exposer notre affaire à M. Salvator?

— Je veux bien, répondit la Gibelotte, qui, au contraire, avait l'air de ne pas vouloir du tout; mais il me semble qu'en attendant on pourrait consommer un petit verre de trois-six.

— Alors, tu payes? car, *tant* qu'à moi, la nuit a été mauvaise.

— Certainement, dit la Gibelotte. — Deux petits verres d'eau-de-vie et *le Constitutionnel!*

Le garçon apporta les deux petits verres, les remplit avec bain de pied, donna *le Constitutionnel* à la Gibelotte, et s'éloigna, emportant le carafon.

— Eh bien, dit la Gibelotte, que fais-tu donc là-bas?

— Moi? demanda le garçon.

— Oui, toi.

— Dame, je vous sers ce que vous avez demandé; vous

avez demandé deux petits verres et *le Constitutionnel :* je vous donne *le Constitutionnel* et deux petits verres.

— Et tu emportes le carafon ?

— Sans doute.

— Eh bien, laisse-moi te dire, blanc-bec, que ce n'est pas ainsi qu'on agit avec des pratiques.

— Blanc-bec ?

— J'ai dit blanc-bec !

— Il a dit blanc bec ! appuya Croc-en-Jambe.

— Et comment agit-on avec des pratiques ? demanda le garçon, qui n'eût insisté que si la Gibelotte eût nié le mot.

— On laisse le carafon, quitte à faire une marque à la hauteur du breuvage ; et, quand on s'en va, ce qui est bu est bu.

— Parbleu ! répéta Croc-en-Jambe, ce qui est bu est bu... c'est clair, ça !

— Et lequel de vous deux est celui qui paye ? reprit le garçon.

— C'est moi, dit la Gibelotte.

— En ce cas, c'est autre chose.

Et il posa le carafon entre les deux amis.

— Dis donc, marmouset ? fit Croc-en Jambe.

— C'est à moi que vous parlez ? demanda le garçon.

— Et à qui donc, s'il vous plait?

— Eh bien, que vouliez-vous dire ?

— Je voulais dire que ton observation n'était pas polie.

— Quelle observation ?

— Tu as dit : « En ce cas, c'est autre chose. »

— Eh bien, oui... Après ?

— Eh bien, après je te répète que ça n'est pas poli. On est aussi bon que M. la Gibelotte pour répondre de ton carafon d'eau-de-vie !

— C'est possible, observa le garçon; mais j'ai des ordres.

— Des ordres de qui ?

— Des ordres du patron.

— De M. Robinet ?

— De M. Robinet.

— Il t'a défendu de me faire crédit, M. Robinet ?

— Non ; mais il m'a ordonné de ne vous vendre qu'au comptant.

— A la bonne heure !

— Cela vous va ?

— Oui : l'honneur est satisfait.

— Alors, vous n'êtes pas difficile.

— A ta santé, Croc-en-Jambe ! dit la Gibelotte.

— A ta santé, la Gibelotte ! dit Croc-en-Jambe,

Et tous deux attaquèrent leur verre d'eau-de-vie, chacun avec son caractère : Croc-en-Jambe en le jetant dans son gosier comme il eût jeté une lettre à la poste ; la Gibelotte en le sirotant.

— As-tu vu le bulletin de la bourse d'hier ? demanda la Gibelotte. Je ne l'ai pas vu, moi.

— Tu oublies que je ne sais pas lire, répondit Croc-en-Jambe.

— Ah ! c'est vrai, dit la Gibelotte avec une expression de mépris.

— Le cinq pour cent à fait 100 francs 75 centimes, dit un voisin à l'habit noir, à la cravate crasseuse, à la chaîne de chrysocale, à l'air douteux, enfin.

— Merci, monsieur Guy-d'Amour, dit la Gibelotte.

Et, versant un second verre d'eau-de-vie à Croc-en-Jambe :

— Alors, c'est de la baisse pour aujourd'hui, ajouta-t-il.

— J'en mettrais ma main au feu, dit Croc-en-Jambe en mettant la main à son verre.

— En ce cas, j'ai envie d'acheter, reprit la Gibelotte avec l'aplomb d'un vieil agent de change.

— Moi, j'achèterais ! répondit fastueusement le chiffonnier.

Et il envoya son second verre d'eau-de-vie rejoindre le premier.

La Gibelotte en versa un troisième.

— As-tu vu la façon dont ce fat de Salvator nous a salués ? demanda-t-il à son compagnon.

— Non, je n'ai pas vu, dit Croc-en-Jambe.

— C'est-à-dire que c'est à faire suer... Ah çà ! mais il se croit donc le roi des commissionnaires ?

— J'ai idée qu'il se croit mieux que cela, dit Croc-en-Jambe.

— Si tu étais de mon avis, continua la Gibelotte en versant un quatrième verre au chiffonnier, nous réglerions nos comptes comme deux vrais amis que nous sommes sans immiscer un tiers dans nos affaires d'intérêt.

— Je ne demande pas mieux : mais je te préviens que ça m'altère horriblement de parler d'affaires !

— Alors, buvons.

Et la Gibelotte versa un cinquième verre d'eau-de-vie à Croc-en-Jambe, qui commença à voir des bluettes voltiger devant ses yeux.

— Je disais donc, reprit la Gibelotte, que tu me devais la somme de cent soixante et quinze francs quatorze centimes.

— Et, moi, je disais, repartit Croc-en-Jambe, qui n'avait pas encore perdu la mémoire des chiffres ; je disais que je ne te devais que la somme de soixante et quinze livres dix sous.

— Parce que tu t'obstines à ne compter que le capital.

— C'est vrai, dit Croc-en-Jambe en tendant son verre ; je m'obstine à ne compter que le capital.

La Gibelotte remplit le verre de Croc-en-Jambe.

— Mais, avec les intérêts cumulés, ça fait juste cent soixante et quinze francs quatorze centimes.

— Comment une somme de soixante et quinze livres dix sous peut-elle produire, en sept mois... ?

— Huit mois !

— En huit mois, soit, un intérêt de cent francs quatorze centimes ?

— Tu vas voir cela... Il y a huit mois que tu es venu demeurer chez moi...

— J'étais heureux, alors ! interrompit mélancoliquement Croc-en-Jambe en pensant avec quelle facilité la Gibelotte lâchait, à cette époque, les pièces de quinze sous.

— Et moi aussi ! dit la Gibelotte en songeant qu'en même temps que Croc-en-Jambe, mademoiselle Bébé la Rousse était venue demeurer chez lui. Que veux-tu, mon pauvre ami ! on vieillit et l'on décline tous les jours.

— C'est vrai, dit Croc-en-Jambe ; c'est le contraire des dettes, qui ne font que s'accroître en vieillissant.

— A cause des intérêts cumulés, répéta la Gibelotte. Je disais donc qu'il y a huit mois que tu es venu loger chez moi ; je t'ai loué moyennant cinq francs par mois.

— J'en conviens.

— C'est bien heureux ! A partir du premier mois, tu as commencé à ne pas me payer.

— C'était pour ne pas prendre une mauvaise habitude.

— Cinq fois huit font quarante.

— Oui; seulement, depuis un mois, je ne loge plus chez toi : ça ne fait donc que cinq fois sept, trente-cinq.

— Tu as laissé une vieille hotte dans la chambre, ce qui m'a empêché de louer, dit la Gibelotte.

— Tu n'avais qu'à la jeter par la fenêtre.

— Oui, pour que tu dises qu'il y avait cent mille francs dedans!

— Allons, soit, dit Croc-en-Jambe; mettons huit mois; mais, dès demain, je vais rechercher ma hotte.

— Non pas; c'est mon gage!

— Mais, comme cela, mon loyer va donc continuer de courir?

— Paye-moi mes cent soixante et quinze francs quatorze centimes, et il ne courra plus.

— Mais tu sais bien que je n'en ai pas le premier sou, de tes cent soixante et quinze francs quatorze centimes!

— Alors, ne t'oppose pas à un règlement de compte.

— Règle... mais verse!

La Gibelotte versa un septième ou huitième verre d'eau-de-vie; Croc-en-Jambe ne comptait plus, et le lecteur nous permettra de faire comme lui.

— Nous disons donc huit mois à cinq francs, quarante francs; plus, trente-cinq francs cinquante centimes prêtés en différentes fois.

— En plus de soixante fois!

— Mais, enfin, prêtés, tu ne le nies pas?

— Non, je reconnais être ton débiteur de soixante et quinze livres dix sous; je le dis à qui veut l'entendre, je le crie sur les toits.

— Eh bien! les intérêts de soixante et quinze francs cinquante centimes à douze pour cent...

— A douze pour cent? Le taux légal est de cinq... de six par tolérance.

— Mon cher Croc-en-Jambe, tu oublies les risques.

— C'est vrai, dit le chiffonnier avec un geste d'assentiment, j'oubliais les risques.

— Tu admets donc les douze du cent? reprit la Gibelotte en remplissant de nouveau le verre de son compagnon.

— Je les admets, dit celui-ci, dont la langue commençait à s'épaissir.

— Eh bien! dit la Gibelotte, un premier mois à douze du

cent, ça fait neuf francs deux centimes et demi à ajouter à soixante et quinze francs cinquante, c'est-à-dire quatre-vingt-quatre francs cinquante-deux centimes et demi.

— Ah! c'est donc au mois?

— Quoi?

— Tes douze du cent.

— Sans doute.

— Mais, à ce compte-là, ça fait cent quarante du cent par an!

— Dame! il y a les risques.

— C'est vrai, dit Croc-en-Jambe de plus en plus ivre, il y a les risques!

— Alors, tu comprends très-bien, maintenant, que tu me doives cent soixante et quinze francs quatorze centimes?

— Oh! à cent quarante du cent par an, ce qui m'étonne, c'est de ne pas te devoir davantage.

— Non, dit la Gibelotte, tu ne me dois pas davantage.

— C'est étonnant! fit Croc-en-Jambe.

— Tu es donc prêt à reconnaître que tu me dois cent soixante et quinze francs quatorze centimes?

— Oh! dit Croc-en-Jambe, ce n'est pas assez de cent soixante et quinze francs?

— Eh bien! soit, je rabats les quatorze centimes, dit généreusement la Gibelotte.

— Non, reprit Croc-en-Jambe d'un air hautain; non, monsieur, je ne veux pas de grâce: laissez-les!

— Tu ne me tutoies plus, Croc-en-Jambe? dit la Gibelotte.

— Non, je vois que j'ai agi légèrement en vous donnant le titre d'ami!

— Puisque je te dis que je rabats les quatorze centimes.

— Non, non, non, je ne veux pas qu'on les rabatte, moi!

— Nous allons les manger.

— Je n'ai pas faim: j'ai soif.

— Alors, nous allons les boire.

— Ça, je veux bien.

— Tu n'es donc plus fâché contre moi? dit la Gibelotte en remplissant le verre de son débiteur.

— Non, c'était pour rire; et la preuve...

— Allons donc!

— La voici...

— Tais-toi, dit la Gibelotte, je ne veux pas de preuve.

— Mais si je veux t'en donner une, moi !

— Eh bien ! reconnais d'abord les cent soixante et quinze francs, dit le tueur de chats en tirant un papier de sa poche.

— Qu'est-ce que tu me demandes ? Je ne sais pas écrire.

— Fais ta croix.

— Et la preuve, reprit Croc-en-Jambe poursuivant son idée, c'est que, si tu veux me donner seulement dix francs, je les reconnais, tes cent soixante et quinze francs.

— Bon ! je suis déjà trop en avance.

— Cent sous ?

— Impossible.

— Trois francs ?

— Réglons d'abord les vieux comptes.

— Quarante sous ?

— Voilà la plume : fais ta croix.

— Vingt sous ?... On n'est pas digne d'avoir un ami, quand on risque de perdre son ami pour vingt sous !

— Allons, les voilà, tes vingt sous, dit la Gibelotte.

Et il tira de sa poche une pièce de quinze sous.

— Ah ! je savais bien que tu y viendrais, dit Croc-en-Jambe en trempant sa plume dans l'encre.

— Et toi aussi, tu y viens ! dit la Gibelotte en lui avançant le papier.

Croc-en-Jambe s'apprêtait à faire sa croix, mais une ombre s'interposa entre le jour et lui : cette ombre, c'était celle de Salvator.

Le jeune homme allongea la main par la fenêtre, prit l'obligation que Croc-en-Jambe se disposait à certifier de ce symbole qui, chez les gens du peuple, a plus de valeur qu'une signature, la déchira en mille morceaux, et, jetant sur la table soixante et quinze francs cinquante centimes :

— Voici la somme qui vous est due, la Gibelotte, dit-il. C'est moi qui suis désormais le créancier de Croc-en-Jambe.

— Ah ! monsieur Salvator, s'écria le chiffonnier en s'épatant sur la table, vous avez là un débiteur dont, ma parole, je ne voudrais pas pour un sou !

En ce moment, une jolie petite voix se fit entendre comme pour contraster avec la voix avinée de Croc-en-Jambe.

— Monsieur Salvator, disait la voix, qui appartenait

évidemment à une jeune fille, voulez-vous porter cette lettre là rue de Varennes, nº 42?

— Au troisième clerc de M. Baratteau, toujours?

— Oui, monsieur Salvator; il y a réponse... Voilà cinquantes centimes.

— Merci, ma belle enfant; votre commission va être faite, et lestement, soyez tranquille!

Et Salvator, effectivement, partit de son pied le plus léger, laissant la Gibelotte dans le plus profond étonnement, étonnement qui n'était égalé que par la satisfaction qu'éprouvait le tueur de chats d'être rentré dans ses soixante et quinze francs cinquante centimes.

CXI

Où l'auteur a l'avantage de présenter M. Fafiou à ses lecteurs.

Au moment où la Gibelotte mettait dans sa poche les soixante et quinze francs cinquante centimes; où Croc-en-Jambe, complétement ivre, poussait son premier ronflement; où Salvator — qui venait, au propre et au figuré, de jeter par la fenêtre une somme considérable pour un homme de son état — consentait, sur l'invitation de la petite voix douce, à faire pour dix sous une course d'une demi-lieue, — à ce moment, Barthélemy Lelong apparut sur la porte du cabaret de la Coquille d'or, tenant à son bras mademoiselle Fifine, c'est-à-dire cette femme qui, s'il fallait en croire Salvator, avait une si puissante influence sur la vie de l'ouvrier charpentier.

Mademoiselle Fifine n'offrait rien, au premier abord, qui justifiât cette influence inouïe, sinon que c'est une des lois d'équilibre de la nature, que la force soit parfois soumise à

la faiblesse. C'était une grande fille de vingt à vingt-cinq ans, — rien n'est difficile comme de dire l'âge précis d'une femme du peuple de Paris, — vieillie avant le temps par la misère ou la débauche; sa tête pâle, aux yeux bistrés, était nue, avec des cheveux blonds qui eussent été superbes aux tempes d'une femme du monde, mais qui perdaient la moitié de leur valeur à être mal soignés; le cou était maigre, mais bien attaché, et assez gracieux dans sa maigreur même; les mains étaient belles, plus pâles que blanches : une élégante en eût fait disparaître les défauts, en eût doublé les qualités, et fût arrivée, avec ces mains-là, à être citée pour ses mains; tout le corps, ondoyant sous un grand châle de laine et sous une robe de soie un peu passée, avait le flexible balancement du serpent et de la sirène : on eût dit qu'en le laissant sans appui, il se serait courbé comme un jeune peuplier sous le vent; ce qui dominait, enfin, dans tout cet ensemble, c'était une espèce de luxure paresseuse qui n'était pas sans charme, et qui — on le voit du moins par l'influence prise sur Jean Taureau — n'avait pas été sans résultat.

Le charpentier avait la fierté et la joie peintes sur le front. Soit caprice, soit indifférence, mademoiselle Fifine ne consentait que rarement à sortir avec lui, excepté quand il offrait de la conduire au spectacle. Mademoiselle Fifine adorait le spectacle, mais ne voulait aller qu'à l'orchestre ou aux premières galeries; ce qui emportait tout de suite une journée du travail de Jean Taureau, et l'empêchait de faire jouir, aussi souvent qu'il l'eût désiré, mademoiselle Fifine de cette aristocratique récréation.

Mademoiselle Fifine avait toujours eu une ambition : c'était de se mettre au *théiâtre;* — c'est ainsi qu'elle prononçait le mot qui représentait l'objet de son ambition. — Malheureusement, elle n'avait pas les protections nécessaires; puis aussi, le vice de prononciation que nous venons de signaler lui avait sans doute nui dans l'esprit des directeurs. A défaut de premiers rôles, à défaut de rôles secondaires, mademoiselle Fifine se fût contentée de figurer; et peut-être cette ambition moins élevée que l'autre, eût-elle été satisfaite, si Jean Taureau ne lui avait pas signifié qu'il ne voulait point d'une baladine pour sa maîtresse, et qu'il lui casserait les reins si elle montait sur les planches.

Mademoiselle Fifine se moquait fort de la menace de Jean Taureau; elle savait que Jean Taureau ne lui casserait rien du tout, et que c'était elle, au contraire, qui, lorsqu'elle le voudrait, plierait Jean Taureau comme un jonc. Dix fois, dans des moments de rage, la main du charpentier s'était levée sur sa maîtresse, prête à l'anéantir en s'abaissant; mais mademoiselle Fifine s'était contentée de dire : « C'est ça, battez une femme! c'est du beau, allez! » et la main était retombée inerte comme celle d'un enfant. Jean Taureau avait la fierté de sa force : à moins d'être horriblement monté, soit par la jalousie, soit par l'ivresse, il ne se heurtait qu'aux vrais obstacles, méprisant de renverser ce qui n'offrait pas de résistance.

Jean Taureau, outre ses moments d'ivresse ou de jalousie, avait encore d'autres moments pendant lesquels il faisait assez mauvais de se frotter à lui : c'étaient ses moments de remords; — de remords, et non de repentir, entendons-nous bien.

Sous son nom de Barthélemy Lelong, Jean Taureau, avait, dix ans auparavant, épousé en légitime mariage une femme douce, honnête, travailleuse, dont il avait commencé par avoir trois enfants. Au bout de six ans de bonheur, il avait rencontré mademoiselle Fifine, et de ce jour avait daté la vie orageuse qu'il menait, laquelle, sans le rendre heureux lui-même, faisait le malheur de sa femme et de ses enfants, qui n'avaient, du mari et du père, que les heures maussades ou fatiguées.

Le charpentier sentait bien que sa femme l'aimait véritablement, tandis que mademoiselle Fifine ne se donnait pas même la peine de faire semblant de l'aimer : — non, ce que mademoiselle Fifine eût aimé, eût adoré, l'*être* pour lequel elle eût fait des folies, c'eût été un acteur!

Comment Barthélemy Lelong tenait-il tant à une femme qui tenait si peu à lui, et comment mademoiselle Fifine, tenant si peu à lui, restait-elle avec Barthélemy Lelong? C'est ce que Descartes seul, l'inventeur des atomes crochus, pourrait nous expliquer, ce que chacun de nous a éprouvé une fois dans sa vie, ce qui se résume par ce mot d'un de mes amis auquel je demandais, à propos de lui et de sa maîtresse : « Mais, ne vous aimant pas davantage, pourquoi restez-vous ensemble? »

— Que veux-tu! nous nous détestons trop pour nous séparer!

Mademoiselle Fifine avait un enfant de Barthélemy Lelong; Barthélemy Lelong adorait cet enfant, et c'était avec cet enfant surtout qu'elle pliait le colosse, qu'elle le faisait aller et venir comme, avec l'appât, le pêcheur fait aller et venir le poisson. Dans ses jours de méchanceté, quand elle avait besoin — on ne sait pourquoi — du désespoir de ce malheureux, elle lui disait de sa voix traînante :

— Ta fille? qu'est-ce que tu parles de ta fille? Tu n'as pas le droit de l'appeler ta fille, puisque t'es marié et que tu ne peux pas la reconnaître! D'ailleurs, qui te dit que c'est de toi, c't enfant-là? Elle ne te ressemble pas!

Et cet homme, ce lion, ce rhinocéros, se roulait, se tordait, mordait le plancher avec des hurlements de rage, criant :

— Oh! la malheureuse! oh! la déhontée! elle dit que mon enfant n'est pas de moi!

Mademoiselle Fifine regardait le dogue râlant, avec cet œil vitreux des femmes sans cœur; un méchant sourire retroussait les lèvres, montrant ses dents pointues comme celles de l'hyène.

— Eh bien! non! disait-elle; l'enfant n'est pas de toi, *pisque* tu veux le savoir!

A ces mots, Barthélemy Lelong redevenait Jean Taureau; il se relevait rugissant; il bondissait sur cette femme aux membres grêles comme ceux d'une araignée; il levait sur elle son poing lourd comme le marteau d'un cyclope; et elle se contentait de dire :

— C'est ça! battez une femme! c'est du beau, allez!

Alors, Jean Taureau enfonçait ses mains dans ses cheveux, et, délirant, hurlant, rugissant, ouvrait la porte d'un coup de pied, se précipitait par les escaliers, et malheur à l'hercule du Nord, à l'alcide du Midi qui se fût trouvé sur son chemin! il n'y avait que la faiblesse qui pût trouver grâce devant lui.

C'était un de ces soirs-là qu'il avait rencontré les trois amis au tapis-franc de Bordier.

Nous savons comment les choses s'étaient passées, et comment le drame eût fini, pour Barthélemy Lelong, par une

apoplexie, si Salvator ne fût arrivé à temps pour le saigner, et, la saignée faite, pour l'envoyer à l'hôpital Cochin.

Depuis huit jours, il était, comme nous l'avons dit, sorti de là, et, ayant rencontré Croc-en-Jambe et la Gibelotte au milieu de leur discussion d'intérêt, il leur avait donné le conseil de prendre Salvator pour arbitre, et les avait invités à déjeuner avec lui à la Coquille d'or.

A l'entrée de Barthélemy Lelong, un des deux convives était déjà hors de combat : c'était Croc-en-Jambe.

Restait la Gibelotte.

Barthélemy Lelong fit mettre trois couverts, étendit la main sur Croc-en-Jambe, qui ronflait comme un basson, et prononça solennellement ces paroles bien connues :

— Honneur au courage malheureux !

Après quoi, les huîtres étant ouvertes, on se mit à table, au milieu des mille observations de mademoiselle Fifine, qui ne trouvait rien de bon.

— Oh ! comme vous êtes difficile, ma belle enfant ! dit la Gibelotte.

— Tiens, ne m'en parle pas ! dit Barthélemy Lelong en appuyant le plat de sa main derrière sa tête, et en serr- les dents ; c'est parce qu'elle est avec moi : un chat lui blerait meilleur à la barrière, avec son cabotin, son pi- son paillasse de Fafiou, qu'un faisan truffé avec moi, Rocher de Cancale ou aux Frères Provençaux.

— Allons, bon ! dit mademoiselle Fifine de sa voix traî-nante, encore une nouvelle visée ! Il y a plus de huit jours que je n'ai seulement passé sur le boulevard du Temple.

— C'est vrai... depuis que je suis sorti de l'hôpital, tu n'y as pas mis le pied ; mais on m'a dit qu'auparavant, tu y allais tous les jours, et que la baraque du sieur Copernic n'avait pas de spectatrice plus assidue que toi.

— C'est bien possible ! dit mademoiselle Fifine avec cet air insoucieux qui faisait damner Jean Taureau.

— Oh ! si je croyais cela ! dit le charpentier en tordant sa fourchette de fer entre ses mains comme il eût fait d'un cure-dents.

Puis, se tournant vers la Gibelotte :

— Ce qui m'écœure, vois-tu, c'est qu'elle s'amourache toujours de créatures qui ne sont pas des hommes, de blancs-becs que je mangerais sur le pouce, si je n'avais pas honte

de m'attaquer à de pareils marmousets ; à des gens auxquels je n'ose pas toucher, parce que, en les touchant, je les casserais !... Parole d'honneur ! la Gibelotte, si tu le voyais, ce Fafiou, tu dirais comme moi : « Ça ! qu'est-ce que c'est que ça ? Ça n'est pas un homme ! »

— Dame, il y a des goûts de toute sorte, dit mademoiselle Fifine.

— Alors, tu avoues donc que tu l'aimes ? s'écria Jean Taureau.

— Je ne dis pas que je l'aime ; je dis qu'il y a des goûts de toute sorte.

Jean Taureau poussa une espèce de rugissement, et, brisant son verre contre les dalles du cabaret :

— Qu'est-ce que c'est que ces verres-là, garçon ? dit-il. Crois-tu que Jean Taureau a l'habitude de boire dans des dés à coudre ? Apporte-moi une chope !

Le garçon était habitué aux manières de Jean Taureau, qui était une pratique ; il déposa sur la table l'objet demandé, lequel pouvait contenir une demi-bouteille, et se mit à ramasser les fragments du verre brisé.

Jean Taureau emplit son nouveau verre bord à bord, et le vida d'un seul coup.

— Bon ! dit Fifine, ça commence bien ! Je connais ça : dans vingt minutes, on sera obligé de vous rapporter à la maison ivre-mort... Vous en aurez pour dix ou douze heures à dormir ; moi, pendant ce temps, j'irai faire un tour au boulevard du Temple.

— Est-elle assez sans cœur ? demanda Barthélemy Lelong à la Gibelotte avec une voix pleine de larmes. C'est qu'elle le ferait comme elle le dit, au moins !

— Pourquoi donc pas ? repartit mademoiselle Fifine.

— Si tu avais une femme pareille, la Gibelotte, dit Barthélemy Lelong, parle franchement, qu'en ferais-tu ?

— Moi ? dit la Gibelotte. Je la prendrais par les pattes de derrière, et v'lan ! je lui donnerais le coup du lapin !

— Oui, c'est le chat ! murmura mademoiselle Fifine ; je vous conseillerais de venir vous y frotter, à vous et à lui !

— Garçon, du vin ! s'écria Jean Taureau.

Au moment où ces premiers symptômes d'irritation commençaient à se manifester à la Coquille d'or, entre Barthélemy Lelong et mademoiselle Fifine, un grand garçon maigre,

effilé, osseux, au cou long comme celui d'une guitare, au nez retroussé comme un cor de chasse, aux yeux bêtes et ternes, et à fleur de tête comme des yeux de veau, à la chevelure couleur de moutarde, au masque grotesque, enfin, que tous les passants saluaient de leurs rires, malgré l'imperturbable gravité du personnage qui en était porteur, débouchait sur la place des Halles, par cette grande artère chargée de l'alimenter, et qu'on appelle la rue Saint-Denis.

Ce qui contribuait encore à rendre cette figure plus bouffonne, c'était le chapeau étrange qui lui servait de cadre, en même temps qu'il projetait son ombre sur elle. Ce chapeau était un de ces tricornes que la génération qui a suivi la nôtre n'a plus vu qu'en souvenir, ou par tradition, sur la tête de Jeannot.

Aussi, quand le nouvel acteur que nous introduisons en scène s'aventura au milieu de la population gouailleuse de la halle, ce fut, pendant tout le temps qu'il mit à franchir la distance qui le séparait de la Coquille d'or, un éclat de rire immense qui parcourut à l'instant même tout le marché, comme eût fait la commotion de l'étincelle électrique.

Mais lui, tel qu'un croque-mort qui ne se croit pas obligé d'être triste parce que les autres le sont, lui ne se croyait pas obligé d'être gai parce que les autres l'étaient; il passa donc, lui, le dernier tricorne, au milieu de cette rangée de rieurs, avec le flegme d'un homme civilisé qui passe au milieu d'une tribu sauvage, et il arriva à son but en une douzaine d'enjambées.

Ce but, c'était incontestablement Salvator; car, arrivé à la porte de la Coquille d'or, il s'arrêta en face du crochet qui représentait le commissionnaire absent, et, avec un geste du plus haut comique, découvrant sa tête d'une main, tandis que, de l'autre, il prenait à poignée ses cheveux jaunes :

— Là, justement, dit-il, il n'y est pas!

Il monta sur une borne, et regarda autour de lui : pas de Salvator! Il s'informa aux groupes qui l'entouraient, et qui, en le voyant monter sur une borne, s'étaient immédiatement formés en cercle, comme s'ils eussent espéré assister à une parade : aucun des spectateurs ne put précisément lui dire où était celui qu'il cherchait.

Alors, il eut une idée : c'est que Salvator était peut-être dans l'intérieur du cabaret.

— Tiens, que je suis bête ! dit-il tout haut.

Et, descendant de sa borne, — piédestal admirablement adapté à la statue qu'il avait portée un instant, — il s'avança vers la porte de la Coquille d'or.

A l'ombre qu'il projeta en passant devant la fenêtre, Barthélemy Lelong se retourna vivement, comme si un scorpion l'eût piqué, et s'écria :

— Oh ! mais je ne me trompe pas !

Et ses yeux se reportèrent aussitôt de la fenêtre vers la porte de la rue, à laquelle ils semblèrent rivés, tandis qu'il murmurait tout bas :

— Mais qu'il vienne, qu'il vienne donc ! Je ne vais pas le chercher ; mais, s'il vient !...

En ce moment, le personnage qui avait excité une si grande hilarité dans la halle, et qui semblait exciter une si violente colère chez Barthélemy Lelong, parut dans l'encadrement de la porte, et, comme s'il eût eu la faculté de la tortue, tout en laissant son corps dans la première pièce du cabaret, il allongea sa tête dans la salle du fond, cherchant de ses yeux hébétés un homme que nous savons être Salvator, tandis que Jean Taureau, croyant qu'il cherchait une femme, et que cette femme était mademoiselle Fifine, s'écria d'une voix terrible, et en devenant pâle comme un mort :

— M. Fafiou !...

Puis, se retournant vers sa compagne :

— Ah ! c'est donc parce que vous lui aviez donné rendez-vous ici que vous avez consenti à sortir avec moi, mademoiselle Fifine ?

— Tiens, peut-être ! répondit mademoiselle Fifine de sa voix traînante.

Jean Taureau ne poussa qu'un cri, ne fit qu'un bond : en une seconde, il fut sur le malheureux Fafiou, qu'il prit au collet, et qu'il secoua absolument comme, au mois de mai, un écolier secoue un jeune hêtre pour en faire tomber les hannetons. Quant à Fafiou, il n'avait pas eu le temps de se reconnaître, et se trouvait aux mains de son terrible ennemi avant même de se douter du danger qu'il courait.

Le danger était grand ; aussi poussa-t-il des cris lamentables.

— Monsieur Barthélemy ! monsieur Barthélemy ! disait le pauvre Fafiou d'une voix étranglée, je vous jure que je ne venais pas pour elle... je vous jure que j'ignorais qu'elle fût ici !

— Et pour qui donc venais-tu, misérable paillasse ?

— Mais vous ne me laissez pas le temps de vous le dire.

— Pour qui venais-tu ?

— Pour M. Salvator.

— Ce n'est pas vrai !

— Ah ! vous m'étranglez !... A la garde !

— Pour qui venais-tu ?

— Pour M. Salvator... Au secours !

— Je te demande pour qui tu venais.

— Il venait pour moi, répondit derrière Fafiou une voix grave et douce, quoique en même temps pleine de fermeté. Lâchez donc cet homme, Jean Taureau.

— Bien vrai ? demanda celui-ci ; bien vrai, monsieur Salvator ?

— Vous savez que je ne mens jamais... Lâchez donc cet homme, je vous dis.

— Ma foi ! il était temps que vous arriviez, monsieur Salvator ! dit Barthélemy Lelong en lâchant sa victime, et en respirant avec le bruit que fait, en accomplissant le même acte, l'animal dont il avait emprunté le nom ; M. Fafiou allait perdre le goût du pain, et M. Galilée Copernic, beau-frère de M. Zozo du Nord, aurait été obligé, ce soir, de jouer sa parade sans paillasse.

Et, tournant dédaigneusement le dos à celui qu'il regardait comme son rival préféré dans le cœur de mademoiselle Fifine, il laissa M. Fafiou sortir tranquillement du cabaret à la suite de Salvator.

CXII

Où il est traité de Fafiou et de maître Copernic, et où l'auteur définit les relations qui existaient entre eux.

Salvator revint prendre sa place habituelle contre la muraille; Fafiou, comme nous l'avons dit, suivait Salvator en élargissant sa cravate pour donner de l'air à son gosier.

— Ah! monsieur Salvator, dit-il, je vous dois une belle chandelle! c'est la seconde fois que vous me sauvez la vie, parole d'honneur! Aussi, foi de Fafiou, si je puis vous rendre un service à mon tour, je ne me lasse pas de vous le dire, disposez absolument de moi!

— Peut-être vais-je te prendre au mot, Fafiou, dit Salvator.

— Oh! en vérité du bon Dieu, vous ferez dans ce cas un homme heureux, c'est moi qui vous le dis.

— Je t'attendais, Fafiou.

— Vraiment?

— Et, désespérant presque de te voir, j'allais t'écrire.

— Ça, monsieur Salvator, c'est vrai, que je suis en retard; mais, voyez-vous, j'ai trouvé Musette seule, et, quand je trouve Musette seule, dame! je m'en donne à lui dire que je l'aime.

— Mais tu aimes donc toutes les femmes, libertin?

— Oh! non, monsieur Salvator, je n'aime que Musette, aussi vrai que je m'appelle Fafiou!

— Et mademoiselle Fifine?

— Je ne l'aime pas, elle! c'est elle qui m'aime, c'est elle qui court après moi; mais, moi, quand je la vois d'un côté, je me sauve de l'autre

— Je te conseille d'en faire autant quand tu verras Jean Taureau ; car je ne serai pas toujours là, à point nommé, pour te tirer de ses mains.

— En voilà un brutal !... Mais je lui pardonne : quand on est jaloux...

— Ah ! tu es jaloux aussi ?

— Comme le tigre de la reine Tamatave !

— Alors, c'est Musette que tu aimes ?

— A en mourir de consomption ! Voyez l'état où je suis : c'est l'amour qui mange toute ma graisse, parole d'honneur !

— Si tu aimes tant Musette, pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

— Sa mère s'y refuse.

— Alors, il faut prendre bravement ton parti, mon garçon, et renoncer à cette femme-là.

— Pas du tout ! Y renoncer ? Ah ! bien, oui ! j'ai de la patience : j'attendrai.

— Qu'attendras-tu ?

— J'attendrai que la mère soit mangée... Ça ne peut pas lui manquer, un jour ou l'autre.

Salvator sourit imperceptiblement de la féroce résignation avec laquelle Fafiou attendait le trépas de sa belle-mère, pour épouser la bien-aimée de son cœur.

Que les lecteurs ombrageux ne prennent cependant pas, d'après cela, une trop mauvaise opinion de Fafiou. C'était un bon et brave garçon, que ce malheureux paillasse, qui faisait partie de la troupe ordinaire des comédiens de M. Galilée Copernic.

Engagé pour la modique somme de quinze francs par mois, qu'on lui payait un mois sur quatre, il jouait l'emploi des pitres, des Jeannots, des Gilles, des Jocrisses, tous les rôles de queue-rouge, enfin, qui convenaient si bien à sa physionomie.

Mais là ne se bornait pas son emploi : il était en même temps barbier, perruquier, coiffeur de toute la troupe, laquelle se composait en tout de huit personnes, y compris le directeur, M. Galilée Copernic, qui jouait les Cassandres ; mademoiselle Musette, qui jouait les Isabelles ; et lui, Fafiou, qui jouait les paillasses et les Gilles en rivalité avec le beau Léandre ; — ce qui était un véritable martyre pour lui, puis-

que, démesurément amoureux de Musette (Isabelle), il entendait sans cesse sa maîtresse dire des tendresses aux autres, et à lui des injures.

Il est vrai que, lorsque les deux jeunes gens étaient seuls ils se rattrapaient . c'était alors Fafiou qui avait toutes les tendresses, et le beau Léandre qui recevait de loin toutes les rebuffades que Fafiou avait reçues de près.

Et il avait grand besoin de cet amour, qui faisait à la fois sa joie et son tourment, le pauvre Fafiou ! Il était seul au monde, ne connaissant ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni frère de lait, ni père nourricier; toute famille, directe ou indirecte, lui avait manqué depuis sa première jeunesse. Le père Galilée Copernic, passant un jour près de la montagne Sainte-Geneviève, l'avait trouvé faisant des culbutes dans la rue, et il l'avait ramassé, se promettant de cultiver ces dispositions naturelles. Il l'avait emmené avec lui, lui avait, pour l'allécher, donné un souper dont l'enfant, dans ses rêves de gastronomie, n'avait jamais eu le soupçon. En voyant ce tableau enchanteur de son existence future, Fafiou s'était fait une idée peut-être un peu exagérée de la vie de saltimbanque, s'était laissé rompre les vertèbres et désarticuler les os, de façon à pouvoir se livrer au saut de carpe et à tous les exercices gymnastique des clowns.

On avait d'abord fait des tours de force sur les différentes places de Paris ; puis, Paris brûlé, on avait passé à la province, de la province à l'étranger. On avait visité *les premières capitales de l'Europe* en arrachant les dents aux militaires de passage ; on avait avalé des sabres, on avait ingurgité des couleuvres, et mangé des étoupes enflammées. Mais l'appétit vient en mangeant même des étoupes : on songea donc, au lieu de courir le monde, à revenir à Paris, à y monter un théâtre, et, vers 1824 ou 1825, on avait obtenu de la police la permission d'élever des tréteaux sur le boulevard du Temple.

Depuis cette époque, on jouait des parades pendant toute l'année, parades composées, pour la plupart, avec des bribes du théâtre Italien ou du théâtre de la Foire ; seulement, il y avait à ces représentations grotesques deux interruptions annuelles : on jouait, pendant le carême, des mystères pour les dévots, et, pendant les vacances, des féeries pour les enfants.

Mais nous ne parlons que de ce qui se passait à l'avant-

scène, c'est-à-dire de ce qu'en termes de banque, haute ou petite, on appelle les bagatelles de la porte. En effet, la pièce jouée gratuitement en plein air sur les tréteaux, n'était qu'un prétexte pour attirer le public dans l'intérieur ; et il y eût eu, en vérité, mauvaise grâce au public que l'on divertissait gratuitement de ne pas reconnaître cette attention en refusant de voir les merveilles que le père Galilée Copernic réservait à ses spectateurs. Et, nous osons le dire, nous qui, à cette époque, y avons assisté plus d'une fois, c'était un spectacle qui valait bien les deux sous que l'on payait en sortant.

L'intérieur de cette baraque était un vrai monde en raccourci : géants et nains, albinos et femmes à barbe, Esquimaux et bayadères, anthropophages et invalides à tête de bois, singes et chauves-souris, ânes et chevaux, boas constrictors et veaux marins, éléphants sans trompe et dromadaires sans bosse, orangs-outangs et sirènes, la carapace d'une tortue gigantesque, le squelette d'un mandarin chinois, l'épée avec laquelle Fernand Cortez avait conquis le Pérou, la lunette avec laquelle Christophe Colomb avait découvert l'Amérique, un bouton de la fameuse culotte du roi Dagobert, la tabatière du grand Frédéric, la canne de M. de Voltaire, enfin un crapaud fossile vivant, trouvé dans les couches antédiluviennes de Montmartre par le célèbre Cuvier ! — C'était, nous le répétons, un abrégé de tous les règnes de la nature et de toutes les merveilles du monde.

Il eût fallu un grand mois à une commission de savants pour dresser le catalogue des mille bibelots dont l'intérieur de la baraque du père Galilée Copernic était émaillé du haut en bas.

Aussi, la reine Tamatave qui montrait, dans une baraque voisine le tigre du Bengale et le lion de Numidie, n'avait-elle point, malgré sa couronne de papier doré et sa ceinture de coquillages, repoussé les avances du père Galilée Copernic, quand celui-ci lui avait offert d'engager dans sa troupe mademoiselle Musette, héritière présomptive d'une des îles sous le Vent.

Mademoiselle Musette, moyennant la somme de trente francs par mois, avait donc été cédée par sa mère au père Galilée Copernic, pour jouer les Isabelles dans la parade, et

représenter, à l'intérieur, la chaste Suzanne entre les deux vieillards.

M. Flageolet, afin de donner à l'engagement une plus grande valeur. avait signé immédiatement au-dessous de la reine Tamatave, en prenant, dans l'acte, le modeste titre de tuteur.

Avec les huit comédiens — lui compris — qui composaient sa troupe, le père Galilée Copernic arrivait à montrer successivement au public cent ou cent cinquante personnages vivants : des aveugles qui y voyaient depuis dix minutes; des muets à qui l'on venait de rendre miraculeusement la parole; des sourds qu'on avait opérés, et qui entendaient maintenant comme tout le monde; un sergent de la garde impériale que l'on apercevait gelé au milieu d'un immense glaçon, et qui avait été rapporté de la Bérésina par son propre frère; un homme chauve, du crâne duquel, grâce à une pommade composée par le maître de l'établissement, on voyait, à l'œil nu, sourdre des cheveux rouges; un marin traversé à jour d'un boulet à la bataille de Trafalgar, et qu'on devait se hâter de visiter, les médecins ne lui donnant plus que trois ans, deux mois et huit jours à vivre; un naufragé de *la Méduse*, miraculeusement sauvé par un requin pour lequel il sollicitait du gouvernement une pension alimentaire; — enfin, tout, hommes célèbres, femmes célèbres, enfants célèbres, chevaux célèbres, ânes célèbres, tout, on trouvait tout dans soixante pieds carrés, et, au milieu de ces célébrités, maître Galilée Copernic, joueur de gobelets, diseur de bonne aventure, danseur de corde, arracheur de dents, bateleur, jongleur, comédien, présidant à tout, montrant lui-même aux spectateurs les merveilles de son établissement, avec des descriptions appropriées aux visites qu'il recevait : gentilshommes, soldats, manouvriers, capitaines, petits-maîtres ou mendiants.

Habile à tous les métiers, ayant visité tous les pays, connaissant toutes les sciences, parlant toutes les langues, baragouinant tous les idiomes, pris tour à tour par les artisans, les magistrats, les hommes d'épée, les hommes d'Église, les hommes de lettres et les hommes des champs pour un confrère; par les Allemands, les Anglais, les Italiens, les Espagnols, les Russes et les Turcs pour un de leurs compatriotes, le père Galilée n'était pas la célébrité la moins curieuse au

milieu de toutes ces célébrités. C'était, pour nous résumer, un impudent, un insouciant, un aventureux, un fantasque bohémien, dans lequel étaient unies mille aptitudes diverses, qui, bien dirigées, eussent fait de lui un homme de génie, et qui, laissées à elles-mêmes, vagabondes et capricieuses, n'étaient parvenues à faire qu'un empirique et un saltimbanque.

Fafiou, on le comprend bien, dut profiter des leçons de cet illustre maître; seulement, moins heureusement doué que lui, il arriva à une limite d'art et d'intelligence qu'il ne put jamais franchir. Copernic s'était longtemps entêté à son éducation; mais il avait renoncé à faire de lui, sinon son second, du moins son suppléant. Toutefois, comme il n'était pas homme à nourrir un sujet quelconque sans l'utiliser, il avait songé à mettre à profit sa niaiserie, sa naïveté et, mieux encore que tout cela, sa tête bête, et il en avait fait un jocrisse, un pierrot, un paillasse, un pitre, une queue-rouge, une espèce de Debureau parlant, enfin, et des plus accomplis.

Nombre d'artistes venaient des quartiers les plus éloignés, de la barrière du Trône, du faubourg du Roule, de l'Odéon, pour l'entendre improviser ses bêtises, qui éclataient par douzaines dans l'oreille des spectateurs, comme, les jours de réjouissances publiques, les pétards éclatent par paquets dans les jambes des passants.

Quand Copernic et Fafiou (Cassandre et Gille) étaient en scène, c'était un feu roulant de calembours, de balourdises, de coq-à-l'âne, de jeux de mots, de pointes, de questions grotesques, de réponses absurdes, enfin de ces lazzi qu'en termes de coulisses on appelle des *balançoires*, à faire mourir de rire un Anglais attaqué du spleen; aussi voyait-on se tordre dans les convulsions les plus désordonnées les spectateurs de ces parades, où les deux comédiens, le maître et l'élève, déployaient, comme en rivalité l'un de l'autre, un talent merveilleux.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que notre pitre n'avait pas le moins du monde la conscience de son mérite : non, Fafiou ignorait Fafiou. Il avait du talent comme les gens spirituels ont de l'esprit, sans le savoir. Une fois sur les planches, il n'était plus Fafiou : il était Gille, il parlait à Cassandre comme un véritable valet eût parlé à son maître, sans

chercher ses intonations, sans changer sa façon de s'exprimer, humblement, naturellement, insolemment, selon la situation en un mot; et voilà pourquoi c'était un grand comédien.

Disons, maintenant, comment Fafiou avait connu Salvator, et était devenu son obligé

CXIII

Quel genre de service Salvator avait rendu à Fafiou, et quel genre de service Salvator prie Fafiou de lui rendre.

Si l'esprit de Fafiou était naïf, tellement naïf, qu'il arrivait parfois jusqu'aux dernières limites de la bêtise, son cœur était excellent, et il était sincèrement aimé de tous ses camarades, quoiqu'il leur servît de plastron, et souvent même de souffre-douleur. Il était surtout capable d'amour, comme on l'a vu, et de reconnaissance, comme on va le voir.

Pendant le rigoureux hiver que l'on venait de traverser, les malheureux comédiens, ensevelis près d'un mois, comme les Lapons, sous la neige, n'avaient pas fait, durant tout ce mois, dix sous de recettes par jour; alors, Salvator, par des moyens inconnus de ceux-là même qu'il secourait, était venu à leur aide, et, depuis ce temps, le plus reconnaissant de tous, le meilleur, le plus naïf de la troupe, notre pître Fafiou, passait tous les jours, après sa visite à Musette, qui demeurait au coin de la place Saint-André-des-Arcs, présenter ses hommages à Salvator, et lui demander quel service il pouvait lui rendre dans sa petite spécialité.

Il y avait trois mois que la chose durait ainsi; tous les matins, de midi à une heure, Salvator, s'il était à sa place accoutumée, recevait la visite de Fafiou; — ce qui explique

comment la présence de Fafiou à la halle produisit l'effet que nous avons dit, et comment Fafiou, habitué à l'effet produit, n'y attachait plus aucune attention ; — et, tous les jours, Fafiou renouvelait à son bienfaiteur ces offres de services que celui à qui elles étaient adressées avait constamment refusé d'accepter. Fafiou n'en persistait pas moins à faire régulièrement sa visite et ses offres de services à Salvator; cet acte de dévouement quotidien était devenu chez lui une habitude.

La rue aux Fers, dira-t-on, était sur son chemin, ou à peu près, pour aller de la place Saint-André-des-Arcs au boulevard du Temple; mais nous qui connaissons Fafiou, nous répondrons qu'il ne tenait qu'à Salvator de transporter son domicile à la barrière du Trône, et que, dans ce cas, l'honnête et reconnaissant Fafiou eût passé par la barrière du Trône pour revenir de la rue Saint-André-des-Arcs au boulevard du Temple. — Mais, alors, comment ce cœur droit et pur avait-il pu nourrir cette espérance de voir dévorer la reine Tamatave par le tigre du Bengale ou le lion de Numidie, et, cela, à cette seule fin d'épouser mademoiselle Musette? Nous ne répondrons qu'une chose : c'est que l'amour est une passion qui rend fou, aveugle et féroce, et que Fafiou, étant passionnément amoureux, était devenu fou, aveugle et féroce vis-à-vis de la femme qui, tenant en main sa destinée, lui fermait, de cette main impitoyable, la porte du bonheur, en mettant pour condition à ce bonheur que Fafiou n'épouserait Musette que lorsqu'il gagnerait, et d'une façon bien assurée, la somme de trente francs par mois! Or, Fafiou, qui, depuis cinq ans, ne gagnait que quinze francs par mois, — lesquels encore lui étaient payés avec une irrégularité si régulière, que la moyenne de ses appointements n'était pas de cinq francs par mois, — Fafiou, même à l'horizon le plus lointain, ne voyait pas naître la possibilité d'une pareille augmentation d'appointements. Le mariage de Fafiou était ainsi remis, comme le disait scientifiquement M. Galilée Copernic, aux calendes grecques; ce qui rendait Fafiou fou, aveugle et féroce, et ce qui, dans ses heures de folie, d'aveuglement et de férocité, lui faisait désirer la mort de la reine Tamatave.

Nos lecteurs comprennent donc, maintenant que nous leur avons expliqué les rapports qui existaient de Fafiou à

Salvator, cette phrase, que le pître, au commencement du chapitre précédent, avait dite au commissionnaire : « Monsieur Salvator, foi de Fafiou, si je puis vous rendre un service à mon tour, je ne me lasse pas de vous le dire, vous pouvez absolument disposer de moi ! »

Aussi, Fafiou, qui avait constamment vu ses offres repoussées, fut-il dans la joie de son âme lorsque, pour la première fois, depuis trois mois, il entendit Salvator lui répondre : « Peut-être vais-je te prendre au mot, Fafiou ; » à laquelle réponse Fafiou s'écria : « Ah ! en vérité du bon Dieu, vous ferez dans ce cas un homme heureux, c'est moi qui vous le dis ! »

— Je comptais bien sur ta bonne volonté, Fafiou, reprit Salvator en souriant, après la digression que nous avons rapportée au sujet de mademoiselle Musette. Aussi, j'ai disposé de toi sans te consulter.

— Oh ! parlez, monsieur Salvator ! parlez ! s'écria de nouveau Fafiou, profondément attendri de la marque de confiance que lui donnait Salvator. Quant à ça, vous savez que je vous suis dévoué corps et âme !

— Je le sais, Fafiou. Écoute-moi donc.

Une des facultés de Fafiou était de tourner son nez de quarante-deux manières, et ses oreilles de vingt-trois ; il ouvrit donc ses oreilles outre mesure, en disant :

— J'écoute, monsieur Salvator.

— A quelle heure a lieu ta parade, Fafiou ?

— Il y en a deux, monsieur Salvator.

— Alors, à quelle heure ont lieu tes parades ?

— La première a lieu à quatre heures, et la seconde à huit heures du soir.

— Quatre heures, c'est trop tôt ; huit heures, c'est trop tard.

— Ah ! diable ! on ne peut pourtant pas changer cela : c'est la règle.

— Fafiou, il faut que la première parade ne commence, ce soir, qu'à six heures ; plusieurs de mes amis qui désirent assister à ton triomphe, et qui ne sont libres que de cinq à sept, m'ont chargé de te présenter cette demande.

— Diable, monsieur Salvator ! diable !

— Vas-tu me dire que c'est impossible ?

— Je ne vous dirai jamais ça, monsieur Salvator, vous le savez bien.

— Alors?...

— Alors, monsieur Salvator, puisque vous désirez que la parade n'ait lieu qu'à six heures, il faudra qu'elle ait lieu à cette heure-là.

— Tu as tes moyens?

— Non, je les trouverai.

— Je puis donc être tranquille?

— Vous pouvez être tranquille : quand on me couperait en morceaux, monsieur Salvator, on ne me ferait pas paraître avant six heures.

— Bien, Fafiou... Mais ce n'est là que la moitié du service que j'ai à te demander.

— Tant mieux! car, alors, ça ne serait pas la peine.

— Tu es donc disposé à tout faire pour moi?

— Tout, monsieur Salvator!... Tenez, quand il me faudrait pour vous... avaler ma future belle-mère, comme j'ai avalé des étoupes enflammées, je l'avalerais!

— Non, cela te ferait une trop mauvaise affaire avec le tigre du Bengale et le lion de Numidie, auxquels tu l'as vouée : une parole est sacrée ; à plus forte raison, un vœu!

— Eh bien! voyons, de quoi s'agit-il, monsieur Salvator?

— Voici... Il s'agit tout simplement de rendre, ce soir, à ton patron ce qu'il te donne tous les jours.

— A M. Copernic?

— Oui.

— Ce qu'il me donne tous les jours?

— Oui.

— Il ne me donne jamais rien, monsieur Salvator.

— Je te demande pardon : il te donne, à la fin de chaque parade, le même coup de pied au même endroit, si je ne m'abuse.

— Au derrière... oui, c'est vrai, cela, monsieur Salvator.

— Eh bien, quand il te donnera, ce soir, le coup de pied quotidien, il s'agit d'attendre sournoisement qu'il se retourne, et, alors, de le lui rendre.

— Hein?... cria Fafiou, qui crut avoir mal compris.

— De le lui rendre, répéta Salvator.

— Le coup de pied au...?

— Oui.

— A M. Copernic?

— A lui-même.

— Oh ! pour ça, c'est impossible, monsieur Salvator ! répondit le malheureux Fafiou en pâlissant.

— Et pourquoi, impossible ?

— Mais parce que, à la ville, il est mon directeur, et que, sur la scène, il est mon maître, puisqu'il joue toujours les rôles de Cassandre, et que je joue, moi, ceux de Gille... D'ailleurs, le cas est prévu.

— Comment ! demanda Salvator tout étonné, le cas est prévu ?

— Oui : il y a, dans mon engagement, que je m'engage pour être le barbier-perruquier-coiffeur de la troupe ; pour jouer les Gilles, les Jeannots, les paillasses, les niais, les queues-rouges ; pour recevoir les coups de pied au derrière, *sans jamais les rendre...*

— Sans jamais les rendre ? dit Salvator.

— Sans jamais les rendre ! — Je vais vous le montrer, au surplus : j'ai mon engagement sur moi.

Et Fafiou tira de sa poche un engagement crasseux qu'il présenta à Salvator, et que celui-ci prit et ouvrit du bout des doigts.

— C'est vrai, dit Salvator ; il y a : « Sans jamais les rendre. »

— « Sans jamais les rendre ; » oh ! ça y est ! Ainsi, monsieur Salvator, demandez-moi ma vie, si vous voulez ; mais ne me demandez pas de manquer à mon engagement.

— Attends, dit Salvator. Je vois aussi, sur ton engagement, que tu es tenu à faire toutes ces choses moyennant quinze francs par mois, que te payera Galilée Copernic.

— Que me payera M. Galilée Copernic, oui, monsieur Salvator.

— Eh bien, je croyais que tu m'avais dit qu'il ne te les payait pas.

— Ça, c'est vrai, malheureusement vrai !

— Tandis que, tous les soirs, régulièrement, tu reçois un coup de pied.

— Deux, monsieur : un à la parade de quatre heures, un à la parade de huit.

— Eh bien, mais il me semble, mon cher Fafiou, que, du moment où M. Galilée Copernic manque à ses engagements, tu peux bien manquer aux tiens.

Fafiou ouvrit de grands yeux.

— Je n'avais pas pensé à cela, dit-il.

Puis, secouant la tête :

— N'importe ! ajouta-t-il, demandez-moi ma vie, mais ne me demandez pas de rendre à M. Copernic un coup de pied au... Non, c'est impossible !

— Et pourquoi cela, puisqu'il ne te paye pas pour le recevoir ?

— Croyez-vous que cela me donne le droit de... ?

— Je le crois.

— Mais non ! mais non ! il manque à ses engagements *en moins*; moi, je manquerais aux miens *en plus*. Impossible, monsieur Salvator ! impossible ! Demandez-moi ma vie !

— Voyons, raisonnons, Fafiou.

— Soit, raisonnons, monsieur Salvator.

— Vous improvisez, ou à peu près, toutes ces parades, — dans lesquelles tu déploies, à mon avis, un talent merveilleux ?...

Les joues du paillasse se couvrirent des roses de la modestie.

— Vous êtes bien bon, monsieur Salvator... Comme vous dites, nous les improvisons, ou à peu près.

— Eh bien, qui t'empêche d'improviser un coup de pied, comme tu improvises un coq-à-l'âne ? Tu verras quel succès aura ton coup de pied !

— Mais, monsieur Salvator, ça ne se sera jamais vu, que Gille rende un coup de pied à Cassandre !

— Cela n'en sera que plus inattendu, et, par conséquent, n'en aura que plus de succès.

— Oh ! parbleu ! dit Fafiou, qui entendait déjà éclater les rires et les applaudissements, et qui se laissait prendre par le côté artiste, parbleu ! je n'en doute pas.

— Eh bien, alors ?... Comment, Fafiou, un grand succès t'attend, et tu hésites ?

— Mais, si le père Copernic se fâche ?...

— Ne t'inquiète pas de cela.

— S'il me met à la porte, pour avoir manqué à l'une des clauses fondamentales de mon engagement ?

— Je t'engage, moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Vous allez donc être directeur de spectacle ?

— Peut-être.

— Vous m'engagez ?

— Oui... Et je te garantis trente francs par mois, et, s'il le faut, je dépose d'avance une année de tes appointements.

— Mais, alors, si j'ai trente francs par mois, s'écria Fafiou dans le vertige du bonheur ; mais, alors...

— Quoi ?

— Ah ! mon Dieu !

— Eh bien ?

— Mais je pourrai donc... mais je pourrai donc épouser Lusette ?

— Sans doute... Mais sois tranquille : il ne te renverra pas, car c'est toi, mon garçon, qui es le meilleur comédien de sa troupe ; et non-seulement il ne te renverra pas, mais encore demande-lui, le lendemain, de doubler tes appointements, et il les doublera.

— S'il ne les double pas ?

— Je serai là, moi, avec mes trente francs par mois, mes trois cent soixante-cinq francs par an.

— Mais c'est une fortune que vous m'offrez là, monsieur ! c'est plus qu'une fortune, c'est le bonheur !

— Refuses-tu ton bonheur, Fafiou ?

— Non, ma foi, monsieur Salvator ! c'est convenu, dit joyeusement le pitre ; et, s'il faut vous dire toute la vérité, tenez, je ne suis pas fâché de trouver une occasion de lui rendre la monnaie de sa pièce, au père Copernic. Aussi, ce soir, je vous en réponds, il recevra les deux plus jolis coups de pied au. ..

— Non, pas deux, interrompit vivement Salvator ; ne te laisse pas emporter par la situation, Fafiou : un seul coup de pied !

— Eh bien, un seul, mais qui en vaudra deux, je vous le promets.

Et Fafiou fit le geste d'un homme qui allonge un coup de pied terrible.

— Cela te regarde, répondit Salvator ; mais un seul.

— Oui, un seul, c'est dit... Vous n'en avez besoin que d'un seul ?

— Je n'en ai besoin que d'un seul.

— Que diable voulez-vous en faire ?

— C'est mon secret, Fafiou.

— Eh bien ! donc, il n'en recevra qu'un seul, v'lan !

Et le pître renouvela son geste agressif.

— C'est cela.

— Oh ! je vois d'ici la figure du patron ! — Dites donc, je puis sauter immédiatement à bas des trétaux ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— C'est que je connais le père Copernic : le premier moment sera terrible !

— Oui, mais trente francs par mois et la main de Musette...

— Oh ! ça vaut bien qu'on risque quelque chose !

— Eh bien ! va repasser ton rôle, mon garçon, et fais en sorte que ton coup de pied final arrive de six heures et demie à sept heures moins un quart.

— Monsieur Salvator, à six heures trente cinq minutes, je serai à la riposte.

— Bien, Fafiou, et merci !

— Adieu, monsieur Salvator !

— Adieu, Fafiou !

Et le pître, après avoir fait à Salvator un respectueux salut, s'éloigna du mystérieux commissionnaire en chantant un vieux refrain du théâtre de la Foire, l'esprit gai et le cœur joyeux, comme s'il venait d'apprendre que la reine Tamatave était définitivement mangée par le tigre royal du Bengale ou le grand lion de Numidie.

Salvator, de son côté, le regarda s'éloigner avec un regard bien différent de celui qu'il avait jeté, deux heures auparavant, sur la Gibelotte et son flegmatique débiteur.

Mais abandonnons Salvator pour suivre Fafiou, et allons, si vous le voulez, chers lecteurs, assister, sur le boulevard du Temple, à la parade que la foule enthousiaste attend impatiemment, à cent lieues qu'elle est, cependant, de prévoir, nous le croyons du moins, le dénoûment inaccoutumé dont Salvator est l'auteur.

CXIV

Profil de Galilée Copernic.

Les tréteaux du sieur Galilée Copernic étaient situés, comme nous l'avons dit, sur l'emplacement qui s'étendait alors, et s'étend encore aujourd'hui, du théâtre de Madame-Saqui, devenu le théâtre des Funambules, au théâtre du Cirque-Impérial, appelé autrefois Cirque-Olympique, ou, plus populairement, Cirque-Franconi.

Ces tréteaux, élevés à une hauteur de cinq ou six pieds, avaient pour horizon une immense toile peinte, divisée en plusieurs compartiments, où étaient représentés des femmes colosses, des nègres blancs, des géants, des nains, des phoques, des sirènes, des combats de coqs, des scorpions avalant des buffles, un squelette jouant du théorbe, Latude s'évadant de la Bastille, Ravaillac assassinant Henri IV rue de la Ferronnerie, enfin le maréchal de Saxe remportant la victoire de Fontenoy. — Les batailles du temps de la République et de l'Empire étaient expressément défendues. — En outre, une collection de toutes les toiles passées et présentes des foires connues étaient appendues aux vergues des tréteaux, et se balançaient au vent comme des voiles latines; si bien que l'établissement de M. Galilée Copernic ressemblait à une immense jonque chinoise, naviguant dans l'océan de la foule.

Ces tréteaux, — il y a nécessité de revenir à eux, — ces treteaux, qui présentaient une superficie praticable de sept ou huit pieds de large, sur une vingtaine de pieds de long, étaient splendidement éclairés par une rampe de quatorze

lampions dégageant une épaisse fumée qui s'élevait, comme un péristyle, de ce temple consacré au dieu de l'art.

On les avait allumés à cinq heures, et la vue de cette illumination avait un peu calmé la foule, qui attendait déjà depuis une heure; mais, comme il y avait plus de vingt minutes que les lampions étaient allumés, qu'ils brûlaient et fumaient, et que, malgré l'affiche, qui annonçait positivement, pour quatre heures précises, *grande parade jouée par M. Phénix Fafiou et M. Galilée Copernic*, personne ne paraissait, la foule, quoiqu'elle ne payât aucunement, poussait des cris d'indignation et des hourras de fureur.

Au reste, une chose que j'ai remarquée depuis que je fais du théâtre, et que je soumets bien humblement à l'appréciation des philosophes et à l'analyse des savants, c'est que moins un spectateur a payé, plus il est exigeant, et qu'aux premières représentations, les critiques les plus amères et les sifflets les plus acharnés viennent presque toujours de ceux qui, pour entrer, n'ont pas eu la peine de mettre la main à la poche de leur gilet.

La foule, qui attendait depuis une heure vingt minutes, et qui était, ce soir-là, on ne sait pourquoi, trois fois plus nombreuse qu'à l'ordinaire, la foule se croyait donc en droit de protester contre ce crime de *lèse-foule*, par des vociférations menaçantes et des jurons empruntés aux différents catéchismes poissards ayant cours à cette époque, et publiés à l'usage des jeunes gens de bonne famille.

Enfin, vers cinq heures et demie, le sieur Galilée Copernic lui-même, entendant les cris d'indignation poussés par les spectateurs qui ne voyaient rien, par les auditeurs qui n'entendaient rien; le sieur Galilée Copernic, jugeant, au balancement imprimé à sa baraque, que l'orage était sérieux, et que la multitude commençait à devenir houleuse, apparut enfin sur les tréteaux, vêtu de son costume de Cassandre.

Mais cette vue, qu'on eût crue faite pour calmer l'agitation, sembla, au contraire, l'augmenter. Malgré la majesté avec laquelle le sieur Galilée Copernic se présentait à la foule, celle-ci éclata en huées et en sifflets; huées si violentes, sifflets si aigus, que le malheureux saltimbanque ne put, pendant cinq minutes, articuler une seule parole.

Ce que voyant, il se retourna et réunit ses deux mains en entonnoir devant sa bouche, demandant à l'intérieur un

objet quelconque, que lui passa la main blanche de mademoiselle Musette. — Cet objet était une clef de porte cochère, dont le son domina bientôt d'une façon si triomphante les sifflets de la foule, que la foule, émerveillée, se tut, laissant maître Galilée Copernic siffler tout seul. On eût dit un solo de boa au milieu d'un concert de serpents à sonnettes.

Enfin, comme on se lasse de tout, même de siffler, le sieur Galilée Copernic éloigna la clef de sa bouche, et, comme lui seul troublait le silence, le silence régna de nouveau.

Il en profita pour s'avancer jusque sur la rampe, et, après avoir salué avec une suprême dignité :

— Milords et messieurs, dit-il, j'imagine que ce n'est pas à moi que ces sifflets sont adressés.

— Si ! si ! à toi et à Fafiou ! crièrent cent voix !

— Oui, oui, oui, à tous les deux ! répéta la foule. A bas Copernic ! à bas Fafiou !

— Milords et messieurs, reprit Copernic dès que le silence fut rétabli, il y aurait injustice à me rendre responsable d'un retard qui vous blesse; car, à quatre heures précises, revêtu de mon costume de Cassandre, j'étais prêt à avoir l'honneur de paraître devant vous.

— Eh bien ! alors, pourquoi n'y avez-vous point paru ? crièrent les mêmes voix. Où étiez-vous ? que faisiez-vous ?

— Où j'étais et ce que je faisais, milords et messieurs?

— Oui, oui, oui, où étiez-vous ? d'où vient le retard ? Vous manquez au public ! Des excuses ! des excuses !

— D'où vient ce retard mystérieux ? d'où il vient, milords et messieurs ? Faut-il vous le dire ? Oui, je crois qu'il convient de vous donner cette marque de déférence.

— Parlez ! parlez ! parlez !

— Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, ce retard vient d'un malheur immense, épouvantable, inouï, arrivé il n'y a qu'un instant à votre artiste de prédilection, à notre camarade, à notre ami Phénix Fafiou, qui, comme chacun sait, devait remplir le rôle de valet, rôle indispensable, dans une pièce à quatre personnages seulement, et où le valet joue le premier rôle.

Un grand mouvement se fit dans la foule, qui prouva

qu'elle n'était pas insensible au malheur, quel qu'il fût, arrivé à Fafiou.

Copernic indiqua par un signe qu'il voulait continuer, et les spectateurs, impatients d'être tirés de leur angoisse, se hâtèrent de faire silence.

Cassandre reprit :

— Mais quel malheur est donc arrivé à Phénix Fafiou? allez-vous me demander d'une seule voix. Milords et messieurs, il lui est arrivé un malheur comme il peut en arriver à vous, à moi, à monsieur, à madame, à nos amis, à nos ennemis; car nous sommes tous mortels, ainsi que me le disait un jour confidentiellement le prince de Metternich.

Nouveau tumulte dans la foule.

— Oui, milords et messieurs, s'écria Copernic profitant de la sensation produite par ses paroles pour s'emparer complétement de la foule, oui, Fafiou, votre artiste chéri, a failli mourir tout à l'heure!

A cette nouvelle, plusieurs spectateurs et un grand nombre de spectatrices poussèrent un long et lugubre gémissement.

Copernic remercia la foule de la main et du regard, puis continua en ces termes :

— Voici le fait, milords et messieurs, le fait dépouillé de tout artifice, et mis sous vos yeux dans toute sa terrible simplicité. Depuis quelque temps, on avait remarqué avec inquiétude que Fafiou se retirait dans des coins, que Fafiou devenait triste, que Fafiou maigrissait; l'œil se cernait visiblement; les pommettes devenaient de jour en jour plus rouges et plus saillantes; les dents se décharnaient, et le menton se rapprochait sensiblement du nez, qui, pareil à celui du malheureux père Aubry, que j'ai connu sur les bords du Mississipi, inclinait tristement vers la tombe!... Qu'avait Fafiou? quelle douleur poignante ravageait sourdement cet artiste de choix? son estomac se détériorait-il? sa poitrine s'affaiblissait-elle? Non; la croissance de Phénix Fafiou était achevée. — Était-ce la misère, la simple misère, qui le poursuivait? était-il obligé d'aller dans les rues nu-tête, faute de chapeau; de marcher pieds nus, faute de souliers; d'aller en bras de chemise, faute d'habit? Non; vous avez pu vous en convaincre par vous-mêmes, Fafiou a un tricorne neuf, des souliers neufs, une veste neuve, que je l'ai

autorisé à prendre parmi mes vieux habits. — Fafiou avait-il à pleurer un parent chéri? menait-il au fond du cœur le convoi de son père ou de sa mère? son oncle était-il décédé sans rien lui laisser, ou son neveu était-il mort en lui laissant des dettes? Non, milords et messieurs; Fafiou n'avait ni père ni mère, Fafiou n'avait pas d'oncle, Fafiou n'avait pas de neveu, Fafiou n'avait pas de famille. — Mais, alors, demanderez-vous, milords et messieurs, alors, qu'avait donc Fafiou?... Ce qu'il avait, messieurs? ce qu'il avait?

— Oui, oui, qu'avait-il? cria la foule.

— Il avait ce que nous sommes tous exposés à avoir, grands comme petits, riches comme pauvres : Fafiou avait des peines de cœur! Fafiou était amoureux!... J'entends quelques militaires murmurer : « Ce n'est pas vrai ; Fafiou a le nez en trompette, et l'on n'est pas amoureux avec un nez en trompette! » Je me permettrai de dire à MM. les militaires de tous grades, depuis les caporaux jusqu'aux maréchaux de France, qu'ils me paraissent bien dédaigneux, et pour le nez de Fafiou, et pour l'instrument sur lequel ce nez est modelé. Par quelle injustice l'homme qui aurait le nez en trompette demeurerait-il étranger aux félicités de ce monde, et quelle est la loi, divine ou humaine, qui concède le privilége exclusif de la volupté à ceux qui ont le nez en perroquet, au détriment de ceux qui ont des nez en cor de chasse? Fafiou, du côté du nez, est bâti incomplétement, je vous l'accorde; mais Fafiou est, au nez près, bâti comme les autres hommes; et, pour un nez plus ou moins aquilin, plus ou moins retroussé, vous lui dites : « Va-t'en! » vous lui lâchez le mot *Raca!* Fi, messieurs! vous n'y songez pas sérieusement : Fafiou peut être impropre, mais Fafiou n'est pas insensible à l'amour. Et ce qui le prouve, milords et messieurs, c'est que, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Fafiou est amoureux, amoureux à lier, amoureux fou! — Tel était, milords et messieurs, le secret de la maigreur et de la mélancolie de Fafiou. Dans cette occurrence, que fit-il, qu'imagina-t-il, le malheureux? Je n'y songe pas sans frémir, et ne vous le dis pas sans frissonner... Il pensa à se détruire par l'eau, par la poudre, par le feu, par la corde ou par le poison! Les moyens d'accomplir son sinistre projet ne manquaient donc pas à Fafiou; il n'avait, au contraire, que l'embarras du choix; mais il y a

moyen et moyen, comme me le disait, un jour, confidentiellement M. le comte de Nesselrode.

» Il y avait, d'abord, je le répète, le moyen de la rivière; la rivière coule pour tout le monde, et Fafiou pouvait se jeter à l'eau du haut du pont Notre-Dame; mais, songeant avec terreur qu'il savait nager, et qu'il faisait dix degrés de froid, il comprit qu'il ne se noierait pas, et qu'il s'enrhumerait! Il dut donc renoncer au mode de trépas ouvert à tout autre, fermé pour lui. — Il avait le moyen de l'arme à feu; il pouvait se brûler la cervelle; mais Fafiou réfléchit qu'il avait tellement peur de la détonation, qu'au moment où le coup se ferait entendre, il s'enfuirait à toutes jambes; si bien que la balle partirait en l'air, et retomberait sans l'avoir atteint! — Il avait le moyen de la flamme; il pouvait, comme Sardanapale, se coucher sur un bûcher, s'y faire apporter son déjeuner, son dîner ou son souper, mettre le feu au bûcher, et se faire consumer en consommant; mais, se rappelant, d'une part, qu'il se nommait *Phénix* Fafiou, et ayant, d'une autre part, lu, dans Pline et Hérodote, que le phénix renaissait de ses cendres, il lui sembla complétement inutile de décéder le dimanche, pour renaître le lundi ou le mardi. — Il avait le moyen de la corde; autrement dit, il pouvait se pendre; mais, réfléchissant tout à coup à la foule de gens dont il allait faire le bonheur, en leur laissant ce talisman infaillible que l'on appelle la *corde de pendu*, un sourire de misanthropie vint effleurer ses lèvres et il renonça à ce philanthropique moyen! — Restait le poison, le poison fatal, le poison sombre; car, messieurs, que ce soit le poison de Mithridate, le poison d'Annibal, le poison de Locuste, le poison des Borgia, le poison des Médicis, ou le poison de la marquise de Brinvilliers, le poison est toujours du poison, ainsi que me le disait un jour, en confidence, M. le prince de Talleyrand. Il s'arrêta donc à ce dernier moyen, au poison fatal, au sombre poison, et, quand je le vis arriver tout à l'heure, pâle, défiguré, pantelant, hideux, je tremblai de tous mes membres, et devinai, au premier aspect, qu'il venait de se suicider. Je lui demandai, en conséquence, avec affection:

« — Qu'as-tu donc, drôle! pour nous faire attendre ainsi, le public et moi, depuis une heure?

» — Monsieur Copernic, me répondit Fafiou, j'ai mis fin à mes jours. »

Cette franchise me toucha. Mais, en même temps, une chose m'étonna, je dois l'avouer : ce fut d'apprendre de sa propre bouche la déplorable nouvelle de sa mort. Cependant, comme j'ai vu des choses cent fois plus surprenantes encore que celle-là, je continuai mes investigations.

« — Et de quelle façon, lui demandai-je d'une voix très-émue pour mon âge et pour ma position, de quelle façon as-tu mis fin à tes jours ?

» — En m'empoisonnant, me répondit Fafiou.

» — Avec quoi ?

» — Avec du poison. »

J'avoue que cette réponse me parut, comme sublimité, laisser bien loin derrière elle le QU'IL MOURUT du vieil Horace, et le MOI de Médée.

« — Et où as-tu trouvé du poison ? repris-je avec le calme d'un homme qui connaît cent trente-deux sortes de contre-poison.

» — Dans l'armoire de votre chambre à coucher, me répondit Fafiou d'une voix caverneuse. »

A ces mots, ma perruque se dressa sur ma tête, et ma barbe, que je venais de faire, repoussa subitement. Je pâlis de la tête aux pieds, et j'oscillai sur ma base.

« — Malheureux ! m'écriai-je en entrecoupant mes paroles, je t'avais défendu d'ouvrir cette armoire !

» — C'est vrai, monsieur Copernic, me répondit Fafiou d'un air désespéré; mais je vous avais vu y enfermer les deux pots.

» — Ne t'avais-je donc pas prévenu, misérable ! que ces deux pots contenaient de la marmelade d'arsenic, que le grand schah de Perse, dont je suis le premier médecin, m'avait fait demander pour le débarrasser des rats qui infestent son palais ?

» — Je le savais, répondit Fafiou avec une sauvage énergie.

» — Et tu en as mangé un ?

» — J'ai mangé les deux.

» — Même les pots ?

» — Non, monsieur, mais leur contenu.

» — Tout entier ?

» — Tout entier.

» — Malheureux ! m'écriai-je. »

Et je répétai trois fois cet adjectif, qui me paraissait caractériser à merveille la situation de Fafiou. Si bien, milords et messieurs, que cet empoisonnement, la cause qui l'a amené, les incidents de différente nature qui en ont été la conséquence, les larmes que le suicide de Fafiou a fait jaillir des yeux de tous ses caramades dont il est idolâtré, — ces choses, et beaucoup d'autres encore, messieurs, qu'il est inutile de porter à votre connaissance, ont, à mon grand regret, momentanément retardé la représentation. Si vous n'êtes pas impitoyables, comme j'aime à me l'imaginer; si une certaine émotion, soulevée par ce déplorable récit, fait tressaillir vos cœurs au fond de vos poitrines, vous pardonnerez aisément ce retard pour cause de décès, et vous nous permettrez de reprendre tranquillement le cours de nos représentations, et de vous jouer, ce soir, comme l'affiche l'annonce :

DEUX LETTRES TRÈS-PRESSÉES,

comédie-pochade en un acte,

dans laquelle Phénix Fafiou remplira le rôle de Gille, et votre serviteur celui de Cassandre.

Mais, me direz-vous, — les foules sont pleines de ces questions inattendues; — mais, me direz-vous, comment se fait-il, d'une part, que Fafiou soit moissonné, et que, d'autre part, et nonobstant, il remplisse le rôle de Gille? La réponse est facile, milords et messieurs, et j'ai résolu, dans plusieurs cours de l'Europe, et particulièrement dans la cour des Fontaines, des questions bien autrement insolubles que celle que vous me faites l'honneur de m'adresser! En effet, milords et messieurs, peu de mots me suffiront pour vous expliquer ce problème. — Quelques-uns de vous ont probablement ouï parler de la gourmandise proverbiale de Fafiou. Nul de la société qui ne l'ait rencontré, dans les carrefours de la capitale, grignotant, selon la saison, des pruneaux, des marrons, des nèfles, des noix ou des châtaignes. L'influence

désastreuse que cette incessante absorption de chatteries a dû necessairement avoir sur le tube intestinal de notre malheureux ami, je ne veux pas la sonder, je ne m'en informe à personne, je ne désire pas la connaître; mais l'influence de cette gourmandise immodérée sur mon garde-manger, voilà ce que je ne saurais passer sous silence; voilà ce que je n'ai besoin de demander à personne; voilà ce que je ne connais que trop bien par moi-même.

Or, ayant pensé que l'heure était arrivée de tendre un piége à la gloutonnerie ruineuse de Fafiou, je me mis à réfléchir sur la façon dont le piége devait être tendu. Vous comprenez bien que l'on n'a pas pris le vin blanc avec les diplomates les plus distingués du continent sans avoir conservé un reflet de leur astucieuse perspicacité et de leur merveilleuse imagination... Une princesse étrangère, à laquelle j'avais eu le bonheur de sauver la vie dans une maladie où elle était restée abandonnée de tous les médecins, m'avait envoyé, à la fin de l'automne dernier, deux pots de confitures de poires, confitures pour lesquelles, dans un moment d'abandon, je lui avais avoué ma faiblesse; mais, me rappelant instantanément que le nommé Fafiou, qui raffole de toute chose, raffolait encore plus que moi des confitures de poires, je résolus de tendre le piége susdit à la crédulité de ce pître, et je lui confiai, sous le sceaû du secret, que ces deux pots étaient remplis d'une gelée d'arsenic que j'avais spécialement composée pour le grand schah de Perse, dans le but que je vous ai dit. Fafiou n'avait point alors de projets sinistres sur sa personne, et il frissonna rien qu'en voyant les pots! Mais, depuis, étant tombé dans le désespoir que vous savez, il songea à ces deux pots, d'abord avec une terreur moins grande; puis, enfin, lorsqu'il se fut tout à fait habitué aux idées du suicide avec sang-froid et même avec joie...

Vous comprenez tout, maintenant, milords et messieurs. Arrivé au comble du désespoir, décidé à mourir, Fafiou mangea les deux pots qui contenaient chacun une livre de marmelade. Les premiers symptômes furent ceux de l'empoisonnement; mais, grâce aux prompts remèdes que j'ai apportés à sa situation, je crois pouvoir vous répondre que la vie de notre camarade Phénix Fafiou ne court plus aucun danger. Nous allons donc, dans quelques secondes,

avoir l'honneur de commencer la représentation. — Alllez, la musique! »

A cette invitation, on entendit partir de l'intérieur de la baraque des sons de trombone, de clarinette, de grosse caisse et de tambour, assez semblables au bruit qui part d'un atelier de chaudronnerie.

Sur cette harmonie imitative, le sieur Galilée Copernic salua profondément le public, et disparut, au milieu des applaudissements et des cris joyeux de la foule, que ce récit de son Cassandre bien-aimé avait remise en bonne humeur; car il y a trois choses changeantes sous le ciel, dit l'Ecclésiaste : la foule, les femmes et les flots!

Au moment où la musique faisait rage, annonçant que la parade tant attendue allait commencer, arrivèrent des deux côtés du boulevard, c'est-à-dire dans la direction de la Bastille et de la porte Saint-Martin, plusieurs personnages vêtus de longs manteaux bruns, comme on les portait à cette époque, lesquels personnages se mêlèrent à la foule, et se confondirent bientôt avec elle.

Pour un passant inattentif, ces différents personnages pouvaient paraître étrangers les uns aux autres ; mais, pour un observateur intelligent, il était de toute évidence que ces hommes se connaissaient à un titre quelconque, car chacun d'eux, à son arrivée, échangea de loin avec ceux qui étaient déjà là un imperceptible signe de reconnaissance. Bientôt, cependant, comme nous l'avons dit, s'enfonçant dans cette masse compacte, s'isolant les uns des autres, ils parurent n'être venus là que pour assister à la représentation de la parade, et personne ne fit attention à cette partie hétérogène de spectateurs mêlée au public ordinaire du sieur Galilée Copernic.

CXV

Où le lecteur qui n'aime pas les parades, quelques conséquences qu'elles puissent avoir en politique, est prié d'aller faire un tour au foyer.

La symphonie discordante achevée derrière le rideau de fond, Gille et Cassandre, c'est-à-dire Fafiou et Copernic, apparurent sur les tréteaux.

Ce fut, pendant dix minutes, un immense éclat de rire, et des tonnerres d'applaudissements.

Chacun des deux artistes s'avança jusqu'à la rampe, et fit trois saluts, en s'inclinant respectueusement à chaque salut; puis Fafiou alla s'adosser à la toile de fond, tandis que Cassandre, qui ouvrait la pièce, étant demeuré sur la rampe, commença le monologue suivant, — échantillon de la littérature en plein air qui florissait en l'an de grâce 1827, lequel a été sténographié par un de nos amis, et que nous sommes heureux de pouvoir mettre, dans toute sa sincérité, sous les yeux de nos lecteurs.

SCÈNE PREMIÈRE

CASSANDRE, *rêveur, sur le devant de la scène; puis* GILLE, *au fond du théâtre.*

CASSANDRE.

Que le diable m'emporte si je sais où trouver un domestique doué en même temps d'esprit, de probité et d'un mauvais estomac, c'est-à-dire possédant les trois vertus théologales des bons serviteurs! C'est que plus nous allons, plus le monde va, et va de mal en pis,

les bons domestiques se font rares!... Où diable peuvent-ils être allés? Dans quelque pays où il n'y a pas de maitres. C'est au point que j'ai souvent songé à une chose : c'est de me prendre à mon service; mais j'ai réfléchi : je suis d'une avarice si crasse, que jamais je ne consentirais à me donner les gages que je mérite; et, comme ma première condition, quand un domestique entre chez moi, c'est de n'être point obligé de le nourrir, je mourrais incontestablement de faim! Renonçons donc à ce projet insensé, et cherchons un serviteur moins exigeant que moi. (*Regardant autour de lui.*) Que vois-je donc là-bas?... Eh! c'est justement un valet! Il court comme un dératé en regardant en l'air... Hé! l'ami!... Il ne m'entend pas, et regarde toujours en l'air... Hé! l'ami!... Espérons qu'il rencontrera quelque pavé, et qu'il tombera... Patatras! le voilà à terre. (*Allant à Gille, et le relevant.*) Mon ami, après quoi cours-tu?

GILLE.

Monsieur, je ne cours plus : vous le voyez bien!

CASSANDRE, *à part.*

C'est juste; ce garçon est plein de sens, et c'est moi qui suis dans mon tort. (*Haut.*) Excuse-moi : j'ai pris un temps pour un autre. Après quoi courais-tu?

GILLE.

Je courais après un oiseau.

CASSANDRE, *à part.*

Cela m'explique pourquoi ce garçon regardait en l'air... (*Haut.*) Et comment cet oiseau s'était-il échappé?

GILLE.

Parce que j'avais ouvert la porte de sa cage.

CASSANDRE.

Et pourquoi avais-tu ouvert la porte de sa cage.

GILLE.

Parce que sa cage sentait mauvais, à cette pauvre petite bête.

CASSANDRE.

D'après ce que je vois, tu es en service?

GILLE.

Ah! monsieur, après le malheur qui vient de m'arriver, je peux bien certainement me regarder comme libre! et, si vous avez besoin d'un serviteur...

CASSANDRE.

Bigre ! mais il faut d'abord que je sache d'où tu sors.

GILLE.

Je sors d'une maison.

CASSANDRE.

Je m'en doute bien... Mais à qui était la maison?

GILLE.

A un archevêque.

CASSANDRE.

Et quelles fonctions remplissais-tu chez ton archevêque ?

GILLE.

J'étais maître d'hôtel.

CASSANDRE.

Bigre ! tu dois cuisiner proprement, alors! Et que me prendras-tu

GILLE.

Pour quoi faire?

CASSANDRE.

Pour être à mon service.

GILLE.

Oh! soyez tranquille, monsieur, je vous prendrai tout ce que je pourrai.

CASSANDRE.

Je te demande sur quel pied tu comptes entrer à mon service.

GILLE.

Sur mes deux pieds, monsieur.

CASSANDRE.

Alors, voilà qui est bien, et je crois que nous nous conviendrons parfaitement.

GILLE.

Et, moi, j'en suis sûr, monsieur.

CASSANDRE, *le regardant.*

Eh! eh!

GILLE, *regardant Cassandre.*

Eh! eh!

CASSANDRE.

Ta physionomie me plaît ; la nuance de tes cheveux est de mon goût; ton nez me séduit ! Maintenant, voyons un peu si ton ramage ressemble à ton plumage.

GILLE, *chantant.*

Un Suiss', rev'nant d'campagne,
De son pays, d' l'Allemagne...

CASSANDRE.

Que fais-tu?

GILLE.

Dame! vous avez demandé à voir mon ramage: je chante.

CASSANDRE, *à part.*

Ce garçon m'est de plus en plus sympathique! (*Haut.*) Ce n'est pas cela que je voulais dire; je voulais t'adresser quelques questions, pour voir si tu n'es pas entièrement dénué de bon sens.

GILLE.

Oh! si ce n'est que cela, parlez, monsieur; demandez, questionnez. Il n'y a personne qui puisse mieux vous répondre que votre serviteur.

CASSANDRE.

C'est vrai, car tu parles beaucoup... Explique-moi z'un peu, par exemple... J'ai oublié de te demander comment tu t'appelais.

GILLE.

Je m'appelle Gille, pour vous servir.

CASSANDRE, *à part.*

Ce garçon est on ne peut plus insinuant! (*Haut.*) Eh bien, alors, mon cher Gille, explique-moi z'un peu comment il se fait que les poissons aillent au fond de la rivière sans se noyer.

GILLE.

Et qui vous dit, monsieur, qu'ils ne se noient pas?

CASSANDRE.

Mais, puisque, après avoir été au fond, ils reviennent à la surface de l'eau!

GILLE.

Ce ne sont pas les noyés qui reviennent, monsieur: c'en est d'autres.

CASSANDRE, *après un moment de profonde réflexion.*

Bigre! tu pourrais bien, en effet, avoir raison.

GILLE.

Monsieur a-t-il d'autres questions à m'adresser?

CASSANDRE.

Certainement!... Comment se fait-il que la lune se couche précisément quand le soleil se lève?

GILLE.

Monsieur, ce n'est pas la lune qui se couche quand le soleil se lève, c'est le soleil qui se lève quand la lune se couche.

CASSANDRE, *étonné.*

Par ma foi! je n'y avais jamais songé! Tu es donc astronome, Gille?

GILLE.

Oui, monsieur.

CASSANDRE.

Et sous qui as-tu étudié?

GILLE.

Sous M. Galilée Copernic.

CASSANDRE.

Un grand homme!... Eh bien, alors, si tu as étudié sous cet illustre savant, tu pourras probablement répondre à la question que je vais te faire. Crois-tu que la Providence ait été juste envers moi en ne me donnant que deux mains, quand j'ai cinq pieds et quatre pouces?

GILLE.

Elle a été bien plus injuste envers l'âne, monsieur, qui n'a que quatre pieds, et pas de mains du tout!

CASSANDRE, *stupéfait.*

Ce garçon-là a réponse à tout! (*A lui-même, et en se rapprochant du public.*) Décidément, je crois que j'ai rencontré z'un garçon plein de bon sens, qui sera un domestique dévoué, et dont je pourrai peut-être un jour faire aussi un bon gendre, s'il a quelques écus de côté. (*Haut.*) Voyons, réponds-moi, Gille.

GILLE.

Je ne fais que cela, monsieur.

CASSANDRE.

C'est vrai... Es-tu garçon, Gille?

GILLE.

A moins qu'on ne se soit trompé en me déclarant à la mairie.

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas. (*Haut.*) Je te demande si tu es célibataire.

GILLE.

Célibataire comme Jeanne d'Arc!

CASSANDRE.

Que veux-tu dire?

GILLE, *mystérieusement.*

Je veux dire que je pourrais chasser les Anglais.

CASSANDRE.

Cela pourra te servir dans l'occasion... Mais ne parlons pas politique.

GILLE.

C'est cela, monsieur; parlons philosophie, botanique, anatomie, littérature, sciences, pyrotechnie... (*S'interrompant.*) A propos de pyrotechnie, qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas?

CASSANDRE, *suivant la direction du doigt de Gille.*

C'est une bouteille de vin que je viens de faire monter dans l'intention de me rafraîchir.

GILLE.

Êtes-vous comme moi, monsieur?

CASSANDRE.

Peut-être... Comment es-tu?

GILLE.

Je suis altéré.

CASSANDRE.

Oh! moi, je le suis toujours!

GILLE.

J'étranglerais volontiers une chopine.

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle est plein d'adresse! (*Haut.*) Eh bien! ça y est, Gille, e nous allons jaser en gobelotant, ou gobeloter en jasant, comme tu voudras. Tu m'as l'air d'un garçon rangé.

GILLE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe, monsieur: depuis les vendanges dernières, je suis tout...

CASSANDRE, *l'interrompant d'un geste, et à part.*

Le drôle ne me comprend pas. (*Haut.*) Je voulais dire que tu ne me parais pas avoir de vices.

GILLE.

Non, monsieur; je n'ai que des clous, et ils me font bien souffrir !

CASSANDRE.

Je veux dire que tu sais te conduire.

GILLE.

J'ai été cocher de fiacre.

CASSANDRE, *à part.*

Changeons de conversation : il y a certains points sur lesquels le drôle me paraît avoir l'esprit complétement bouché. (*Haut.*) As-tu beaucoup servi, Gille?

GILLE.

Oui, monsieur; ce qui ne m'empêche pas d'être complétement neuf.

CASSANDRE.

Et qui as-tu servi?

GILLE.

Ma patrie, d'abord.

CASSANDRE.

Comment! tu as été soldat, mon brave?

GILLE.

Comme conscrit, oui, monsieur, pendant trois mois.

CASSANDRE.

Aurais-tu eu le malheur d'être blessé?

GILLE.

Je l'ai été.

CASSANDRE.

Où cela, mon garçon?

GILLE.

Au cœur! J'ai été blessé de la conduite de mon général.

CASSANDRE.

Qu'est-il donc arrivé?

GILLE.

Il est arrivé que le général nous a fait traverser la plaine en tout sens.

CASSANDRE.

Dame! il était peut-être enrhumé.

GILLE.

Ce qui fait que, comme nous n'avions pas rencontré un seul

ennemi, je me suis permis de dire que le général avait remporté une grande victoire.

CASSANDRE.

Laquelle ?

GILLE.

Qu'il avait *battu* la campagne. Si bien que le général m'a envoyé en prison.

CASSANDRE.

Il ne t'aura pas compris... Et combien de temps es-tu resté en prison ?

GILLE.

Trois ans, monsieur.

CASSANDRE.

Et dans quel site s'élevait ton cachot ?

GILLE.

Il ne s'élevait pas, monsieur : il s'enfonçait.

CASSANDRE.

Je comprends... De sorte que tu te trouvas...

GILLE.

Enfoncé, oui, monsieur.

CASSANDRE.

Je voulais te demander dans quel lieu il était situé.

GILLE.

Près de la mer.

CASSANDRE.

De quelle mer ?

GILLE.

De la Méditerranée.

CASSANDRE.

Je connais, près de la Méditerranée, une ville où j'ai été.

GILLE.

Moi aussi, monsieur.

CASSANDRE, *cherchant.*

Elle s'appelait Tou... Tou... Tou...

GILLE, *achevant.*

Lon, lon, lon.

CASSANDRE.

C'est cela, Toulon... Ah! mon pauvre garçon, et toi aussi, tu as été aux galères?

GILLE.

Il n'y a pas de sot métier, monsieur.

CASSANDRE.

C'est parfaitement vrai... Et qui as-tu servi encore, outre ta patrie?

GILLE.

J'ai servi de jouet à une de mes payses.

CASSANDRE.

Qui t'a fait voir du pays?

GILLE.

Justement, monsieur : et j'ai compris que les voyages que vous font faire les filles sont bien plus fatigants que ceux qu'on fait sur la mer.

CASSANDRE.

Tu as dû économiser quelque chose pendant tes longs services, Gille?

GILLE

Oui, monsieur, j'ai économisé bien des peines.

CASSANDRE.

D'accord; mais des espèces?

GILLE.

Toute espèce de peines.

CASSANDRE, *à*

Le drôle ne me comprend pas. (*Haut.*) Je te demande si tu as quelques pièces.

GILLE.

J'en ai plein mon habit, monsieur.

CASSANDRE.

Des fonds.

GILLE

Plein ma culotte.

CASSANDRE.

Non, ce n'est pas cela. Tu dois avoir quelque argent comptant?

GILLE.

Je serais encore plus content d'avoir quelque argent.

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas. (*Haut.*) As-tu mis quelque chose de côté?

GILLE.

J'ai mis de côté les folies de la jeunesse. Que voulez-vous, monsieur ! on vieillit.

CASSANDRE.

A qui le dis-tu, Gille! Toutefois, tu n'as pas encore répondu à ma question.

GILLE.

Ah! bah!

CASSANDRE.

Je te demandais si tu avais quelque argent placé.

GILLE.

Que ne vous expliquez-vous tout de suite, monsieur! J'ai cinquante écus de rente viagère après le décès de ma tante.

CASSANDRE, *émerveillé.*

Bigre! cent cinquante livres de rente! mais sais-tu que c'est une somme?

GILLE.

Certainement que je le sais.

CASSANDRE.

Mais je veux dire une belle et bonne somme.

GILLE.

Sans doute, j'entends bien : vous voulez dire que ce n'est pas une bête de somme.

CASSANDRE.

Gille!

GILLE.

Monsieur?

CASSANDRE.

Je te propose une chose.

GILLE.

Laquelle?

CASSANDRE.

Accepteras-tu?

GILLE.

J'accepterai, si je ne refuse pas.

CASSANDRE.

J'ai une fille.

GILLE.

Vraiment?

CASSANDRE.

Parole d'honneur!

GILLE.

A vous tout seul, monsieur?

CASSANDRE.

Je l'ai z'eue de feue ma femme.

GILLE.

Alors, elle est de votre femme, et pas de vous.

CASSANDRE.

Je te demande pardon, Gille : elle est de nous deux. (*A part.*) Ce garçon est si innocent, qu'il ne comprend pas! (*Haut.*) Je disais donc que j'avais une fille belle, vertueuse, chaste et d'un caractère très-joyeux.

GILLE.

Alors, monsieur, c'est une fille de joie.

CASSANDRE.

Je cherche, depuis quelque temps, un parti sortable pour elle. Je te trouve là, par hasard, et je te fais cette proposition : Gille, veux-tu être mon gendre?

GILLE.

Eh bien! je ne dis pas non, monsieur.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que cela me fait, si tu ne dis pas oui?

GILLE.

Encore faudrait-il voir l'objet, monsieur.

CASSANDRE.

Je vais te le montrer.

GILLE.

Oui, mais pour rien!

CASSANDRE.

Pour rien, sans doute. (*A part.*) Décidément, c'est un garçon économe.

GILLE.

Et de quelle dot comptez-vous la parer?

CASSANDRE.

D'une dot égale à celle que tu apportes toi-même : cinquante bons écus, Gille.

GILLE.

Touchez là! c'est dit.

CASSANDRE.

Alors, je puis appeler ma fille?

GILLE.

Appelez-la.

CASSANDRE, *appelant.*

Zirzabelle! (*A Gille.*) Je crois que tu seras content.

GILLE.

Vous dites qu'elle est belle?

CASSANDRE.

C'est mon portrait tout craché.

GILLE.

Jarnombille! il n'y a rien de fait!

CASSANDRE.

Embelli, bien entendu.

GILLE.

A la bonne heure!

CASSANDRE, *appelant plus fort.*

Zirzabelle!... Holà! Zirzabelle!... il faut toujours s'égosiller quand on a besoin de cette péronnelle-là... Zirzabelle!

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE, *arrivant tout doucement, et approchant sa bouche de l'oreille de son père.*

Me voilà!

CASSANDRE.

Peste soit de la carogne, qui a pensé me faire crever de peur!

ISABELLE.

Dame! aussi, mon père, vous criez comme un bâton qui a perdu son aveugle!

CASSANDRE.

Pourquoi ne viens-tu pas toutes les fois que je t'appelle?

ISABELLE.

Parce que, si j'allais toutes les fois qu'on m'appelle, j'irais trop souvent, et surtout j'irais trop loin. Qu'y a-t-il pour votre service, mon père?

CASSANDRE.

Regarde.

ISABELLE.

Quoi?

CASSANDRE, *montrant Gille.*

Ce joli garçon,

ISABELLE.

Ce mitron-là?

CASSANDRE.

Comment le trouves-tu?

ISABELLE.

Oh! le vilain masque!

CASSANDRE.

C'est ton futur mari.

ISABELLE.

Comment! mon futur mari?

CASSANDRE.

Oui, je viens de lui donner ma parole.

ISABELLE.

Eh bien! vous pouvez la lui retirer.

CASSANDRE.

Plaît-il?

ISABELLE.

Moi, épouser ce carême-prenant-là? Jamais!

GILLE.

Je suis maigre, mademoiselle; mais, avec de la bonne volonté, on arrive à tout.

ISABELLE.

Avec cette figure-là, on n'arrive qu'à l'hôpital, entendez-vous, mon bel ami?

CASSANDRE, *à Gille.*

Comment la trouves-tu?

GILLE.

Adorable!

CASSANDRE.

Eh bien! cornes de bouc! elle sera ta femme. Je te laisse avec elle: entretiens-la.

GILLE.

Mais, alors, quand elle m'aura quitté, ce sera une fille entretenue!

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas. (*Il sort.*)

SCÈNE III

GILLE, ISABELLE.

ISABELLE.

Oh ! que je suis infortunée dans mon infortune! et comment ma mère, qui avait pour sa fille le choix d'un père, a-t-elle pu me choisir ce père-là !

GILLE.

Vous avez tort, mademoiselle Zirzabelle, de dégoiser de pareilles injures contre le citoyen qui est l'auteur de vos jours. Est-ce donc vous mettre à mal et vous écorcher, que de vous offrir un galant homme pour époux?

ISABELLE.

Moi, votre époux?... c'est-à-dire vous, ma femme?...

GILLE.

Pardon! je crois que vous vous trompez, mademoiselle Zirzabelle.

ISABELLE.

Oui, mais vous me comprenez tout de même. — Jamais!

GILLE.

Cependant, si, entre les deux yeux, la main droite sur mon cœur, la main gauche à la couture de mon pantalon, je suis tombé subitement amoureux.

ISABELLE.

Et de qui ça?

GILLE.

De vous!... Tenez, me voilà z'en position, la main droite sur le cœur, la main gauche sur la couture de mon pantalon, je vous regarde entre les deux yeux... Je vous aime à la rage, ma chère! Qu'avez-vous à répondre?

ISABELLE.

Je repondrai z'à cet aveu flatteur par un aveu exactement semblable, excepté que ce sera tout le contraire. Je vous crois issu d'une noble race, et je pense parler à un chevalier français; je vais donc vous lâcher ma confidence.

GILLE.

Je vous écoute avec intérêt allez !

ISABELLE.

Faut-il que je sois franche ?

GILLE.

Soyez-le.

ISABELLE.

Eh bien ! dès que je vous ai vu, je vous ai pris en exécration !

GILLE.

O ciel ! ô double ciel !

ISABELLE.

Cessez un moment de jurer, et laissez-moi vous défiler le reste de mon chapelet, seigneur. D'un côté, je ne vous aime pas, puisque je vous exècre, et, d'un autre côté, je suis amoureuse à la fureur d'un gentilhomme de bonne maison.

GILLE.

Et quel est le nom de mon affreux rival?

ISABELLE.

M. Léandre.

GILLE.

Je le connais, à telles enseignes que je lui ai donné des soufflets qu'il ne m'a jamais rendus.

ISABELLE, *souffletant Gille.*

Eh bien ! je vous les rends pour lui, moi; vous pouvez lui donner quittance.

GILLE, *se redressant.*

Jarnombille ! mademoiselle Zirza, savez-vous que je ne me laisse pas marcher sur le pied?

ISABELLE.

Vous avez donc un œil-de-perdrix?

GILLE.

Non mais c'est une façon de dire.

ISABELLE.

Oh! ne faites pas de façons avec moi! Je vous disais donc, avant le soufflet, et je vous répète après coup, que j'aime avec passion M. Léandre. Nous avons commencé à nous faire la cour vers la mi-août.

GILLE, *à part.*

Mais c'est une chatte, que cette fille-là! (*Haut.*) Et de quelle année, la mi-août?

ISABELLE.

1820! Vous voyez que ça ne date pas d'hier. Défaites donc notre mariage, ne serait-ce que par générosité.

GILLE.

Ah! ouiche! je suis trop amoureux de vous pour cela!

ISABELLE.

Eh bien! à votre guise, alors; et je n'ai qu'un mot à vous répondre: c'est que, si vous m'épousez, foi d'honnête fille, je vous ferai cornard! Tant pis! c'est vous qui m'avez forcée de lâcher ce mot malséant; mais je m'en flûte: paroles ne puent pas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV

GILLE, *seul.*

Qui pourrait jamais croire que cette fille-là est la propre fille... quand je dis propre! de l'honorable vieillard qui s'avance? — Représentons-lui nos compliments respectueux.

SCÈNE V

GILLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Eh bien, Gille?

GILLE.

Eh bien, monsieur?

CASSANDRE.

Que dis-tu de mon fruit?

GILLE.

A parler franchement, je le crois un peu mûr.

CASSANDRE.

Mûr?

GILLE.

Pour ne pas dire gâté.

CASSANDRE.

Que signifie cela, monsieur Gille?

GILLE.

J'en suis pour ce que j'ai dit.

CASSANDRE.

Oserais-tu calomnier la vertu même?

GILLE.

Connaissez-vous un certain Léandre?

CASSANDRE.

Parbleu! si je le connais!

GILLE.

Eh bien! il a cultivé votre fruit avant moi.

CASSANDRE.

Je sais cela; mais, comme c'est un propre à rien, je l'ai envoyé très-loin, et il y a été.

GILLE.

C'est-à-dire qu'il vous a fait accroire qu'il y allait.

CASSANDRE.

N'importe! tu es l'homme que j'ai rêvé, et il faut que tu épouses ma fille.

GILLE.

Je ne demande pas mieux.

CASSANDRE.

Jure-moi donc de l'épouser! et je te jure, moi, par les cinq cents diables, et par leurs mille cornes, de ne la donner qu'à toi seul au monde, directement ou indirectement.

GILLE.

Je vais jurer comme un charretier... Ah! démon! ah! fichtre! ah! bigre! sabre de bois! nom d'un pistolet! je vous promets de ne

jamais épouser d'autre personne, de quelque sexe que ce soit, que mademoiselle Zirzabelle, votre fille putative !

CASSANDRE.

Bien juré, corbleu! morbleu! sacrebleu! Ton serment m'a fait venir la chair de poule! Je te jure donc à mon tour que ma fille Zirzabelle ne sera jamais, directement ni indirectement, la femme d'un autre que toi. Je vais l'appeler de nouveau, et lui dicter mes dernières volontés.

GILLE.

Vous allez donc décéder, beau-père?

CASSANDRE.

Je veux dire ma volonté suprême. (*Apercevant le facteur.*) Eh! eh! qui nous arrive là?

GILLE, *se bouchant le nez.*

Ce n'est pas le parfumeur, dans tous les cas.

CASSANDRE.

Non, c'est le facteur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE FACTEUR.

LE FACTEUR, *le nez en l'air.*

Eh! monsieur Cassandre!

GILLE.

Cet homme a l'air de vous chercher.

CASSANDRE.

Tu crois?

LE FACTEUR, *toujours regardant en l'air.*

Eh! monsieur Cassandre!

GILLE.

Vous voyez bien, puisqu'il vous appelle.

LE FACTEUR, *même jeu.*

Eh! monsieur Cassandre!

CASSANDRE.

Vous appelez M. Cassandre, mon ami?

LE FACTEUR.

La peste ! si vous en doutez, c'est que vous êtes sourd.

CASSANDRE.

La peste vous-même !... C'est moi.

LE FACTEUR.

La peste ?

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas. (*Haut.*) Non ; c'est moi qui suis M. Cassandre.

LE FACTEUR.

Impossible !

CASSANDRE.

Pourquoi cela ?

LE FACTEUR.

Parce qu'il y a sur la lettre : « Monsieur Cassandre, rue de la Lune... »

CASSANDRE.

Eh bien ! ne sommes-nous pas rue de la Lune ?

LE FACTEUR.

Mais il y a : « Rue de la Lune, *au cinquième,* » et vous êtes dans la rue.

CASSANDRE.

Ça ne fait rien : je suis M. Cassandre, rue de la Lune, au cinquième, ici présent dans la rue.

LE FACTEUR.

Vous ne serez M. Cassandre que lorsque vous serez au cinquième

CASSANDRE.

Alors je vais y monter. Restez-là pour voir si j'y suis.

LE FACTEUR.

C'est bien.

CASSANDRE, *sortant.*

Le drôle ne me comprend pas !

SCÈNE VII

LE FACTEUR, GILLE.

LE FACTEUR.

Mon ami, ne connaîtriez-vous pas dans le quartier un nommé Gille ?

GILLE.

Oui, un beau garçon, l'air noble, la figure distinguée?

LE FACTEUR.

C'est possible.

GILLE.

Le voilà.

LE FACTEUR.

Où ?

GILLE.

Devant vos yeux.

LE FACTEUR.

Ouais !

GILLE.

Plaît-il ?

LE FACTEUR.

C'est vous qui vous nommez Gille ?

GILLE.

Vous en doutez ?

LE FACTEUR.

Dame ! au portrait que vous en faites...

GILLE.

Par bonheur, j'ai sur moi mes états de service,

LE FACTEUR.

A quoi bon vos états de service?

GILLE.

Mon signalement y est.

LE FACTEUR.

Voyons le signalement.

GILLE, *tirant un papier de sa poche, et lisant*

« Port de Toulon... hum! hum!... Moi, soussigné, arg chef... hum!... certifie... hum! hum!... que le nommé c'est cela! — âgé de vingt-deux ans... »

LE FACTEUR.

Bien.

GILLE, *continuant de lire.*

« Taille de cinq pieds un pouce... »

LE FACTEUR.

Bien.

GILLE, *même jeu*

« Nez en trompette... »

LE FACTEUR.

Bien.

GILLE, *même jeu.*

« Teint blême... »

LE FACTEUR.

Très-bien!

GILLE, *même eu.*

« Cheveux moutarde...

LE FACTEUR.

C'est cela! Allons, vous êtes bien Gille.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CASSANDRE.

CASSANDRE, *à la fenêtre du cinquième.*

Eh! facteur!

LE FACTEUR.

On y va! (*A Gille.*) Donnez-moi dix sous.

GILLE.

Pourquoi faire?

LE FACTEUR.

C'est le prix de votre lettre.

GILLE.

Le prix de ma lettre? Comment! il faut que je paye parce que l'on m'écrit?

LE FACTEUR.

Sans doute.

GILLE.

Mais il me semble que c'est celui qui a l'honneur de m'écrire qui devrait payer.

CASSANDRE.

Eh! facteur!

LE FACTEUR.

On y va. (*A Gille.*) Allons, allongez vos cinquante centimes.

GILLE.

Je m'en défie, de votre lettre.

LE FACTEUR

Comment! vous vous en défiez?

GILLE.

On a vu des machines infernales cachées dans des lettres!

LE FACTEUR.

Vous refusez une lettre chargée?

GILLE.

Je crois bien! raison de plus pour qu'elle parte, si elle est chargée.

LE FACTEUR.

Tant pis pour vous! ce sont des nouvelles d'argent.

GILLE.

Hein? Une lettre chargée, cela veut dire *nouvelles d'argent?*

LE FACTEUR.

Oui.

GILLE.

Je croyais que c'était le huit de trèfle qui signifiait *argent.*

CASSANDRE.

Eh! facteur!

LE FACTEUR.

On y va!

GILLE.

Tenez, voilà vos cinquante centimes.

LE FACTEUR.

Merci.

GILLE.

Eh! mais, dites donc, dites donc, elle a huit jours de date, votre lettre!

LE FACTEUR.

Huit jours pour venir de Pantin, ça n'est pas trop.

GILLE.

Mais il y a dessus : « Pressée. »

LE FACTEUR.

C'est celui qui l'écrit qui est pressé, jamais celui qui la porte.

GILLE.

Il suffit... Retire-toi, car ta boîte dégage des miasmes fétides!

LE FACTEUR.

C'est qu'elle renferme un cervelas à l'ail que j'y ai introduit pour mon déjeuner.

CASSANDRE, *une longue ficelle à la main.*

Eh! facteur!

LE FACTEUR, *allant au-dessous de la fenêtre.*

Voilà! voilà!

CASSANDRE.

Eh bien! suis-je M. Cassandre, rue de la Lune, au cinquième, maintenant?

LE FACTEUR.

Je ne dis pas non.

CASSANDRE.

Envoyez-moi ma lettre, alors.

LE FACTEUR.

Et vous, d'abord, envoyez-moi trois sous.

CASSANDRE.

Les voilà.

(Il les lui jette.)

LE FACTEUR.

Merci. (*Il attache la lettre au bout de la ficelle.*) Tirez!

CASSANDRE.

Bon! (*Il tire la ficelle ; mais, en ce moment, la fenêtre du premier s'ouvre, une main s'allonge en dehors, et saisit la lettre au passage.*) Eh! facteur!

LE FACTEUR.

Eh bien?

CASSANDRE.

Vous ne voyez pas?

LE FACTEUR.

Si fait.

CASSANDRE.

On me vole ma lettre!

LE FACTEUR.

Votre lettre volait bien, elle! Un voleur qui en vole un autre, le diable n'en fait que rire.

(Il sort.)

CASSANDRE.

Le drôle ne me comprend pas! Je descends au premier et réclame ma lettre.

(Il referme sa fenêtre.)

SCÈNE IX

GILLE, *seul.*

Ah! maintenant que me voilà seul, étudions en paix ce que l'on m'annonce dans cette épître. *(Il ouvre la lettre et lit.)* « J'ai l'honneur de vous annoncer que la santé de Benjamin, votre troisième petit-fils, est entièrement rétablie; il se porte à l'heure qu'il est comme l'arbre appelé *charme;* je ne saurais mieux vous exprimer ma pensée... » *(S'interrompant.)* C'est particulier! je ne croyais pas avoir jamais été père de ma vie; comment se fait-il que je sois grand-papa?... N'importe! cela s'éclaircira peut-être. Continuons. *(Lisant.)* « Ne serait-il pas temps de donner, enfin, votre consentement à un mariage accompli depuis sept ans à votre insu, je dois vous l'avouer, dût cet aveu faire tomber vos cheveux blancs?... » *(Cessant de lire.)* Bon! voilà que j'ai des cheveux blancs, à présent! Bleus, verts, noirs, jaunes ou rouges, de toutes les nuances qu'i voudra; mais blancs, je proteste! Ne nous décourageons pas! *(Reprenant sa lecture.)* « N'est-il pas déplorable, quand vous savez mademoiselle votre fille mère de trois enfants, que vous songiez à la marier à cet imbécile de Gille? ..» *(S'interrompant.)* De qui parle-t-il donc? *(Lisant)* « J'attends votre réponse, vous annonçant que je viens de faire un petit héritage de deux cents livres de rente, qui nous permettra de vivre, Zirzabelle et moi, côte à côte, dans une modeste aisance. Répondez-moi courrier par courrier! — Votre tout dévoué,

Léandre.» (*Réfléchissant.*) Mais non! mais non! il n'est pas possible, si j'étais réellement le père de ma fille, et que, conséquemment, je fusse le grand-père de ses trois jeunes enfants, il n'est pas possible que je songeasse à la marier à un autre que le père de ces trois infortunés! De quel droit donc ce Léandre se permet-il de dire que je suis le père, et, du moment où il le dit, de quel droit met-il en doute ma tendresse paternelle?... (*Après une pause, et se frappant le front.*) Mais je songe à une chose : si le facteur m'avait donné une lettre qui ne me fût pas adressée!... (*Il regarde l'enveloppe.*) Jarnombille! la dépêche n'était pas pour moi! « A monsieur Cassandre, rue de la Lune, au cinquième étage.» A monsieur Cassandre! ah! ah! ah!... Ainsi, ce vieux Pandour voulait me faire épouser sa chaste fille, mère de trois enfants dont le dernier s'appelle Benjamin! Mais ce vieillard est tout simplement un escroc!... Le voici! Ne laissons rien transpirer de notre indignation, et voyons, en l'interrogeant, jusqu'où il poussera la fourberie.

SCÈNE X

GILLE, CASSANDRE.

CASSANDRE, *qui entre en lisant.*

« J'ai l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que vous venez de faire dans la personne de demoiselle Aménaïde Lamponisse, votre tante bien-aimée, morte hier, à l'âge de soixante-seize ans... » (*S'interrompant.*) C'est particulier! je n'ai jamais eu de tante; comment se fait-il qu'elle soit morte, et à la fleur de l'âge?... Enfin, il se passe des choses si extraordinaires! Continuons. (*Lisant.*) « Je vous annonce, en même temps, qu'il ne faut pas compter sur les cent cinquante livres de rente de la défunte; elle a trouvé plaisant de vous déshériter au profit du maître clerc d'un charcutier de Sainte-Menehould...» (*Cessant de lire.*) Étonnant! étonnant! il paraît que cette tante que je n'ai jamais eue, et que cependant j'avais, m'a déshérité au profit de... Quel pied de nez! Ne nous décourageons pas. (*Reprenant sa lecture.*) « Il va, néanmoins, sans dire que, s'il vous était plus agréable de payer les dettes de mademoiselle votre tante, qui se montent à la faible somme de cent cinquante mille livres quinze sous dix deniers, le maître clerc du charcutier de Sainte-Menehould vous laisserait jouir sans discussion des cent cinquante livres de rente dont il hérite en votre lieu et place. Veuillez donc, au reçu de la présente, m'envoyer votre acquiescement ou vo-

tre désistement. — Votre dévoré serviteur, BOUDIN DE LA MARNE, *à Sainte-Menehould, San-Giacomo-street, ancien n° 9, maintenant 11.* » Je ne comprends pas bien *ancien n°* 9... Oui, autrement dit le vieux numéro est le 9, et le neuf est maintenant le 11. (*Réfléchissant.*) Ah çà! mais qu'est-ce que me chante donc ce notaire-là! J'hérite et je n'hérite pas, le numéro vieux est un numéro neuf, et le numéro neuf est un vieux numéro... Où peut-il prendre tout ce qu'il dit, et de quel droit se permet-il de traiter un bourgeois de Paris à la façon de Sainte-Menehould? Certainement, je ne manquerai pas de lui répondre, quoique sa familiarité ne mérite que mon mépris. (*Après une pause et se frappant le front.*) Mais je songe à une chose : si le facteur m'avait donné une lettre qui ne me fût pas adressée!... (*Il regarde l'enveloppe.*) « A monsieur Gille, boulevard du Temple, sous la grande aiguille du Cadran-Bleu. » Ainsi le drôle s'était flatté d'une rente viagère qu'il ne devait jamais posséder! Mais ce Gille est un intrigant de haute futaie!... Contenons-nous, cependant, et adressons-lui quelques questions adroites, pour savoir jusqu'où il poussera la dissimulation. (*A Gille, qui attend qu'il ait fini.*) Eh bien, cher Gille?

GILLE.

Eh bien, cher beau-père?

CASSANDRE.

Es-tu content des nouvelles qu'on te mande dans la lettre que tu viens de recevoir?

GILLE.

Vous annonce-t-on quelque heureux événement dans la dépêche qui vient de vous être remise?

CASSANDRE.

Oui, je suis assez satisfait.

GILLE.

Ah! tant mieux! Et que vous mande-t-on?

CASSANDRE.

On me mande de Vaugirard que la récolte du vin sera belle, car il pleut depuis huit jours : il paraît que la terre avait besoin d'eau.

GILLE.

C'est étonnant! on me mande la même chose de Montmartre. La récolte de pommes de terre promet d'être excellente, parce qu'il fait sec depuis huit jours : il paraît que la terre avait besoin de soleil.

CASSANDRE.

Gille!

GILLE.

Monsieur?

CASSANDRE.

Peux-tu m'expliquer ce phénomène atmosphérique? Comment se fait-il que le soleil, favorable aux coteaux de Montmartre, soit hostile aux plaines de Vaugirard?

GILLE.

Rien de plus simple, monsieur : c'est que Vaugirard est au midi, et que Montmartre est au nord. Les plaines de Vaugirard, desséchées par le soleil tropical, ont besoin d'humidité pour être fertiles, tandis que les plateaux neigeux qui avoisinent le pic de Montmartre ont besoin de soleil pour être féconds. Tout est logique dans la nature.

CASSANDRE.

Ordre admirable!

GILLE.

Vaste univers!

CASSANDRE.

Bonté divine!

GILLE.

Mystère profond!

CASSANDRE.

Tout se coordonne.

GILLE.

Tout s'enchaîne.

CASSANDRE.

Harmonie merveilleuse!

GILLE.

Création sublime!

CASSANDRE.

Lis Thalès...

GILLE.

Tales pater, tales filius.

CASSANDRE.

Lis Eudoxe...

GILLE.

Oui; mais parlons d'autre chose.

CASSANDRE.

De quoi veux-tu parler, Gille?

GILLE.

Parlons de vous beau-père.

CASSANDRE.

Parlons de toi, mon gendre. Es-tu bien sûr d'hériter de ta tante Aménaïde Lamponisse?

GILLE.

Tiens! vous connaissez le grand nom de ma petite tante?... Non, je veux dire le petit nom de ma grand'-tante!

CASSANDRE.

Oui, je le connais.

GILLE.

Et comment le connaissez-vous?

CASSANDRE, *solennellement.*

Je te le dirai dans une couple de minutes; mais réponds préalablement à ma question. Tu comptes sur cent cinquante livres de rente?

GILLE.

Et, vous, beau-père, vous comptez me faire épouser votre chaste fille?

CASSANDRE.

Douterais-tu de la chasteté de mon unique enfant?

GILLE.

Peste! je suis loin d'en douter.

CASSANDRE.

Ce qui signifie?

GILLE.

Que je sais tout, vieux drôle!

CASSANDRE.

Eh bien! moi aussi, jeune intrigant, je sais tout!

GILLE.

Comment le savez-vous?

CASSANDRE.

Il ne s'agit point ici de jouer à la cligne-musette : votre tante Lamponisse vous a complétement dépouillé.

GILLE.

Votre fille Zirzabelle est mère de trois garçons mâles, dont le plus jeune, M. Benjamin, va beaucoup mieux.

CASSANDRE.

Il va mieux?

GILLE.

Beaucoup mieux, monsieur, et je suis heureux de vous en apprendre la nouvelle.

CASSANDRE.

Qui t'a appris le rétablissement de mon petit-fils?

GILLE.

Cette lettre... Qui vous a appris le décès de ma tante Aménaïde?

CASSANDRE.

Cette lettre.

GILLE.

Rendez-moi la mienne, et je vous rendrai la vôtre.

CASSANDRE.

C'est trop juste : la voici.

GILLE.

La voilà.

(Chacun d'eux échange sa lettre et lit.)

A cet endroit de la parade, comme si l'on eût été à la fin d'un quatrième acte plein d'intérêt, il se fit un tel silence dans la foule, que l'on entendait à peine la respiration des spectateurs.

On touchait au dénoûment, et les personnages à manteaux que nous avons vus arriver les derniers, les yeux fixés sur le pître, semblaient attendre ce dénoûment avec la plus vive impatience.

Pendant ce temps, les deux baladins lisaient leurs lettres, en se jetant l'un à l'autre des regards furibonds.

Enfin, Cassandre reprit :

CASSANDRE.

As-tu fini de lire?

GILLE.

Oui, monsieur; z'et vous?

CASSANDRE.

Moi z'aussi.

GILLE.

Alors, vous devez vous expliquer pourquoi je ne serai jamais votre gendre.

CASSANDRE.

Alors, tu dois t'expliquer pourquoi je ne continue pas à t'offrir la main de ma fille.

GILLE.

Oui; mais, comme vous devenez un père sérieux, je n'ai plus aucun motif de rester à votre service.

CASSANDRE.

Oui; mais, comme je compte me retirer sous les lambris de mon gendre, et qu'il a déjà un domestique, tu comprends que je ne puis pas lui en conduire un second. Je ne te chasse donc pas, Gille; seulement, je te renvoie.

GILLE.

Sans me rien donner?

CASSANDRE.

Veux-tu que je te donne une larme de regret?

GILLE.

Quand on renvoie les gens, monsieur, on les renvoie avec quelque chose.

CASSANDRE.

Aussi, je te renvoie avec tous les égards dus à ton rang.

GILLE.

Et vous n'avez pas de honte de m'avoir fait perdre une partie de ma journée à écouter vos bêtises, vieux penard?

CASSANDRE.

Tu as raison, Gille, et ce mot de *penard* me rappelle un proverbe.

GILLE.

Lequel, monsieur?

CASSANDRE.

C'est que toute peine mérite salaire.

GILLE.

A la bonne heure!

CASSANDRE.

As-tu de la monnaie, Gille?

GILLE.

Non, monsieur.

CASSANDRE, *lui donnant un coup de pied au derrière.*

Alors, garde tout.

La parade devait finir là, et déjà Cassandre saluait respectueusement le public, lorsque Gille, qui semblait méditer une grande résolution, en voyant Cassandre incliné, prit tout à coup son parti, et répondit en allongeant à celui-ci un coup de pied qui l'envoya tomber au milieu des spectateurs !

GILLE.

Ma foi, non, monsieur ! les bons comptes font les bons amis !

Cassandre, au comble de la stupéfaction, se releva et chercha Gille des yeux; mais Gille avait déjà disparu.

En ce moment, il se fit un grand mouvement dans la foule ; les hommes à manteaux se murmurèrent à l'oreille les uns des autres :

— Il le lui a rendu ! il le lui a rendu ! il le lui a rendu !

Puis, sortant de la foule, ils passèrent près de différents groupes en disant :

— C'est pour ce soir !

Et le mot *C'est pour ce soir* circula comme un murmure presque inintelligible tout le long du boulevard. Puis on vit les hommes à manteaux entrant, les uns dans la rue du Temple, les autres dans la rue Saint-Martin, ceux-ci dans la rue Saint-Denis, ceux-là dans la rue Poissonnière, tous enfin se dirigeant du côté de la Seine par différents chemins, mais comme des hommes qui ne doivent point tarder à se retrouver dans le même endroit.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

